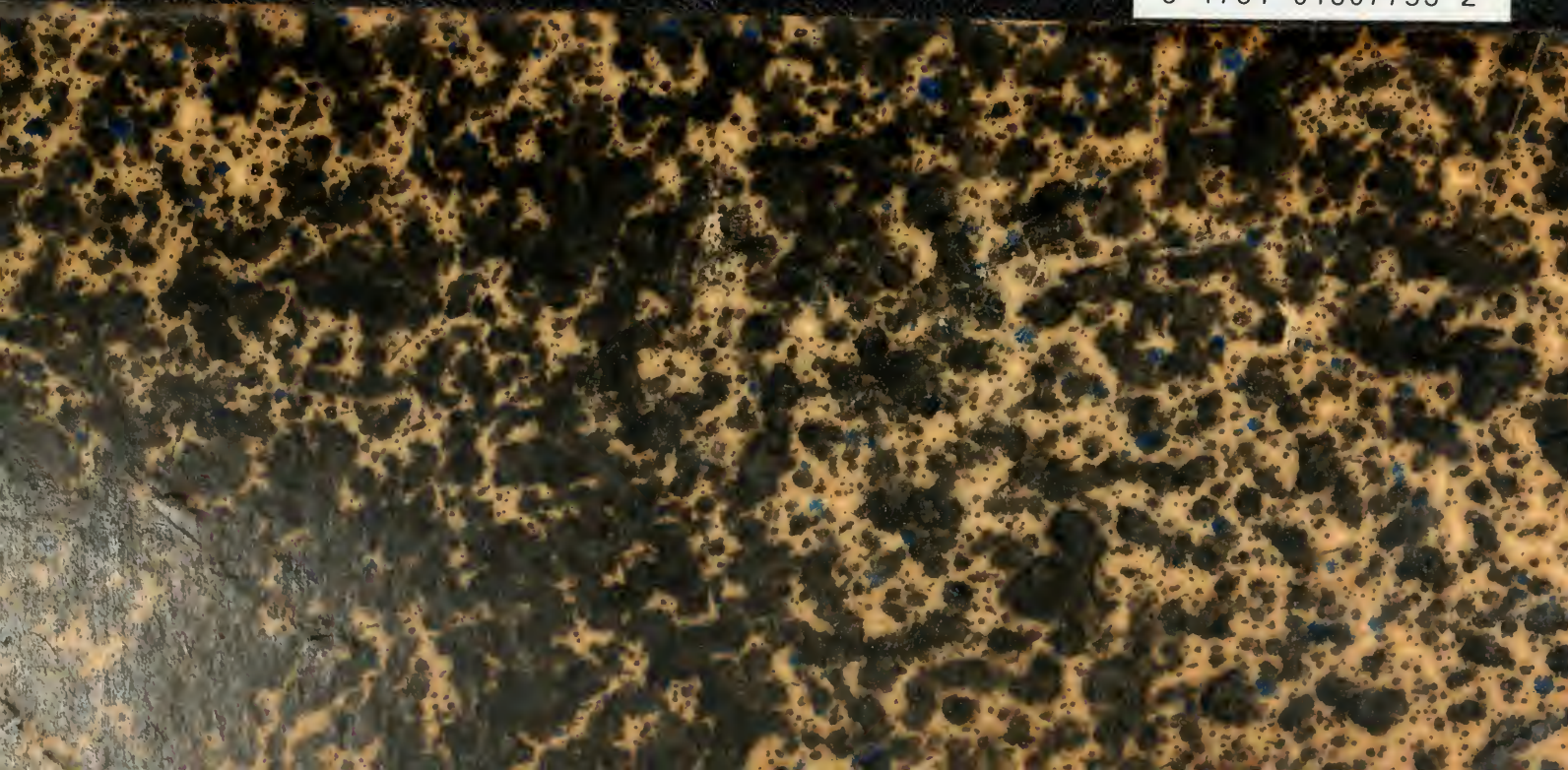
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01307753 2



Charles BOCHER

MÉMOIRES

1816 - 1907

PRÉCÉDÉS

des Souvenirs de Famille

1760-1816

★

1760 - 1848

PARIS

ERNEST FLAMMARION, Éditeur

26, Rue Racine, 26

MÉMOIRES

DE

CHARLES BOCHER

(1816-1907)

MÉMOIRES

DE

CHARLES BOCHER

(1816-1907)

PRÉCÉDÉS

DES SOUVENIRS DE FAMILLE

(1760-1816)

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, rue Racine

Tous droits réservés.

105-300
3

PRÉFACE

Le peu de goût que j'ai de parler de moi m'eût ôté l'envie de publier mes Mémoires, si je n'avais cédé aux instances de personnes d'une sûreté de jugement éprouvée qui m'ont paru prendre quelque intérêt aux faits que je leur racontais.

Il est vrai qu'il m'a été donné de connaître tant d'hommes illustres, d'assister à tant d'événements mémorables, contemporains de ma longue existence que, pour les observer et pour les juger, une chose, du moins, m'aura bien servi : le privilège de l'âge, à défaut d'autre autorité.

Je suis né en 1816, l'année qui a suivi le départ de l'Empereur pour Sainte-Hélène. Mes souvenirs remontent ainsi à un passé bien éloigné, et 27 ans seulement me séparent de l'Ancien Régime.

Ces temps troublés de la Révolution et de l'Empire, je les ai connus du moins par ma famille : d'où l'intérêt qu'il peut y avoir à donner sur elle quelques détails succincts, indispensables d'ailleurs à l'éclaircissement de ces récits.

Je le ferai donc, et sans que l'amour-propre y ait la moindre part.

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIRS DE FAMILLE (1760-1816)

Je n'ai ni le dessein, ni la prétention d'établir ici une généalogie. Aussi ne remonterai-je pas au delà de la deuxième génération qui m'a précédé. Encore serai-je bref, pour arriver plus vite à mon père. N'est-ce pas à lui (même si je n'obéissais qu'à mes sentiments de fils) que je dois la matière de ce livre : tant de belles et curieuses relations, dont il sera bientôt question dans mes Mémoires personnels succédant à ces souvenirs de famille ?

D'origine normande, mon grand-père paternel, premier commis aux Finances, sous le ministère du duc de Choiseul, appartenait à la vieille bourgeoisie de Paris. Son grand-oncle (dont il est parlé avec beaucoup d'éloges dans les intéressants récits de Duguay-Trouin) avait trouvé la mort au combat naval de la Hogue,

où le vaisseau qu'il commandait sombrait après une héroïque défense.

Pendant la tourmente révolutionnaire, ma grand'mère, devenue veuve, se réfugia dans sa propriété de l'Essay, près de Tours. Elle y vécut avec ses deux enfants : mon père et ma tante. Celle-ci épousa un député de l'Assemblée Législative, Baignoux, d'une grande modération de caractère, et qui se fit remarquer par sa science d'économiste dans les commissions financières, commerciales et agricoles. Le général Bailloud, dont le nom est honoré dans notre armée pour ses récents et signalés services à Madagascar et en Chine, et qui commande, aujourd'hui, le 20^{me} corps d'armée à Nancy, est son arrière-petit-fils.

Mon père. Mon père, né en 1771, fit ses études au collège d'Harcourt, aujourd'hui lycée Saint-Louis, où il resta de 6 à 14 ans. Après un court séjour à Londres, pour apprendre l'anglais, il entra à Paris dans la maison de banque de son oncle paternel.

A cette époque, la vie d'adolescent commençait de bonne heure. On ne s'éternisait pas, comme de nos jours, à des études compliquées, trop souvent inutiles et souvent nuisibles à la santé. Ce régime permettait d'aborder très jeune

les diverses carrières, dont on remplissait alors les emplois avec plus de zèle et plus de goût.

Le collège d'Harcourt — comme presque toutes les maisons d'éducation de ce temps-là, — était dirigé par les Jésuites. Personne ne formait aussi bien la jeunesse : presque tous les hommes célèbres de la Révolution et de l'Empire sont sortis de leurs mains avant d'en venir — quelques-uns du moins — à méconnaître les principes de morale et de religion qu'ils avaient reçus d'eux.

Aujourd'hui encore, les pères de famille avisés confient de préférence leurs fils à ces excellents maîtres. Cela n'empêche pas le parti politique actuellement au pouvoir, impitoyable pour tout ce qui présente un caractère religieux, de les chasser de France comme des malfaiteurs.

En ce temps-là, on n'enseignait guère, dans les collèges, que le latin et le grec ; c'était bien l'étude la plus capable de former l'esprit et le caractère des jeunes gens, en faisant naître en eux une certaine communauté de sentiments et de pensées avec les grands génies et les héros de l'antiquité, qui ont connu la civilisation la plus simple à la fois et la plus complète.

Mon père avait le plus vif désir de contri-

buer à la tranquillité de sa famille, qui, retirée dans sa propriété de Touraine, devait paraître suspecte en raison de son passé. Il se décida à prendre du service dans l'armée et devint, en 1793, lieutenant au 12e régiment de hussards, sans passer par les grades inférieurs. On ne connaissait pas encore le baccalauréat et l'on ne s'en remettait point aux examens pour décider de l'admission aux carrières de l'Etat. Le Gouvernement, tout démocratique qu'il parût, se montrait plus soucieux d'assurer, par tous les moyens, le succès de ses armées engagées contre la coalition européenne, que de se conformer à des principes d'égalité, bons, peut-être, en théorie, mais difficilement applicables pour le bien public ; aussi choisissait-il pour officiers les jeunes gens qui lui paraissaient, par leur instruction et leur éducation, les plus aptes à commander. L'ancienneté ne comptait pas pour l'avancement, qui était loin de se faire avec la régularité hiérarchique de nos jours. Les résultats glorieux de nos guerres de la Révolution et de l'Empire ont bien justifié, d'ailleurs, l'avantage du procédé.

Le 12e régiment de hussards faisait partie de l'armée des Pyrénées Occidentales et tenait garnison à Bordeaux, ville alors bien atteinte dans sa prospérité commerciale et qui avait

perdu sa grande vitalité après avoir été le premier port de France sous Louis XVI.

Mon père s'y lia avec M. de Lamotte et M. Edouard Colbert, descendant du grand ministre de Louis XIV, qui débutaient dans la carrière militaire et devaient devenir tous deux généraux de division. A ces trois amis vint se joindre celui qui devait être mon grand-père, Ambroise Perrotin.

Mon grand-père Perrotin.

Fils d'un riche armateur de Nantes, il avait été envoyé par son père à Bordeaux pour y faire le partage, avec l'Etat, de trois millions de piastres, que ses vaisseaux de commerce, armés en guerre, avaient capturés sur des galions d'Espagne. Cette prise n'enrichit pas leur maison ; la Révolution la dépouilla de ses biens, confisqua ses bâtiments et lui fit perdre ses établissements de Saint-Domingue.

Les opinions royalistes et la grande fortune des Perrotin en firent des victimes du pouvoir sanguinaire de Carrier. Conduits à Paris pour y être jugés et indubitablement condamnés, la mort de Robespierre, dont la nouvelle leur arriva en route, les fit délivrer, au grand désespoir de leurs farouches gardiens qui voyaient leur échapper cette proie.

Ambroise avait épousé, à 19 ans, M^lle^ Ellin-

keusen, fille d'un des premiers négociants de Rotterdam, correspondant de la maison de Nantes.

Sa mère, c'est-à-dire mon arrière-grand'mère maternelle, née Béviers, d'une famille noble de Bretagne, avait trouvé un refuge dans sa propriété de Parcé, près de La Flèche, qui est restée en grande partie dans ma famille ; c'était une terre située sur les bords de la Sarthe, aux confins du Maine et de l'Anjou, non loin de la célèbre abbaye de Solesmes. Elle produisait tout en abondance ; aussi les nombreux enfants de M^me^ Perrotin, qui l'habitaient, y trouvaient-ils toutes les ressources d'une existence aisée, sinon luxueuse, comme celle qu'ils auraient pu espérer, sans la Révolution. Mon aïeule y vécut jusqu'à un âge avancé au milieu des siens.

Aujourd'hui, toute morcelée qu'elle soit, on peut facilement se la représenter telle qu'elle était il y a plus d'un siècle. D'importantes parcelles appartiennent encore à notre cousin, M. Giraud, ex-conseiller à la Cour d'Angers, fils d'un Président de cette même Cour.

Un grand enclos domine de ses longs murs la rive droite de la Sarthe, au bord de laquelle une pierre tombale, à l'inscription rongée par le temps, marque le lieu du repos des aïeux.

Ma mère, l'aînée de ses petites-filles, fut envoyée à Paris pour y finir son éducation à l'institution de M^me^ Campan, qui fut la plus en vogue sous le Directoire et le Consulat. Ma mère.

Elle y devint la compagne de M^lle^ Hortense de Beauharnais, la future reine de Hollande ; de là des relations d'affection qui n'ont jamais cessé. Isabey, auteur de tant d'admirables peintures, avait été, chez M^me^ Campan, le professeur de ma mère dont les dispositions et le talent de peinture n'avait pu que gagner sous une telle direction. En 1828, le maître voulut fixer les traits de son ancienne élève et de ma sœur ; il fit deux miniatures conservées pieusement par les miens. Elles sont aujourd'hui d'un prix inestimable et n'ont pas dû, cependant, coûter plus cher qu'au siècle précédent le portrait de ma tante Mercier par Greuze. Le grand peintre s'était acquitté généreusement, par le don de cette toile, de l'hospitalité que lui offrait la châtelaine de la Plaine, en Touraine.

Il y a trois ans seulement ce précieux souvenir de l'auteur de la « Cruche cassée » a été vendu, à cause de l'indivision des biens dont il dépendait, et pour lesquels un partage s'imposait, par autorité de justice. Qu'on juge de sa valeur, puisqu'en de telles circonstances, il a atteint le prix de 80.000 francs !

Isabey. Pour moi, j'ai vu souvent Isabey, mais j'ignorais, étant très jeune, qu'il eût été le familier de la Malmaison. Ce n'est que bien plus tard que j'ai appris, notamment, qu'il jouait à saute-mouton dans le parc avec le général Bonaparte. Sans cela, que de détails ne lui aurais-je pas demandés sur cette flatteuse liaison ! Isabey avait l'esprit vif, enjoué, et son caractère était un des plus aimables que j'ai connus.

Dans les Mémoires du temps et en particulier dans ceux de la duchesse d'Abrantès, il est question, à plusieurs reprises, des succès de ma mère dans les salons les plus cités de l'époque ; elle dansait à ravir et était souvent accompagnée par le fameux Trénis, si recherché pour son talent chorégraphique. Il a donné son nom à une figure de danse et rappelle une époque où la danse était un art.

Seguin, le rival d'Ouvrard, donnait alors, dans son hôtel de la rue d'Anjou, les plus beaux bals ; il y déployait un luxe somptueux. Ce chimiste éminent avait découvert un procédé pour tanner le cuir plus rapidement qu'on ne l'avait fait jusque-là, ce qui lui fit obtenir de l'Etat des fournitures de la guerre qui l'enrichirent. L'île Seguin, près du pont de Sèvres, était une de ses propriétés. Il y donnait des fêtes dont j'ai eu des descriptions enthousiastes.

Celle qui fut la reine des bals de la rue d'Anjou, M^lle^ Perrotin, devint, en 1804, M^me^ Bocher. Ce mariage était la suite des relations commencées à Bordeaux, en 1793, entre son père et le mien et devenues plus intimes avec le temps.

La beauté de ma mère, dont l'Empereur, en plusieurs occasions, a complimenté son mari, apparaît dans un portrait fait par Robert Lefevre et dans une adorable miniature d'Isabey que nous conservons précieusement.

Elle eut une fille, qui devint M^me^ de Thorigny, et cinq fils : Gabriel, Edouard, Charles, Alfred et Amédée dont j'aurai maintes fois à parler au cours de ces Mémoires.

CHAPITRE II

MON PÈRE PENDANT LA RÉVOLUTION (1793-1804)

Il me faut revenir une dizaine d'années en arrière, pour exposer, ne fût-ce qu'à grands traits, la vie de mon père, depuis sa nomination d'officier, jusqu'à son mariage (1804). C'est une décade qui correspond à la Convention, au Directoire et au Consulat.

A Bordeaux, où nous les avons laissés, les quatre amis, Colbert, Lamotte, Perrotin et Bocher, se retrouvaient sans cesse auprès de la belle M^me^ de Fontenay dont ils étaient les fervents adorateurs.

PREMIÈRE PARTIE

I

Madame Tallien.

Espagnole, fille du comte de Cabarrus, la marquise de Fontenay, divorcée à 20 ans, était venue s'installer à Bordeaux en mars 1793. Sa beauté, ses charmes lui attirèrent les hommages

de la jeunesse élégante de la ville et de ce qu'il y avait d'hommes du monde parmi les officiers de la garnison : elle vit bientôt se former autour d'elle une cour d'admirateurs ; mon père était du nombre.

On sait que le conventionnel Tallien, proconsul de Bordeaux, ne fut pas moins séduit par les attraits de celle qui était faite pour enflammer tous les cœurs. En politique même, son influence le ramena à des opinions plus modérées, ce qui le fit rappeler à Paris où il reprit sa place à la Convention. Son inspiratrice, obligée de chercher un refuge contre la défiance révolutionnaire, n'en fut pas moins arrêtée, conduite à la Force avant d'être jugée, et elle eût été inévitablement condamnée, sans son adresse et un concours de circonstances qui lui furent favorables.

Comment ne pas rappeler aussi qu'un heureux hasard lui fit connaître, en prison, une personne dans une position semblable à la sienne, la veuve de l'infortuné général Beauharnais ? Ces deux femmes puisèrent dans leur union une grande consolation et aussi plus de courage pour attendre le sort qui leur serait réservé. La passion de l'ex-proconsul fut leur salut. L'idole de Tallien parvint à lui faire passer un billet et elle enflamma si bien son courage, qu'en

pleine assemblée de la Convention il attaqua Robespierre, le fit arrêter séance tenante et conduire à la guillotine où le féroce dictateur avait envoyé tant d'innocents.

Cette mort délivrait la France d'une des plus sanglantes tyrannies, sans exemple dans l'histoire. Robespierre disparu, toutes les prisons s'ouvrirent et Mme de Fontenay, tenant sa promesse, épousa son libérateur.

On sait de quelle popularité fut entourée Mme Tallien, que la reconnaissance du public, et surtout celle des milliers de victimes déjà désignées qui lui durent la vie, fit appeler Notre-Dame de Thermidor. Ces détails appartiennent à l'Histoire, sans doute, mais l'intimité de mon père avec cette femme célèbre m'oblige à les rappeler.

La société des salons, disparue pendant la Terreur, se reforma et Mme Tallien y donna le signal de la renaissance des plaisirs et des fêtes. Elle s'entoura de tout ce que Paris comptait de plus distingué dans la politique, les lettres, les arts, de l'ancienne société comme de la nouvelle, celle des parvenus et des enrichis.

Elle vécut avec Tallien jusqu'au moment où la fortune devint contraire à l'homme politique, et, courtisée par Barras et par Ouvrard, elle

continua à mener une vie heureuse, grâce à ses relations qui flattaient son amour des grandeurs.

Sous le Consulat, elle se retira en Belgique où le prince de Chimay l'épousa, malgré l'opposition de sa famille qui avait imaginé, pour le distraire de ses projets, de faire voyager le jeune amoureux. Voici à ce sujet une anecdote qui me vient de mon père : Un ami intime, le marquis de Vérac, fut choisi pour accompagner le prince, mais le jour du départ, les deux voyageurs étaient déjà montés dans leur chaise de poste, lorsque, dans un transport ému, Chimay prie le marquis de lui laisser faire ses adieux à la femme adorée qu'il quittait ; il descendit de voiture et ne reparut plus !

On peut juger de l'ébahissement de M. de Vérac et du désappointement de la famille.

Devenue princesse de Chimay et élevée au premier rang de la société la plus aristocratique de Belgique, cette femme, dont l'existence avait été si tourmentée, sut, grâce à la souplesse de son caractère, montrer la plus parfaite distinction au sein de sa nouvelle famille, et donner ainsi la marque d'éminentes qualités de cœur et d'esprit. Musicienne accomplie, elle jouait en artiste du clavecin et de la harpe très à la mode à cette époque.

Notre grand compositeur Auber était de ses admirateurs et, malgré sa répugnance à quitter Paris, il se rendait exprès en Belgique pour revoir la femme qui l'avait charmé à ses débuts dans le monde. Il me parlait souvent d'elle, et avec les mêmes éloges qu'en faisait mon père, qui avait, sous le Directoire, été aussi assidu à ses brillantes fêtes de Paris que naguère aux intimes réunions de Bordeaux.

II

Madame Bonaparte.

Après thermidor, mon père était venu à Paris, sur les affectueuses instances de M^me^ Tallien qui n'avait garde d'oublier ses bons amis de Bordeaux, et il était souvent son invité.

A ce moment même, un autre salon se formait dans un modeste hôtel de la rue Chantereine, appelée depuis rue de la Victoire, en souvenir du grand capitaine qui a fait de cette demeure un lieu historique. C'est de là que Bonaparte partit un matin, avec une faible escorte, pour mettre à exécution son coup d'Etat.

J'ai eu souvent l'occasion de visiter cet hôtel conservé comme au premier jour, jusqu'au moment de la transformation de ce quartier de la Chaussée d'Antin, vers 1860. C'était un joli pavillon Louis XVI, au milieu d'un jardin, auquel on arrivait par une avenue bordée d'arbres. Le rez-de-chaussée comprenait le vestibule, les

salons et la salle à manger, auxquels on accédait par deux marches. L'appartement de Mme Bonaparte occupait l'unique étage de la maison. Je remarquai dans le cabinet de toilette une baignoire entourée de glaces où la baigneuse pouvait se mirer tout entière.

Quant au général, il était relégué sous les combles ; il y occupait deux petites pièces, une chambre à coucher et une sorte de bureau, qu'il avait tapissé de cartes et de plans.

Mlle Hortense était modestement logée à côté de la femme de chambre de sa mère, et le jeune Beauharnais habitait l'un des deux pavillons du bout de l'avenue, l'autre étant réservé au concierge.

Telle était alors l'installation des futurs maîtres des Tuileries et de Fontainebleau.

Mme de Beauharnais, avec les séductions de sa grâce et de sa beauté, ne devait pas rester longtemps veuve ; elle recevait beaucoup de monde rue Chantereine, avec toute la distinction d'une femme de l'ancien régime.

C'est par Mme Tallien que mon père fut présenté à Mme Bonaparte, et bientôt il était des dîners et réceptions de la rue Chantereine. La première fois qu'il vit celui qui devait tenir la première place en France et, on peut dire aussi, dans le monde, Bonaparte, grêle et chétif,

négligé dans son costume, sans prestige physique, ne lui donna pas l'idée de son génie.

Après un dîner, le jeune général, témoin des rapports familiers de mon père avec les jolies convives, eut la gracieuse attention de lui offrir une place dans son état-major à l'armée d'Italie dont il venait de recevoir le commandement.

Cette proposition si séduisante fut rapportée à quelques femmes de ses amies parmi lesquelles se trouvait Mme Tallien : « Mon cher Bocher, lui dit-elle, y pensez-vous ? Restez donc avec nous ; qu'iriez-vous faire avec ces gens-là ? »

C'est ainsi qu'on parlait alors de Bonaparte et de l'armée d'Italie ! Le monde des salons, ne jugeant que sur les apparences, faisait peu de cas de jeunes généraux arrivés facilement à ce haut grade. De là le peu d'admiration de Mme Tallien pour celui qui n'avait pas eu encore l'occasion de donner la mesure de sa valeur.

Plus tard, notre père reçut de ses enfants le reproche d'avoir manqué une si belle occasion de faire la glorieuse campagne d'Italie : « Oui, répondait-il, mais si j'avais accepté, vous ne seriez probablement pas là ! »

Mme Bonaparte ne s'enthousiasmait pas sur son mari, plus que ne le faisait Mme Tallien ; elle ne songeait qu'à donner des dîners et des concerts et à réunir chez elle les femmes à la

mode sans s'occuper des affaires de l'armée qui lui restaient étrangères. Les visites, la correspondance mondaine, la toilette surtout, suffisaient à l'emploi de ses journées. Pour satisfaire son goût de grande élégance, elle dépensait sans compter ; ses ressources de fortune étaient cependant très restreintes, mais rien n'arrêtait sa prodigalité naturelle. Il est vrai qu'elle l'appliquait autant à faire du bien qu'à contenter ses caprices, et ceux qui l'ont connue ont fait le plus grand éloge de ses qualités de cœur.

Sa fidélité d'épouse, pendant l'absence du général, en Italie paraissait suspecte. Elle était liée avec Barras qui avait nommé son mari au commandement de l'armée pour être plus libre dans ses assiduités auprès de cette amie.

J'ai lu une lettre des plus curieuses, adressée par le général Bonaparte à Barras et qu'un de mes amis, Hortensius de Saint-Albin, tenait de son père, lié avec ce chef de l'Etat. Elle annonçait la nouvelle de quelque victoire et contenait en post-scriptum :

« J'écris à ma femme de venir me rejoindre ici, mais elle s'y refuse. Elle a probablement quelque amant qui la retient à Paris. J'envoie toutes les femmes au diable et j'embrasse mes bons amis.

« Général Bonaparte. »

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il écrivait ce billet à l'amant de sa femme.

Ouvrard, l'opulent financier, fournisseur des armées du Directoire, fut, dit-on, un autre intime de cette dernière. A cette époque de révolution, les mœurs étaient assez relâchées ; on ne donnait guère d'importance à la légèreté des femmes en vue, et elles n'étaient le sujet d'aucune médisance ; on avait à penser à bien autre chose, au milieu des graves événements qui absorbaient toute l'attention.

En l'état monarchique, il en est autrement. Une cour, où tout le monde s'observe et se contraint, est appelée par le souverain lui-même, — qui y est le plus intéressé, — à donner le meilleur exemple des bonnes mœurs.

Je m'en tiens à ces détails sur Mme Bonaparte : l'Histoire parle assez d'elle, et, avec les éloges mérités, de sa vie d'Impératrice. Les sympathies qu'elle s'est acquises, à juste titre, dans tous les partis, font son honneur et sa récompense.

III

Madame Récamier.

C'est peu de temps après le mariage de M. Récamier que mon père, lié avec lui, connut sa jeune femme. Elle a une figure à part, parmi celles dont je viens de parler. Sa vie fut irréprochable. Peu de femmes, cependant, comptèrent

autant d'adorateurs et portant d'aussi grands noms. Si connue que soit cette vie, je ne puis m'empêcher de la résumer à grands traits, mon père s'étant toujours trouvé sous le charme séducteur d'une amitié si précieuse.

Julie Bernard était venue au monde en 1777 et avait été élevée dans un couvent dont sa tante était la Supérieure.

M. Bernard, notaire à Lyon, ayant obtenu une place dans les Finances à Paris, y amena sa fille, bientôt demandée en mariage par de nombreux prétendants. Son choix se fixa sur M. Récamier, banquier des plus honorables, qui avait plus du double de son âge. Il ne fut, dit-on, pour elle, qu'un second père ; quoi qu'il en soit, le ménage vécut heureux dans une union de sentiments qui ne se démentit jamais. C'est à sa bonté et à sa beauté pleine de charmes qu'elle dut tous ses succès.

Au nombre de ses adorateurs, les premiers, qui lui restèrent fidèles toute leur vie, furent Adrien et Mathieu de Montmorency.

Elle fut éperdûment aimée de Lucien Bonaparte, et l'empereur lui-même ne fut pas insensible à ses charmes. Voulant l'attacher à sa cour, il lui offrit une charge de dame du Palais.

Mais toutes les sympathies de M^me^ Récamier allaient aux adversaires du gouvernement : de

là son refus. Elle eut d'ailleurs les relations les plus intimes avec les sœurs de l'empereur : la princesse Borghèse et la reine de Naples, et avec la fille de l'Impératrice, la reine Hortense. Cela ne l'empêcha pas de se lier, de la plus étroite amitié, avec Mme de Staël qu'elle allait voir souvent à Coppet. C'est là que le prince Auguste de Prusse fit sa rencontre et devint tellement amoureux d'elle qu'il la demanda en mariage. Le divorce pouvait tout autoriser, mais les scrupules de Mme Récamier et la crainte de rendre son mari malheureux lui firent refuser un si grand parti. Le prince lui resta attaché toute sa vie, il ne quitta plus une bague qui lui venait d'elle.

Cette femme adorable n'oublia jamais ceux qui l'avaient aimée ; ils furent nombreux et presque tous illustres. Je citerai d'abord le général Bernadotte, qui eût voulu l'élever au trône de Suède ; Benjamin Constant ; Camille Jordan ; Ampère ; enfin Chateaubriand qui ne passait pas un jour, dans les dernières années de sa vie, sans lui en consacrer la plus grande partie.

M. Récamier, engagé dans de hasardeuses spéculations, perdit sa fortune en 1806. Sa femme se résigna sans plainte et s'en consola en gardant tous ses amis, car ce n'était point son opulence ni le luxe de son ancien hôtel de la

rue du Mont-Blanc qui les lui avaient attirés.

Personne ne sut, comme elle, cultiver l'art de l'amitié.

Après la mort de celui qu'elle avait choisi pour compagnon de sa vie, elle passait son temps chez ses amis, surtout à Coppet, ou bien en Italie, auprès de la princesse Borghèse et de la Reine de Naples.

Sous la Restauration et après 1830, elle se rendait l'été en Suisse au château d'Arenenberg. C'est là que ma famille passa plusieurs jours avec celle dont l'amitié avait pour mon père le plus haut prix. Mon frère Edouard, devenu à son tour, en 1832, l'hôte de la reine Hortense, à Arenenberg, où se trouvait alors M^me^ Récamier, nous adressait une lettre avec d'intéressants détails sur ces deux femmes illustres, dont j'aurai de nouveau l'occasion de parler.

Ses goûts paisibles la décidèrent à se retirer à l'Abbaye-aux-Bois de la rue de Sèvres. Elle y occupa, pendant ses dernières années, un modeste appartement où elle recevait tout ce que comptait de considérable le monde de la politique, des lettres et des arts.

Mon père m'y conduisit, ce qui m'a permis de connaître cette femme séduisante qui fut une véritable reine de son époque. Ses avantages naturels se devinaient encore aux traits du

visage et à la noblesse de sa démarche. Son accueil gracieux vous mettait à l'aise en vous charmant.

Chaque fois que je fus conduit à l'Abbaye, j'y trouvai Chateaubriand. N'aimant pas à être dérangé dans ses visites de tous les jours auprès de l'objet de sa passion, il devenait maussade et se retirait dans un coin sans nous adresser la parole. Il nous connaissait bien cependant. Je l'avais souvent vu chez M^me^ de Chateaubriand, dans la maison de la rue d'Enfer où sa femme m'accueillait avec une affection vraiment maternelle. Son caractère orgueilleux contrastait singulièrement avec celui de la femme qu'il adorait et dont il aurait bien dû imiter l'exemple.

M^me^ Récamier mourut en 1849, à 72 ans, laissant un nom vénéré, que l'on aime à rappeler. Elle fait grande figure parmi les femmes célèbres de la fin du XVIII^e^ siècle et de la première moitié du XIX^e^, dont mon père a été le contemporain.

Cependant, mon père regrettait d'avoir IV
refusé l'offre avantageuse qui lui avait été faite par Bonaparte, surtout après la fortune inespérée du général à Lodi, à Castiglione et à Rivoli. Il donna sa démission et satisfit ses goûts mondains, se créant, en 1797 et les années suivantes,

des relations de plus en plus nombreuses et intéressantes. Il avait vu souvent Barras chez MM[mes] Bonaparte et Tallien, ce qui lui valut des invitations à toutes les fêtes du Luxembourg. C'est là qu'il connut Barras, Talleyrand, Ouvrard, Seguin et d'autres célébrités du Directoire. Il m'a été permis d'en connaître à mon tour quelques-unes du moins. De Talleyrand, je parlerai bientôt et avec quelque développement.

V

Madame Hamelin.

C'est ici l'occasion de tracer quelques légers portraits d'autres femmes qui ont joué un rôle à l'époque et dont j'ai souvent entendu parler par mon père.

M[me] Hamelin eut son heure de célébrité : Créole et amie de Joséphine, elle fut protégée par elle et vécut jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe dans l'appartement qu'elle occupait rue Blanche, à la hauteur de la rue Moncey.

Son mari, que je rencontrais souvent dans une maison amie, fut nommé receveur général, poste qui menait à la fortune et ne s'obtenait guère, alors, qu'avec de puissantes protections : les influences féminines étant les meilleures.

Sans avoir la beauté de quelques-unes de ses contemporaines dont j'ai parlé, M[me] Hamelin pouvait, avec honneur, figurer parmi elles, en

raison de l'agrément de sa personne et de son caractère vif, enjoué, fait pour plaire.

Son originalité était un attrait de plus pour le monde de sa société intime. Elle ne se levait que le soir, et recevait autour d'un vaste lit où elle restait assise en toilette, la tête coiffée d'une sorte de turban, ou, souvent d'un chapeau.

Ses soirées se passaient en dîners, bals et spectacles, elle aimait le monde et tous ses plaisirs ; son existence fut des plus favorisées.

VI
Madame Hainguerlot.

Je ne puis ne pas dire un mot de M^me^ Hainguerlot dont j'ai connu intimement toute la famille.

Femme d'une élégante beauté, et fort recherchée partout, son nom figurait sur la liste de celles dont la présence était le plus appréciée aux dîners de Barras et de Talleyrand. Barras disait, un jour, à son chef de cuisine : « Soignez votre dîner : je veux tel et tel plat ; M^me^ Hainguerlot doit venir. »

Elle était mariée à un riche financier, propriétaire du château de Villandry, un des plus beaux de la Touraine. J'y ai passé une partie de mes vacances, en 1835 ; celle qui l'aurait animé de sa présence n'était plus de ce monde, mais son souvenir l'y faisait revivre.

VII

Madame de Vatry.

Elle avait eu un fils marié à l'une des filles du maréchal duc de Reggio, et une fille, M^me^ de Vatry qui, par sa beauté et son esprit, obtint les plus grands succès dans le monde de la Restauration et de la Monarchie de Juillet.

Ainsi, la beauté est souvent héréditaire dans les familles, comme la santé, comme les qualités et les défauts. Pourquoi ne s'en inquiéterait-on pas lorsqu'il s'agit de mariage ?

Les dîners de M^me^ de Vatry révélaient une exquise recherche. Je m'y trouvais un jour, à côté de Théophile Gautier, avec M^me^ de Courval, fille du général Moreau, et M^lle^ de Courval. M^me^ de Vatry dit à Vatout, un ami de la maison, de remplacer son mari qui affectait de ne dîner que rarement chez sa femme. Ils se querellaient sans cesse ; c'était le travers de M. de Vatry de critiquer — plutôt par taquinerie que sérieusement — tout ce qu'on lui servait.

Or, voilà qu'au milieu du dîner, Vatout se met à se plaindre de la cuisine, laquelle était fort bonne d'ailleurs.

« Mais qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon cher Vatout, dit M^me^ de Vatry, je ne vous reconnais plus ?

— Ma chère amie, répond Vatout, ne m'avez-vous pas chargé de remplacer votre mari ? »

Et tous les invités d'applaudir à tant d'esprit.

Vatout en avait beaucoup et du plus fin. Quel bonheur c'était de vivre au milieu de gens si bien doués !

Ajoutons que Mme de Vatry était une femme d'un rare goût artistique, et qu'elle a restauré merveilleusement le château de Chaly qu'elle avait acquis dans la forêt de Chantilly.

Elle avait, en un mot, toutes les qualités qui faisaient jadis la femme à la mode.

VIII

Madame Regnault de Saint-Jean d'Angely.

J'arrive à Mme Regnault de Saint-Jean-d'Angely.

Son mari exerça, sous l'Empire, les plus hautes fonctions, et, disons-le, ce fut à la satisfaction du Souverain, qui le choisit pour ministre, à son retour de l'île d'Elbe. Ce devait être un malheur pour cet homme d'Etat : il avait prêté serment aux Bourbons, qui ne lui pardonnèrent pas, à leur rentrée en France, cette défection. Il perdit sa place de Président du Conseil d'Etat, avec son traitement ; le chagrin qu'il éprouva de ce changement de fortune abrégea ses jours.

Son existence avait été fort brillante, grâce surtout à la comtesse Regnault qui recevait avec toute la distinction de la femme du monde, dans leur hôtel de la rue de Provence. La maison a été conservée de nos jours, mais sans

cet immense espace qui présentait un parc planté d'arbres séculaires. Sur ce terrain se sont élevés les bâtiments de la Société Générale et plusieurs importantes maisons.

La distinction dont fut l'objet Regnault pendant les Cent Jours serait une occasion de faire une réflexion sur le retour de l'île d'Elbe. La pensée insensée qu'eut Napoléon de reconquérir le pouvoir fut le plus grand malheur qui pouvait arriver à la France et la source de tous ceux dont elle a été accablée depuis la défaite sanglante de Waterloo.

M^me^ Regnault appartenait à une famille très répandue dans la société parisienne ; c'est ainsi que la mienne l'avait connue et que j'ai pu la voir.

Son existence, devenue plus heureuse, la consola de ses malheurs passés ; son fils, officier distingué et aimé de ceux des miens qui étaient à l'armée, fut colonel du 1^er^ lanciers, en garnison à Nancy. Je l'y revis en accompagnant le général Achard, venu de Metz pour l'inspection de son régiment, en 1842.

M^me^ Regnault, parvenue à un âge avancé, eut même la satisfaction de le voir maréchal de camp en 1844, puis maréchal de France, en 1859, après Magenta. Quand il me fut donné de le retrouver en Crimée, il commandait le corps du

génie de la garde impériale envoyé au siège de Sébastopol. J'ai été assez heureux pour être reçu aussi de Mme Regnault elle-même, qui avait atteint une extrême vieillesse ; elle était bien, par son accueil, par sa conversation, d'une époque où les femmes du monde avaient une distinction rare. C'est un précieux souvenir que de les avoir connues !

Je garde une lettre qu'elle m'écrivait à 90 ans ! On ne dirait jamais qu'elle est l'œuvre d'une femme de cet âge.

Elle m'y parlait des conséquences probables de la mort de l'Empereur Nicolas Ier et me recommandait un jeune parent qui servait à l'armée de Crimée et avec lequel j'étais lié.

De son temps, les femmes étaient expertes en l'art épistolaire ; elles écrivaient et, le télégramme eût-il été inventé, elles n'en auraient pas usé, pour s'éviter une peine qui était plutôt à leurs yeux une occupation recherchée.

J'ai vu de Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely un très beau portrait qui rappelle celui de Mme Récamier ; elle est étendue sur une chaise longue, reposant de côté, en un costume à la mode de l'Empire, qui fait valoir les beautés et les grâces du modèle.

Les portraits de cette époque, ceux qu'on voit exposés dans nos musées, ou conservés

dans les familles — les œuvres de Greuze, de Gérard, de Prudhon, d'Isabey — nous révèlent des talents dignes des célébrités qu'ils évoquent.

IX

Madame Pelaprat.

M^me^ Pelaprat est à citer parmi les beautés de cette singulière époque.

J'ai beaucoup connu son mari, ami de ma famille ; il avait obtenu, grâce à sa femme, l'importante recette générale de Lyon, ce qui lui permit, avec sa grande fortune, de faire l'acquisition de la terre seigneuriale de Menars, près de Blois, et du palais du quai Voltaire, dont l'Etat a fait, depuis peu d'années, une annexe de celui de l'Ecole des Beaux-Arts.

Il y avait alors, à Lyon, un conseiller à la Cour impériale que sa science de la gastronomie et les ouvrages qu'il en a écrits, ont rendu fameux ; je veux parler de Brillat-Savarin.

Comme ce conseiller, qui était sans fortune, désirait se rendre à Paris, Pelaprat, pour lui éviter les frais du voyage, lui offrit une place dans sa voiture de poste. Au moment du départ, il voit arriver notre gourmet, porteur de deux paniers de victuailles, de vins des meilleurs crus et d'une lampe à esprit de vin, pour faire la cuisine.

Dès la sortie de Lyon, Brillat-Savarin se mit aux apprêts de leur festin ; et il préparait si

bien les mets, les alternant suivant les règles de sa science, les arrosant de vins généreux, que ce fut un repas exquis, lequel dura presque autant que les deux jours de voyage.

Je tiens cette anecdote de Pelaprat lui-même.

Ce grand financier donnait dans son palais de fort belles fêtes, du temps de Louis-Philippe, et j'y étais toujours aimablement reçu, en raison de nos anciennes relations de famille. Il y déployait le plus grand luxe. Des divertissements variés, offerts aux invités, suivant les usages du monde de ce temps, leur donnaient un enjouement et une animation qui faisaient envier d'en être.

Ce qui se passe dans le monde d'aujourd'hui n'en donne pas l'idée. Tout y est froid et terne. Puis, on regarde à la dépense, à cause du peu de sécurité que nous offre l'avenir. Les événements du jour ne nous inspirent pas la douce tranquillité d'esprit (aussi indispensable pour les plaisirs que pour les affaires) dont Talleyrand vante le charme. Les années qui ont précédé 1789 ne laissaient pas prévoir l'imminente catastrophe. Est-ce une raison pour exagérer notre prudence ?

LES FILLES DE LA RÉPUBLIQUE

X

Mmes Carette et Minguet.

Je ne puis oublier ces deux amies de ma mère que j'ai vues souvent et qui font figure à part

dans la catégorie des femmes du Consulat. Leur histoire est touchante.

Roberjot, diplomate de la République, après avoir rempli avec succès différentes missions à l'étranger, fut envoyé par le Directoire au Congrès de Rastadt, pour y traiter des conditions de la paix, à la fin de la première coalition de l'Europe contre la France.

Ce congrès n'aboutit pas. Nos plénipotentiaires, au nombre de quatre, durent se retirer. Au sortir de la ville, ils furent assaillis, dans leur voiture, par une bande d'assassins, dont les complicités n'ont jamais été établies, chaque parti se défendant d'une pareille violation du droit des gens.

Roberjot et Bonnier furent massacrés ; leurs deux collègues parvinrent à se sauver dans la forêt qui bordait la route.

La mort tragique de Roberjot laissait orphelines ses deux filles, fort belles personnes élevées avec le plus grand soin, mais sans fortune. La République les adopta, d'où le nom de « filles de la République » qui leur fut donné, avec une dot d'un million à chacune d'elles. C'était une libéralité importante pour l'époque, étant donnée la pénurie du trésor, mais les deux intéressantes jeunes filles étaient bien dignes d'en être gratifiées.

Elles épousèrent les associés d'une des plus honorables et importantes maisons de banque de Paris, MM. Carette et Minguet ; les deux filles qu'elles eurent firent, à leur tour, de très beaux mariages, et dans un monde qui n'était pas celui de la République. M^lle^ Carette, non moins belle que sa mère, épousa le général marquis de Lauriston, fils du maréchal ; M^lle^ Minguet fut mariée au fils aîné du maréchal Oudinot et devint la marquise Oudinot, une des femmes les plus distinguées qu'il y eût sous la Restauration et la Monarchie de Juillet et qui obtint de grands succès dans la société aristocratique de son temps.

Que de fois j'ai été invité à la table de M^me^ Minguet, dans son bel hôtel de la rue de Bourgogne, qu'habitaient, à un autre étage, sa fille et son gendre !

Souvent aussi, dans mes sorties de collège, j'accompagnais ma mère et ma sœur à l'hôtel Lauriston, situé au coin des boulevards et de la rue d'Artois, devenue, depuis 1831, rue Laffitte ; un grand jardin permettait d'y faire, sans sortir, de belles promenades, et d'offrir de l'espace aux jeux des enfants. J'étais du nombre.

Mes relations, qui remontent ainsi à une époque lointaine, se sont continuées avec les descendants de ces familles que j'ai connus et

aimés. C'est le fruit d'une longue existence, qui m'a permis de suivre jusqu'à sept générations, dans plusieurs d'entre elles.

XI

Madame de Rémusat.

Bien qu'elle appartienne plutôt aux temps de l'Empire qu'à ceux du Directoire ou du Consulat, je dirai un mot de M^me^ de Rémusat.

Amie de l'impératrice Joséphine, elle a publié d'intéressants Mémoires sur la vie de Napoléon au camp de Boulogne. Car elle s'y trouvait avec son mari, qui remplissait les fonctions de chambellan de l'Empereur.

Plus tard, son « *Essai sur l'éducation des femmes* » lui fit beaucoup d'honneur et augmenta sa réputation d'écrivain.

Son fils, le comte de Rémusat, hérita de l'esprit et du talent de sa mère qu'il surpassa même dans les lettres. Il fut, en effet, membre de l'Académie Française et de l'Académie des sciences morales et politiques, ministre de l'intérieur sous Louis-Philippe en 1840, et enfin ministre des Affaires Etrangères sous la présidence de M. Thiers, dont il était l'ami.

C'était un des assidus du salon de M^me^ Gabriel Delessert où se réunissaient des hommes d'un grand talent. Je l'y voyais assez souvent. Sa

conversation était vive, intéressante, sans jamais rien de banal. A ces qualités morales, s'ajoutait l'avantage d'un physique fort agréable, qui rehaussait ces dons de l'esprit.

LA BONNE OCCASION

XII
Jean Greffulhe.

Quand il évoquait ses souvenirs du Directoire, mon père nous entretenait souvent de l'avantageuse proposition qu'on lui fit un jour : C'était d'acquérir une propriété située sur les hauteurs de la Chaussée-d'Antin, là où s'élève aujourd'hui le quartier compris entre les rues Blanche et de Clichy, de Calais et de Vintimille.

Elle se trouvait depuis peu enclavée dans Paris, par suite de la construction, à la fin du règne de Louis XVI, du mur d'octroi. Jusqu'à cette époque, c'était le boulevard, que nous appelons maintenant « les grands boulevards », qui formait l'enceinte de la ville, comme ce sont, de nos jours, les fortifications, d'ailleurs destinées à disparaître, du moins en partie.

L'offre avait trait à un joli pavillon Louis XVI, entouré d'un parc de plus de 20 arpents, pour la somme de 80.000 francs, mais payables en or, — ce qui en doublait le prix. Mon père hésitait. Il en conseilla l'acquisition à son ami, M. Jean Greffulhe, qui, très entendu en affaires, s'empressa de suivre ce bon avis.

L'heureux acquéreur la vendit, 40 ans après, pour la somme de plus de 30 millions. C'est à peine croyable et le fait est à citer pour donner une idée de la valeur croissante des terrains à Paris.

On peut juger par là des fortunes réalisées par les acquéreurs de biens nationaux. Paris comprenait dans son enceinte d'immenses terrains dépendant des couvents et qui furent morcelés et cédés à vil prix par la République, dont le trésor était toujours vide. Plus tard, ces biens acquirent une grande valeur.

De très beaux arbres et une pièce d'eau faisaient de la propriété de M. Greffulhe un lieu privilégié dans Paris. Aussi était-ce un but de promenade pour mon frère Alfred et pour moi, au temps de notre enfance. Pour nous y rendre, de la rue Grange-Batelière, où nous demeurions, c'était la campagne que nous traversions, avec des champs, des jardins, au milieu desquels s'élevaient des hôtels de construction récente.

La transformation de ce quartier date de 1830. Dès lors de nombreuses maisons de rapports y remplacèrent, non sans dommage, les beaux hôtels et leurs jardins.

Dans les dix premières années du Gouvernement de Juillet, M. Greffulhe loua sa propriété à un entrepreneur de fêtes publiques, et la jeu-

nesse du temps y vint passer de bruyantes soirées. C'était un lieu de plaisir dans le genre de Tivoli, dont la gare de l'Ouest occupe aujourd'hui l'emplacement, et de Mabille, disparu pour faire place aux belles constructions de l'avenue Montaigne.

La grosse fortune de 117 millions laissée par M. Jean Greffulhe — qui a toujours vécu en célibataire, ne dépensant presque rien de ses revenus — vient, en grande partie, de cette bonne occasion, que mon père a laissé échapper.

DEUXIÈME PARTIE

C'est aussi dès le Directoire que mon père connut Talleyrand ; leurs relations ne cessèrent plus et je me souviens d'avoir été emmené un jour en visite à son palais de la rue Saint-Florentin. I

Talleyrand.

Plus tard, par mes rapports intimes avec la famille du célèbre diplomate, j'appris des détails inédits sur cette existence, unique en son genre.

Ministre des Relations extérieures de la République, Talleyrand occupait, en 1796, au coin de la rue de Grenelle et de la rue du Bac, un hôtel qui avait été confisqué par la Révolution, mais qui, demeuré au domaine national, put être restitué, au retour des Bourbons, à la famille de Gallifet.

Talleyrand y donnait les plus belles réceptions; il s'était concilié la faveur de Barras, mais son flair politique lui fit prévoir la chute du régime qu'il servait et pressentir l'avenir de Bonaparte. A l'occasion du retour de l'armée d'Italie, il offrit au jeune héros, vainqueur des meilleurs généraux autrichiens, une fête qui devait dépasser en splendeur toutes celles de cette époque. Il avait changé, à ses frais (car l'argent ne lui manqua jamais), la décoration de ses salons de style Louis XVI, pour les faire mettre au goût du jour (ce qui d'ailleurs ne les embellissait pas) par les meilleurs artistes. Son bal, qui réunit autour de M^me^ Bonaparte les femmes que leur beauté et leur existence mondaine mettaient au premier rang, eut tout le succès espéré.

Rien n'égalait la somptuosité des dîners de Talleyrand. J'en ai pu voir les menus, avec les noms des convives, au château de Valençay, où ils étaient réunis dans un album richement relié placé sur la table du salon.

Un grand nombre de plats, des plus compliqués, étaient exigés par le luxe de ce temps-là. La durée de ces festins devait se prolonger, mais l'intérêt des conversations qui s'y échangeaient faisait paraître trop courtes les heures qu'on passait à table. Je remarquai, en feuilletant

l'album, les noms des femmes invitées inscrits au verso de la page ; c'étaient toujours les mêmes : citoyennes Bonaparte, Tallien, Hainguerlot, Pelaprat, Hamelin, etc...

L'amphitryon découpait un ou deux plats ; il se réservait la galanterie d'en offrir aux personnes qu'il désirait favoriser de cette attention et mettait des nuances dans ses paroles suivant l'importance des convives.

Je tiens d'un témoin l'anecdote suivante. A un dîner donné en l'honneur de Masséna, à son retour de Gênes, l'une des invitées pria le général de raconter quelques faits de ce mémorable siège. Après s'être fait prier, il commença son récit, mais la vue des femmes intimida celui que les plus grands dangers avaient laissé impassible ; il ne put achever ses phrases. Apercevant son aide de camp au bout de la table, il lui cria : « Tu y étais, toi, tu sauras bien mieux raconter ce qui s'est passé. »

Masséna n'avait reçu qu'une instruction médiocre ; le don de la parole lui manquait ; il n'en était pas moins, d'après l'opinion de Napoléon, le seul de ses lieutenants qui eût le génie de la guerre. S'il avait dû subir des examens pour être officier, il n'aurait probablement pas obtenu ce grade, ce qui est, le plus souvent, pure affaire de mémoire pour ceux qui l'emportent

et prouve bien peu quant aux aptitudes militaires.

Avide de satisfaire ses goûts de grand luxe, Talleyrand garda toujours la passion des richesses, comme celle du pouvoir ; il savait, avec un art consommé, flatter ceux qui en étaient détenteurs.

« Comment faites-vous, lui disait, un jour, le Premier Consul, pour payer toutes vos dépenses ?

— C'est bien simple, lui dit-il, j'ai acheté, avant votre *triomphe,* une grande quantité de rentes à 7 francs et je l'ai revendue à 45 francs, réalisant ainsi une fortune. »

Ce devait être la vérité. Sa réponse ne pouvait que flatter l'auteur du coup d'Etat de Brumaire en reportant sur lui l'honneur d'un changement si profitable à la France, en rappelant l'essor de sa prospérité au sortir des ruines de la Révolution.

Talleyrand, qui avait rendu tant de services avec le sentiment d'en rendre bien d'autres, se passait toutes ses fantaisies. Dans sa passion pour une étrangère d'une beauté séduisante, M^me^ Legrand, il l'avait installée à son ministère dont elle faisait les honneurs. L'Empereur, qui tenait au décorum chez ses ministres, surtout quand il s'agissait des Relations avec le Corps

diplomatique, exigea de l'ancien évêque qu'il épousât celle qui passait pour être sa femme. Ce ne fut pas sans des difficultés presqu'insurmontables avec la Cour de Rome, avant d'obtenir l'autorisation du Souverain Pontife.

L'Empereur avait assigné, comme résidence à Charles IV, roi d'Espagne, et à son fils, Ferdinand, le château de Valençay. Personne ne pouvait, mieux que le propriétaire de ce beau domaine, adoucir les ennuis de leur exil qui dura sept ans. La surveillance des prisonniers était des plus rigoureuses ; on redoutait toujours qu'ils ne pussent s'échapper ! La mission de Talleyrand n'en fut que plus délicate, mais il sut tout concilier, en comblant les princes de mille attentions auxquelles ils furent très sensibles. Le Roi, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui accorda, entre autres faveurs, le droit de faire porter dans les livrées de sa maison les couleurs de la Cour d'Espagne, rouge et jaune.

Talleyrand avait un ami inséparable, qui prit part, lui aussi, aux négociations du Congrès de Vienne. C'était le comte de Montrond, homme de bon conseil, qui s'y rendit utile.

Gentilhomme royaliste, il n'avait pas eu à changer d'opinions et se trouvait en parfait accord avec celle du moment.

Il avait autant d'esprit que le prince et je l'ai vu souvent dans ma famille avec le comte Daure et Norwins qui n'en avaient pas moins.

Je me souviens qu'il ne m'appelait que « Grippe Soleil » je ne sais pourquoi.

Joueur comme Talleyrand, au cours d'une partie de cartes, au cercle de l'Union, je crois, un assistant lui dit : « Mais, Montrond, vous trichez ? — C'est possible, répondit-il, mais je ne veux pas qu'on me le dise. »

Il était de ceux auxquels on passe tout : privilège de l'esprit !

Le prince de Talleyrand habitait, l'hiver, le beau palais de la rue Saint-Florentin, construit par le comte Florentin, ministre de Louis XV. Les Empereurs d'Autriche et de Russie y firent un assez long séjour, en 1814, à l'entrée des Alliés. L'hospitalité dut leur plaire, grâce à l'esprit et aux attentions de celui qui les recevait.

Après le retour de l'île d'Elbe, les séances du Congrès de Vienne avaient continué sans tenir compte de l'événement ; on y correspondait comme au premier jour avec Louis XVIII réfugié à Gand, tandis que les envoyés de l'éphémère gouvernement des Cent Jours ne pouvaient dépasser la frontière. L'Empereur Napoléon était déjà le prisonnier de l'étranger.

La duchesse de Dino, que j'ai connue, avait suivi son oncle à Vienne. Elle y faisait les honneurs de sa maison, installée luxueusement pour y recevoir les membres du Congrès. Sa beauté rehaussait encore les brillantes qualités qui lui gagnèrent les cœurs de ceux dont dépendait le sort de la France ; son concours nous fut ainsi des plus précieux.

J'étais un des familiers du salon de la comtesse de la Redorte et j'y rencontrais souvent la duchesse qui savait se rajeunir en réparant la fatigue des traits de son visage. Sa haute taille était restée la même. Dans mon ignorance de son âge, je devins, moi qui avais presque trente ans de moins qu'elle, véritablement épris des grâces de sa personne. J'en parlai à M^me^ de la Redorte qui me dit : « Déclarez donc votre passion, rien ne pourrait flatter davantage notre belle duchesse ; cela lui fera un plaisir extrême. »

Sous la Restauration, de belles fêtes furent données au palais de la rue Saint-Florentin comme l'exigeaient les hautes fonctions de l'illustre homme d'Etat, qui était à la fois grand chambellan du Roi (première charge de la Cour), Ministre d'Etat et Pair de France. Aussi réunissait-il dans ses salons tous les personnages les plus considérables de l'époque. La duchesse de

Dino, sa nièce, en faisait les honneurs comme au Congrès de Vienne.

C'est en 1814 et 1815, à ce congrès, que notre grand diplomate donna toute la mesure de sa haute intelligence. Il sut rendre à la France vaincue la première place en Europe et lui assurer le long de sa frontière de l'Est un rempart d'Etats secondaires, sauvegarde contre une agression nouvelle des grandes puissances. Une politique néfaste a détruit l'effet de cette habile combinaison qui, si elle avait été maintenue, nous aurait évité nos désastres de 1870. Talleyrand continua, après la Révolution de Juillet, à rendre à la France, comme ambassadeur d'Angleterre, les plus signalés services et il parvint même, avec l'appui du roi Louis-Philippe, à nous éviter une nouvelle coalition des plus menaçantes.

Par sa famille et les serviteurs du prince qui lui survécurent et que j'ai plus d'une fois interrogés, au cours des divers séjours que je fis au château de Valençay, j'ai pu réunir quelques détails intimes sur cette grande figure historique.

Sa toilette du matin était toute une affaire ; il lui fallait trois valets de chambre : l'un lui faisait la barbe et peignait ses longs cheveux qui tombaient en boucles sur son cou, les deux autres lui lavaient les pieds et les mains.

Pendant ce temps, il recevait du monde, se faisait lire ses lettres et ses journaux. Les secrétaires de son ambassade de Londres, toujours présents, prenaient ses instructions. Tous les moments de la journée avaient leur emploi et il n'aurait pu se permettre, avec de si nombreuses occupations, d'en perdre un seul.

Pour la nuit, on le coiffait d'un énorme bonnet de coton, aussi haut qu'une mitre d'évêque, et dont ceux qui assistaient à son coucher s'égayaient fort.

Talleyrand, très bienveillant pour les personnes qui l'approchaient habituellement, prenait des airs hautains avec celles qu'il ne connaissait pas. Il n'admettait pas qu'on lui demandât des nouvelles de sa santé et n'en demandait jamais à qui l'abordait, prétendant que c'était une familiarité que l'on se donnait, et on devait, selon lui, se servir d'une phrase plus aimable et surtout moins banale que le « Comment vous portez-vous ? ».

L'ancien évêque d'Autun a été l'un des derniers représentants de l'ancienne aristocratie française ; son esprit aimable et cultivé lui avait attiré les hommages et l'affection de toutes les personnes de son monde.

Vers 1825, ayant appris les succès de mon frère Édouard à Henry-IV, Talleyrand voulut

en faire un camarade de son petit-neveu, Louis de Périgord ; les deux jeunes gens, qui se connaissaient déjà, obtinrent de nombreux prix dans leur classe. L'année de philosophie, en 1828, les élèves ne voyant pas arriver Louis de Périgord, demandèrent de ses nouvelles à son ami qui leur annonça le prochain mariage de l'absent. L'étonnement, bien naturel, fut général. C'était la première fois qu'on voyait, au collège, un élève interrompre ses études pour se marier. Il épousa, à peine âgé de 19 ans, au mois de mars suivant, la jeune princesse de Montmorency.

A l'occasion de ce mariage, le prince de Talleyrand obtint du roi Charles X le titre de duc de Valençay pour son petit-neveu auquel il avait donné, par testament, cette terre du Berry.

Les deux fils issus de ce mariage sont : le prince de Sagan, type de l'élégance en notre temps, et le duc de Montmorency qui perpétue ce nom illustre dans le monde.

A la mort de son père, le prince de Sagan est devenu, par droit d'hérédité, duc de Talleyrand et Sagan. Ses deux fils n'ajouteront pas à l'illustration de leur famille.

II

Kellermann.

Au nombre des relations de mes parents, je dois citer le vainqueur de Valmy et son fils qui contribua tant à notre glorieuse journée de Marengo.

Je ne puis me rappeler le maréchal de Kellermann ; j'étais trop jeune quand il mourut. On conserve dans ma famille un souvenir qu'il a donné à ma tante Mercier : une gouache représentant la bataille de Valmy, avec sa signature.

Je puis du moins parler de son fils, le général, que j'ai si souvent vu à la maison paternelle ; il en était un des commensaux et prisait fort sa table et ses vins, étant en la matière un fin connaisseur. Je l'ai entendu se plaindre moins de la chute de l'Empire que de la perte qui s'en était suivie pour lui du domaine de Johannisberg aux crûs si renommés, cette donation, faite au maréchal par l'Empereur, ayant fait retour, en 1814, à son ancien propriétaire, le prince de Metternich.

Le physique du général Kellermann ne prévenait pas en sa faveur : d'une taille au-dessous de la moyenne, il était loin d'avoir un joli visage et sa voix nasillarde n'était pas agréable à entendre. Mais il avait de l'esprit, de la gaîté dans le caractère, de la galanterie.

Il parlait volontiers de sa glorieuse carrière : mais selon les besoins de la conversation et sans

la moindre vanité : la très sévère éducation qu'il avait reçue l'avait préservé de ce défaut si commun au vulgaire. La modestie était sa qualité maîtresse, et bien loin de se vanter de ses actions d'éclat, il était plutôt tenté d'en diminuer la valeur.

A quatorze ans, il prenait part à la bataille de Valmy, comme attaché à l'état-major de son père ; il fut général de division avant d'avoir vingt-cinq ans, à une époque où on entrait jeune dans l'armée, ce qui préparait à la France les meilleurs généraux.

L'Histoire lui attribue, avec raison, le succès de Marengo : le bulletin de la bataille le reconnaissait. Sa fameuse charge, je la lui ai entendu raconter plusieurs fois, quand l'occasion s'en présentait et sans qu'il voulût s'en faire gloire. Bien plus, il mettait son succès sur le compte de l'excellence de sa vue qui lui permettait de distinguer les objets à une grande distance comme avec une lunette d'approche.

« Je commandais, disait-il, un corps imposant de cavalerie que j'avais placé en ligne, prêt à charger. Je vis le centre de l'infanterie autrichienne passer de l'ordre de bataille à l'ordre de colonne pour tourner notre gauche. Je saisis aussitôt ce moment pour précipiter contre elle toute ma cavalerie. Elle y arriva comme un

éclair, ne lui laissant pas le temps de se remettre en bataille. La troupe ennemie fut sabrée et dispersée, sans que j'aie perdu un seul homme. Je suis entré au milieu de ses rangs comme dans du beurre. » (C'était sa propre expression.)

Quel attrait il y avait à lui entendre raconter aussi simplement un fait d'une telle importance !

Il nous disait aussi que le général Bonaparte, qui eut tout le profit de la journée, ne lui adressa pas même un compliment ; il n'aimait pas le maréchal, comme étant un dés amis de Moreau. Le fils ne fut pas plus heureux avec son père qui eût pu se montrer fier du jeune général, mais il trouvait la chose si naturelle qu'elle lui semblait dans l'ordre voulu et il n'y avait pas lieu là, disait-il, à des félicitations.

Quelque temps après, un jour que le jeune homme avait cru pouvoir se permettre de parler à table sans être interrogé, il dut quitter sa place et subir la punition de n'y pas paraître de plusieurs jours ; ainsi le voulait le respect de l'autorité paternelle en ce temps-là.

J'ai vu pareil exemple à la table du général Oudinot : son fils, lieutenant général, n'osait pas dire un mot devant son père. De nos jours, les enfants sont comblés de tendresses ; on les gâte au détriment de leur avenir.

Plus tard, Kellermann sut se dédommager de

cette sévérité et de la vie toute militaire qu'il avait menée au temps du maréchal. Il aimait les plaisirs et les recherchait. Etant un des plus fidèles habitués de l'Opéra, il y entretenait des relations avec les premiers sujets de la danse et les plus en vogue. Il leur donnait (à son château de Fontaine) (1) des fêtes dont les ébats scandalisaient la simplicité naïve des habitants des villages voisins, si bien que le bruit s'en répandit jusqu'à Senlis, où, comme dans toutes les petites villes, on est porté à exagérer les faits.

A cette époque de mœurs sévères de la Restauration, l'on s'étonnait des libertés que prenait le général, mais on pardonnait tout au vainqueur de Marengo, duc de Valmy, pair de France, commandant de la cavalerie de la garde royale. Son caractère et la conception qu'il se faisait de la vie l'empêchaient de rien prendre au sérieux et il se passait volontiers toutes ses fantaisies. C'était un bon vivant et, dans l'acception du terme, un enfant gâté.

La Révolution de Juillet, si contraire à ses opinions royalistes, lui fit refuser tout commandement ; il se contentait d'être le doyen des

(1) Cette jolie propriété a été acquise par le général Bordessoule, aide de camp du Dauphin, ami de Kellermann. Elle est restée dans sa famille. La comtesse de Mailly-Chalon la possède aujourd'hui.

lieutenants généraux, prêt à reprendre du service actif si les événements l'y conviaient.

III
Moreau.

Ma famille connut aussi le général Moreau. Ce fut par le maréchal Kellermann avec qui elle était liée déjà avant la Révolution. La conformité des sentiments et des opinions unissait ces deux illustrations militaires.

Mon père avait été, au collège d'Harcourt, le camarade de M. Tourton, le grand banquier et l'associé d'Ouvrard. Il était resté son ami, et tous deux, avec les opinions royalistes qu'ils tenaient de leurs familles, étaient du parti qui désirait une restauration des Bourbons ; aussi s'intéressèrent-ils avec chaleur à la cause de Moreau. Ils lui choisirent pour défenseur un avocat de grande réputation, M. Bonnet, dont le superbe plaidoyer ne put sauver celui qui était jugé d'avance.

Cette condamnation excita une vive émotion dans Paris où l'émule de Bonaparte était populaire et comptait un très grand nombre de défenseurs, entre autres M^me^ Récamier qui s'était attachée à cette cause avec un zèle extrême et lui apportait le concours d'amis dévoués, qu'elle inspirait.

Les officiers des armées de Moreau, de ces troupes constamment victorieuses, se

voyaient exclus des faveurs du gouvernement de Bonaparte, réservées aux armées d'Italie : aussi étaient-ils fanatiques de leur ancien général. Beaucoup de bons esprits, d'ailleurs, de ceux même qui avait accueilli le plus volontiers le Consulat, s'étaient détachés peu à peu, — surtout depuis l'exécution du duc d'Enghien — d'un pouvoir qu'ils trouvaient trop absolu et épris d'arbitraire.

Moreau se défendit toujours d'avoir conspiré, mais il ne pouvait pardonner au vainqueur de Marengo de s'être empressé de conclure un armistice avec l'Autriche, pour empêcher le vainqueur d'Hollenlinden d'entrer à Vienne en triomphateur.

Rien de plus humain et de plus excusable que ce sentiment.

Cet illustre homme de guerre fut condamné à l'exil. Le bâtiment qui le conduisait en Amérique fit escale à Cadix d'où il écrivait à ses amis que sa femme venait d'y accoucher d'une fille. Cette enfant deviendra la vicomtesse de Courval, une des femmes les plus distinguées de son temps par sa beauté et par les amitiés qu'elle sut se créer dans la société aristocratique de la Restauration.

J'ai été invité bien souvent à venir au château de Pinon dans l'Aisne, que le comte de Courval

tenait de son père, un riche parlementaire d'avant la Révolution ; et j'ai toujours regretté de ne pouvoir m'y rendre. Outre que ce magnifique domaine était entretenu avec un soin exceptionnel, on y pouvait contempler les nombreux et intéressants trophées des victoires de Moreau.

Je tairai la fin malheureuse du général exilé, car je n'aime pas à parler de ce qui ternit la gloire de nos héros ; disons pourtant que la haine seule peut inspirer à des âmes ulcérées de pareilles défaillances.

A la rentrée des Bourbons, la générale Moreau devint M^me^ la Maréchale. Les généraux qui avaient commandé en chef étaient de droit investis de cette haute dignité ; c'est parmi eux que Napoléon avait fait son choix pour le maréchalat, et son émule en eût été le premier honoré, sans leur mutuelle hostilité.

La maréchale Moreau venait chez ma mère, en visite : j'ai bien pu l'y voir ; je ne me la rappelle point, mais j'ai connu cinq générations de sa descendance. Je suis le plus vieil ami des enfants qui restent, et je fais tous les vœux pour l'heureux avenir du prince de Poix, jeune rejeton de trois familles illustres : Moreau, Murat et Mouchy, aujourd'hui réunies par le sang.

J'étais aussi et suis resté toujours très lié avec le neveu de la maréchale, l'amiral comte d'Osery qui était mon voisin de classe au collège Rollin. Je vois encore en pensée son père, le lieutenant général, beau-frère de Moreau, qui venait souvent au collège : il n'avait plus qu'un bras, ayant perdu l'autre à la guerre.

CHAPITRE III

MES PARENTS SOUS L'EMPIRE, LA PREMIÈRE RESTAURATION ET LES CENT JOURS (1804-1815)

Le chef de notre famille, ayant conservé la plupart de ses relations du Directoire et de celles qu'il s'était faites au service, était invité dans les salons où se donnaient les plus belles fêtes, chez les maréchaux et les hauts dignitaires de l'État, que l'Empereur, dans son amour de l'apparat, dotait richement pour leur permettre de recevoir avec magnificence. Les victoires se multipliaient ; aussi ne vit-on jamais Paris plus animé, surtout l'hiver, qu'au temps d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Wagram. Le haut personnel du Gouvernement, ainsi que les privilégiés de la fortune, se mettaient en frais pour répondre à la volonté du Souverain ; ils célébraient ainsi ses triomphes sur l'Europe coalisée en rehaussant le prestige de son autorité.

Le prince de Talleyrand voulait surpasser tout le monde : c'était dans ses goûts, en même temps qu'il satisfaisait ainsi son vif désir de

plaire à la fille du prince souverain de Courlande, mariée à son neveu (Talleyrand-Périgord), qui avait obtenu de l'Empereur le titre de duc de Dino. La belle demeure de ce grand personnage, située rue Saint-Florentin, en vue de la place de la Concorde, se prêtait aux plus belles réceptions.

Le maréchal Davout donnait, dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, de superbes fêtes, dont la princesse de Sagan (devenue propriétaire de ce palais) renouvela la tradition sous le second Empire et la troisième République.

Je parlerai plus tard de la maréchale, veuve, depuis 1823, très liée avec ma belle-sœur Edouard et que j'ai beaucoup connue moi-même.

La maréchale Lannes, femme des plus distinguées, avait, rue de Grenelle, une très belle résidence, digne de son nom, où se donnaient de brillantes réceptions.

Elle s'était plu à y former une collection importante de meubles et de produits artistiques du Japon dont elle ne soupçonnait pas toute la valeur. A l'époque de leur vente, ces merveilles si recherchées atteignirent de hauts prix, qui auraient été bien dépassés, si elle s'était faite de nos jours. Une partie en a été conservée par la jeune comtesse Jean de Montebello, femme de goût, que la beauté et l'intelligence révèlent.

La maréchale Suchet, duchesse d'Albuféra, née Clary, belle-sœur de Bernadotte, veuve des plus vénérées, faisait les honneurs de son hôtel du faubourg Saint-Honoré, que le comte Pillet-Will a fait reconstruire de nos jours à grands frais et embellir des plus précieux objets d'art. Les relations anciennes des miens avec le duc et la duchesse devaient se resserrer encore, plus tard, grâce au voisinage de nos propriétés en Normandie qui favorisait de fréquents rapports.

Mon père allait souvent chez le comte Roy, qui habitait un hôtel de la rue du Mont-Blanc, aujourd'hui Chaussée-d'Antin. Ce grand financier, qui fut ministre et Pair de France, était encouragé dans ses goûts de luxe par ses deux filles, jeunes alors et nouvellement mariées, l'une au comte de Lariboisière et l'autre au marquis de Talhouet.

A citer aussi les fêtes du banquier Carette, dans son hôtel de la rue Cerrutti ; de M. Minguet, rue de Bourgogne (dont l'hôtel est heureusement conservé) ; de M. Perregaux, autre banquier; de M. Récamier, dans son hôtel de la rue du Mont-Blanc ; du comte Regnault de Saint-Jean-d'Angely dont l'habitation, rue de Provence, avait un grand jardin, des communs, un vaste enclos qui en faisaient comme une maison de campagne.

La diplomatie donnait de très belles fêtes. J'entendis souvent parler en famille de celles de l'ambassade d'Autriche où, en 1810, un incendie fit plusieurs victimes et causa dans Paris la plus vive émotion.

L'Impératrice-mère occupait l'hôtel de Noailles, rue Saint-Dominique. Depuis l'exil de la princesse (destinée inévitable, en ce siècle, de tous les souverains de France et des membres de leur famille), cet hôtel est devenu celui du Ministre de la guerre.

Les appartements privés de M^me^ Lœtitia, au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, sont réservés aujourd'hui au chef de cabinet et à ses bureaux. On y voit encore les murs tapissés des même tentures de soie verte qu'au temps de l'Empire. Une autre princesse, la reine Hortense, avait une véritable cour, aussi bien à Paris qu'en Hollande. En 1810, après une assez longue union demeurée stérile, elle donna le jour à un fils qui fut plus tard l'Empereur Napoléon III.

I
Sur la naissance du futur Napoléon III

Les historiens n'ont pas manqué et ne manqueront pas à cette intéressante figure, à cette femme d'élite, digne du grand rôle qu'elle a joué. Je désire seulement faire justice d'une calomnie, inventée par les partis hostiles. On a

dit, en effet, que Napoléon III n'était pas le fils du roi Louis : or voici un témoignage irréfutable.

Pendant quelques années, le mariage de la fille de l'Impératrice avec le frère de Napoléon ne donnait pas d'héritier ; l'Empereur, dont l'union avec Joséphine n'était pas plus heureuse, tenait beaucoup, du moins, à ce que la couronne restât dans sa famille. Si seulement l'union des souverains de Hollande avait pu satisfaire cette ambition !

L'Empereur reconnaissait au jeune Decazes des qualités séduisantes et il l'avait pris en haute estime et amitié, comme le fit plus tard Louis XVIII qui le choisit comme premier ministre et lui conféra le titre de duc. Il lui donna la mission délicate dont le duc, en visite, un soir, chez M. Thiers, fit lui-même le récit que le hasard me fit entendre. Je puis rapporter très exactement ces détails.

« Les médecins, avaient ordonné à la reine de Hollande les eaux des Pyrénées, où elle devait se rendre avec son mari : il me fut enjoint, par l'Empereur, d'être du voyage, de ne pas les quitter et de mettre tous mes soins à créer entre eux le plus d'union et d'affection possible.

« J'exécutai ponctuellement ses ordres. Je vivais seul auprès du couple royal. Le séjour

aux Pyrénées amena la grossesse de la Reine qui mit au monde, en 1810, le prince Louis, le futur Napoléon III. »

Pour donner plus de poids à son dire, le duc ajoutait, — piquant mélange de naïveté et de vanité : — « L'enfant était bien du roi Louis, puisque je n'ai jamais perdu de vue les époux. On aurait pu seulement prétendre qu'il était de moi, mais je n'ai été l'amant de la reine Hortense que longtemps après. »

Aveu dépouillé d'artifice, sans doute dans la pensée que la légèreté d'une femme, abandonnée de son mari, ne pouvait nuire à sa mémoire !

II

Déclin de l'Empire.

La courte énumération que j'ai faite plus haut des réceptions auxquelles étaient invités les miens suffira pour donner une idée de leurs rapports avec le monde impérial. Pourtant, au milieu de cette puissance et de ces pompes, le déclin du régime semblait déjà s'annoncer. De tristes pressentiments hantaient l'esprit des partisans, des favoris et même des membres de la famille impériale. La comtesse de Laborde qui, avec les comtesses de Montalivet et Mollien, était dame d'honneur de l'Impératrice-Mère, avoua que celle-ci n'avait pas une très grande confiance dans l'avenir de son fils ; aussi tenait-elle sa maison avec parcimonie, pour faire un

emploi sûr d'une partie des importants revenus qui lui étaient attribués. Elle n'avait pas tort de penser à l'avenir !

L'Empereur, au cours d'une réception, en fit indirectement le reproche à la comtesse de Laborde, en lui rappelant qu'elle avait déjà porté la même robe à la cour.

Pour lui, il recevait avec magnificence et exigeait que les hommes se montrassent à la Cour en de brillants costumes et les femmes avec les plus riches toilettes. Ce n'était pas seulement le prestige de sa souveraineté qui l'inspirait, mais la pensée que les dépenses des classes supérieures favorisent le commerce et l'industrie au profit du Trésor, par l'augmentation de ses recettes.

La théorie contraire des socialistes est de diminuer les revenus de ceux qui dépensent, comme si les économies forcées pouvaient profiter à ceux dont ils prétendent défendre les intérêts !

III

Garat.

Comment mon père, passionné comme il l'était pour le monde, n'aurait-il pas aimé les spectacles et le chant ? Je puis bien dire que son goût délicat y éprouvait les fines impressions d'un connaisseur. Aussi avait-il gardé un souvenir ému de deux artistes bien différents dans leurs genres, le grand tragédien Talma et le mélodieux

chanteur, idole des salons et des concerts, Garat. Avant même que l'Orphée français, comme on l'appelait, se fût acquis une renommée sans égale, cet enchanteur venu du pays basque s'était fait connaître à Bordeaux où son nom était dans toutes les bouches. A Paris, Mme Tallien n'avait pas manqué de convier mon père à entendre ce Bordelais d'adoption, qui, après avoir soulevé par ses belles chansons, le soir, en plein air, sous les arbres, l'enthousiasme des foules girondines qui s'y connaissent si bien en voix, avait si souvent charmé Marie-Antoinette et la Cour. A la veille de la Révolution, on se disputait le plaisir de l'entendre. La réaction thermidorienne avait marqué pour Garat une nouvelle faveur après les temps si durs de la Terreur, qui faillit lui coûter la vie. Cet arbitre du bon ton, de la mode et de la danse aussi bien que du chant, avait laissé à ceux qui avaient eu le rare privilège de l'applaudir, une impression d'admiration que rien ne pouvait effacer.

IV

Le luxe, la bonne chère, l'animation de Paris.

Des réceptions brillantes passons à l'art culinaire. On peut dire qu'il n'a jamais été porté aussi loin que sous le Directoire et l'Empire.

J'ai parlé ailleurs des fastueux dîners de Talleyrand ; ceux de Cambacérès n'étaient pas moins renommés. Deux célèbres gastronomes,

d'Aigrefeuille et Grimod de la Regnière, apportaient toute leur science à ordonner les dîners de gala de l'Archichancelier.

Les chefs de cuisine des Maisons royales et de la haute aristocratie, se trouvant sans emploi, par suite de la Révolution, s'étaient mis au service des nouveaux souverains du jour, qui renchérissaient sur le luxe du passé. Beaucoup d'autres avaient fondé les meilleurs restaurants de Paris, comme « les Frères Provençaux », « Véfour », et, vis-à-vis l'un de l'autre, au coin de la rue Le Peletier et du boulevard, « Hardy » et « Riche » ; leur table coûteuse prêtait à ce jeu de mots du temps : Il faut être bien « Hardy » pour dîner chez « Riche » ou bien « Riche » pour aller chez « Hardy ».

Le retour des guerres amenait à Paris une grande quantité d'officiers, heureux de jouir de la vie après de grandes privations ; ils encombraient ces restaurants, ces cafés en vogue et donnaient ainsi à certains quartiers une physionomie des plus vivantes.

Mais je dois me borner à cette simple esquisse de la vie mondaine du temps. J'ai hâte d'arriver aux deux gouvernements de la Restauration, et à 1816, date de ma naissance, bref à mes Mémoires proprement dits.

Ce ne sera pas, toutefois, sans m'arrêter

à une intéressante figure, celle du général Edouard Colbert. S'il a vécu encore longtemps après Napoléon, il n'en est pas moins à sa place naturelle sous l'Empire, époque où le reportaient si souvent les meilleurs souvenirs que j'ai recueillis de lui-même.

GÉNÉRAL COLBERT

De tous les généraux de l'Empire, Colbert est celui que j'ai le plus connu ; il devint mon oncle, ayant épousé une sœur de ma mère.

Il descendait du grand ministre de Louis XIV. J'ai dit de quelle amitié ils étaient liés, mon père et lui, depuis leur garnison de Bordeaux, en 1793, amitié cimentée, plus tard, par les mariages déjà cités.

Colbert témoignait la plus tendre affection à mon frère Alfred et à moi, dans notre jeunesse ; il venait nous voir au collège, plus souvent que nos parents, et nous applaudir aux distributions de prix, sans croire déroger à sa haute situation. Inutile de dire si nous l'aimions ! Il était la bonté même ; jamais je ne l'ai vu de mauvaise humeur ; il ne se plaignait de rien et, si les événements lui étaient contraires, ce qui arriva souvent, il les acceptait avec une douce philosophie. Sa modestie était telle que j'ignorai longtemps qu'il fût général ; dans notre famille, on ne l'appelait pas autrement qu'Edouard ou « Colbert », en raison de la grande intimité qui nous unissait.

Ils étaient trois frères, tous ayant conquis le haut grade de général de division : Edouard, Auguste et Alphonse.

Le second fut tué d'une balle au front pendant la guerre d'Espagne, en 1809, tandis qu'il poursuivait les Anglais, avec sa cavalerie, les forçant même, à la Corogne, à se rembarquer précipitamment.

La comtesse Colbert, que la présence de ses fils aux armées de la République préservait des fureurs sanglantes de la Terreur, n'en restait pas moins ruinée par la Révolution. Elle habitait un hôtel de la rue du Croissant, dont hérita son fils Edouard et où sont installés, aujourd'hui, plusieurs grands journaux avec leur imprimerie et leurs bureaux.

C'est en Egypte qu'Edouard donna la mesure de sa valeur : il s'y était rendu avec son jeune frère Auguste, rentré en France avant lui, qui écrivait à leur mère, au moment de son départ : « J'ai laissé Edouard au Caire, bien portant et content ; il mérite à tous égards de l'être ; sage, laborieux, brave ami et frère sûr, il a acquis l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissent.

Après le retour en France du général Bonaparte qui lui avait témoigné une bienveillance particulière, Colbert fut envoyé auprès de Mourad-Bey, chef des Mamelucks, pour traiter de la paix. Il réussit dans sa mission, après quatre jours passés à leur camp où il fut comblé

d'attentions et d'égards. Lorsqu'il partit, Mourad-Bey lui fit don d'une paire de pistolets qu'il portait à la ceinture, en lui disant qu'à un officier français on ne peut guère offrir que des armes de guerre. Ce fut, pour Colbert, le plus précieux souvenir : il ne s'en sépara jamais et aimait à les montrer à ses amis, après y avoir fait graver le nom du Bey et la date du présent.

Bonaparte, se souvenant de Colbert, lui envoya, lors de son débarquement à Toulon, sa nomination de capitaine adjudant-major dans la cavalerie de la garde consulaire. Bientôt après, il l'appela à Melun pour y procéder à la formation de l'escadron des Mamelucks, le 13 août 1802.

D'abord aide de camp de Junot, puis de Berthier, qui était ministre de la guerre et major général de l'armée, Colbert prit part à la grande campagne de 1805, où il s'acquitta, avec succès, de plusieurs missions importantes et périlleuses. Blessé à Austerlitz, il obtint la croix et le grade de chef d'escadron, le 1er mars de l'année suivante. Il faisait encore partie du grand état-major à Iéna et à Pultusk, et y attira l'attention de l'Empereur qui le nomma colonel du 7e hussards, alors qu'il n'avait que dix mois de grade de chef d'escadron.

A la suite des campagnes de 1806 et de 1807, il devint général à 32 ans et fut cité, en 1809, comme ayant contribué au succès de la bataille de Raab, et peu de jours après à celle de Wagram, par les charges de cavalerie qu'il conduisait lui-même.

Pendant la campagne de Russie, il ne cessa de se signaler par sa bravoure, comme en font foi les relations qui nous en sont restées. Par une température de 28 degrés environ au-dessous de zéro, que l'armée eut à endurer, depuis les premiers jours de cette malheureuse retraite jusqu'au dernier, malgré tant de souffrances physiques et morales, il avait la force de se raser tous les matins, détail qui prouve une rare énergie et le souci qu'il avait de figurer dignement à la tête de sa brigade. Il citait volontiers ce trait pour en faire honte aux défaillances, petites ou grandes, qui se produisirent alors dans l'armée.

Je retrouve deux lettres intéressantes écrites par lui à mon père après les batailles de Lutzen et de Bautzen et qui témoignent des illusions et de l'aveuglement des officiers de la Grande Armée dans les derniers mois de l'épopée impériale.

Dresde, 8 mai 1813.

« Mon cher Bocher,

« Comme tu es bon français, je ne t'écris que pour te donner de bonnes nouvelles. Nous venons de faire des merveilles ! Une grande bataille gagnée nous a ramenés à Dresde, à Leipzig, et a repoussé les illustres et maladroits co-alliés au delà de l'Elbe. Il est plus que probable que le prince de la Moskowa est entré à Berlin, avec 40.000 hommes. Wittemberg et Torgau sont débloqués, et avant dix jours les places de l'Oder le seront. Jamais les vieilles bandes n'ont mieux fait que nos farceurs de 18 ans.

« L'Empereur, surtout, s'est surpassé. Il a commandé en personne partout où il y avait du danger et de l'indécision : nos pygmées, à sa vue, devenaient des géants.

« On s'est battu dans les immenses plaines de Lutzen où le fameux Gustave-Adolphe fut tué. Quarante mille hommes de cavalerie ennemie n'ont pas pu entamer une patrouille de conscrits, et le seul régiment de hussards français qui a donné (le 10e) a bouleversé un carré de grenadiers russes de quatre mille hommes et l'a mis en déroute. Mon régiment (1) n'a fait que se montrer et n'a pas donné : il est superbe. Je ne regrette guère d'être arrivé trop tard, puisque je n'aurais eu rien à faire.

« Tu me sauras gré, j'espère, de ce petit bulletin qui arrivera un peu en retard, mais qui est véritable.

(1) Lanciers rouges de la Garde.

Je ne te dis rien de ma vieille amitié, elle est inaltérable.

« Adieu, cher ami, je t'aime et t'embrasse de tout cœur.

« Tout à toi,

« E. Colbert. »

En voici une autre, spirituellement écrite, mais d'un optimisme plus aveugle encore.

Neustadt, près Bautzen, 13 juin 1813.

« Depuis trois jours, mon cher Bocher, la guerre a cessé. Les canons ne grondent plus, les sabres sont aux trois quarts dans le fourreau, et les plumes diplomatiques crient sur le papier. Une taupinière n'est plus mon habitation, des grillades au bout d'un bâton, mon dîner, et du mauvais schnick, ma boisson.

« J'habite un beau château sur les frontières de la Bohême. Il a été respecté par les armées, il est bien meublé, la cave est bien garnie ; la vie est délicieuse ; enfin rien n'y manque, et dans un aussi bon manoir, je serai bien vite refait.

« Toi qui es bon citoyen, tu as dû être content du premier acte de la tragédie qu'on vient de représenter et dont la première partie se passe à Lutzen. Comme l'exposition est rapide ! Comme les scènes sont bien amenées ! Comme le jeu des jeunes débutants a été énergique ! Les Russes et les Prussiens nous reprochent d'avoir fait trop de gestes ; cependant ils

devraient y être habitués. C'est assez l'usage et la mode des Français en Allemagne.

« L'importance de ce premier acte a dû être sentie en France. Il fait douter ici que les règles de l'art puissent être suivies dans les quatre derniers. Des connaisseurs assurent même que la pièce ne s'achèvera pas. Je t'assure que s'il y a une cabale qui crie : « Retournez dans vos foyers, allez revoir vos amis », je quitterai volontiers le rôle d'acteur, je sauterai dans le parterre et je cabalerai aussi.

« Depuis trois jours, je suis tranquille, je rêve à ce changement de décors, et, comme on croit ce qu'on désire, je me vois déjà à ta campagne, en faisant les foins, et là, le verre à facettes en main, te racontant toutes nos courses, formant de nouveaux projets et peut-être même, sans tuer ni blesser personne, faisant encore de nouvelles conquêtes. Mais chut ! ta femme doit lire ma lettre, puisque je vous écris à tous deux, et je dois être circonspect sur certain chapitre. Si ce prompt retour a lieu, ce que je désire vivement, cela nous donnera quelque rapport avec ces gentils troubadours, dont nos femmes sont folles et dont elles chantent si bien les exploits. Ces preux se battaient trois quarts d'heure pour se faire casser une côte ou la casser à un autre, et puis rentraient dans un château à tourelles, se faire panser ou pincer de la guitare. Nous aurons fait les choses plus en conscience ; nous aurons guerroyé trois mois. Aussi, il faut espérer que les belles nous chanteront, et que, comme la guitare nous est peu familière, elles en pinceront pour nous. *Amen.*

« Adieu, cher ami, je t'aime et je t'embrasse.

« Mille amitiés à Mme Bidois (1), à Nanine (2) je lui écrirai bientôt ; mille choses à toutes les chanteuses et enchanteresses.

« Ton ami,

« E. Colbert. »

La nouvelle armée que l'Empereur s'était empressé de former et les premiers succès de Lutzen et de Bautzen, tant vantés dans les lettres de Colbert, n'empêchèrent pas la catastrophe finale, précipitée par la célèbre bataille de trois jours à Leipzig.

Je tiens le fait suivant du général Colbert et du colonel de Tilly, descendant du fameux capitaine de la guerre de Trente Ans et ami de ma famille (il avait commandé la garde nationale de Caen à l'époque où mon frère Edouard était préfet du Calvados).

Le lendemain de Leipzig, l'Empereur ayant convoqué ses maréchaux en un conseil de guerre, leur déclara que tant qu'il avait dirigé des armées de cent mille hommes, il avait été vainqueur et que les revers n'étaient venus qu'à partir du moment où il avait dû commander à

(1) Mme Bidois, d'une beauté et d'une distinction remarquées, avait épousé un financier du Directoire et de l'Empire. Elle était la tante de Mme Bocher. Son unique petit-fils est M. Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques ; sa femme ne lui est pas inférieure par l'esprit et le caractère. Elle est fille du comte de Montalivet, une de nos illustrations politiques.

(2) Nanine, Mme Bocher.

quatre fois plus de soldats ; il ajoutait que le génie humain, d'ailleurs borné, est incapable d'embrasser tous les détails d'armées aussi nombreuses.

Je souhaite que ce soit une leçon pour la génération actuelle !

Des esprits médiocres ont prétendu que nos maréchaux, comblés d'honneurs et de richesses, s'étaient montrés inférieurs à eux-mêmes, par le désir d'en finir avec des guerres continuelles. C'est une erreur ; ils sont restés fidèles et combattirent jusqu'à la fin. La France seule en avait assez de tous les sacrifices que lui imposait le système impérial.

Dans les affaires humaines, les grandes élévations sont constamment suivies de pareilles disgrâces de la Fortune ; la Providence en décide ainsi.

Après la bataille de Hanau, Colbert fut promu général de division, le 25 novembre 1813, et prit part à de nombreux combats de la campagne de France : La Rothière, Sézanne, Meaux, Champaubert, Montmirail, avant-coureurs de la chute de l'Empire.

La Restauration lui confia un commandement très enviable.

Mais quand l'Empereur revint de l'île d'Elbe, Colbert, après quelques hésitations, alla le

rejoindre aux Tuileries. Il paraît qu'il y fut froidement accueilli, comme il le racontait lui-même :

« Ah ! Ah ! vous voilà, général Colbert, vous arrivez bien tard, » lui dit Napoléon.

« Sire, répondit-il, je n'ai pu arriver plus tôt.

« —Allons, répéta l'Empereur, en le prenant par la moustache, vous venez tard, c'est trop se faire attendre. »

Alors, cherchant à s'excuser, Colbert lui riposta : « Sire, pas tant que Votre Majesté, que j'attends depuis un an ! »

Ces paroles, où il y avait plus d'esprit que de conviction, devaient coûter cher au général, lors de la deuxième Restauration.

Pour le moment, il reçut le commandement de la première division de cavalerie, avec laquelle il combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo. Dans cette bataille homérique, Colbert, le bras en écharpe, blessé déjà au combat du 16, lutta jusqu'au dernier moment, et couvrit la retraite avec les débris de la cavalerie de la Garde.

A propos de la bataille de Waterloo, on peut citer un fait qui prouve la supériorité de l'initiative privée : la puissante maison de banque Rothschild de Londres, ayant intérêt à en connaître les résultats pour ses importantes

affaires, s'était attaché un courrier prêt à porter la nouvelle par un bâtiment parti du port d'Ostende qui arriva le même soir à Londres. Le lendemain, elle fut reçue par le gouvernement britannique, mais avec un retard de 24 heures sur le courrier des grands financiers.

La première Restauration avait été comme un gage de paix durable. Elle se concilia l'opinion publique par sa modération à l'égard des partis vaincus. Les officiers de la Révolution et de l'Empire conservèrent leurs grades et leurs honneurs ; les sénateurs furent créés pairs de France, comme pour accentuer le caractère du changement de régime. La Reine Hortense fut autorisée à habiter Paris, et Louis XVIII la traitait en souveraine ; un poste de soldats de la garde royale était établi dans son hôtel de la rue Cerutti avec deux sentinelles à la porte. Elle pouvait y recevoir tous ses anciens amis et elle ne s'en faisait pas faute. Le roi témoignait aussi toutes sortes d'égards à l'impératrice Joséphine, retirée à la Malmaison où elle devait bientôt terminer sa vie.

Tout semblait donc présager une ère de bonheur et de prospérité, lorsqu'un acte de folie, — le retour de l'île d'Elbe, — détruisit toutes les espérances. C'était, à mon avis, le plus grand malheur qui pût arriver à la France. Deux

partis hostiles se formèrent, — celui de la Royauté et celui de l'Empire, devenus ennemis implacables. Ces derniers, si éloignés qu'ils fussent de la réalisation de leurs espérances, n'en triomphèrent pas moins indirectement à la Révolution de Juillet, qui devait être suivie de bien d'autres si funestes à notre pays.

Pendant les Cent jours, la désorganisation fut extrême, et notre administration toute bouleversée ; préfets, sous-préfets et personnel, précipitamment remplacés, une armée très réduite en prévision d'une longue paix et trop hâtivement reconstituée. La tâche la plus facile était de créer un ministère où les aspirants ne manquent jamais.

L'Empereur doutait si bien de lui-même, qu'il se démit d'une partie de ses pouvoirs par l'Acte additionnel, cette Constitution qui les limitait. La bataille de Waterloo, si elle eût été heureuse pour nous, en aurait entraîné une autre qui ne pouvait être qu'un échec ; elle ne fit que précipiter une fin déjà prévue. Pendant cette campagne, à notre frontière, la France était comme prisonnière de l'Europe ; personne ne pouvait en sortir. Les ambassadeurs de Louis XVIII étaient restés au Congrès de Vienne d'où le le prince de Talleyrand communiquait journellement avec le Roi qui, retiré à Gand, était très

rassuré sur son prochain retour aux Tuileries.

Rentré dans son hôtel de la rue du Croissant, Colbert fut arrêté par ordre du gouvernement de Louis XVIII, et conduit en prison où il resta deux mois : c'était la suite des propos qu'il avait tenus, le 23 mars, à l'Empereur sur la place du Carrousel. De plus, on lui reprochait d'avoir été des amis de la reine Hortense et même l'un de ses adorateurs les plus assidus à la Cour de la rue Cerutti, sous la première Restauration. Après cet emprisonnement, il fut envoyé en exil à Versailles pour quatre autres mois. Les démarches de mon père, très en faveur auprès du comte d'Artois, et de mon grand-père, ultra-royaliste, le firent revenir à Paris, en toute liberté, mais il fut dix ans en non-activité. Il débuta dans la nouvelle phase de sa carrière active par le commandement de Lunéville et celui d'une division de cavalerie, qui fut formée, en 1827, au camp de cette ville.

Ce n'est que très tard que je fus au courant de sa brillante carrière, dont on ne se vantait pas, comme de nos jours.

Colbert avait son couvert mis à la table de la rue Grange-Batelière ; il n'y avait pas de cercles comme aujourd'hui, on dînait au restaurant ou chez ses amis quand on était garçon ; après dîner, il faisait son piquet, habitude à laquelle il ne

manquait jamais. Le général Kellermann comptait aussi parmi les familiers de la maison, et il était intéressant de voir ces frères d'armes, qui avaient combattu tant de fois ensemble, se retrouver à la même table de jeu et s'entretenir de leurs souvenirs de guerre.

Le colonel Bracke, ancien aide de camp de Colbert, était souvent de ces soirées ; il contribuait à en faire l'agrément par sa jolie voix de ténor ; il nous chantait les romances et les airs d'Opéra en vogue, que ma sœur accompagnait au piano.

Colbert n'avait plus à se plaindre des Bourbons, à la veille de la Révolution de Juillet. Investi d'un commandement au camp de Lunéville, il était, en 1828, membre du Conseil supérieur de la guerre, situation des plus en faveur. Cependant, il fut le seul de tous les miens à ne pas regretter la chute de la Restauration ; il changea de sentiment, sans doute, lors de la Révolution de 1848 qui en était la conséquence.

La bonhomie et la modestie de son caractère contrastaient avec ses hautes fonctions dans l'armée.

Tous ces hommes de guerre que j'ai connus : Colbert, Kellermann, Oudinot, vivaient en philosophes, ne prenant de la vie que son bon côté, ils étaient devenus indifférents aux titres

et aux autres avantages d'amour-propre dont tant d'autres ont la vanité de se prévaloir.

De nos jours, au contraire, on se vante de peu et l'on voit élever des statues à de prétendus grands hommes qui sont, en réalité, bien petits.

Colbert, officier de cavalerie, avait naturellement la passion du cheval, cet animal intelligent reconnaît si bien ceux qui l'aiment ; il en avait dressé un qui, attelé à son cabriolet, le menait, sans guides, de la rue du Croissant à la rue Grange-Batelière, en s'arrêtant de lui-même, au boulevard, pour laisser passer les voitures qui barraient le chemin, puis il le traversait et continuait sa route jusqu'à la porte cochère de notre hôtel où il attendait là qu'on vînt ouvrir. J'ai été plusieurs fois témoin de ce cas de dressage.

Il disait qu'on ne se faisait pas une idée de l'endurance d'un cheval ménagé avec soin. Un jour, il fit le pari de prendre une voiture de place et de la mener, dans la même journée, avec ses deux bêtes, à Orléans, à 30 lieues de Paris. C'était l'été ; la course dura 16 heures, le pari fut gagné.

Colbert n'avait pas fait la guerre depuis l'Empire ; la malheureuse retraite de Constantine lui donna l'occasion de reprendre les armes ; il y assista avec le duc de Nemours dont il était

l'aide de camp ou plutôt le Mentor (Louis-Philippe n'aurait pu faire pour son fils un meilleur choix). Cette retraite, succédant au siège de la place, — opération mal engagée, — eut, toutes proportions gardées, un caractère analogue à celle de Russie : mêmes périls, mêmes souffrances, même désastre. C'était une exception d'avoir assisté aux deux, et bien faite pour donner l'idée d'une telle vie militaire qui n'est pas sans analogue avec celle de Marbot.

Les périls ne furent jamais épargnés au général. Faisant partie du cortège du Roi lors de l'attentat Fieschi, il reçut une balle à la tête qui lui fit une blessure assez sérieuse.

Placé dans le cadre de réserve par limite d'âge, à 65 ans, il se consacra aux travaux de la Chambre des Pairs, avec cette conscience qu'il apportait en toute chose.

Après la Révolution de Février, il vécut dans une retraite absolue, entouré des soins de sa femme et de ma famille. Je ne manquais pas de l'aller voir souvent, en sa maison de la rue de Clichy, où il mourut, en 1853, à l'âge de 76 ans, laissant le souvenir d'une vie des mieux remplies, digne du nom illustre qu'il portait, et bien faite pour honorer sa mémoire.

A peine avait-on fermé les yeux à notre cher disparu, que le général Canrobert, neveu de

Marbot, lequel était très lié avec Colbert, m'adressait le billet suivant :

30 décembre 1853.

« Mon cher Bocher,

« Soyez assez bon pour venir chez moi, demain matin vers dix heures ; vous voudrez bien me donner quelques renseignements sur la glorieuse carrière de votre oncle, le général Colbert que vous venez d'avoir la douleur de perdre. Je suis chargé par le gouvernement d'écrire, pour le *Journal Officiel*, un article biographique sur cette illustration de l'Empire, et vous pouvez, mieux que personne, m'aider dans ce travail, que je tiens à bien faire. Tout à vous de cœur.

« Général Canrobert. »

Aujourd'hui, je résume de nouveau cette vie dont les faits parlent assez d'eux-mêmes pour se passer de tout ornement littéraire. Puisse ce simple récit que j'écris pour honorer de mon mieux une si chère mémoire, exprimer autant qu'elle est vive mon admiration pour le grand général, le fidèle ami des miens, l'oncle affectionné !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

SOUVENIRS D'ENFANCE (1816-1824)

Mon père, bien plus à cause de ses opinions politiques que de ses services à l'armée, interrompus trop tôt pour lui permettre de donner toute sa mesure et qui ne devaient que peu compter, fut, au retour de Louis XVIII, nommé colonel d'état-major de la Garde Nationale de Paris, à laquelle il appartenait déjà. C'est dans ce grade supérieur qu'il se fit particulièrement distinguer et aimer du comte d'Artois.

A cette époque, où les armées étrangères occupaient la France, la garde nationale faisait presque exclusivement le service de la place de Paris ; le comte d'Artois, qui en était colonel-général, apportait à cette fonction un intérêt passionné, et en faisait son occupation continuelle.

Un jour que mon père travaillait avec Son Altesse Royale, au pavillon Marsan, ma mère, étant venue le chercher, l'attendait dans un salon voisin du cabinet de travail du comte d'Artois qui, en sortant, la vit. Il lui offrit galamment le bras pour la reconduire à sa voiture. En descendant l'escalier, le prince s'aperçut qu'elle était enceinte. Après lui avoir exprimé ses sentiments d'affection pour son mari, il mit le comble à sa gracieuseté en faisant l'offre d'être le parrain de l'enfant qu'elle portait dans son sein.

Je suis né à Paris, rue Grange-Batelière, le 27 novembre 1816. Filleul du frère de Louis XVI, je serais, sans la Révolution de Juillet, entré dans les pages du Roi Charles X, suivant la promesse qu'il en avait faite.

Malgré son attachement au gouvernement des Bourbons, mon père regrettait les mesures trop sévères prises, sous le ministère de Talleyrand et de Fouché, contre d'anciens adversaires.

J'ai su, par ce qui m'a été dit dans ma famille, qu'à table des discussions très vives avaient lieu entre lui et mon aïeul maternel, qui, abonné au *Drapeau Blanc,* journal ultra-royaliste, trouvait qu'on n'en faisait jamais assez contre les révolutionnaires. Il était — il est vrai — payé pour s'en plaindre, son père et lui n'ayant évité l'écha-

faud que grâce à la mort de Robespierre.

C'est à Angers, chez ma tante de Presles, que je fus envoyé, pour quelques mois, à l'âge de 4 ans, et mes plus lointains souvenirs me reportent à ce premier séjour loin de la maison paternelle. La mémoire des lieux est si vive chez moi, que quand je suis retourné à Angers, bien des années après, j'ai reconnu, à la maison ou dans la ville, tel ou tel détail qui avait d'abord frappé mes yeux d'enfant.

M. de Presles, beau-père de ma tante, grand propriétaire à Saint-Domingue, avait eu au nombre de ses esclaves le fameux Soulouque, qui devait être reconnaissant des bontés de son maître envers lui. Une fois devenu souverain de l'île, Soulouque le nomma sénateur du nouvel Etat pour lui éviter la spoliation et l'exil. Mais l'abolition de l'esclavage avait porté un coup funeste aux propriétés. Les bonnes intentions de Soulouque eurent peu d'effet.

Le fils de M. de Presles, qui n'avait recueilli qu'un faible héritage d'un si riche domaine, vint s'établir à Angers, où il épousa une sœur de ma mère. Elle était heureuse de nous emmener chez elle, mes frères et moi, passer quelques semaines, quand nous étions tous enfants.

Plus tard, M^me^ de Presles obtint la place très

enviée d'*entreposeur* des tabacs qui rapportait une trentaine de mille francs. C'était là une compensation accordée par le gouvernement de la Restauration à cette famille si éprouvée par la Révolution. Je raconterai, plus tard, comment mon père, après avoir perdu ma mère et ma sœur, se retira à Angers et mourut dans cette maison même où me reportent mes impressions premières.

I

Assassinat du duc de Berry.

Un autre souvenir très vif de ces années d'enfance se rapporte à la mort tragique du fils aîné du prince dont j'avais l'honneur d'être le filleul.

L'hiver de 1820, le comte Greffulhe, pair de France, donna un grand bal en son hôtel de la rue de la Pépinière (1), en l'honneur du duc de Berry qui y parut plein de jeunesse et d'entrain.

Vers la fin de la soirée, celui qui présidait à cette belle fête vint faire à mon père une grave confidence, en lui apprenant qu'il venait d'être averti par le préfet de police, qu'une tentative d'assassinat devait se commettre contre l'hôte auguste qu'il recevait. Il le priait, en même

(1) Aujourd'hui rue de la Boétie. L'hôtel est habité par le comte Louis de Ségur, petit-fils du comte Greffulhe et du général comte Philippe de Ségur, de l'Académie Française.

temps, d'accompagner le prince à sa sortie, disant : « Nous lui ferons un rempart de nos corps, quand il montera en voiture. »

Le froid était très vif, ce soir-là ; M. Greffulhe, qui était sorti de ses salons la tête nue et sans prendre le temps de se couvrir plus qu'il n'était, fut atteint d'une fluxion de poitrine dont il mourut. C'était une première victime, la seule qu'il y eut ce jour-là. L'assassin — comme on l'apprit plus tard — était resté dans une des remises de l'hôtel, et n'avait pu trouver le moment favorable qu'il épiait pour frapper à coup sûr.

Ce fut peu de jours après que l'exécrable forfait s'accomplit, à la sortie d'une représentation de l'Opéra. Il ressort de ce récit véridique, — ai-je besoin de l'affirmer — que Louvet devait avoir des complices ; sans cela, la police n'eût pas été prévenue quelques jours auparavant, comme cela eut lieu.

Le soir même de l'assassinat, un grand bal était donné chez la duchesse d'Albuféra à une nombreuse et aristocratique société.

L'orchestre, des plus entraînants, qui faisait danser l'élégante jeunesse, s'arrêta subitement : le colonel Jacqueminot venait d'apporter une dépêche annonçant l'horrible crime qui plongeait dans la désolation la famille royale et la France entière.

Aux airs de fêtes succédèrent aussitôt des pleurs et des lamentations : cette explosion de douleur se fit entendre toute la nuit dans les salons, la plupart des invités n'ayant commandé leurs voitures que pour la sortie du bal. Souvenir lamentable pour les témoins de cette scène tragique !

J'avais alors quatre ans et mes pleurs d'enfant se mêlaient aux larmes que je voyais répandre chez mes parents, au lendemain de toutes ces tristes scènes. L'opinion du moment, si favorable au gouvernement des Bourbons, ne pouvait se consoler de cet assassinat. Ce prince, qui aurait régné un jour, était populaire ; il offrait un gage de force et de durée pour la Monarchie si éprouvée depuis trente ans ! Sa mort précédait de quelques mois la naissance d'un fils, le duc de Bordeaux, dont la destinée devait aussi tromper les plus chères espérances.

II
Le Jardin des Tuileries

De tout temps, Paris a eu un lieu de promenades et de rendez-vous à la mode. Sous Louis XIII et Louis XIV, c'était le jardin de la place Royale et le tour de la Bastille ; sous leurs successeurs, ce furent les boulevards depuis les portes Saint-Martin et Saint-Denis jusqu'à la place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde). En un point de ce parcours et sur un

emplacement bien situé, fut construit le pavillon de Hanovre, dont on peut admirer l'architecture, au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard. Construit par le duc de Richelieu à l'extrémité du jardin de son magnifique hôtel, son nom rappelait la récente conquête du Hanovre par le maréchal. Il servait aux personnes de sa société pour assister au défilé des carrosses de l'aristocratie dont les caisses dorées laissaient voir, à travers leurs glaces, les femmes qui les occupaient, parées des plus belles toilettes. Les remparts n'avaient pas encore disparu ; ils étaient ombragés d'arbres séculaires ; la foule des promeneurs s'y entassait. Au delà, c'était la campagne. Louis XVI commença le mur d'octroi qui agrandit l'enceinte de Paris jusqu'à l'époque de la construction des fortifications qu'il s'agit maintenant de supprimer, du moins en partie. On sait leur utilité, ou plutôt leur inutilité.

Le jardin du Palais-Royal commença à être fréquenté vers la fin du règne de Louis XVI. C'est surtout sous le Directoire et sous l'Empire qu'il acquit toute sa vogue et sa plus grande animation. C'était un gai spectacle pour ceux qui l'ont connu, je l'ai entendu dire bien souvent, Les plus riches boutiques s'installèrent sous ses galeries ; des restaurants et des cafés, dont la renommée n'a jamais été atteinte depuis,

s'offraient aux richards et aux gastronomes.

Arrivons au jardin des Tuileries qui fut le rendez-vous du monde de la Restauration et du règne de Louis-Philippe, sans cependant détrôner le Palais-Royal qui eut la vie longue.

Cette promenade n'était pas ouverte au public : deux factionnaires de la Garde royale, aux grilles d'entrée, en défendaient l'accès aux gens d'une mise négligée, ou portant un paquet, ou suivis d'un chien ; la composition des promeneurs s'en ressentait.

Mon frère Alfred et moi nous y allions presque tous les jours, conduits par notre gouvernante anglaise ou par nos parents. La terrasse longeant la rue de Rivoli était notre endroit préféré comme étant le plus animé ; on y voyait passer de nombreux et élégants équipages. J'y vis plusieurs fois Louis XVIII, escorté de ses gardes du corps, se rendant à Saint-Cloud. Le costume du Roi était un habit de drap bleu clair avec boutons d'or, ouvert sur la poitrine, et la croix de la Légion d'honneur à la boutonnière. Sa bonne figure, ombragée de ses cheveux blancs, laissait bien l'impression d'un père dévoué à ses enfants. J'y voyais aussi le duc d'Orléans, sortant de son Palais-Royal, pour se rendre à Neuilly, souvent accompagné de sa mère, la duchesse de

Penthièvre (ce souvenir si reculé m'a permis de connaître six générations de la famille royale).

Plus tard, lors d'une promenade, mon oncle Colbert et moi, nous y rencontrâmes le général Grouchy. Je me rappelle qu'il se plaignait de ne pas être encore Maréchal de France, malgré les promesses qui lui en avaient été faites et qui, d'ailleurs, finirent par aboutir.

Un jour que j'accompagnais mon père, dans l'allée des Tuileries qui longeait le Palais, je le vis aborder un ami et causer familièrement avec lui ; ayant remarqué deux fois la même rencontre, je lui demandai quel était cet ami : « C'est Barras », me dit-il, avec un accent que j'entends encore. Comme si j'eusse dû le connaître, alors que j'ignorais même son nom, étant né 16 ans après le gouvernement dont il fut longtemps le représentant. Il ressort de la présence en France, à cette époque, d'un tel personnage, le seul des Conventionnels régicides exempté de l'exil, qu'il avait dû conspirer et s'entendre avec Louis XVIII, pour la rentrée des Bourbons.

On rencontrait tout le monde de marque dans ce jardin des Tuileries, et principalement dans la grande allée des Orangers. Les riches habitants de la Chaussée-d'Antin et du quartier de la place Vendôme en faisaient le fond. Passons de mes impressions d'enfant à celles que j'eus plus

tard dans ce lieu d'élégance. Je me rappelle, sous Louis-Philippe, le général Pajol ; sa haute taille et la manière dont il portait la tête donnaient bien l'impression du commandant en chef de l'armée de Paris.

Tous les ans, le 1er mai, le Roi, à l'occasion de sa fête, passait en revue, dans le jardin, la garde nationale et une partie de la garnison de Paris. Toute la troupe était en tenue d'été, pantalon blanc, ce qui ne pourrait se faire de nos jours.

Dès la fin du règne de Louis-Philippe, on commença à abandonner les Tuileries, pour les allées des Champs-Elysées, qui sont la promenade de notre époque. Le jardin des Rois n'est presque plus aujourd'hui qu'un lieu de passage de la rive droite à la rive gauche et certains jours, même, on n'y rencontre presque personne.

SÉJOURS D'ÉTÉ AUX ENVIRONS DE PARIS DE 1819 A 1825

Mes premières années se passèrent à Paris, rue Grange-Batelière, où la maison paternelle — acquise sous le Directoire — avait été vendue au commencement du siècle, au marquis de Lillers, chambellan de l'Empereur, de qui l'acheta plus tard M. Tattet dont j'aurai plusieurs fois l'occasion de parler. Mais mes parents avaient

l'habitude de passer la belle saison à la campagne. Les difficultés des communications entre Paris et la province jusqu'à l'établissement des chemins de fer, retenaient les familles riches dans les environs de la capitale. A défaut de propriétés particulières, on y louait de belles maisons de plaisance.

III

Suresnes. 1819

En remontant à ma plus tendre enfance, je puis me rappeler notre maison de Suresnes pour y avoir passé l'été en 1819. C'était, m'a-t-on dit, une habitation de la fin du règne de Louis XVI, sans prétention d'architecture.

Elle fut achetée, depuis, par le baron Salomon de Rothschild, frère aîné de James, le chef de la puissante maison de banque. Je la vis, plus tard, remplacée par un château où était déployé le plus grand luxe. Les habitants du pays ne profitaient pas moins des belles fêtes qui y furent données que de la bienfaisance du propriétaire ; aussi, pour lui prouver leur reconnaissance, à la Révolution de 1848, ils pillèrent, puis incendièrent cette belle habitation, après avoir enlevé le mobilier et les vins des caves, comme il fut fait, d'ailleurs, non loin de là, au château royal de Neuilly, propriété du roi Louis-Philippe.

IV
Sceaux. 1820

L'été de 1820, ma famille s'installa dans un pavillon très simple, fort habitable d'ailleurs, seul reste du magnifique château de Sceaux, bâti par Colbert ; au début du règne de Louis XV, le duc et la duchesse du Maine y avaient tenu leur Cour ; plus tard, il avait été la résidence du Duc de Penthièvre.

A la place de cette demeure princière, dont tant de belles peintures et de sculptures avaient fait un petit Versailles, on ne voyait plus que des terres labourées. Le château avait été démoli par des acquéreurs de biens nationaux, voulant opérer la vente des richesses artistiques qu'il contenait, pour se rembourser des frais d'acquisition sans rien dépenser et même en y gagnant. Un parc de 500 hectares, orné de statues, œuvres d'artistes les plus renommés, faisait l'agrément de ce magnifique séjour.

J'étais tout enfant, et pourtant je puis dire que j'éprouvais une triste impression dans mes promenades de chaque jour, à la vue de toutes ces ruines que je ne m'expliquais pas. Sur l'emplacement du grand parc d'autrefois s'étendaient des champs cultivés ; les pièces d'eau qui l'avaient embelli n'étaient plus que des mares remplies de mauvaises herbes ; des socles de statues demeuraient debout, mais privés

des chefs-d'œuvre qu'ils portaient jadis (1).

La proximité de Paris facilitait les nombreuses visites qu'y recevaient mes parents ; le soir, la cour était tout encombrée de voitures des personnes invitées aux dîners ou aux soirées. En juillet, mon père reçut sa nomination d'officier de la Légion d'honneur ; il était chevalier depuis sept ans et avait cinq ans de grade de colonel. C'était donc une distinction très justifiée et qui ne laissait pas d'être flatteuse. On ne la prodiguait pas en ce temps-là. Le gouvernement n'avait pas d'autre moyen de récompenser des services entièrement gratuits ; un colonel de la garde nationale était obligé à autant de dépenses, en uniformes, chevaux, voitures et autres frais, que celui de l'armée active. En ces années du règne de Louis XVIII, la garde nationale était seule avec la garde royale à faire le service de la garnison de Paris ; l'armée de ligne n'y figurait pas, on s'ingéniait à diminuer les dépenses, le souci constant de la Restauration étant de payer, le plus rapidement possible, la

(1) Cette propriété du château de Sceaux est heureusement tombée entre les mains du marquis de Trévise, mais avec un territoire fort réduit. Le nouveau propriétaire s'est ingénié à reconstruire le château à peu près comme il était et à retracer le parc dans de moindres proportions, mais avec un goût qui lui fait honneur. Ainsi ont disparu, grâce à une noble pensée, d'affligeantes ruines.

dette imposée par l'étranger à la suite des deux invasions. On aimait mieux aussi faire des économies qu'augmenter les impôts, système tout différent de celui de la République actuelle.

V
Bellevue 1821

En 1821, nos parents louèrent une charmante propriété près de Saint-Cloud, sur les hauteurs de Bellevue, et appartenant à un de leurs amis, M. Ackermann, receveur général des finances. J'avais près de cinq ans et cependant mes souvenirs sont restés très exacts sur ce délicieux séjour. J'en garde dans l'esprit des images fort nettes. Tous les jours, on nous emmenait en promenade, mon frère Alfred et moi, à Saint-Cloud, à Meudon, parfois en voiture à Versailles, dans ces beaux bois de Ville-d'Avray que traversent de grandes avenues établies du temps de Louis XV ; ou dans ceux de Meudon et de Verrières si différents d'aspect avec leurs taillis, leurs vallons et leurs étangs.

La maison habitée par ma famille faisait partie de l'ancien parc du château de Bellevue, bâti sur les plans, ou, du moins, d'après les inspirations de la marquise de Pompadour, d'un esprit si éclairé en fait de constructions et d'embellissements. Ce merveilleux palais était enrichi d'une collection d'objets d'art de la plus grande valeur, œuvres des premiers artistes de l'époque.

Louis XV en avait fait la résidence de ses trois filles, Mesdames de France, dont les deux survivantes, les princesses Adélaïde et Victoire, eurent la prudence de fuir aux approches de la Révolution.

Le château avait été vendu, avec toutes ses richesses, comme tous ceux de la royauté, et démoli pour payer les frais de la vente. Le parc, très étendu, fut divisé en lots qui servirent à la formation de plusieurs propriétés d'inégale importance.

Celle de M. Ackermann, conservée aujourd'hui telle qu'elle était alors, comprenait, avec un très beau parc, une habitation élégante ; la salle à manger, en rotonde, offrait cette particularité que de ses fenêtres on avait la vue du parc dans toutes ses directions et l'on pouvait reconnaître, de loin, les personnes qui venaient en visite. Ma famille, presque toujours très nombreuse, se tenait habituellement dans cette sorte de véranda inondée de lumière.

Je me rappelle une visite dont nous honora le comte d'Artois avec sa nièce, la Dauphine, et je les vois encore arriver en calèche découverte, attelée à la Daumont, avec quatre chevaux, et un piqueur.

Ma mère, en l'absence de son mari, reçut

leurs Altesses Royales avec la grâce qu'elle mettait en toutes choses. Puis elle les accompagna dans le parc, qu'elles admirèrent. Elle leur présenta deux de ses fils, mon frère Alfred et moi, sa fille et ses belles et distinguées sœurs, dont l'escorte était digne de plaire à ces augustes visiteurs.

Après une assez longue promenade, on servit un goûter. La Dauphine, à qui je parus plaire, daigna, en partant, m'embrasser. J'en fus très ému, mais bien plus tard seulement je compris la faveur que m'avait faite la fille de l'infortunée Marie-Antoinette.

Le lendemain, en allant à la messe au château de Saint-Cloud, mon père voulut témoigner au prince sa reconnaissance de l'honneur qui lui avait été fait et s'excuser aussi de son absence. A la sortie, le comte d'Artois, l'ayant aperçu parmi les assistants vint à lui : « C'est mal à vous, mon cher Bocher, lui dit-il, avec un sourire gracieux, d'être absent lorsque votre ami vient vous voir ! »

Une autre fois, le frère de Louis XVIII, qui passait l'été à Saint-Cloud, revint à Bellevue, avec la duchesse de Berry. Mon père y était, cette fois, et se montra vivement flatté d'être de nouveau honoré d'une visite royale si gracieuse et dont il goûtait tout le prix.

VI
Breuilpont (Eure).

L'agréable séjour de Bellevue n'était pas de nature à faire perdre l'habitude prise de passer tous les étés dans les environs de Paris, mais l'occasion s'offrit à mon père de faire une avantageuse acquisition : celle de l'importante propriété de Breuilpont comprenant la forêt d'Hécourt, de 20.000 livres de revenus, et une ferme qui en rapportait autant.

Le château, construit sous Henri IV, en même temps que celui d'Anet, son voisin, figure parmi les plus beaux de la Normandie. Il est fort bien distribué à l'intérieur ; la hauteur et la dimension des appartements, la vue sur la pelouse du parc et même bien au delà, en font une résidence de grand caractère. C'est dans cette belle demeure que ma nombreuse famille vint passer les étés de 1822, 1823 et 1824.

De brillantes réceptions y furent données, la bonne grâce des nouveaux propriétaires et le soin qu'ils mettaient à les rendre attrayantes y attiraient beaucoup de voisins de campagne : les Caraman, châtelains d'Anet, les Méré, le plus souvent, le maréchal Suchet qui y venait de son château de Verneuil, avec la maréchale dont ma mère était l'amie. Ils emmenaient avec eux leur fils et leur fille, liés avec mes frères aînés et ma sœur.

Le préfet de l'Eure, vicomte Delaître, et le

receveur général de Toustain, étaient souvent des invités, car Breuilpont n'est qu'à 5 lieues d'Evreux. Enfin la plupart de nos intimes du monde de Paris s'y rendaient pour y passer quelques jours, entre autres les généraux Colbert, Bourke, Kellermann, le comte Daure, M. de Norvins, les colonels Bracke et Jacqueminot. Le château était habité par les sœurs de ma mère et sa cousine germaine, qui eut pour fils M. Georges Picot, aujourd'hui secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques. Mon grand-père, M. Perrotin, ajoutait à l'agrément de ces réunions par un caractère des plus aimables. M^me^ de Presles était la seule de mes tantes qui fût mariée ; les autres devaient épouser, bientôt, l'une M. de La Perrière, qui fut intendant militaire (il était de la famille de Fouquet) ; l'autre le comte Dillon, fils de cet infortuné général assassiné par ses propres soldats, lors du siège de Lille en 1792, par les Autrichiens, sous le prétexte qu'il avait trahi, accusation habituelle de ceux qui se sont laissé battre, et celle qui devait devenir la femme du général Colbert.

Je n'avais fait que passer la moitié de l'année 1823 chez l'abbé Briand, où j'étais en pension, avant d'être amené à Breuilpont, pour la seconde fois. Nous n'y étions pas désœuvrés, mon frère

Alfred et moi ; dans la matinée, le maître d'école du village venait nous donner les leçons très élémentaires. Une gouvernante anglaise nous apprenait sa langue que nous parlions mieux que le français, à notre entrée au collège, mais que nous eûmes vite fait de désapprendre, faute de la pratiquer. Aussi, on s'en tenait alors aux fortes études du grec et du latin, qui ne laissent pas de déception, contrairement à ce qui résultait d'un enseignement des langues vivantes vite oubliées, si elles ne sont pas entretenues.

La plupart de nos promenades, qui se faisaient presque toutes en voiture, avaient pour buts les forêts et les châteaux du voisinage. On se rendait souvent à celui d'Anet dont mon jeune âge ne me permettait pas d'apprécier les beautés, mais je puis dire que d'instinct elles m'impressionnaient. Quand nos parents se rendaient en poste à Evreux, pour y faire des visites, particulièrement à l'évêché et à la préfecture, on nous emmenait, mais à l'arrivée on nous laissait dans la voiture. En attendant le retour, le temps nous paraissait bien long !

A cette époque, les voyages se faisaient en diligence ou en poste seulement. Le général Colbert venait souvent nous voir. Ayant la passion des chevaux, et sachant habilement

s'en servir, il conduisait lui-même son phaéton, pour faire la route de 25 lieues en 15 heures, l'aller comme le retour. Il disait qu'on ne se doute pas des forces de l'animal qui offre autant de résistance. Ces distractions l'amusaient comme un enfant, — ce qu'est, au fond, tout militaire.

La mort de Louis XVIII vint interrompre les joies de notre heureuse existence ; on ne s'entretenait que de ce grand événement et de la succession au trône ; celle de Talma, que connaissait mon père, survenue presque en même temps, fut un nouveau sujet de plaintes et de regrets.

La belle propriété de Breuilpont, à laquelle nous tenions tant, fut cependant vendue au comte Louis de Périgord, pour un million.

Notre famille, augmentée par la naissance de mon plus jeune frère, Amédée, et le désir de donner une belle dot à ma sœur, dès lors en âge de se marier, décidèrent ce sacrifice qui ne s'accomplit pas sans nous causer un vif chagrin.

D'ailleurs, comme nous aurions été six héritiers, la vente aurait toujours dû se faire tôt ou tard, la suppression du droit d'aînesse en France faisant disparaître, avec le temps, en les morcelant, les grands domaines d'autrefois.

CHAPITRE II

ANNÉES DE COLLÈGE — (1822-1831)
MES CAMARADES DE SAINT-LOUIS

I
Institution Briand 1822-1824

En 1822, à l'âge de six ans, je fus mis en pension à l'institution de l'abbé Briand où étaient élevés mes frères aînés. Elle occupait un vaste bâtiment, précédé d'un jardin qui avait vue sur le boulevard Beaumarchais ; ancien hôtel ayant appartenu, disait-on, à l'auteur de *Figaro*.

Mes frères, traités en élèves privilégiés, avaient un appartement au rez-de-chaussée, donnant sur le jardin, à côté de celui de l'abbé. Le matin, je voyais souvent passer Michelet, jeune encore, qui venait leur donner des leçons et contribua ainsi à leurs succès du collège Charlemagne.

Le grand plaisir des enfants des petites classes était d'accompagner les grands à ce collège qui n'admettait que des externes. Pour moi toute mon ambition était d'arriver à l'âge où je pourrais y entrer.

Du jardin de l'institution j'ai pu voir, à travers les grilles, les obsèques imposantes du maréchal Davout, prince d'Eckmulh, escortées de troupes nombreuses et suivies de toutes les notabilités de l'armée et de l'Etat, en grand costume. Ce souvenir d'enfance m'est resté très net, après plus de quatre-vingt-cinq ans !

L'année 1823 me rappelle les discussions que soulevait la guerre d'Espagne chez les grands élèves, suivant les opinions de leurs parents. Les royalistes étaient partisans de l'intervention ; les bonapartistes étaient naturellement de l'opinion contraire.

C'était tout un voyage que de se rendre du quartier de nos parents (la Chaussée-d'Antin) à ce boulevard Beaumarchais, voisin de la Bastille. Il fallait descendre et monter des côtes ; l'hiver, avec ses glaces et ses neiges, les rendait presque impraticables. En ce temps, le côté extérieur du boulevard était bordé d'arbres séculaires comme on en voit aujourd'hui aux Champs-Elysées ; on n'y trouvait pas une seule maison. Le prince de Bourbon, grand chasseur, vint même, un jour, débouchant du bois de Vincennes, forcer un cerf jusqu'à cette entrée de Paris.

Le Conseil municipal du Gouvernement de Juillet fut bien coupable de n'avoir rien fait pour

prolonger le chemin de fer de Lyon jusqu'au faubourg du Temple, à travers cet espace boisé, qui n'aurait entraîné qu'une faible dépense et, par contre, des avantages inappréciables à la Compagnie et aux voyageurs.

Quelle richesse c'eût été pour la banlieue : c'est plus qu'un crime, c'est une faute, comme aurait dit Talleyrand. Voilà bien le résultat des discussions dans les Assemblées : tout le monde parle et personne ne s'entend, surtout quand il s'agit de conclure. En 1840, lors du projet de construction du chemin de fer, ce côté du boulevard était resté ce qu'il était avant ; ces impressions du temps de mon enfance étaient restées telles dans ma mémoire que je me représentais Paris à la lisière d'une forêt.

II

Au collège St-Louis. 1824-1830

En 1824, mes frères aînés entrèrent au collège Henri IV, et moi, à Saint-Louis. Je n'avais pas huit ans : c'était peu de jours après la mort de Louis XVIII dont j'ai porté le deuil. J'avais un crêpe au bras à mon uniforme de drap bleu de roi, les basques de l'habit tombaient jusqu'aux genoux, les boutons dorés avaient des fleurs de lis en relief. Nos chemises étaient de toile ; jamais de gilet de flanelle, les pardessus étaient inconnus. Dans les cours de récréation, on restait tête

nue ; pour les sorties, le chapeau haut de forme était la coiffure réglementaire.

On ignorait le calorifère et les poêles de faïence n'étaient allumés, de la Toussaint au 20 mars, que dans les études, jamais au réfectoire ni au dortoir, où l'eau des fontaines gelait, l'hiver, sans que l'on pût s'en servir.

C'est à ce dur régime que l'on soumettait les élèves de l'Université. En souffraient-ils beaucoup ? Je reconnais qu'il était le plus propre à fortifier les santés et aussi les caractères.

La nourriture était plus que frugale : du pain sec pour les déjeuners et les goûters ; à midi, dîner consistant en soupe grasse et bœuf bouilli, avec un plat de légumes ; le souper, à sept heures et demie, comportait de la viande rôtie et des pruneaux ou une marmelade de fruits. A ces deux repas, on avait un peu de vin très médiocre, avec beaucoup d'eau, ce qu'on appelait « abondance ». C'était nous habituer à être sobres et à vivre de peu.

Dans mes premières années de collège, les punitions corporelles n'étaient pas encore abolies ; on pouvait être condamné à rester à genoux assez longtemps pendant les études, ou se voir durement frapper sur la paume de la main avec une palette, ce dont s'acquittait trop

consciencieusement le garçon de salle qui y était préposé.

Les études, dans les classes inférieures, ne comprenaient, — comme avant la Révolution, — que l'enseignement du grec et du latin, avec les éléments d'histoire et de géographie ; les mathématiques et les sciences ne s'apprenaient que pendant les quatre ans d' « Humanités ».

Quant aux congés, ils étaient fort rares : deux fois par mois, au premier de l'an et au Carnaval. Aux fêtes de Pâques et à la Trinité, on nous retenait au collège pour assister aux offices de la chapelle, chantés en musique, sous la direction de l'éminent compositeur Hippolyte Monpou, qui donnait aussi des leçons à ceux dont les parents voulaient bien en payer le prix. Gounod et moi étions du nombre. Hippolyte Monpou tenait l'orgue, avec un violoncelliste. La voix de Gounod et la mienne — belles voix de soprano — complétaient cet ensemble et ajoutaient à l'effet de ce simple orchestre.

L'infirmerie de Saint-Louis était tenue par des Sœurs, pleines de soins pour les malades. Atteint de « fièvre rouge », je fus heureux de me trouver entre leurs mains, mais le médecin m'aurait fait mourir de faim, par la diète rigoureuse qu'il m'avait imposée, — je le sentais, — si ma mère ne m'avait apporté, tous les jours,

des échaudés avec des confitures de Bar.

A ce sujet, je ne puis m'empêcher de penser à un épisode des aventures de Gil Blas. Arrivé dans une petite ville d'Espagne, son compagnon de voyage tombe malade : « Heureusement, dit-il, qu'il n'y avait pas de médecin ! » Et il fut guéri.

J'ai eu le bonheur de peu recourir à leur science, mais je goûte fort leur société. A l'armée, je recherchais les majors, comme les camarades les plus agréables à fréquenter.

Mon frère Alfred, dont je citerai bien souvent le nom, entra au même collège, avant l'âge de sept ans. Ses beaux cheveux blonds lui tombaient encore au milieu du dos ; et il fallut lui faire établir un uniforme à sa taille. C'est à peine s'il savait le français, n'ayant pas quitté, jusque-là une gouvernante anglaise qui ne lui parlait que sa langue.

Il n'en fut pas moins soumis, malgré la faiblesse de son enfance, au dur régime que je viens de décrire ; car il n'existait aucune exception à la règle.

L'abbé Ganser était notre proviseur. Homme sévère, mais moins pour ses élèves que pour lui-même, il vivait comme un ermite, ne sortant jamais, ne prenant aucune distraction, se donnant à tous ses devoirs.

Comme inspecteurs de l'Université j'ai connu deux illustres savants : Ampère et Cuvier ; je ne me souviens que de leur bienveillance qui mettait à l'aise les élèves, dans leurs examens.

Nous avions pour aumôniers deux prédicateurs éminents : les abbés Salacroux et Bernier, devenus depuis titulaires des premières cures de Paris ; l'abbé Lacordaire, lui-même deuxième aumônier de Henri IV, venait nous prêcher la retraite de la semaine sainte.

Nos professeurs étaient tous des hommes de grand mérite qui se sont élevés, dans la suite, à de hautes fonctions universitaires : Bouillet, l'auteur du Dictionnaire ; Alexandre, chargé de la chaire de rhétorique, que j'ai beaucoup vu depuis chez des parents, devint inspecteur général de l'Université et membre de l'Institut ; Philippe Lebas, de l'Institut ; Ansart, auteur d'un livre de géographie adopté par l'Université.

Tels étaient les hommes chargés de notre instruction : pouvions-nous être mieux partagés ?

Au surplus, les élèves du collège Saint-Louis appartenaient presque tous à des familles illustres ou distinguées de la société : notre camaraderie très cordiale adoucissait la sévérité du régime scolaire, en même temps qu'elle nous préparait de durables et d'heureuses amitiés.

CAMARADES DE SAINT-LOUIS

III

Gounod.

Gounod était de ceux avec lesquels j'étais le plus lié ; notre amitié datait de nos premières études musicales — dont j'ai peu profité du reste, — de ce temps où nous prêtions l'un et l'autre à la musique de la chapelle un concours qui était apprécié.

Nos intimes relations se sont toujours continuées. Après les séparations de l'été, nous nous retrouvions à l'Opéra, sur la scène, où nous avions l'habitude de nous rendre pour y complimenter les artistes du chant. Le monde qui s'y trouvait pouvait juger de notre joie de nous revoir par nos embrassades, habitudes perdues d'une époque où il entrait plus d'affection dans les rapports de camaraderie.

Au cours d'une de ces soirées, je lui demandai comment il classait, si l'on peut employer ce mot, les maîtres de l'opéra français : « Mozart en tête, me répondit Gounod, puis Rossini, Meyerbeer, Halévy, Ambroise Thomas... » Je ne pus m'empêcher de me récrier : « Et toi ? avec ton *Faust* ?

« — Ah ! cela ne compte pas ! dit-il, ce n'est pas un grand opéra. »

Faust n'en est pas moins l'opéra le plus populaire et le plus souvent représenté. Mais la

simplicité et la modestie de mon ami, en cette circonstance, ne sont-elles pas le propre de tous les hommes supérieurs ? La mémoire de Gounod était prodigieuse : à une soirée mondaine, il me joua, au piano, tous les airs que nous avions chantés ensemble, trente ans auparavant, au collège et dans nos réunions.

Les obsèques de ce compositeur de génie eurent lieu à la Madeleine, en grande pompe. Je me trouvai près de M. Léon Bourgeois, alors Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts ; à la porte de l'église où le cercueil avait été porté après la cérémonie, le ministre prononça un discours si beau et si touchant que, dans mon émotion, je ne pus m'empêcher de lui serrer les mains en lui adressant mes remercîments et félicitations. Depuis cette époque, j'ai conçu pour cet orateur une véritable amitié qui m'associe à ses succès comme aux douleurs de famille qui ne l'ont pas épargné.

IV

Elie de Gontaut.

Elie de Gontaut était le plus souvent couronné de ma classe aux distributions de prix. Notre amitié se continua, après notre sortie de Saint-Louis, par les relations suivies du monde. J'ai conservé de lui de nombreuses lettres, précieux souvenir. Sa grand'mère, la marquise de Gontaut-Biron, possédait, rue Louis-le-

Grand, un magnifique hôtel avec un jardin très étendu ; une grille le séparait de la rue de la Paix. S'il avait été vendu plus tard, il aurait rapporté des millions à ses propriétaires. Le voisinage des rues Grange-Batelière et Louis-le-Grand me permettait de profiter des invitations qui m'y étaient faites par la marquise et c'est dans ce jardin que nous prenions nos ébats en nous livrant à nos jeux de collégiens. A Saint-Louis se trouvaient les deux frères aînés d'Elie, mais dans les classes supérieures ; ils n'en furent pas moins mes camarades et leurs fils de mes amis préférés.

Dans la suite j'allais voir Elie de Gontaut à la campagne. Un jour, il me fit passer en revue, placés sur deux rangs, les vingt enfants qu'il avait eus de son mariage avec la fille de la comtesse de Montguyon. Sa belle-mère réunissait cette nombreuse famille dans sa belle propriété près de Senlis.

Esprit fin, nature aimable et prévenante, il avait tout pour réussir dans la délicate mission qui lui fut confiée, comme ambassadeur de la République auprès de l'Empire d'Allemagne, au lendemain de notre guerre avec cette puissance. La dernière fois que je le vis, ce fut à une soirée de l'Elysée, sous le maréchal Mac-Mahon. Il portait le grand cordon de la Légion d'hon-

neur, et j'en étais plus fier pour lui que si j'avais été à sa place.

Il eut à ses obsèques, auxquelles j'assistai bien affligé, les honneurs réservés aux grands dignitaires de l'Etat. Ce qui les rendait plus solennelles et imposantes était une assistance nombreuse, et l'élite de l'aristocratie française, réunie à sa famille, pour témoigner de l'estime et de la sympathie qu'il imposait à tous ceux qui l'avaient approché.

V

Les d'Harcourt

Le duc d'Harcourt avait ses trois fils à Saint-Louis : l'aîné, Henri, — qui devait lui succéder à la pairie, — remporta tous les prix en rhétorique et en philosophie : il terminait ses classes quand je commençais les miennes ; mais le cadet, d'un âge rapproché du mien, fut un de mes camarades dont j'ai gardé le meilleur souvenir. Il devint capitaine de frégate, mais ne resta pas dans la marine. Son fils, Eugène, que je vois souvent, que j'ai en affection, compositeur de mérite, se fait connaître par ses œuvres musicales qui lui font honneur. Le troisième fils du duc fut tué d'une balle à la gorge, à l'affaire du col de Mouzaïa, au moment même où je me trouvais près de lui. Le père, qui avait fait la même campagne de 1840, à l'état-major de l'armée, pour ne pas quitter son fils, eut la douleur d'em-

porter sa dépouille mortelle, alors qu'il ne pouvait contenir son bonheur d'assister à ses premières armes.

Les frères Rousse, Emile et Edmond, avaient les plus grands succès dans les concours, l'aîné a laissé un nom au barreau, le second, avocat aussi, fut de l'Académie Française. Ils ont ainsi profité dans la vie de leurs fortes études du collège.

Havet, qui fut un littérateur célèbre, membre de l'Institut, obtenait tous les prix dans ses classes. Il professa des opinions fort opposées aux idées religieuses, qui étaient le fond de l'éducation de Saint-Louis. Son physique n'inspirait pas la sympathie, il était en butte aux taquineries de ses camarades, mais j'aimais à passer mes récréations avec lui, épris que j'étais de la brillante intelligence du futur savant. Il devait publier la meilleure édition — si difficile à établir — des *Pensées* de Pascal.

Pour donner une idée de la condition et du caractère de mes camarades de Saint Louis, tous arrivés par leur mérite bien plus que par leur nom à de hautes positions, je me contenterai d'énumérer les célébrités futures. Il y avait là des fils de généraux, comme **Marescot,** dont le père dirigea l'artillerie lors de la retraite de Russie ; **de Féraudy,** descendant aussi d'un

soldat de l'Empire, lui-même passionné pour les arts et très épris du théâtre où son neveu, le sociétaire actuel de la Comédie-Française, continue sa tradition ; les frères **Calemard de la Fayette**, neveux du grand homme ; je n'aurai garde d'oublier **Lefebvre**, fils du duc de Dantzig, l'irritable et brusque fils de Madame Sans-Gêne m'ayant un jour bousculé sur la glace et mis en tel état qu'on me porta à l'infirmerie, où je restai plusieurs jours.

D'autres devinrent eux-mêmes des généraux estimés ; **Maussion**, **Fontanges**, **Martineau des Chenez**, dont le frère fut amiral ; leurs états de service font leur éloge.

Enfin, il me faut bien citer mon frère **Alfred**, parvenu très jeune aux plus hauts grades de l'armée.

A la même classe appartenaient **Missiessy**, fils de l'amiral bien connu ; les frères **Soulange-Bodin**, oncles du vaillant curé de Plaisance, se trouvèrent nos voisins de campagne à Ris en 1830 quand ma famille y passa l'été ; **Bouvard**, fils de l'astronome successeur de Cassini, que j'allais souvent voir à l'Observatoire surtout pendant que j'étais en pension chez Michelet ; **Barre**, fils du graveur de la Monnaie ; **Lamandé**, dont le père fut l'architecte du pont d'Iéna ; **Lavalette**, fils de la femme célèbre

connue dans le monde entier, par sa conduite héroïque pour sauver son mari ; **de Quelen,** neveu de l'archevêque de Paris ; **Feutrier,** ayant pour oncle l'évêque de Beauvais, qui fut ministre de l'Instruction publique et des affaires ecclésiastiques ; **Gay,** devenu lui-même un évêque distingué.

Il me faut ajouter le fils d'un avocat célèbre **Hennequin,** que je retrouvai en 1846 à Saint-Etienne où j'étais en garnison tandis qu'il s'efforçait de propager les idées socialistes de Fourier et de Considérant ; **de Sabran-Pontevès,** avec qui mes relations n'ont jamais cessé, homme d'une suprême distinction, comme les frères de **la Hante,** très répandus dans le monde élégant de Paris et aussi de Lyon où je les retrouvai en 1839 ; les frères **d'Abboville,** dont l'aîné, pair de France par hérédité, s'est fait remarquer par ses travaux à la Chambre des Pairs ; **Feuchère,** fils de l'amie du duc de Bourbon, avec qui je passai une saison très agréable à Aix-les-Bains ; **Seillière,** devenu un grand financier ; **Du Cayla,** fils de l'amie de Louis XVIII ; les frères **Nadaillac,** dont l'un fut un préfet distingué, l'autre, qui avait épousé M^lle^ Delessert, nièce de ma belle-sœur, l'amie intime de M^lle^ de Montijo ; **Godot de Mauroy,** dont le père possédait les terrains sur

l'emplacement desquels a été percée la rue qui porte son nom près de la Madeleine ; **Jumilhac, Bochet, Seyrrès de Marignac.** Un autre de mes camarades, **Camille Doucet,** devint un auteur fécond et estimé qui fut de l'Institut sous le second Empire ; quand il était à la tête de l'administration des théâtres, je le rencontrais souvent dans la loge du Directeur de l'Opéra ; je fis même avec lui un long séjour à Biarritz. Mais il faut me borner et je ne citerai plus que **Charnacé,** neveu du maréchal Baraguay-d'Hilliers. Lui-même devint préfet de Chartres sous Napoléon III, et comme mon frère aîné était conseiller général de son département, leurs relations cordiales et fréquentes entretinrent nos amitiés d'enfance.

Cette longue liste d'amis parvenus tous à de hautes situations n'est-elle pas le meilleur témoignage de la valeur des études universitaires d'alors en même temps que des sentiments de solide amitié que tous étaient fiers de partager ?

CHAPITRE III

MICHELET

Mon père cherchait un répétiteur pour ses fils aînés, alors élèves de l'institution Briand et qui suivaient les cours du collège Charlemagne. On lui recommanda un jeune homme d'apparence timide et modeste, chez lequel rien ne laissait prévoir le grand renom acquis dans la suite.

Sa tenue dénotait la gêne. Pour ménager ses chaussures ou éviter, l'hiver, de tomber sur la glace, il les entourait de lisières de drap, ce qui attirait l'attention de mes frères, mais comme ils avaient bon cœur, leur affection pour leur jeune maître ne fit qu'y gagner. C'est en 1823 que, chez l'abbé Briand, je le vis pour la première fois, se rendant auprès de Gabriel et Edouard, ses élèves.

Mon père l'avait pris en estime et goûtait fort ce caractère simple et réservé. Toutes les fois que Michelet venait à la maison, il l'invitait

à déjeuner ou à dîner ; mais le jeune maître n'acceptait jamais. Ma mère et ma sœur étaient cependant des plus affables pour lui ; comme il n'avait pas l'habitude du monde, leur présence aurait augmenté sa timidité naturelle, et il préférait sa modeste table de famille.

Plus tard, l'ancien répétiteur si modeste était devenu professeur d'histoire au collège Henri IV. Mon père, reconnaissant des soins qu'il avait donnés à l'instruction de ses fils, usa de ses relations à la Cour pour contribuer à le faire nommer professeur de littérature et d'histoire des Enfants de France (duc de Bordeaux et Mademoiselle) ; le jeune maître connut enfin les honneurs et l'aisance.

En 1828, je rentrai seul à Saint-Louis ; mon frère Alfred fut mis à Rollin ; Edouard et Gabriel, plus favorisés, furent en pension chez Michelet, l'aîné pour achever ses études de droit, le cadet pour faire sa philosophie comme externe du collège Henri IV. Ils ont bien souvent exprimé leurs regrets de n'avoir pas assez profité de leur commerce avec un aussi grand esprit.

Michelet habitait alors, rue de l'Arbalète (près de l'Ecole de Pharmacie), une maison de peu d'apparence, avec sa première femme et sa jeune fille, qui devait lui être trop tôt enlevée.

Un assez grand jardin, planté d'arbres frui-

tiers, offrait de précieuses ressources pour la famille. Mes deux frères occupaient une chambre confortable rue de l'Arbalète ; j'avais un pied-à-terre chez Michelet ; je lui étais confié, les jours de sortie du collège pendant l'été. Avant le dîner, je passais toujours un examen sur mes devoirs de la semaine. Je ne me serais pas douté que j'avais affaire à un homme de génie, tant sa modestie et sa douceur naturelles laissaient peu soupçonner le grand penseur qu'il était.

La table, bien que frugale, me paraissait excellente après celle du collège, et j'avais pour dessert les fruits du jardin que j'allais cueillir avec la jeune fille.

Michelet me permettait de m'absenter dans la journée, pour me rendre à l'Observatoire, qui n'est pas éloigné de la rue de l'Arbalète. J'allais y trouver mon ami et camarade de classe, le fils du célèbre Bouvard, alors directeur, qui avait succédé à Cassini.

Comme chez Michelet, nous mangions d'excellents abricots du jardin qui en était rempli et qui se trouve encore à peu près dans le même état qu'alors.

Plus tard, quand je passais mes congés à Paris, j'accompagnais souvent mon frère aîné dans les fréquentes visites qu'il faisait à Michelet en témoignage de sa fidèle affection.

L'illustre historien avait quitté, depuis la mort de sa femme et de sa fille, la rue de l'Arbalète pour remonter la rue des Postes où il choisit une demeure voisine de la maison d'éducation des Jésuites. Pourquoi faut-il que sa faiblesse de caractère l'ait amené à une opinion vraiment indigne de son esprit ? Il était persuadé que les bons Pères voulaient attenter à ses jours ; il dénonça ce complot imaginaire à son élève Edouard en le suppliant d'en avertir son beau-frère, Delessert, préfet de police. Edouard, comme bien on pense, n'en fit rien. La vive imagination de Michelet, si prompte à s'exalter, lui faisait voir des ennemis mortels dans ces religieux, dont les opinions étaient, il est vrai, bien opposées aux siennes, mais qui s'occupaient fort peu de leur timide voisin.

Ce qui rend cette frayeur plus plaisante, c'est qu'elle fut partagée par Villemain, le célèbre académicien, qui se chargea lui-même de sa plainte. Raspail, dit-on, éprouva les mêmes terreurs. Peut-on être aussi faible d'esprit quand on en a tant !

Et pourtant c'est ainsi que de ridicules accusations finissent, en s'accumulant, par faire des victimes comme il advint depuis de ces excellents Pères.

En 1841, la question des fortifications était

à l'ordre du jour. Au cours d'une de nos visites à Michelet, cette année-là, il nous donna son avis sur cette question. Il ne partageait pas l'opinion courante, prétendant, avec raison, qu'on ne pouvait assigner de limites à la capitale de la France, dont chaque siècle doublait l'étendue.

« C'est comme une ceinture, disait-il, dont on entourerait les reins d'un adolescent ; la croissance la ferait éclater. De même les nouvelles fortifications sont appelées à disparaître tout comme les anciennes qui n'ont pas même laissé de traces. »

Il ajoutait — et j'étais de son avis — qu'au point de vue militaire, elles n'avaient pas une grande importance, et l'histoire nous montre que toute ville assiégée est perdue s'il ne survient pas une armée de secours, comme nous l'avons vu en 1870.

Un autre jour, il nous parla de son *Histoire de France,* à laquelle il travaillait sans cesse. Il ne nous cachait pas son horreur pour les hécatombes de la Terreur, pour ces mesures sanguinaires qui ne profitaient en rien, qui nuisaient même aux idées généreuses de la Révolution elle-même. Son cœur, naturellement compatissant, plein de bonté, se montrait là tout entier.

La conversation du maître était fort intéressante et je me plaisais beaucoup à l'entendre, bien que je ne puisse me la rappeler par le menu. Mais je me souviens que c'était plutôt du passé que du présent qu'il nous entretenait, car son existence était étrangère aux nouvelles du monde et il se plaisait aux vastes généralisations qui seules satisfont le penseur.

Mes deux frères avaient gardé pour Michelet une affection particulière ; ils voyaient aussi sa seconde femme qui a voué un véritable culte à celui dont elle portait le nom.

« Heureux père ! » écrit Michelet, dans ses Mémoires, en faisant allusion au nôtre qu'Edouard comblait de satisfaction. Et il lui prédisait pour mon frère un brillant avenir, qui aurait surpassé toutes les espérances, sans nos révolutions !

CHAPITRE IV

PETITE CHRONIQUE DU RÈGNE DE CHARLES X

I

Le sacre.

En juin 1825, à l'occasion du sacre du nouveau Roi, à Reims, cérémonie grandiose qui avait manqué à l'avènement de Louis XVIII, les élèves de Saint-Louis, comme ceux de tous les collèges, eurent un congé de deux jours.

Le cortège entré à Paris par l'Est, dut passer par la rue Saint-Honoré, la rue de Rivoli n'étant pas encore, à cette époque, prolongée jusqu'aux Tuileries. Je fus assez heureux pour assister à cette solennité avec ma famille, aux fenêtres d'un hôtel de ce quartier. Le carrosse royal, tout doré, laissait voir, à travers ses grandes glaces, Charles X dans son riche costume du sacre.

Par une attention bienveillante pour la garde nationale, dont le comte d'Artois de la veille avait été général en chef, tous les colonels de son état-major, sur un seul rang, suivaient immédiatement la voiture de Sa Majesté. Mon

père, qui était parmi eux, nous fit, en nous voyant, un signe affectueux auquel nous répondîmes.

Je n'oublierai jamais l'enthousiasme des spectateurs qui, tous, les uns aux fenêtres très pavoisées, les autres dans la rue, saluaient de leurs acclamations le passage du souverain. Ces témoignages d'allégresse, ces cris de « Vive le Roi ! » étaient bien le reflet de l'opinion du moment qui comptait sur le plus heureux avenir du nouveau règne.

Aurait-on pu prévoir, devant ces manifestations unanimes, que sa chute aurait lieu cinq ans après, au lendemain même de la conquête d'Alger, et que le peuple français, trop excitable et trop mobile, se laisserait ainsi entraîner par les passions ardentes, avides du pouvoir ?

Le soir, un grand feu d'artifice fut tiré place Louis XV (aujourd'hui place de la Concorde). J'y assistai d'une fenêtre d'un hôtel de la rue Royale où nous avait invités le propriétaire ami de mon père, M. de Bourboulon, receveur général de la Manche, qui avait dû rester à son poste.

A cette fête, même enthousiasme, mêmes applaudissements que dans la journée. Tout s'était donc passé aussi bien que pouvaient le désirer les plus fervents de la Royauté.

II

Le Jubilé.

Peu de temps après, j'ai pu voir la procession du « Jubilé », à son passage rue de la Harpe. Charles X y paraissait, au milieu de la famille royale et de toute la Cour, suivi des maréchaux et des grands dignitaires de l'Etat. L'archevêque de Paris marchait en tête, suivi d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques, dont les riches vêtements sacerdotaux donnaient à cette cérémonie un caractère si solennel et si imposant que j'en eus l'imagination fortement frappée.

Une estrade avait été installée devant les murs du collège couverts de tapisseries à cette occasion. Les professeurs en corps et tous les élèves s'y trouvèrent pour assister au défilé qui passait par notre rue pour se rendre à Sainte-Geneviève.

III

Dissolution de la garde nationale.

Parmi les événements des premiers temps du règne de Charles X qui m'ont fait le plus d'impression, précisés encore par des conversations entendues dans ma famille, je dois citer la dissolution de la garde nationale.

Au mois d'avril 1827, Charles X, toujours attaché à sa garde de Paris, voulut la passer en revue au Champ-de-Mars et donner à cette cérémonie une grande solennité. A cet effet, il y convia les maréchaux et les généraux chargés des premiers commandements.

Au témoignage des assistants, tout s'était passé à la satisfaction générale ; le Roi avait été acclamé. Le corps diplomatique et la plupart des dignitaires de l'Etat s'étaient réunis au Palais des Tuileries, pour adresser leurs félicitations à Sa Majesté qui exprima son contentement à plusieurs personnes et, en particulier, au maréchal Oudinot, le commandant en chef de cette imposante réunion du Champ-de-Mars.

Ce jour-là, j'étais en congé, et nous allâmes aux Tuileries, mon frère Alfred et moi, attendre notre père dans sa voiture. Je voyais sortir du Palais avec lui un personnage en uniforme écarlate, avec de grosses épaulettes d'or : « Quel est ce général anglais qui vient de vous quitter ? » lui demandai-je. Il me répondit : « C'est le baron Rothschild, consul général d'Autriche. »

Dès cette époque, les Rothschild faisaient partie du monde aristocratique, alors très fermé d'ailleurs ; tout le faubourg Saint-Germain allait à leurs fêtes.

Mon père nous avait dit, en nous arrivant : « Bonne journée ! le roi nous en a fait compliment. »

A ce moment, cependant, survenait un incident qui devait avoir les suites les plus funestes.

Au retour de la revue, deux compagnies de la garde nationale (infime minorité sur un effec-

tit aussi considérable) proférèrent les cris de « A bas Villèle ! », en passant, rue de Rivoli, sous les fenêtres du Ministère des Finances.

M. de Villèle prit très mal cette démonstration hostile et se rendit auprès du Roi pour lui offrir sa démission si la garde nationale n'était pas dissoute. Sa démarche était appuyée par un parti d'ultras, alors très puissant, opposé à toute mesure libérale.

Charles X, entraîné par les plaintes amères de son ministre, eut le tort d'accéder à sa demande ; ce fut peut-être une des causes lointaines qui contribuèrent à sa chute, mais il conservait un ministre qui était un financier de premier ordre.

IV

Le milliard des émigrés.

A vrai dire, ce que l'on appelle improprement le milliard de « l'indemnité » aux émigrés, l'avait rendu impopulaire ; cependant jamais mesure plus sensée et plus utile ne fut prise en politique comme en finances. Il avait bien été créé trente millions de rentes trois pour cent pour payer l'indemnité, mais il n'y eut que vingt-deux millions d'employés, par suite d'extinctions de prenant parts, de négligence dans les réclamations, enfin de fortes réductions opérées dans les demandes.

C'était donc vingt-deux millions au lieu de

un milliard ; quant aux conséquences de cette opération, elles furent des plus heureuses ; les biens d'émigrés, achetés pendant la Révolution avec des assignats, étaient invendables ; ils acquirent aussitôt la même valeur que les autres et l'argent répandu partout eut pour résultat d'augmenter les ressources du Trésor par l'accroissement des recettes de l'Enregistrement et des Contributions indirectes de plus du double de la somme dépensée. On bénéficiait ainsi de vingt-huit millions. L'opération se terminait donc par un profit inespéré.

Au point de vue moral, l'apaisement de haines qui existait entre détenteurs de biens nationaux et les anciens propriétaires était un bienfait. Cela n'a pas empêché une opposition volontairement aveugle et hostile de blâmer ce qui, d'après les résultats, aurait dû valoir au roi une approbation unanime.

A cette indemnité des émigrés si profitable au Trésor, comme aux intérêts moraux du pays, vint s'adjoindre un projet de conversion du cinq pour cent en trois. Ces dispositions consolidèrent avantageusement la situation des Finances françaises, qui ne fut jamais aussi brillante.

L'opposition ne se servit pas moins du mot « milliard », tout mensonger qu'il fût, comme arme de combat pour frapper davantage l'opi-

nion publique ignorante et crédule. Plus tard, lorsque le calme s'est fait, elle aurait dû avoir honte de cette manœuvre coupable.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les écrivains hostiles à la Restauration parlent de l'indemnité comme l'opposition du temps, sans s'être *éclairés* sur son compte. C'est éterniser un mensonge historique qu'aucun prétexte politique ne peut justifier.

J'en reviens brièvement à la garde nationale.

V

Bienveillance du roi à l'égard de mon père.

Pour donner à ses chefs une faible marque de satisfaction malgré la sévère mesure qu'il avait prise, Sa Majesté nomma quatre colonels de son état-major gentilhommes honoraires de la Chambre du roi, dignité très recherchée. Le choix se porta sur ceux qui s'étaient le plus distingués par d'anciens services, l'honorabilité de leur caractère et l'estime dont ils jouissaient dans la société. Au *Moniteur* du 11 avril 1828, figuraient les nominations du baron Acloque de Saint-André, du chevalier de Solirène, du marquis de Tanlay et du chevalier Bocher.

Charles X avait depuis longtemps une véritable affection et une estime très haute pour mon père ; désirant lui témoigner ses sentiments, il lui dit un jour, en présence du maréchal

Oudinot : « Vous êtes le seul de ma cour qui ne m'ayez jamais rien demandé ; je vous fais vicomte. »

La Chancellerie des Sceaux fut chargée de le prévenir, le lendemain, qu'il eût à constituer un majorat, au nom de son fils aîné, sur une propriété d'un revenu d'au moins 10.000 francs.

Il en cherchait une, avec peu d'empressement, d'ailleurs, lorsque la Révolution de 1830 l'empêcha de profiter de cette faveur souveraine.

Il était loin de le regretter ; son caractère n'admettait pas les prétentions à l'anoblissement. Il soutenait, avec raison, que tout titre non transmis par les ancêtres, ou qui n'est ni la récompense de glorieux faits de guerre, ni de grands services rendus à l'État, n'a aucune valeur.

Il jugeait aussi qu'il occupait un rang honorable dans la société et que son nom, généralement estimé, devait suffire à l'amour-propre de sa famille.

VI
Libéralisme de Charles X.

Quoi qu'on en ait pu dire, Charles X était un roi libéral, d'un esprit ouvert à toutes les nouvelles manifestations de l'esprit humain. *La Muette de Portici* d'Auber, en 1828, ayant eu un grand succès, il voulut faire représenter le nouvel opéra au Palais des Tuileries dont il fit, à cette occasion, restaurer la salle de spec-

tacle. Le soir de cette fête, Auber dut précéder Sa Majesté, en portant la paire de flambeaux traditionnels. J'ai appris par lui qu'en passant devant l'ambassadeur des Deux-Siciles, le duc de Serra-Capriola, le Roi lui dit : « Nous allons assister à une Révolution dans vos États. — Pourvu, Sire, que ce ne soit pas d'un mauvais exemple pour votre royaume. » Prophétie trop bien accomplie !

VII

Bal de la duchesse de Berry.

Je passe sous silence la courte période pendant laquelle M. de Martignac fut à la tête du cabinet, et j'arrive à l'avant-dernière année du règne.

L'hiver de 1829, de très belles fêtes furent données dans les premiers salons de Paris ; mais aucune n'eut plus de retentissement que le bal de la duchesse de Berry, le luxe, le choix des invités qui portaient les plus grands noms de France, la présence des fils aînés du duc d'Orléans, des ducs de Chartres et de Nemours, lui imprimèrent un caractère aristocratique que, désormais, on ne retrouvera plus.

La Chaussée-d'Antin, quartier de la haute finance, rivalisait d'élégance avec le faubourg Saint-Germain pour les réceptions, et celles du baron James de Rothschild, dont la fortune était déjà prodigieuse, surpassaient toutes les autres.

Cette magnificence avait sa source dans la prospérité du pays, car les dernières années de la Restauration furent des plus heureuses, et l'expédition de Morée, la bataille de Navarin, gagnée par nous avec le concours des flottes anglaise et russe, avaient donné à Charles X un grand prestige dans l'opinion. Cette entente avec les deux grandes puissances de l'Europe assurait à la France une paix durable. Enfin, l'expédition d'Afrique nous préparait bientôt une glorieuse conquête. Qui aurait pu croire à une Révolution au lendemain de son éclatant succès ?

VIII

Le Cercle de l'Union.

En 1830, fut fondé un Cercle des plus aristocratiques, « l'Union », le premier du genre. Une ordonnance royale était nécessaire pour sa création. Mon père et trois autres membres fondateurs furent chargés de présenter la demande à Charles X qui leur répondit : « Mes amis, je ne puis rien vous refuser, mais c'est la mort de la société française que nous décrétons là. »

Le Roi ne se trompait pas.

IX

Révolution de 1830.

Le récit de ce que j'ai vu et appris de la Révolution des trois jours qui renversa la branche aînée des Bourbons, trouvera sa place dans un prochain chapitre où je parlerai de mon départ précipité du collège pour aller rejoindre mes

parents à Ris, où je noterai leurs impressions sur ces événements, sur les ministres et sur les Ordonnances. Mais je tiens à ne pas arrêter cette chronique avant sa fin naturelle et à la conduire jusqu'au nouveau régime, la Monarchie de Juillet.

La Révolution une fois faite, comment la jugeait-on ? Quel caractère avait-elle eu ? L'état de choses qu'elle remplaçait était donc à tel point intolérable ? C'est ce que je vais brièvement exposer.

Tout se calme après une révolution, comme après un orage. Cependant, dans ma famille on ne se soumit pas aux événements. Mon beau-frère, venu en permission, voulait donner sa démission ; ancien garde du corps, il était resté très royaliste. Le général Colbert, qui n'avait pas les mêmes opinions, s'y opposa et fit bien. Mon frère aîné était en Afrique où l'intendant général baron Deniée, ami intime de mon père, l'avait emmené comme secrétaire particulier pour lui permettre d'assister à l'expédition d'Alger.

Mon frère Edouard venait de terminer son année de mathématiques, complément d'une solide instruction, chez l'éminent professeur Guérard, qui a été le maître et l'ami de tous les fils du Roi Louis-Philippe.

Je me rappelle à ce propos l'enthousiasme qui

accueillait les bonnes nouvelles d'Afrique et aussi le dépit qu'en éprouvait l'opposition, comme on en peut juger par les journaux de l'époque. Tel était l'état d'esprit de ces soi-disant patriotes qui en avaient déjà donné la mesure lors de la campagne d'Espagne, en 1823.

Pour ma part, je perdis beaucoup à la Révolution de Juillet, après avoir eu de Charles X la promesse que j'entrerais dans les pages, précieuse garantie pour ma carrière. Par contre, elle n'a été semée que d'entraves, à l'image de toute existence accidentée, singulier mélange de bien et de mal !

X

Prospérité de la France sous la Restauration.

Il est incontestable que la majorité du pays acceptait la monarchie nouvelle, bien que regrettant le gouvernement honnête et paternel de la Restauration ; jamais la France n'avait pourtant été si prospère et si heureuse que dans ces dernières années : l'ordre régnait partout ; l'amour-propre national était satisfait par le succès de nos armes en Grèce et en Afrique ; la paix à l'extérieur était assurée et les bienfaits qui en découlent se traduisaient par un réveil général de l'esprit humain. Est-il besoin de rappeler l'éclat des lettres qui étaient illustrées par des écrivains tels que : Chateaubriand,

Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, Villemain, Guizot, Cousin, de Barante? Les sciences s'honoraient des grandes découvertes qui ne faisaient cependant que commencer avec Ampère, Cuvier, Arago, Chevreul, Thénard; dans les arts brillaient Horace Vernet, Eugène Delacroix, Decamp, Boieldieu, Chérubini, Auber, Rossini. En un mot, rien ne manquait à la gloire de la France.

Dans les relations diplomatiques, nos ambassadeurs avaient le pas sur les autres; la France était respectée et honorée, nous pouvions même espérer obtenir la frontière du Rhin, perdue en 1815, car la Russie, d'accord avec les grandes puissances, nous promettait de donner satisfaction à ce qui était notre suprême désir, en faisant remanier la carte de l'Europe dans une conférence qui aurait réparé les injustices du Congrès de Vienne.

Mais notre nouvelle Révolution inquiéta les puissances, notre exemple se propageant en Europe, et nous aurions eu la guerre si Louis-Philippe n'avait su l'éviter. Une opposition impitoyable ne lui reprocha-t-elle pas son excessive prudence qu'elle qualifiait de « Paix à tous prix » et dont elle faisait honte au Gouvernement!

Pourtant, après les deux invasions des quinze

dernières années, pouvait-il, sans témérité et sans crime, courir le risque d'en subir une troisième ?

XI

Caractère bonapartiste de la Révolution de Juillet.

Simple épisode de la lutte entre légitimistes et partisans de l'Empire, la Révolution de Juillet avait un caractère nettement bonapartiste, comme nous le montre le récit que j'entendis M. Thiers nous faire, un soir, dans son salon :

« J'avais été appelé, disait-il, chez M. Laffitte, où s'étaient réunis les députés les plus influents des 221. J'y fus choisi, comme délégué, pour aller à Neuilly, offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. J'eus à traverser, dans Paris, les nombreuses barricades qui s'y élevaient de tous côtés et se garnissaient de défenseurs. J'étais obligé, pour passer, de montrer mon permis de circulation, signé des noms les plus populaires. Chaque fois, j'étais accueilli aux cris de « Vive l'Empereur ! » ce qui me fit juger que le parti bonapartiste était maître du mouvement.

« A Neuilly, je trouve le duc d'Orléans faisant ses préparatifs de départ ; ses voitures attelées pour le conduire à Saint-Cloud, auprès de Charles X. Ce ne fut que sur les conseils de sa sœur, Madame Adélaïde, qui eut toujours une grande influence sur lui, qu'il se décida à accep-

ter l'offre qui lui était faite, avec la pensée de prévenir de plus grands maux pour la France. Ce prince n'avait nullement souhaité cette haute élévation, comme on l'en a si injustement accusé. Il pouvait partager les idées des membres de l'opposition, mais il n'était pour rien dans les actes qui s'accomplirent en ce moment. »

Je n'ai recueilli le précédent témoignage que plus tard, mais je puis dire qu'il n'a fait que confirmer ce que tant de témoins et d'acteurs de ce grand événement m'ont appris depuis.

L'ambition n'était pour rien dans l'acceptation par le duc d'Orléans de l'offre qui lui était faite. Il avait trop d'expérience pour ne pas craindre l'avenir.

Il était le premier prince du sang, entouré de la plus belle famille, possédant des biens qui le rendaient le plus grand propriétaire de France. Que pouvait-il mieux espérer ? Bien plus, un mariage était décidé entre le duc de Chartres et Mademoiselle, qui faisait de son fils le frère du roi de France ! Son ambition était donc de subir cette révolution mais ne pas la souhaiter, encore moins y avoir contribué. Charles X dans son exil lui rendait cette justice.

CHAPITRE V

UN GRAND VOYAGE (1827)

Hollande. — Prusse Rhénane. — Suisse. — Lorraine. — Séjour au château de Mme de Staël et chez la Reine Hortense, auprès du Maréchal Oudinot et au camp de Lunéville.

I

Pays-Bas et vallée du Rhin

Ma famille entreprit, en 1827, un long voyage qui se fit avec un certain luxe ; dans une berline, attelée de quatre chevaux de poste, prirent place ma mère, mon père, ma sœur et mon frère aîné. On se dirigea vers Rotterdam, où les Ellinkeusen témoignèrent bien, par leur cordiale réception, leur joie de recevoir leurs parents de France. Je passe sur les séjours qui se firent — avant comme après le grand port de la Meuse — dans les curieuses villes de Belgique et de Hollande, réunies depuis 1815 sous le même gouvernement, mais que la Révolution n'allait pas tarder à séparer. Ai-je besoin de dire

que les trésors de l'art de Rubens et de Téniers, de Rembrandt, de Van Dyck, de Ruysdael et de tant d'autres admirables maîtres, furent l'objet de nombreuses visites aux musées, galeries, monuments qui font la gloire de cette contrée des Flandres et des Pays-Bas.

De cette région de prairies, de canaux et de moulins, mes parents passèrent en Allemagne, mais je ne pourrais donner de détails sur leur passage dans la vallée du Rhin que je devais visiter en 1842 (l'année même où Victor Hugo parcourait le pays des burgraves). Il n'en sera pas de même pour le reste du voyage, que de nombreuses correspondances et des conversations souvent engagées à ce sujet me permettront de présenter, je crois, avec plus d'intérêt.

La Suisse fut traversée de Bâle à Genève. On quitta cette ville pour faire une visite au château de Coppet.

II

A Coppet.

Mon père avait beaucoup connu la fille de Necker, par M^me^ Récamier, et l'on sait quelle mutuelle affection consola ces deux célèbres femmes des épreuves qu'elles subirent du temps de Napoléon.

Ma sœur et mon frère aimaient à rappeler la longue promenade qu'ils firent dans le parc

de Coppet, pleins du souvenir de l'auteur de *Corinne* et de l'*Allemagne* morte depuis dix ans.

III
Chez la Reine Hortense.

De Coppet on traversa de nouveau la Suisse, mais en suivant une route plus pittoresque qu'à l'aller, pour se rendre à Arenenberg, château situé près du lac de Constance, que l'ex-Reine de Hollande avait acheté pour y passer son temps d'exil.

La réception fut des plus touchantes, la Reine paraissait heureuse de revoir son ancienne compagne de chez Mme Campan ; ma mère l'était peut-être encore plus qu'elle.

Il semblait, à voir les honneurs rendus à l'auguste exilée, qu'elle fût encore au temps de sa royauté.

Il y avait beaucoup de monde au château, à l'arrivée des miens ; on le voyait, notamment, à la table de quinze couverts toujours servie, et cependant la Reine n'y occupait que trois places avec son fils Louis et le précepteur Philippe Lebas, homme du plus grand mérite.

Les autres convives étaient Mme Récamier, Mme Gay et sa fille (devenue Mme Emile de Girardin), le prince Czartorisky, le prince de la Moskowa, le comte de Boubers, le colonel Bracke, ma mère, ma sœur, mon père et mon frère.

Les journées se passaient en longues promenades autour du lac de Constance d'où la vue s'étendait jusqu'aux glaciers des Alpes. On se rendait à la chute du Rhin, cette merveille de la Suisse. Une visite intéressante eut lieu au tombeau de Charles le Gros, dans un monastère où l'on montrait un grand vase des noces de Cana, une dent de l'évangéliste saint Marc, une de Charles le Gros, et un morceau de la vraie Croix ; reliques dont les gardiens n'étaient pas désintéressés, et la vue loin d'être gratuite. La situation centrale du lac au milieu de nombreux États permettait les parties de canots jusqu'en Autriche, en Bavière, en Wurtemberg et dans le duché de Bade, situés sur la rive septentrionale.

Après le dîner, c'étaient des conversations qui rappelaient la France et surtout le temps de l'Empire. La Reine montrait des portraits et des miniatures, ses œuvres, qui témoignaient qu'Isabey avait eu, en elle, une élève d'élite.

M^lle^ Delphine Gay récitait des vers, parfois des pièces de sa composition, mais avec une sorte d'affectation qui diminuait le mérite de la diction. La Reine prenait sa harpe dont elle jouait à ravir ; on la priait surtout d'exécuter les romances de sa composition qui lui ont fait tant d'honneur, *Partant pour la Syrie, Ni jamais ni toujours*. Les soirées se terminaient par des

jeux innocents, des charades, des tours de valse et de mazurka. Si les danseurs étaient nombreux, il n'y avait guère que trois danseuses, Delphine Gay, une jeune étrangère et ma sœur.

La Reine, tout en paraissant prendre part à toutes ces joies de la jeunesse, ne pouvait dissimuler un fond de mélancolie, causé par la rigueur de son sort, la forçant à vivre hors de France, éloignée de tout ce qui devait lui aller au cœur. On laisse à penser quelle tristesse régnait l'hiver, chez elle, où les visites d'amis fidèles devenaient rares ou manquaient tout à fait.

Plus tard, Louis-Philippe, dans sa bonté d'âme, désirait faire cesser cet exil, mais ses ministres, plus prudents, s'y opposaient ; ils accordèrent seulement deux très courts séjours, ce qui permit au Roi de recevoir la nièce de Napoléon Ier, avec la plus grande affection.

Le prince Louis avait comblé mon frère aîné d'attentions et de marques d'amitié, tout le temps qu'ils passèrent ensemble ; aussi M. Parquin, son partisan fanatique, l'ami le plus dévoué de son prince, condamné, quelques années après, comme lui, à la suite des conspirations de Strasbourg et de Boulogne, écrivait à mon père, l'année suivante : « Si vous avez un ordre à donner à votre fils, c'est de passer ses

vacances à Arenenberg ; vous vous rappellerez qu'au château il y a un jeune homme du même âge qui serait bien heureux de cet arrangement ; l'un et l'autre ne pourraient que gagner à se fréquenter. »

En 1850, le fils de la Reine Hortense, devenu Président de la République, m'avait fait appeler à l'Elysée, pour me complimenter sur ma narration du mémorable siège de Zaatcha, qui avait paru dans la *Revue des Deux Mondes ;* il eut l'amabilité de me dire qu'il avait passé une partie de la nuit à la lire. Me tenant la main dans les siennes, il me rappela les détails du séjour de ma famille à Arenenberg et me dit que s'il avait nommé M. de Thorigny son ministre de l'Intérieur, c'était beaucoup à cause du nom qu'il portait et qui lui était cher.

Je reçus dans cet entretien les plus séduisantes promesses pour ma carrière, avec l'assurance que j'avais tout à espérer de son pouvoir. La suite ne m'a pas permis d'accepter ces faveurs ; j'étais trop fidèle aux princes d'Orléans dont son gouvernement devait confisquer les biens.

Cependant il fallut quitter Arenenberg, le départ ne se fit pas sans regrets, la séparation sans attendrissements ; l'exil laisse si peu d'espoir de se retrouver jamais !

Le prince Louis, très épris des charmes de ma sœur, voulut l'accompagner ; d'Arenenberg à la frontière de France, il se tint, à cheval, près de la portière du landau où elle était assise. On ne s'arrêta qu'à Bâle, où il profita d'un court moment qui précédait le dîner, auquel il était prié, pour déclarer à ma mère la passion qu'il éprouvait et lui demander sa fille en mariage.

Ma mère ne vit dans cette demande inattendue qu'un caprice de jeune amoureux ; aussi n'y attacha-t-elle aucune importance et elle n'en parla même que longtemps après.

Le lendemain, la séparation eut lieu, non sans une émotion qui se comprend assez, et le prince repartit pour son château, à cheval comme il était venu, trouvant, disait-il cinq ans après, bien long ce retour solitaire. Quant aux miens, ils repassaient la frontière pour se rendre au château de Jean-d'Heurs, près de Bar-le-Duc, où les attendait le maréchal Oudinot.

Mon frère Edouard enthousiasmé par ce qu'il avait si souvent entendu raconter de la réception d'Arenenberg, fit en 1832, un voyage en Suisse, après avoir terminé son droit. Je citerai le passage principal d'une lettre qu'il écrivait du château dont il était l'hôte à son tour. Il parle à mon père de l'aimable accueil de la Reine qui avait alors auprès d'elle M^me^ Récamier.

« Je fis demander à Mme Récamier quand elle serait assez bonne pour me recevoir. Ta recommandation m'a assuré le plus parfait accueil et, grâce au souvenir de ton amitié, j'ai été reçu avec une bienveillance extrême.

« Cette bienveillance, d'ailleurs, m'était fort nécessaire, car j'étais singulièrement gêné de me trouver en présence d'une femme que sa beauté a rendue célèbre, et la célébrité, quelle qu'elle soit, est toujours imposante. Cependant je me suis un peu rassuré, en m'apercevant, après tout, que cette beauté n'avait plus rien de dangereux pour moi, et que son esprit me jugeait, sans doute, trop au-dessous de lui pour me faire subir une épreuve dont je me serais fort mal tiré. Je lui ai su très bon gré de son indulgence, et je te remercie encore, mon cher père, de m'avoir ménagé l'honneur et l'agrément d'une pareille visite.

. . . . . .

« ...Mme Récamier m'a chargé de mille amitiés et elle a voulu exiger de moi que je vinsse la voir à Genève, où elle va passer quelque temps. J'y serai presque en même temps qu'elle et je ne manquerai pas de me rendre à son aimable invitation.

« ...Après avoir quitté Mme Récamier, j'ai été présenté à la Reine. C'était beaucoup pour

moi dans une seule journée, et j'ai eu bien à faire à me trouver auprès de ces deux reines historiques, de ces deux reines de gloire et de beauté, que le temps et le malheur ont rendues bien intéressantes.

« ... La Duchesse (1) a été fort gracieuse, comme elle l'est toujours. Elle s'est rappelé avec bonté votre séjour près d'elle, et son esprit a su trouver, pour moi, mille souvenirs tristes et touchants (2).

« Quelques instants après mon arrivée. Mme Récamier est venue la rejoindre et j'ai servi de cavalier à ces dames dans une promenade, en voiture, qu'elles ont faite sur les bords du lac de Constance.

« J'étais seul avec elles et je te laisse à penser si je me trouvais bien à mon aise ?... C'était trop de grandeur pour ma petite taille, trop de gloire pour mon obscurité.

« Le soir, la Reine a voulu me retenir à dîner ; et après une soirée agréable, dont la conversation, la politique, la musique et les souvenirs de l'Empire surtout ont fait les frais, j'ai bien sincèrement remercié la Duchesse de son excellent accueil, et je me suis retiré, bien heureux, entre nous, de pouvoir respirer à

(1) La reine Hortense portait le titre de duchesse de Saint-Leu.
(2) Ma mère était morte un an avant.

l'aise et de me reposer un peu des honneurs d'une telle journée. »

Cette visite faite par mon frère, un an après la mort de notre mère qui avait beaucoup affligé la Reine, nous a laissé, comme le grand voyage de 1827, le souvenir le plus cher.

De deux femmes illustres, la mère et la fille, dont les grandeurs avaient été suivies des pires infortunes, mon père avait eu avec la première, l'Impératrice Joséphine, et ma mère avec la seconde, la Reine Hortense, les relations que l'on sait.

Le prince Louis, comme on l'a vu, nous témoigna maintes fois sa bienveillance. Je raconterai, en son lieu, l'aimable réception faite à mon frère Edouard à Madrid en 1846, chez M^me^ de Montijo, mère de la future Impératrice Eugénie.

IV

A Jean-d'Heurs chez le Maréchal Oudinot.

Mes parents, en quittant Bâle, avaient traversé l'Alsace et presque toute la Lorraine jusqu'à Jean-d'Heurs, belle propriété que le Maréchal Oudinot venait habiter une grande partie de l'année. Trop court séjour pendant lequel ils furent comblés de prévenances et d'attentions par le Duc et la Duchesse de Reggio qui avaient pour eux plus que de la sympathie, une profonde affection. Aussi ne pouvaient-ils se

séparer sans être émus jusqu'aux larmes. Mais le retour ne pouvait être retardé ; leur temps était compté.

En quittant le maréchal, ils devaient revenir sur leurs pas, pour tenir une ancienne promesse et passer au camp de Lunéville où les attendait impatiemment notre grand ami, le général Colbert, qui y commandait l'une des deux divisions de cavalerie (l'autre était sous les ordres du général Talleyrand-Périgord, duc de Dino).

Au cours des fêtes et réceptions qu'on y donna en l'honneur des miens, ma sœur fut recherchée en mariage par un jeune capitaine de chasseurs attaché à l'état-major du duc de Dino, le comte de Thorigny. Mes parents ne recueillirent sur lui que des éloges et sa demande fut agréée. Cependant la rentrée à Paris s'imposait. Enfin, après une longue traversée des plaines de la Champagne, se termina ce long et intéressant voyage.

CHAPITRE VI

SOUVENIRS DE FAMILLE, DE 1827 A 1830

I

Mariage de ma sœur 1828.

Le mariage de ma sœur avec le comte de Thorigny fut célébré à Saint-Roch, au mois de janvier 1828, devant une nombreuse et brillante assistance.

Les princes et les princesses de la famille royale nous avaient fait la gracieuseté de signer au contrat. Le général Colbert fut le témoin de ma sœur et le duc de Dino celui de son officier d'ordonnance.

Peu de temps après, la comtesse de Thorigny fut présentée à la Cour où elle obtint un grand succès ; et mon père eut l'honneur, à cette occasion, de recueillir de la bouche du roi les compliments les plus flatteurs.

La distinction, la beauté, les grâces de M^me^ de Thorigny en ont fait une des femmes en vue des dernières années de la Restauration et du règne de Louis-Philippe.

Son mari, nommé en 1831 chef d'escadron au 3e régiment de chasseurs d'Afrique, devint, en 1836, après de brillants services, lieutenant-colonel commandant le régiment de spahis d'Oran.

Le malheur voulut qu'il mourût, deux ans après, victime des fièvres d'Afrique qui sévissaient sur l'armée, en ces premières années d'occupation. Sans cette fin cruelle et prématurée, il serait parvenu aux plus hauts grades, comme ses compagnons d'armes, Lamoricière et Changarnier, qui m'ont souvent rappelé l'affection qu'ils avaient pour lui.

II

Ma première soirée à l'Opéra, il y a près de 80 ans.

Peu de temps après cette grande cérémonie, on me conduisit pour la première fois au théâtre.

Ce fut à l'Opéra. J'y fus invité au carnaval de 1828 avec mon frère Alfred, dans une loge de famille. On donna le ballet du « Carnaval de Venise » qui me charma, sans que j'y comprisse rien (j'étais si jeune !) pas plus d'ailleurs qu'à la représentation de la pièce qui le précédait. Mes études musicales du collège, faites avec Gounod, m'avaient donné le goût de notre première scène lyrique à laquelle je suis resté fidèlement attaché dans la suite. En 1851, au retour de mes campagnes d'Afrique, je pris un abonnement d'orchestre que j'ai gardé

jusqu'à ce jour, ce qui me fait le doyen des abonnés, et de beaucoup le plus ancien. J'ai ainsi connu directeurs, compositeurs et célébrités artistiques d'une longue période et je conserve d'eux tous les plus agréables souvenirs. Je rappellerai, en leur temps, mes plus chères impressions sur notre Académie de musique.

L'Opéra, au temps de l'Empire et des premières années de la Restauration, était rue de Richelieu, vis-à-vis de l'entrée de la Bibliothèque Royale. Il s'élevait sur l'emplacement de la place Louvois, décorée de la belle fontaine de Visconti dont les eaux semblent laver le sang de l'auguste victime du plus lamentable attentat. L'assassinat du duc de Berry souleva tellement l'opinion publique qu'il fallut décréter la démolition du théâtre. On le reconstruisit sur l'emplacement du jardin de l'hôtel Choiseul. Son entrée était rue Drouot, près du boulevard ; celle des spectateurs à l'opposé, rue Le Peletier. Une immense marquise, sous laquelle les voitures s'arrêtaient, protégeait de la pluie les toilettes des personnes qui venaient au spectacle ou qui en sortaient. La salle avait été décorée dans le style Louis XVI, avec un goût exquis. Comme il n'entrait que du bois dans sa construction, elle avait une sonorité remarquable : « C'est comme le son d'un violon ! »

me disait Gounod en me faisant le geste d'en jouer.

L'anecdote suivante montre que ma longue fidélité à l'Opéra eut des devancières et plus passionnées encore. J'ai particulièrement connu la famille de Mornay, très liée avec la mienne. Mon ami, le marquis de Mornay, un des élégants de notre temps, qui a laissé un souvenir flatteur dans les sociétés hippiques dont il était président, m'a donné des détails intéressants sur la passion qu'avait pour l'opéra son arrière-grand-oncle. Ce dernier avait assisté à la bataille de Fontenoy, en 1745, comme enseigne, s'y était distingué et avait mérité la croix de Saint-Louis, mais les statuts de l'ordre, exigeant un certain âge pour la porter, le privèrent de cet honneur. Il fit, comme général, la guerre de Sept ans, dans toute la force de sa jeunesse.

Réfugié dans son château de Montchevreuil, pendant la Terreur, il ne s'occupait que de bonnes œuvres, mais comme la Révolution n'en voulait qu'à ses biens, il fut arrêté, conduit en prison et n'en sortit qu'à la mort de Robespierre.

Il vécut, dans ses terres du Vexin, sous l'Empire et la Restauration, entouré de ses enfants et petits-enfants.

Déjà fort âgé, puisqu'il était né en 1732, il avait conservé au plus haut degré le goût de son cher opéra, dont il ne pouvait se passer. Deux fois par semaine, il faisait le trajet de son château, situé à 25 lieues de Paris, pour s'y rendre. Ses chevaux, attelés à une vieille voiture de voyage, le conduisaient à Pontoise, où il prenait ceux de la Poste pour le mener rue Le Peletier, avec un postillon pour cocher. Quelquefois il emmenait avec lui une de ses petites-nièces, mariée au général baron de Morel, et dont l'élégance mondaine se prêtait mal à une aussi singulière arrivée au milieu des plus riches équipages ; mais le vieux général de la guerre de Sept ans n'avait pas de ces préjugés. Le retour s'effectuait comme l'aller. Ses chevaux l'attendaient à Pontoise pour le ramener à Montchevreuil ; il passait toute la nuit en voiture et y dormait. Sa santé lui permettait cette fatigue, c'était encore plus la satisfaction de sa passion qui le poussait. Il aurait continué ses voyages (1), car sa sobriété lui aurait encore assuré une plus longue existence. Mais il mourut en 1824, d'une chute de

(1) Ses petits-neveux furent : le marquis de Mornay, gendre du maréchal Soult, député libéral influent sous Louis-Philippe, et de comte Charles de Mornay, un des hommes les plus à la mode le son temps, que j'ai beaucoup connu ; ambassadeur et pair de France sous le même règne.

cheval, en faisant des ronds de manège et des voltes d'équitation pour s'entretenir dispos ; il avait 94 ans.

III

Rossini.

Mes premières impressions d'opéra reportent ma pensée au grand musicien, qui était à la veille de s'immortaliser par *Guillaume Tell* et que j'ai connu dans l'intimité des miens.

La première fois que je vis Rossini, ce fut à la maison, vers 1827 ; il y venait à un de ces grands dîners, auxquels je n'assistais pas, étant encore trop jeune ; mais je pus voir le maître traverser l'antichambre. Peu après, on portait à la salle à manger un magnifique turbot, qui me fit envie. Ce détail, peut-être futile, fixe le souvenir de ma première rencontre avec Rossini. On le savait gastronome ; aussi faisait-on des frais pour le recevoir, ce qui l'engageait à accepter d'autres invitations. Il s'était attaché à ma famille, mais je ne le connus réellement que plus tard, chez lui, quand je débutai dans le monde ; j'étais invité aux dîners et concerts qui étaient donnés par l'illustre auteur du *Barbier de Séville*, dans sa maison du coin de la Chaussée-d'Antin et des boulevards.

Il y menait une existence de grand seigneur, n'y recevant que le monde le plus aristocratique ou le plus en vue. Son habitude était de se

lever tard, et, comme le prince de Talleyrand, il aimait à avoir du monde à sa toilette pour ne pas rester seul, en dehors de ses occupations journalières si bien remplies.

Dans les derniers temps, il vivait bourgeoisement, depuis son mariage avec sa seconde femme, tout en continuant à donner des dîners et des réceptions dont la bonne chère et la musique faisaient les frais. Son voisinage de l'Opéra lui permettait de fréquenter le théâtre qui a consacré son immortalité ; aussi l'y voyais-je souvent, et même vers la fin de sa vie, quand il ne pouvait s'y rendre qu'appuyé au bras d'un fidèle ami qu'il ne quittait pas. Je me rappelle que, plusieurs fois, il eut l'amabilité de me dire : « Comme vous ressemblez à votre mère ! » Ce qui ne pouvait que me flatter.

Mon dernier souvenir sur cette existence aussi heureuse qu'illustre fut l'ovation qui fut faite à Rossini, sous ses fenêtres, par tous les artistes de l'orchestre de l'Opéra, à la fin de la cinq centième représentation de *Guillaume Tell*. Ils jouaient à la lueur des torches, et tout le quartier était encombré de monde, au point qu'on ne pouvait passer par les boulevards.

Je m'y arrêtai, en sortant du théâtre, et fus ainsi témoin de ce touchant hommage rendu à une des plus hautes célébrités musicales

du XIX^e^ siècle, que j'avais eu la bonne fortune d'approcher souvent et dont j'avais éprouvé l'aimable sympathie.

IV
Bouilly et Legouvé.

Si la vie du collège a amené ma camaraderie avec Gounod, et l'existence mondaine de ma famille mes relations avec Rossini, c'est à la parenté seule que je dois d'avoir connu Bouilly, homme de lettres auquel ont fait un nom ses nombreuses œuvres destinées à la jeunesse : *Contes aux enfants de France, Conseils à ma fille, les Jeunes Femmes, les Mères de Famille, les Encouragements à la jeunesse,* tous empreints de cette morale douce et humaine suivant l'esprit du XVIII^e^ siècle. Il avait épousé, sous le Directoire, une de mes tantes à la mode de Bretagne, née Revel.

Avant son mariage, Bouilly avait été désigné pour être, avec Berquin, précepteur du jeune Dauphin, fils de Louis XVI, et avait composé les paroles de l'opéra de Grétry : *Pierre le Grand,* œuvre royaliste. Cette pièce lui valut les félicitations de Marie-Antoinette, qui lui donna sa main à baiser — honneur qu'il apprécia fort et qu'il se plaisait à rappeler.

Lié avec Mirabeau et Barnave, il le fut plus particulièrement avec Legouvé, de l'Académie Française, auteur du *Mérite des Femmes,* qui,

à sa mort, lui recommanda son fils Ernest. Ce dernier, devenu l'éminent écrivain de nos jours, avait été élevé dans la famille de Bouilly, son tuteur, où je l'ai vu souvent, dans ma jeunesse ; je dois ajouter cependant qu'il était surtout lié avec mon frère aîné, dont il avait l'âge.

Cette adoption fut favorable à tous les intérêts du jeune Legouvé ; dans ses Mémoires, il rappelle qu'à la reddition des comptes de sa tutelle, il reçut beaucoup plus qu'il n'aurait pu l'espérer, résultat des placements avantageux dus à la sollicitude de l'ami de son père.

Bouilly avait été l'intime de Méhul ; leurs filles, que j'ai connues, avaient été élevées comme deux sœurs ; mortes très jeunes, elles furent enterrées au Père-Lachaise, dans le même tombeau, près de celui de l'illustre compositeur.

J'aimais à me rendre près de Bouilly ; ce proche parent, qui habitait rue Sainte-Anne, recevait, en sa qualité d'auteur dramatique, les célébrités théâtrales du temps ; je me suis rencontré chez lui avec la fameuse M^me^ Malibran, avec Léontine Fay, Damoreau, Cinti, Jeanne Verpré, Scribe, Auber, Boieldieu, Monsigny. Dans une de ses pièces, qui eut un grand succès *Fanchon la Vielleuse,* Bouilly eut pour collaborateur Pain, ce qui prêta à des plaisanteries

sur les noms des auteurs « Pain et Bouilly ».

Quant à son pupille, Ernest Legouvé, il demeurait rue Saint-Marc, dans la maison de son père. C'est, avec les Ducs de la Rochefoucauld, de la rue de Varenne, le seul Parisien qui ait conservé sa propriété héréditaire jusqu'à la fin de ses jours, exception qui étonne dans une ville aussi grande que Paris. Cela tient au partage des héritages qui ne laissent rien durer. J'allais l'y voir souvent ; les nombreux portraits attachés aux murs de son salon, — témoins d'un passé qui nous était également cher, — les souvenirs qu'il me rappelait, sa conversation, tout y avait pour moi le plus grand intérêt.

Legouvé avait été un des plus fidèles habitués du Théâtre-Français auquel il avait donné plusieurs pièces à grand succès ; mais il venait, aussi, assez souvent à l'Opéra, et je le voyais à ces deux théâtres qui étaient la principale distraction de ses soirées. Il n'y manquait que pour goûter un autre plaisir : celui de rester chez lui, le soir, au milieu de sa famille qu'il invitait à des dîners très soignés, sa fortune lui permettant d'entourer de ces raffinements ces jouissances intimes.

L'auteur du *Mérite des Femmes,* le premier Legouvé, et celui d'autres œuvres littéraires

de grande valeur, ainsi que Bouilly, ne furent pas décorés, tandis que leur successeur, Ernest Legouvé, dont je suis loin de déprécier le grand talent, mais qui ne présentait pas plus de droits, élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'honneur, portait la plaque de l'Ordre sur son habit d'académicien : différence des époques !

Les hommes du plus grand mérite, au temps passé, ne songeaient qu'à donner des œuvres capables de satisfaire leur honneur et leur ambition littéraire, sans préoccupations étrangères, tandis qu'aujourd'hui, le moindre écrivain veut avoir la croix. Ce goût pour les insignes décoratifs est tellement répandu que la République est obligée de créer des ordres de toute catégorie, pour satisfaire toutes ces ambitions. Un jour viendra où ces distinctions n'auront aucune valeur, conséquence de l'abus des choses. Ces réflexions ne sont point si étrangères qu'on pourrait le croire au souvenir de ces trois célébrités littéraires.

C'est à sa sobriété et à l'exercice journalier de l'escrime, comme aussi à la culture de son esprit, par ses écrits ininterrompus, que Legouvé dut de vivre jusqu'à l'âge de 97 ans (mars 1903). Il parlait de sa mort avec une douce philosophie, pour consoler ceux qui s'en afflige-

raient et leur montrer qu'il n'en était nullement troublé. Quand elle est survenue, on a pu dire qu'une des célébrités littéraires du XIX^e^ siècle venait de disparaître.

V

Comte Alexandre de Laborde.

Ces souvenirs des dernières années de la Restauration m'amènent à parler du comte de Laborde, colonel de la garde nationale comme mon père, lié de longue date avec lui et plus encore, quelques années après, par le mariage de mon frère Edouard avec une de ses filles. Je l'ai beaucoup connu et je puis parler de lui avec tous les détails, faits et anecdotes que j'en ai recueillis. Héritier d'une fortune prodigieuse, que la Révolution avait presque détruite, Alexandre de Laborde fut mêlé à d'importants événements et sut se comporter à son honneur.

Son père, le marquis de Laborde, banquier de la Cour sous Louis XV et Louis XVI, avait, par son génie des affaires financières, acquis les plus grandes richesses, mais sa générosité était à la hauteur de sa fortune : il donna deux frégates à la France, pour la guerre de l'indépendance des colonies anglaises de l'Amérique. L'archevêque de Paris étant venu, un jour, le trouver, lui fit observer qu'il s'était trompé en inscrivant sur son livre de quêtes une somme aussi forte que 5.000 francs, le marquis reprit le livre :

« Vous avez raison, Monseigneur, » dit-il, et il ajouta un zéro à la suite du chiffre.

Ses bonnes actions ne se pouvaient compter, et il finit par en être la victime. Sa compassion pour des émigrés de Londres, qu'il avait connus en des situations heureuses et qui étaient tombés dans la misère, l'entraîna à leur envoyer quelques secours ; et cet acte de vertu, qui l'aurait honoré sous un autre gouvernement, fut ce qui le perdit. On l'arrêta en son château de Méréville, près d'Etampes, d'où il fut conduit, en charrette, à Paris, et guillotiné, malgré les protestations de tous les conseillers municipaux de Méréville, venus à pied implorer le tribunal révolutionnaire.

Son fils cadet, Alexandre, servait alors en Autriche et ne revint en France qu'au commencement du Consulat.

Sous l'Empire, il entra au Conseil d'Etat, où ses talents et son esprit lui valurent de l'avancement. Il avait une jolie figure, et paraissait beaucoup plus jeune que son âge. Lors d'une réception aux Tuileries, l'Empereur, en passant dans le rang des auditeurs au Conseil d'État, lui prit familièrement l'oreille, suivant son habitude quand on lui plaisait. Comme il le connaissait, il lui demanda où il en était de sa promotion :

« Ah ! sire, dit Laborde, je suis l'aîné de vos auditeurs, mais bien le cadet de vos soucis. »

L'Empereur, charmé de cette réponse, le nomma maître des requêtes de son Conseil, et plus tard il lui donna une place importante dans l'administration.

Il était un des fidèles de la rue Cerutti, et c'est à lui qu'on doit les paroles de la fameuse romance *Partant pour la Syrie*, que la Reine Hortense mit en musique. Il en écrivit d'autres, *Ni jamais, ni toujours, Qu'as-tu besoin de me sourire,* qui eurent aussi leur heure de popularité. C'est dans les salons du I^er^ Empire que mon père fit sa connaissance.

Nommé, au retour des Bourbons, colonel d'État-major de la garde nationale de Paris, — situation indépendante, — il ne remplit pas d'autres fonctions. Ses relations avec mon père, qui avait le même grade, se resserrèrent alors, bien avant que les deux familles ne s'unissent par une alliance. Plus tard, le comte de Laborde se fit élire député de Paris.

En 1830, il prit part à la Révolution de Juillet, de concert avec ses amis Lafayette et Laffitte ; et il contribua, comme député de Paris, à décider le duc d'Orléans à accepter la lieutenance générale du royaume et finalement la royauté.

Il fut, au début du règne de Louis-Philippe, préfet de la Seine, puis aide de camp du Roi, comme général de la garde nationale de Paris, où il avait longtemps servi ; questeur de la Chambre des députés ; enfin membre de l'Institut, pour ses nombreux ouvrages.

Ce qui le distinguait surtout, c'était un cœur d'or et une rare originalité d'esprit.

Il était d'une générosité extrême ; il se serait ruiné pour les autres, ce qui lui est arrivé, du reste, au moins en partie. Ses sentiments généreux et humanitaires, qui excluaient souvent le bon sens, le portèrent à entrer dans l'opposition à la Chambre sous la Restauration.

Quelqu'un lui disant, un jour : « Vous devriez vous observer à table, dans vos paroles ; vous avez des domestiques qui les répètent toutes à la police.

— Ah ! les pauvres gens ! répond Laborde, si j'en étais sûr, j'en dirais bien davantage, pour leur faire gagner quelque argent ! »

Au retour d'un voyage qu'il fit en Orient, son bâtiment fit quarantaine à Marseille, ce qui n'empêchait pas les bateliers d'apporter au lazaret des provisions et de communiquer les nouvelles en accostant.

Laborde leur cria : « Quoi de nouveau, à Paris ?

— Ah ! elles sont propres, les élections ! lui fut-il répondu ; ils ont nommé députés un tas de canailles : Laborde, Jacques Laffitte et d'autres... »

Laborde ne fit qu'en rire. Il avait d'ailleurs trop d'esprit pour se fâcher jamais.

Dans un voyage qu'il fit à Rome, avec le désir de revoir la princesse Borghèse (il avait conservé des relations avec la famille impériale), il fut reçu chez elle un matin, tandis qu'elle était au lit : c'était encore l'usage de recevoir ainsi à cette époque. On l'invita pour le soir. A ce dîner où il n'était pas seul, la princesse lui dit :

« Mais, Laborde, vous n'avez pas été aimable, ce matin, pour mon mari...

— Ah ! c'était donc lui ? répond-il, Je me demandais : Qui ça peut-il bien être ? »

Il y avait tant de naïveté dans son esprit qu'on lui pardonnait tout. Un jour, à un mariage, comme s'il était à un enterrement, il dit à son voisin : « Suivrons-nous le corps ? »

Une autre fois, se trouvant à côté d'une personne très enrhumée qui ne cessait de tousser : « C'est sans doute, lui dit-il, que j'ai oublié de mettre mon gilet de flanelle. »

Le comte Alexandre de Laborde mourut en 1842. C'était assurément un des hommes les

plus intéressants de la première moitié du XIX^e^ siècle.

L'Empereur lui avait, en 1810, conféré le titre de Comte, qu'il voulut porter toute sa vie, bien qu'il eût droit à celui de marquis. Son père avait obtenu, en effet, l'érection en marquisat de sa terre de Laborde (près de Beaune), par lettres patentes d'octobre 1785, enregistrées en la Chambre des Comptes de Bourgogne, le 17 juillet suivant.

De son mariage, sous l'Empire, avec M^lle^ de Cabre, que l'Impératrice mère avait prise comme dame d'honneur, le comte de Laborde eut un fils et trois filles. Son fils, Léon de Laborde, honora sa vie par ses travaux, ses voyages, ses études ; il fut secrétaire d'ambassade à Londres, député, sénateur, membre de l'Institut et directeur général des Archives, sous le second Empire.

Des trois filles, M^mes^ Delessert, Edouard Bocher et Edouard Odier, une seule a laissé un fils, mon neveu Emmanuel Bocher, ancien capitaine d'état-major, père et grand-père d'une nombreuse descendance.

Quant à Léon de Laborde, il a eu deux fils, aimés et estimés dans le monde : le marquis de Laborde et le comte de Laborde, ancien capitaine d'état-major, et trois filles : M^mes^ Aimée

Seillière, la baronne Frédéric Seillière et la baronne Creuze de Lesser.

Après le mariage de ma sœur, devenue Mme de Thorigny, en 1828, celui de mon frère Edouard fut le premier qui se célébra, en épousant Mlle de Laborde, ce qui devait contribuer à resserrer davantage les liens d'amitié qui unissaient nos deux familles.

VI
Vacances de 1828 au château de Villiers.

Mes vacances de 1828 se passèrent au château de Villiers, loué par mon père à un ami, le comte de Lamarre. Du château dépendait une belle et vaste propriété, s'étendant sur les bords de la Marne, non loin de Vincennes. Mon frère Alfred qui, tout jeune, y avait suivi des chasses et parcouru le pays, m'a souvent dit que ses souvenirs lui avaient servi, en 1870, pour disposer les troupes de sa division au combat du plateau d'Avron.

VII
Mon frère Alfred

Je parle, dans ces Mémoires, très souvent d'Alfred, et comme si nous ne faisions qu'une seule et même personne. C'est qu'étant à peu près du même âge, nous n'avons guère été séparés l'un de l'autre : tout nous unissait plus intimement que nos autres frères : même gouvernante, mêmes collèges, année passée ensemble à Saint-Cyr ; appelés à servir dans des

corps différents, nous étions toujours présents l'un à l'autre par la correspondance la plus suivie, qui faisait un peu oublier nos absences loin de la famille. L'assaut de Sébastopol a consacré notre union fraternelle ; n'étant pas loin l'un de l'autre, nous avons pu nous embrasser avant les premiers coups.

Après cette guerre, je quittai l'armée ; mon frère y est resté avec un goût éprouvé, surtout en ce moment, où il venait d'être nommé chef de bataillon aux zouaves. Il est devenu général de division, non sans avoir à son actif de nombreux faits de guerre qui ont honoré son nom.

VIII
Château de Villiers en 1828.

Le voisinage de Paris attirait beaucoup de monde, en ce séjour plein d'attraits de Villiers. Les généraux Colbert, Bourke, Kellermann, le colonel Jacqueminot, le duc de Dino, MM. Tourton, Norvins, Rouen, diplomate, de retour de Morée, Charles de Mornay en étaient les invités habituels et souvent y demeuraient. Avec de tels convives et sous le charme de ma mère et de ma sœur, les journées paraissaient trop courtes. La table était luxueusement servie, on témoignait à ces hôtes les attentions les plus délicates. Tous les miens s'y trouvaient aussi réunis, le capitaine de Thorigny, en congé, et les collégiens en vacances. Mon frère Edouard

venait d'obtenir un rare succès : deux prix au Concours général à la Sorbonne.

Notre voisin de campagne le plus proche était le général Neigre, qui commanda l'artillerie en Afrique. Il avait auprès de lui son fils, qui devint aussi général et que j'ai souvent revu plus tard, et sa charmante fille.

Une triste nouvelle nous parvint au milieu de ces fêtes quotidiennes : celle de la mort du jeune Carette, qui désola ma famille, intimement liée avec la mère. Nos réceptions en furent interrompues pendant quelque temps ; on ne s'entretenait que de ce cruel événement. M^me^ Carette (1) en fut inconsolable et ne parut plus dans le monde.

Le maréchal Mortier possédait une belle propriété tout près de Villiers ; des relations très suivies s'établirent entre ses deux filles et ma sœur. On se rendait en promenade à son château par les bois qui en dépendaient. Le maréchal, chasseur passionné, élevait une grande quantité de faisans, ce qui procurait un amusant spectacle aux enfants que nous étions. Son goût de la chasse faisait aussi qu'il venait souvent à celles qu'on donnait à Villiers, et c'est ainsi que je l'ai connu dans ma jeunesse.

(1) Une des deux filles de la République.

LE MARÉCHAL DUC DE TRÉVISE

Comment ne pas rappeler que le nom du Maréchal figure dans toutes les grandes guerres de son époque. Jeune officier, Mortier avait obtenu de bonne heure un avancement aussi rapide que ses éclatants états de service justifiaient : général à 29 ans, général de division à 31 ; il était, à 34 ans, maréchal de France, de la première promotion.

Le duc de Trévise servit l'Empereur à son retour de l'île d'Elbe ; mais, en raison de ses mérites, la Restauration, qui se montra si sévère pour d'autres, ne lui garda pas rancune ; elle lui confia même, dès la première année, le gouvernement de la 15e division militaire, celle de Rouen, une des plus enviées.

Le maréchal habitait au n° 126 du Faubourg-Saint-Honoré, un bel hôtel où il recevait avec un luxe digne de ses hautes fonctions. Sa haute stature répondait bien à l'idée qu'on se fait d'un commandant en chef. Malheureusement cet avantage devait lui être fatal : à la revue du 25 juillet 1835, passée par Louis-Philippe, il fut mortellement atteint par la machine infernale que dirigeait Fieschi. Par une erreur de tir, elle n'atteignit, dans l'escorte royale, que ceux dont la taille dépassait la moyenne, tels que le

colonel La Chasse, qui fut tué, le général Colbert, blessé à la tête, et le duc de Trévise.

Une cruelle émotion s'empara de la foule à la vue du corps de ce maréchal de France, en grande tenue, orné de ses croix et gisant ensanglanté sur la chaussée du boulevard, au milieu d'autres blessés. J'arrivais presque au même moment ayant suivi de près le cortège royal et je fus un témoin affligé de cette triste scène.

Assistant ensuite aux obsèques des victimes qui furent célébrées en l'église des Invalides, j'eus un spectacle des plus émouvants. Je revois encore le cercueil de cet illustre homme de guerre recouvert de tous les ordres qu'il avait conquis sur les champs de bataille. (Finir ainsi en pleine paix et frappé d'une mort si vulgaire !) Puis venaient les chars des autres victimes de l'infernale conspiration, et jusqu'à deux voitures, des plus modestes, portant le corps de jeunes spectatrices de la revue, frappées par le criminel engin !

Les filles du duc de Trévise, qui étaient fort belles, ont paru avec éclat dans le monde. L'aînée épousa le fils du général de Bellozane, que le maréchal avait pris pour aide de camp ; l'autre, le fils du général Gudin, devenu lui-même général de division.

Les descendants des grandes familles mili-

taires forment comme un monde à part ; ils recherchent de préférence les mariages dans leur milieu. La postérité du maréchal Mortier ayant suivi cette tradition, la comtesse de Bellozane maria sa fille au général vicomte Pajol, dont la petite-fille, M^lle^ de Lafaulotte, a épousé le duc d'Auerstaedt.

Le général Pajol était le petit-fils du maréchal Oudinot ; le mariage de M^lle^ de Lafaulotte avec un Davout allie, sous un même nom, trois familles de l'Empire.

Le duc de Trévise actuel, petit-fils du maréchal Mortier, porte noblement son illustre nom, et la duchesse, née de Beauverger, est entourée de l'estime et de l'affection générales, que lui valent ses grandes qualités de cœur et d'esprit.

IX
Vacances de 1829 en Touraine.

Mes vacances de 1829 se passèrent en Touraine, au château de la Plaine, chez une de nos proches parentes, M^me^ Loiseau, fille de notre tante, M^me^ Mercier, qui avait épousé un échevin de la ville de Paris, avant la Révolution. Elle avait toujours habité la Plaine et s'y était réfugiée avec son mari, pensant y trouver plus de sécurité que dans son bel hôtel de la rue de Bondy ; cependant elle ne dut son salut qu'à l'intervention de son coiffeur, homme très influent au Comité révolutionnaire de Tours.

Bouilly, dans ses Mémoires, parle d'elle avec éloges et la désigne comme la Sévigné de la Touraine.

Dans le salon du château, on admirait son portrait, dû au pinceau de Greuze. Le célèbre peintre avait été invité à passer un mois à la Plaine : là, heureux et tranquille, il put mettre tous ses soins à faire un chef-d'œuvre ; et ce portrait, prix d'une hospitalité qui était un plaisir pour celle qui l'offrait, a été vendu, dans ces dernières années (par suite d'indivision), 80.000 francs. Il eût pu atteindre un prix plus élevé encore, n'eût été la nécessité d'une vente sans délai.

La vie que nous menions à la Plaine était des plus agréables. Nous étions très nombreux à table : la maîtresse de maison avec ses deux enfants, la dame de compagnie et l'institutrice y occupaient déjà cinq places ; nous en prenions huit pour notre part, et il y avait toujours, en dehors de la famille, quelques invités : en tout quinze à seize couverts, à une table qui n'était pas sans recherche.

On nous servait de ces vins de Touraine si estimés, provenant des vignobles qui entouraient le château. Un moulin, qui dépendait du domaine, établi sur un cours d'eau tributaire de la Loire, produisait la farine pour le pain

que l'on consommait, et une ferme fournissait le reste en abondance, si bien qu'on avait presque tout sous la main et sans qu'il fût besoin de rien acheter sinon la viande de boucherie. Précieux avantage de cette vie de campagne !

Les vignobles de la propriété étant divisés en plusieurs closeries, chacune avait une maison d'habitation pour une famille dont le chef s'occupait de la plantation de son enclos. Les produits en étaient partagés avec la propriétaire, et tout le monde se trouvait bien de cet arrangement. Ces familles de closiers étaient les mêmes que celles qui s'y trouvaient avant 1789. Les gens de la ferme, eux aussi, servaient de longue date, de père en fils, et ils avaient gardé les habitudes d'autrefois. En un mot, tout y était comme avant la Révolution. Il en devait être probablement de même dans toutes les campagnes ; il est donc permis de se demander quels bienfaits leur ont apportés les soi-disant « précieuses conquêtes », si ce n'est une aggravation d'impôts et la servitude des lois militaires, qui pèsent, surtout, sur les classes laborieuses. Le dimanche, la colonie se rendait, en habits de fête, à la messe du village, et tout ce monde paraissait heureux et content de son sort !

Il n'était pas question de retraites ouvrières ; on s'en passait fort bien. Tout serviteur âgé, ne

pouvant plus travailler, était gardé et soigné comme faisant partie de la famille. Je me rappelle un des serviteurs de la ferme qui, ne pouvant même plus marcher, restait couché dans le lit d'une chambre donnant sur la cour de la ferme ; aucun soin ne lui manquait ! J'ai quelquefois accompagné les châtelaines qui se faisaient un devoir de le distraire, de l'entretenir du passé ; n'est-ce pas là une des plus douces consolations que l'on puisse offrir à ceux arrivés au terme de l'existence !

Toujours comme au vieux temps, à l'époque des vendanges, un banquet de 80 couverts avait lieu dans les dépendances du château, où les maîtres, à la fin du repas, venaient recevoir les remerciements et les vœux de tous ces employés. Les comédies du temps montrent sous le jour le plus heureux les mœurs des villageois de l'époque, et les tableaux et gravures nous ont conservé le souvenir de ces fêtes où régnaient la cordialité et la joie. Ces mœurs étaient simples et d'accord avec la nature ; une affection mutuelle rapprochait les serviteurs des maîtres, pour le plus grand bien de tous.

C'est M. Gouin, le riche banquier si connu, ancien maire de Tours, député, puis sénateur d'Indre-et-Loire, qui a acheté de nos jours la propriété de la Plaine. Il y a fait construire un

château plus moderne, pour avoir la vue incomparable de la ville de Tours et de ses environs.

Le baron Raoul Auvray, qui, par héritage, aurait été propriétaire, avec son frère Arthur, du beau domaine de leur grand'mère, est devenu le gendre de M. Gouin ; son mariage le fera peut-être, de nouveau, héritier de la Plaine. Son frère et lui, fils d'un ancien officier, maire de Tours, sont les petits-fils du général baron Auvray, préfet du Mans sous l'Empire. La Plaine ne sera pour ainsi dire pas sortie de la famille.

Après ces heureuses vacances en Touraine, (elles étaient moins longues que celles d'aujourd'hui), je rentrai au collège Saint-Louis, en sixième, classe dont le professeur, Philippe Lebas, eut pour moi les plus grands soins.

X

Philippe Lebas, 1829.

Le séjour de ma famille au château d'Arenenberg lui avait fait connaître Philippe Lebas, précepteur du prince Louis, le futur Napoléon III. Elle avait été séduite par les mérites de ce professeur, encore jeune, qui annonçait de l'avenir. Est-ce la protection des miens ou le choix judicieux du Gouvernement qui lui fit obtenir une chaire au collège Saint-Louis, justement dans la classe où j'entrai en 1829 ? je ne saurais le dire.

Quoi qu'il en soit, cette nomination est à noter, elle caractérise bien le gouvernement libéral de Charles X admettant aux fonctions publiques les plus capables, sans se préoccuper, comme le fait de nos jours, une république soi-disant libérale, de leur naissance ni des écoles où ils ont été élevés.

Le père de Lebas était un célèbre conventionnel, l'ami de Robespierre, qui serait devenu son beau-frère, par son mariage avec la seconde fille du menuisier Duplay. Les deux inséparables qui avaient personnifié le règne de la Terreur, furent guillotinés le même jour. On ne pouvait donc avoir une parenté plus compromettante sous les Bourbons, redevenus maîtres de la France. Toutefois cela ne nuisit en rien au fils du régicide.

Sous la troisième République, un titre de noblesse, des souvenirs de famille illustre, les plus grands services rendus à la France sont précisément des motifs suffisants pour exclure des premiers emplois de l'Etat. Tout y est oppression : service militaire obligatoire, instruction laïque obligatoire, et surtout impôts écrasants, supérieurs à ceux de tous les Etats du monde ! La comparaison du présent avec le passé n'est, certes, pas à son avantage !

Cette nomination de Lebas à la chaire de

sixième à Saint-Louis réjouit les miens qui me le donnèrent comme répétiteur, et, trois fois par semaine, après sa classe, j'en recevais une leçon particulière. J'étais trop jeune pour en apprécier tous les avantages, mais je sentais bien que j'avais un maître de mérite supérieur.

Ses opinions s'accordaient avec le changement de Gouvernement qui eut lieu l'année suivante après la Révolution de juillet. Dans son enseignement, il apportait la plus grande réserve dans le jugement du gouvernement tombé. Il se borna à nous dire :

« Ne trouvez-vous pas que celui qui règne doit s'appeler « Roi des Français » au lieu de « Roi de France », cela ne répond-il pas mieux à nos sentiments comme à la vérité ? »

Et une autre fois :

« N'est-ce pas un non-sens de laisser l'épithète « collège royal de Saint-Louis » au-dessus de la porte d'entrée ? c'est « collège national » qu'on devrait y mettre pour être dans la logique. »

Il accepta franchement la nouvelle monarchie ; elle lui apparaissait, suivant le mot célèbre de Lamartine, comme la meilleure « des Républiques ».

La garde nationale ayant été rétablie, il en fut nommé capitaine de grenadiers. Il venait

faire sa classe en uniforme, ce qui nous plaisait fort et probablement encore plus à lui. En ce temps de Révolution, la garde nationale était tout ; elle seule maintenait l'ordre et rassurait les esprits.

Les vacances ne commençant que le 17 août, les événements de juillet n'avaient pas interrompu les études dans les collèges, preuve que cette Révolution s'accomplit sans grande secousse ; ainsi la solennité de la distribution des prix eut lieu suivant le même cérémonial et avec le même personnel que sous Charles X.

J'avais été confié à Lebas qui me faisait sortir les jours de congé, comme l'avait fait Michelet l'année précédente. Un jour, une femme âgée, d'une figure distinguée, d'une tenue noble et simple, vint lui faire une visite. A son départ, j'appris qu'elle était la sœur de Robespierre. Elle s'était brouillée avec son frère dont elle condamnait la politique sanguinaire. Plus libérale, plus généreuse et surtout plus humaine que la République, la Restauration servait une pension à la sœur du tyran. C'était, a-t-on dit, une charité de la Dauphine, dont la Révolution avait brisé le cœur, en faisant de son existence un long deuil. Quel contraste avec la conduite des Jacobins, ces auteurs de toutes les cruautés com-

mises sous la Terreur : on ne saurait assez les flétrir !

Lebas devint ensuite maître de conférences à l'Ecole normale et membre de l'Institut en 1838.

Après le coup d'Etat, il aurait pu prétendre aux plus hauts emplois que son élève, chef du pouvoir exécutif, aurait été heureux de lui offrir. Ses opinions politiques, auxquelles il restait fidèle, lui firent tout refuser. Il se contenta d'être membre de l'Institut et de conserver sa place de bibliothécaire à la Sorbonne.

Comme on le voit, c'était un caractère ; il devrait servir d'exemple à notre époque d'ambition où, pour arriver à se maintenir au pouvoir, tous les moyens sont employés ; où tous les intérêts du pays sont sacrifiés à des succès électoraux.

Philippe Lebas avait une belle figure ; elle était le reflet des pensées sérieuses qui l'avaient occupé toute sa vie. Etranger aux fêtes et aux réceptions mondaines, — vains divertissements des favorisés de la fortune, — il vivait à l'écart, en vrai philosophe, ne se passionnant que pour des travaux littéraires qui ne donnent pas de moins vives jouissances. Il n'ignorait pas l'intérêt affectueux que lui portaient mes parents, mais, comme Michelet, il avait l'antipathie des salons, de la futilité des conversations mon-

daines, et leur préférait un meilleur emploi de son temps.

XI

Vacances de 1830 à Ris.

L'été de 1830, ma famille s'installa au château de Ris, loué au général comte Andréossy. Cette superbe propriété avait appartenu, sous Louis XIV, à l'érudit Anisson du Perron, directeur de l'Imprimerie royale et seigneur de Ris. Elle comprenait le château, de style Louis XIV, d'aspect grandiose, puis un grand parc, orné des plus beaux arbres et de pièces d'eau. Une longue terrasse, établie le long de la grande route de Bourg-la-Reine à Fontainebleau, en faisait une promenade habituelle. On y voyait passer les nombreuses voitures et diligences qui s'y succédaient avant l'établissement des chemins de fer, c'était un va-et-vient des plus animés.

Au XVIII[e] siècle, lorsque la reine Marie Leczinska, la Dauphine et Mesdames de France se rendaient à Fontainebleau, elles s'arrêtaient à Ris au cours de leur voyage.

Au nombre des châteaux d'alentour, se trouvaient ceux des maréchales d'Eckmulh et de Raguse, et celui de Petit-Bourg, appartenant au grand financier Aguado, avec qui nous avions déjà, rue Grange-Batelière, des relations d'excellent voisinage. M. Aguado fils avait eu pour précepteur un homme célèbre, Marast, qui joua un

très grand rôle dans la révolution de février. L'opposition de cette âme jalouse était entretenue par le bien-être et le luxe de tout ce qu'il voyait chez les Aguado.

A Ris même, M. Soulange-Bodin, très considéré dans le pays, possédait une propriété dont les serres renfermaient les plus belles fleurs.

J'y retrouvais avec joie ses deux fils, mes camarades de Saint-Louis.

Outre ces agréables relations, toutes les ressources d'agrément nous étaient offertes: la pêche, la chasse, que permettait la grande étendue du parc, les promenades dans la forêt de Sénart, dont on n'était séparé que par la la Seine. La proximité de Paris permettait de fréquentes visites de nos habitués, et bien des personnes amies s'arrêtaient en passant, entre autres les marquises Oudinot et de Lauriston, toutes les fois qu'elles allaient au château de Coudray, près de Corbeil, propriété de la première.

C'était un mouvement mondain ininterrompu, qui rappelait bien plus la vie parisienne que celle de la campagne.

Au cours d'un grand dîner où nous avions le baron d'Haussez, ministre de la marine, un exprès lui porta la dépêche qui annonçait la prise d'Alger. On juge de l'enthousiasme qu'excita

cet heureux événement ; le ministre fit aussitôt préparer sa voiture pour rentrer en hâte à Paris et transmettre la nouvelle au Gouvernement. La joie fut de courte durée. Qui aurait pu croire qu'un si glorieux succès précédât de si peu de jours la chute du trône, et ne l'eût pas empêché !

XII

La Révolution de 1830.

Les Ordonnances de 1830 ne furent qu'un prétexte : la révolution était fomentée par un parti qui voulait à tout prix, par ambition et par cupidité, renverser la Monarchie restaurée d'après la Charte. En effet, tous les complices de ce changement furent comblés de faveurs jusqu'au jour où d'autres hommes, non moins avides de pouvoir, les eurent supplantés à leur tour. Toutes nos révolutions en sont là ! La France n'en est pas plus heureuse ; ces changements seuls le prouvent.

Si les ministres de Charles X avaient été plus habiles ou moins naïfs dans leur confiance, ils auraient attendu le retour des troupes victorieuses de l'armée d'Afrique, avant de publier les Ordonnances ; au contraire, ils n'avaient pris aucune disposition de défense ; la garnison de Paris, qui comptait à peine 5.000 hommes, n'avait pas été renforcée ; pour comble d'imprévoyance, on n'avait pas rappelé les troupes des camps de Lunéville et de Saint-Omer ; enfin

les vivres et les munitions manquaient pour soutenir la lutte.

Rien ne témoigne davantage de l'inconscience des ministres signataires des Ordonnances, qui croyaient bien faire.

Ils n'en auraient pas moins été condamnés à mort, quelques mois plus tard, après jugement de la Chambre des Pairs, sans la fermeté du Roi Louis-Philippe qui y mit son opposition absolue.

Je reviens à juillet 1830. Le 26, à la nouvelle de l'émeute qui grondait à Paris, un de nos domestiques vint nous prendre, mon frère Alfred et moi, au collège pour nous emmener à Ris ; la voiture nous attendait à la barrière d'Enfer, n'ayant pu entrer dans Paris. Le quartier du Panthéon qu'il nous fallait traverser se couvrait de barricades, mais on y était relativement tranquille et la lutte, dont on entendait la canonnade, se concentrait dans le quartier de l'Hôtel de Ville, du Louvre et des Tuileries.

Je trouvai tout le monde à Ris dans de mortelles inquiétudes. Ma mère ne cachait pas sa frayeur ; elle ne pouvait oublier que l'auteur de ses jours et son aïeul, jetés en prison, n'avaient dû leur salut qu'à la mort de Robespierre.

D'autre part, mon père était trop attaché à la personne du Roi pour ne pas éprouver la plus plus profonde douleur et il se plaignait de ne

pouvoir être utile à une cause qu'il avait servie avec tant de zèle. Plus tard, il offrit à Charles X, réfugié en Angleterre, une part de sa fortune qu'il eût été heureux de voir accepter.

Je tiens d'une personne de ma connaissance qui s'était rendue à Frohsdorf, pour y présenter ses hommages à l'auguste exilé, qu'elle recueillit de la bouche de Charles X les éloges les plus flatteurs à l'adresse de ce fidèle et dévoué légitimiste. Mon père ne voulait jamais retourner aux Tuileries, malgré l'excellent accueil qui lui avait été fait au Palais-Royal par le duc d'Orléans, du temps de la Restauration.

Quant à ses fils, camarades de collège et amis des fils de Louis-Philippe, ils n'avaient pas les mêmes raisons d'abstention ; ils étaient de toutes les réceptions qui se donnaient, mais s'ils acceptaient, c'était plutôt par vive affection pour les jeunes princes que par intérêt ou ambition.

La Révolution de Juillet n'interrompit les études du collège que peu de jours ; nous fûmes donc renvoyés à Saint-Louis, Alfred et moi, pour les continuer.

La distribution des prix qui n'avait lieu, ainsi qu'à l'ordinaire, que le 17 août, se fit comme les autres années dans les mêmes formes, avec le même personnel, que sous le gouvernement qui venait de tomber.

Il n'y avait rien de changé dans l'Université, et nous allons voir bientôt l'*Alma mater*, au milieu des troubles qui marquèrent le début du nouveau règne, assurer, avec son calme et sa sérénité traditionnel, — profond contraste avec l'instabilité de la politique, — la continuation de ses errements.

CHAPITRE VII

AU COLLÈGE ROLLIN (1830-1833)

A la rentrée d'octobre 1830, je fus mis au collège Rollin qui était alors le plus en vogue, et où mon frère Alfred était déjà élève. Sa situation rue des Postes, sur la colline Sainte-Geneviève, au milieu de grands jardins, faisait que l'air y était plus salubre que rue d'Enfer. Il comprenait trois grands bâtiments occupés par autant de divisions.

J'étais en cinquième, cette année-là, et mon frère en sixième, il y remporta le prix de version latine au concours général de la Sorbonne.

Notre proviseur, le traducteur bien connu de Walter Scott, M. Defauconpret, exerçait une autorité qui se faisait à peine sentir tant elle était bienveillante et paternelle. Nous avions de bons professeurs, mais un seul se fit un nom, celui d'histoire naturelle, Valenciennes, devenu membre de l'Institut.

Un préfet des études et un sous-préfet assumaient la surveillance de chaque division. N'était-ce pas là déjà un indice de la multiplication des fonctionnaires qui s'est tant accrue depuis, dans toutes les branches de l'administration ?... Nos professeurs de mathématiques, de sciences, de langues étrangères étaient aussi plus nombreux qu'à Saint-Louis l'année précédente. La Révolution avait touché à l'enseignement comme à tout l'ancien état de choses.

Au cours des trois derniers mois de 1830, nos maîtres se montraient fort distraits par leur service de la garde nationale. Comme ils en étaient tous, ils venaient faire leur classe en uniforme et ceux qui portaient l'épaulette en étaient fiers comme des enfants. Ils s'absentaient souvent en raison des troubles fréquents du quartier, notamment lors du procès des ministres de Charles X, qui se jugeait à la Chambre des Pairs, au Luxembourg. C'était une époque de grande agitation dans Paris. Comment n'en aurions-nous pas ressenti le contrecoup ?

Aussi les élèves apportaient-ils, aux récréations, comme le reflet des opinions politiques de leurs parents, partagés entre les regrets du passé et l'acceptation plus ou moins volontaire du régime nouveau : mais cela sans passion.

Sous l'influence de la garde nationale, les établissements de l'Université avaient pris une allure toute militaire. Ce n'était plus la cloche mais le tambour qui appelait les élèves aux différents exercices ; nous marchions en rangs et au pas cadencé comme dans les casernes ; enfin la gymnastique, la natation, la danse, l'escrime et le bâton y étaient très encouragés, à l'exemple de ce qui se passe dans les Universités d'Angleterre.

Aussi ne doit-on pas s'étonner, avec ces mœurs martiales, que la discipline fût fort sévère et les punitions facilement octroyées. La plus pénible consistait à vous emprisonner dans une manière de guérite, d'un genre particulier : une planche vous y serrait la taille et ne laissait passer par une ouverture que les bras et les mains. Ainsi suppliciés, il nous fallait écrire des centaines et des centaines de vers. A part la perte de temps, qu'exigeait la confection de ces « pensums », et qu'il nous fallait rattraper, la position était des plus douloureuses, surtout l'hiver où nous restions des heures sans feu. C'était inhumain et barbare, à peine croyable à notre époque où les mœurs sont plus adoucies.

Signalons en revanche quelques améliorations de l'époque. Les dortoirs étaient devenus plus confortables ; sur un long corridor s'ou-

vraient, à droite et à gauche, des cellules renfermant chacune un lit, un bahut et une table de toilette. Les collégiens que nous étions goûtaient fort l'apparence de ce petit « chez soi ».

Les parents se connaissaient presque tous ; quand ils venaient voir leurs enfants, ils nous appelaient au parloir, mon frère et moi, par affection et pour donner de nos nouvelles à notre famille qui ne se donnait pas la peine de venir au collège.

CAMARADES DE ROLLIN

I

Les Gramont

Nous étions particulièrement bien avec les Gramont ; l'aîné, Agénor, est devenu ministre des Affaires Etrangères sous l'Empire ; son frère, Auguste, fut un général de division distingué. Leur père était le beau duc de Guiche, à cette époque lieutenant général, ancien aide de camp du dauphin. La duchesse nous invitait à des soirées chez son beau-père, le duc de Gramont, ancien commandant d'une des compagnies des gardes du corps qui avait pris son nom. Ayant servi, pendant l'émigration, dans les armées russes, à l'état-major de Souvarow, qui les commandait, il m'en parlait avec de longs détails. Le célèbre général russe vivait comme un barbare, n'avait aucun souci de la tenue mili-

taire, et se présentait à ses soldats en manches de chemise ; c'est ainsi qu'il les conduisait au combat. Qu'aurait dit le maréchal Castellane, si sévère pour la tenue d'ordonnance, qu'il en faisait le prix des succès en campagne ? Cependant j'ai pu constater moi-même, en Afrique, qu'on était bien débraillé après les longues expéditions, loin de toutes ressources.

II

Les La Rochefoucauld.

Les deux frères de La Rochefoucauld, François et Alfred, furent de ceux que je n'ai jamais cessé de voir, tant nous étions unis par les liens de la plus étroite amitié. L'aîné, devenu colonel, avait, avec une bravoure téméraire, un cœur d'or. Quant à son frère, officier d'artillerie, il s'est retiré du service de bonne heure.

Leur mère nous invitait à son château de Montmirail où l'on remarquait, dans le vestibule, une pièce de canon que le maréchal d'Estrées avait rapportée de la campagne de Hanovre et de sa victoire de Closter-Seven, au début de la guerre de Sept ans. C'était le grand-père de la duchesse, femme d'un esprit supérieur, qui a tenu avec distinction et succès le dernier salon du faubourg Saint-Germain ; j'avais l'honneur d'y être toujours accueilli avec une extrême bonté en souvenir du passé.

III
Les
de Maillé.

Au nombre de nos camarades se trouvaient aussi les deux frères de Maillé, avec lesquels j'ai continué les plus agréables relations. Ils étaient les fils du lieutenant général, aide de camp du roi, que j'allais souvent voir à son hôtel de la rue de Lille, attiré par le charme de sa conversation et la séduction de ses manières, empreintes de la plus haute distinction. Le duc aurait été, sans la suppression de la pairie héréditaire, un des membres les plus en faveur de la haute Assemblée.

Son frère Armand et moi, nous avons fait ensemble la campagne de 1840 en Afrique, et notre voisinage, à Paris, nous permettait de fréquentes visites. Arrivés à un âge avancé, nous avions pris l'habitude, ainsi qu'un autre de nos camarades de collège, le comte de Sabran-Pontevès, de nous appeler simplement : « 1816 » d'après l'année de notre naissance.

C'est aussi à Rollin que commença mon amitié avec les deux fils du maréchal Gérard : Cyrus et Maurice (l'aîné, entré dans la diplomatie, est mort jeune ; le second prit sa retraite comme colonel), amitié qui me valut le plus affectueux accueil à la Chancellerie de la Légion d'honneur. J'y avais déjà été reçu par le maréchal Macdonald, un ami de mon père, et qui ne

venait jamais voir son fils à Rollin sans nous faire demander.

Auguste de Talhouet était de ceux avec lesquels j'ai conservé les meilleures relations. Il fut ministre sous le second Empire dont la chute l'affligea tellement qu'il en perdit la raison.

Parmi mes camarades de Rollin, j'en compte cinq qui se sont fait un nom comme généraux : Fleury, Dubarrail, Montaigu, Gramont et mon frère Alfred. Quatre sont devenus colonels : Vicence, Gérard, La Rochefoucauld, d'Aillières ; un, amiral, le comte d'Osery, fils du général, beau-frère de Moreau.

Fleury, qui était de deux classes au-dessus de la mienne, était celui de tous dont la tenue était la plus soignée. Comme il n'y avait pas d'uniforme et que chacun s'habillait à son gré, il m'en imposait plus, avec sa mise recherchée, que plus tard, quand je le voyais en son bel uniforme de général couvert de décorations et de grands cordons.

Je citerai encore le comte Germain qui fut pair de France par hérédité, un arbitre des élégances du monde parisien ; Girod de l'Ain, fils du général ; Benjamin Delessert, Gérard, fils du peintre, et le colonel Vicence, qui, tous quatre, furent députés ; les deux derniers, du Calvados. Serrurier, fils du maréchal,

fut préfet ; Percheron, receveur général ; Gardanne, fils du général de l'Empire ; La Rochette, un de ceux qui remportèrent le plus de prix dans leurs classes, très mêlé, dans la suite, à l'organisation des Courses en France ; Roland-Gosselin, du monde de la finance ; enfin La Faulotte, Treillard, Cormenin, Beauffremont.

Mais j'en ai dit assez pour qu'on puisse juger du recrutement de Rollin qui comptait les noms les plus marquants, tous ayant fait honneur à celui qu'ils portaient.

CHAPITRE VIII

HOMMES ET CHOSES DU RÉGIME DE JUILLET

I

Alfred Tattet. Un cénacle romantique rue Grange-Batelière.

En 1831, du temps de mes études à Rollin, mon père habitait le bel hôtel Louis XVI de la rue Grange-Batelière qu'il avait depuis très longtemps vendu à M. de Lillers, ex-chambellan de Napoléon, et qu'avait acheté à son tour un honorable agent de change de la Restauration, M. Tattet. Son fils, doué d'une figure agréable, avait bien l'esprit de la jeunesse de 1830 dont il peut être considéré comme un représentant plein d'originalité. Ce bon voisin était intimement lié avec mes frères aînés qui, ayant terminé leurs études, vivaient à la maison, ils s'y voyaient journellement.

Très galant, du caractère le plus gai, le plus aimable, ami des lettres et les cultivant, il réunissait dans son appartement de garçon des jeunes gens appelés à se faire connaître dans l'avenir.

On y voyait son intime, Alfred de Musset, qui lui dédia une de ses poésies (une autre fut adressée à mon frère Edouard, son très affectionné voisin d'études à Henri IV); Victor Hugo ; Arvers, poète et auteur dramatique ; Emmanuel et Alfred Arago ; Roqueplan, journaliste et futur directeur de l'Opéra ; le poète Guttinguer, littérateur très goûté dans les salons, chaud partisan de l'idée romantique ; Emile de Girardin ; Romieu, journaliste dont l'esprit lui valut la préfecture de la Dordogne ; Sainte-Beuve ; Pelletan, publiciste éminent, fils du chev. Pelletan, membre de l'Institut, de l'Académie des Sciences, médecin du roi Charles X, qu'on ne pourrait croire, d'après leurs sentiments, grand-père et père du ministre de la Marine de 1905 ; le comte Germain, jeune pair de France par hérédité, qui amenait à ce petit cénacle Virginie Déjazet, son amie ; le comte d'Alton Shee, lui aussi pair de France, à 25 ans, et qui, vers la fin du règne de Louis-Philippe, fit étalage, à la Haute Assemblée, d'opinions ultra-démocratiques au grand scandale de ses collègues. Il eut un rôle actif dans toutes les agitations révolutionnaires de 1848.

Au charme littéraire de ces réunions s'ajoutait celui des belles voix. On y entendait entre

autres celle du prince de Belgiojoso qui partageait les opinions très libérales et les sentiments de la princesse dont les grâces et les mérites firent une femme très en vue sous la Monarchie de Juillet. Son salon était aussi rendez-vous le de célébrités littéraires et politiques.

Tous ces habitués des réunions d'Alfred Tattet, dont les œuvres inédites faisaient les frais, étaient, au fond, républicains et adeptes fanatiques de l'idée romantique. Mes frères, seuls, étaient royalistes, par éducation et par tradition de famille.

Je fus témoin, à la table de mon père, d'une discussion tout académique, mais violente et mordante cependant, avec Alfred Tattet, représentant le Romantisme. C'était un tournoi animé entre deux écoles. Je crois que la classique, — dont je suis un partisan, — triomphe de nos jours ; jamais ses grands auteurs n'ont été plus en faveur !

Parmi ces « jeunes Frances » qui venaient rue Grange-Batelière, Arvers s'était rendu célèbre par le beau sonnet, si connu, qu'il fit sous l'inspiration de sa passion pour la femme de Victor Hugo, amour tout platonique d'ailleurs.

Le grand poète en gardait rancune. Ne dédaignant pas le calembour, il dit, un jour où l'on parlait des pièces de l'amoureux : « Comment

veut-on qu'elles aient du succès, quand on s'appelle Arvers (à revers) ! » Mais bien entendu, en l'absence de l'auteur.

II

Alfred de Musset.

J'étais trop jeune pour être admis dans ce bureau d'esprit, mais curieux de voir ce qui s'y passait, je m'y faufilais sous le prétexte d'avoir à parler à mes frères. Je n'oublierai jamais la belle figure d'Alfred de Musset. Sa physionomie respirant l'intelligence, ses cheveux bouclés, sa barbe blonde encadrant un visage aux traits aimables et fins, rehaussaient l'éclat de sa belle jeunesse.

L'affection qu'il montrait pour mon frère Edouard, son ancien camarade et voisin d'études, le renom de l'auteur des *Caprices de Marianne* et de *Lorenzaccio,* œuvres romantiques sans doute, mais dont la poésie conservait quelque chose de l'art pur et de l'harmonie et de l'élégance des classiques, enfin sa jeunesse (car le poète n'était mon aîné que de six ans !) tout m'attirait à lui. Il n'avait pas encore donné les *Nuits ;* ce n'est que plus tard que je devais être capable de sentir et de goûter le grand poète de l'amour. J'aime à rappeler les beaux vers qu'il adressait à mon frère ; ils font partie de ses *Premières poésies :*

Tu te frappais le front en lisant Lamartine,
Edouard ; tu pâlissais comme un joueur maudit ;
Le frisson te prenait, et la foudre divine,
Tombant dans ta poitrine,
T'épouvantait toi-même en traversant ta nuit.

Ah ! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie,
C'est là qu'est la piété, la souffrance et l'amour ;
C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,
D'où les flots d'harmonie,
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.

Peut-être à ton insu déjà bouillonnent-elles
Ces laves de volcan dans les pleurs de tes yeux ?
Tu partiras bientôt avec les hirondelles,
Toi qui te sens des ailes
Lorsque tu vois passer un oiseau dans les cieux.

Ah ! tu sauras alors ce que vaut la paresse,
Sur les roseaux voisins tu voudras revenir.
Edouard ! Edouard ! Ton front est encor sans tristesse,
Ton cœur plein de jeunesse.
Ah ! Ne les frappe pas ! Ils n'auraient qu'à s'ouvrir.

Alfred de Musset venait à cette époque assez souvent à la table de mon père, où j'ai pu le voir plus à loisir que chez son ami Tattet. Je parlerai de lui avec plus de souvenirs personnels dans le deuxième volume de ces Mémoires. Avant le coup d'État du 2 décembre, je le rencontrais fréquemment dans le salon de la comtesse de Kalergi, fille du grand ministre Nesselrode.

Je me bornerai ici aux premières impressions qu'avait pu avoir du poète l'adolescent que j'étais.

III
Quelques souvenirs historiques

Dans ces simples récits, je ne vise pas à l'histoire et n'ai nullement l'intention de reprendre point par point les événements du règne de Louis-Philippe. Y serais-je entraîné par ce que j'ai vu ou entendu, que je me bornerais à quelques questions de détail, une magistrale étude ayant éclairé cette période, je veux parler de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet* de M. Thureau-Dangin, académicien, que j'ai le plaisir de connaître surtout par mes relations avec la famille de sa femme, fille du célèbre graveur Henriquel-Dupont.

Quant à la période de dix-huit mois environ que j'aborde, elle m'est particulièrement connue par les émeutes que j'ai vues de mes yeux ou par les témoignages authentiques d'hommes qui ont été mêlés à ces scènes révolutionnaires.

IV
Sac de l'Archevêché.

Sorti du collège, à l'occasion du carnaval, en février 1831, je fus témoin des troubles qui eurent pour prétexte une messe dite à Saint-Germain-l'Auxerrois, sur la demande de certaines personnalités légitimistes.

Le gouvernement y voyait une intention provocatrice, et cette malheureuse idée, que par-

tagea la défiance populaire, eut pour résultat d'échauffer au plus haut point les esprits ; on savait en effet que le Clergé et l'Archevêché de Paris étaient hostiles au gouvernement de Juillet. Le peuple, excité par des fauteurs de désordres, en vint à saccager l'Archevêché, et notamment la bibliothèque, jetant à la Seine, qui bordait le palais archiépiscopal d'alors, les volumes les plus rares et les plus précieux.

Les mêmes scènes de vandalisme devaient se reproduire sous la Commune, quand fut brûlée la bibliothèque du Louvre, elle aussi d'une valeur inestimable. Car tout mouvement révolutionnaire aboutit, en France, au pillage et à la destruction de nos trésors. Sacrilège imitation des incendiaires de Constantinople et d'Alexandrie ! Comme si rien ne devait durer en ce monde.

On doit s'étonner qu'un acte aussi criminel ait pu se produire, avec les forces militaires dont disposait le gouvernement. La police et son préfet, M. Odilon Barrot, — excellent homme d'ailleurs, mais plus fait pour la parole que pour l'action, — furent impardonnables d'avoir laissé le gouvernement dans l'ignorance de ce qui se tramait, puis des premiers désordres, car l'émeute offrait un caractère des plus menaçants, et le gouvernement lui-même, sans attendre ces

renseignements, aurait dû prendre les mesures nécessaires pour maintenir à tout prix l'ordre dans la ville. Au lieu de cela, la garde nationale, même, à défaut de troupes régulières, ne fut pas rassemblée, et la populace aurait pu, sans obstacle, se livrer à tous les excès.

A quelles incapacités, le plus souvent, n'a-t-on pas affaire ! ! ! Le trop grand nombre de places est un premier obstacle au bon fonctionnement de la chose publique ; de plus, elles sont accordées à la faveur. Il est vrai de dire que le système des examens, tel qu'il se pratique de nos jours, aurait donné pis encore. N'est-ce pas une fatalité ?

Le lendemain, je m'étais rendu en promenade sur la place du Carrousel, où je savais trouver le régiment de Hussards de Chartres ; il y était formé en bataille prêt à charger, bien qu'aucun émeutier ne se présentât. J'eus le plaisir de serrer la main à deux jeunes officiers que je connaissais : le comte Walewski et le vicomte Daru avec lesquels je me suis trouvé si souvent depuis.

De la terrasse des Tuileries où je continuai ma promenade, j'assistai au travail des mariniers, occupés à retirer des eaux de la Seine de nombreux in-folio, provenant de la bibliothèque archiépiscopale.

Mais ce n'était plus comme la veille ; ce jour-là, toute la garde nationale était sur pied, ainsi que l'armée ; aussi l'émeute se réduisait-elle à quelques rassemblements tumultueux, vociférant des cris et des airs révolutionnaires, sans toutefois rien entreprendre de violent.

V

La première de *Robert le Diable*.

Le troisième jour, l'état de désordre existait bien encore dans Paris, mais confondu avec le Carnaval, et les chants révolutionnaires se mêlaient à ceux des foules joyeuses. Depuis juillet 1830, la société parisienne s'habituait aux troubles et aux émeutes, sans se priver des plaisirs qui lui étaient offerts. C'était l'année où notre premier théâtre lyrique représentait *Robert le Diable* de Meyerbeer, dont on s'entretenait avec enthousiasme comme d'un événement faisant une utile diversion aux préoccupations politiques du jour. J'aurai l'occasion de reparler, à propos de l'Opéra et des artistes que j'ai connus, de l'interprétation de ce beau drame lyrique ainsi que de la série des chefs-d'œuvre d'un art si français qui ont immortalisé le nom de Meyerbeer. Les *Huguenots,* le *Prophète,* l'*Africaine,* pour ne citer que les plus connus, sont demandés à l'Opéra et écoutés avec un plaisir toujours nouveau par les vieux abonnés, qui, sans déprécier la musique plus

moderne et les écoles ayant une autre conception, ne craignent pas d'avouer leurs préférences pour un art qui joint à la grandeur le mérite de la simplicité. La simplicité, c'est là où il faut toujours en revenir, qu'il s'agisse d'œuvres littéraires, de peinture, de sculpture ou de musique !

C'était un autre air que nous entendions au collège : celui d'incessants rappels pour le rassemblement de la garde nationale dont tous nos maîtres faisaient partie. Si nos études s'en ressentaient, les élèves ne s'en plaignaient guère.

VI

Mort de Mme Bocher (juin 1831).

En juin, j'eus la douleur de perdre ma mère, femme d'un grand charme, très aimée dans le monde ; elle fut bien regrettée : elle était si bonne ! Les amis de cette maison dont elle avait su faire si longtemps les honneurs, ressentirent vivement sa perte.

M. Bouilly, l'auteur dramatique, notre proche parent, fit son éloge funèbre sur le tombeau de notre famille, au Père-Lachaise, devant une nombreuse assistance émue et recueillie.

Ce fut une cruelle affliction pour ceux qu'elle laissait. Ma sœur, qui avait une très belle chevelure, se la coupa entièrement pour la déposer dans le cercueil ; touchant

témoignage de tendresse d'une jeune femme qui tenait tant à cet ornement de sa beauté.

VII

Vacances de 1831 à Montmorency puis à Châtenay.

Tout le monde voulait nous avoir mon frère Alfred et moi, dans des familles amies pour le temps de nos vacances, et nous distraire ; notre profonde douleur d'ailleurs était partagée. Ce fut d'abord M^me^ Tattet, qui nous emmena dans sa jolie propriété de la vallée de Montmorency, toute proche de celle de M. Le Roux où nous passions souvent nos soirées. On m'y présentait le jeune fils comme un élève d'élite qui, à son collège, remportait tous les prix. Je ne pouvais avoir de meilleur modèle. Il s'essayait déjà à des œuvres poétiques qui dénotaient les plus heureuses dispositions.

Leur voisinage, permettant à ces deux familles de se voir souvent, amena naturellement le mariage de M^lle^ Emma Tattet avec le jeune Le Roux qui devint ministre et président du Corps Législatif, sous le second Empire. C'est de cette union, des mieux assorties, que naquit le digne sénateur actuel de la Vendée. La mort prématurée de son père fut cruellement ressentie par tous les siens et les nombreux amis de cette famille.

Nos vacances se terminèrent à Châtenay,

dans la maison de campagne, luxueusement installée, que possédait M. Roland-Gosselin, le riche financier, père d'un de nos meilleurs camarades de Rollin. La mère de notre ami nous traitait comme ses enfants. Il n'y avait pas de plaisirs qu'elle ne nous offrît : chevaux, voitures, promenades, réceptions, tous les jours.

Nous allions souvent faire un tour dans les bois de Verrières, où l'on s'arrêtait au château de M. Laffitte, frère du ministre. Il fut père de Charles Laffitte qui s'est distingué par sa suprême élégance et eut pour fille la belle marquise de Gallifet.

Après dîner, nous passâmes plus d'une fois nos soirées dans la famille de Lafaulotte qui séjournait aussi à Châtenay, dans une belle propriété où l'on excellait à procurer de l'agrément aux invités. Quand nous restions à la maison, le salon était animé d'une franche gaieté, grâce aux divertissements de toute sorte que nos jeunes imaginations savaient inventer.

Les invités que je rencontrais dans la famille Roland et dont ils faisaient partie, sont à citer, parce qu'ils ont, tous, sans exception, joué un rôle important au cours de leur existence, à commencer par le jeune Denormandie, qui devint préfet de la Seine, gouverneur de la Banque de France et sénateur ; les frères Saint-

Paul et Saincey ; l'aîné fut député sous l'Empire et beau-père du général Fleury ; les Saincey se sont fait un nom dans la Finance ; les trois frères Clappier, l'aîné, enseigne de vaisseau, se fit tuer dans un combat à Tahiti, les deux autres furent généraux. On voit de quelle élite étaient faites ces relations.

Les vacances finies, je rentrai à Rollin en quatrième. Le professeur de ma classe n'était pas un aigle, mais celui d'anglais était un serin. Il me priva d'une sortie, — notre seul plaisir, — parce que je ne pouvais pas lire ce qu'il avait écrit au tableau. Il était venu à ma place pour vérifier mes dires ; s'il put lire, c'est qu'il n'était pas myope comme moi. Une punition aussi imméritée me causa le plus grand chagrin : c'était la première injustice, elle me fut bien douloureuse ! ce ne devait pas être la seule de ma vie d'écolier ; on a souvent affaire à des médiocrités !

VIII

Le choléra de 1832.

En 1832, le choléra sévit soudain à Paris ; ce fut un désarroi général qui gagna bientôt notre collège ; la plupart des élèves étaient réclamés par leurs familles qui craignaient que l'insuffisance des soins n'y donnât prise à la maladie. Nous y restâmes, mon frère et moi, bien malgré nous, car on n'avait pas les mêmes appréhen-

sions à la maison ; nos parents, sans doute parce qu'ils avaient été les témoins de tant de catastrophes et de révolutions, jugeaient le le danger avec plus de calme et de sang-froid.

On sait comment Casimir-Périer, le grand ministre de la Monarchie, à la suite de ses visites aux cholériques des hôpitaux, fut la noble victime du fléau. Paris en fut consterné ; on avait tant de confiance en lui !

IX

Funérailles du général Lamarque.

A cette calamité succéda, à l'occasion des funérailles du général Lamarque, l'insurrection des 5 et 6 juin. Le hasard d'une sortie me permit de voir défiler sur le boulevard le cortège républicain, composé en partie de jeunes gens de la bourgeoisie. Emmanuel Arago marchait en tête et se distinguait parmi tous les autres par ses appels aux passants qu'il engageait, avec véhémence, à se joindre à lui. Son exaltation était extrême.

Mes deux frères, que j'accompagnais, s'en montraient désolés et surtout Edouard, en raison de son amitié avec le fils de l'illustre savant. Cela ne nuisit pas à leurs bons rapports. Les liens qui les unissaient se resserrèrent encore au Sénat, quand ils s'y trouvèrent collègues, tant sont chers et vivaces les souvenirs de jeunesse.

X

L'insurrection du cloître Saint-Merri.

Le soir du 6, comme je rentrais, c'étaient partout d'importants mouvements de troupes qui prenaient possession de leurs positions pour maintenir l'ordre pendant la nuit.

Le réveil fut terrible. Du collège nous entendions la forte canonnade qui provenait du cloître Saint-Merri ; l'armée se voyait réduite à en faire le siège, car de nombreux insurgés, et des plus résolus, s'y étaient retranchés, parmi lesquels on comptait plusieurs élèves de l'école polytechnique.

L'esprit d'opposition était traditionnel en cette turbulente école et on la voit figurer dans toutes nos révolutions. Ceux du cloître Saint-Merri, traduits devant un conseil de guerre, et condamnés à mort, ne durent leur grâce qu'à la magnanimité de Louis-Philippe que les journaux républicains n'en appelaient pas moins « tyran » dans leur évidente partialité. Le prétendu « tyran » estimait qu'il pourrait utiliser un jour, pour une meilleure cause, l'énergie que ces jeunes gens avaient, un instant, mal employée.

Je puis d'autant mieux en parler que j'ai intimement connu l'un d'eux, Coupvent des Bois, dont les opinions politiques se sont bien amendées dans la suite, et qui compta parmi nos meilleurs amiraux. Capitaine de frégate avant 30 ans, il avait mérité cet avancement exceptionnel par

sa conduite à Mogador, où le prince de Joinville le releva blessé sur le champ de bataille et le porta sur ses épaules à l'ambulance. Si le collégien que j'étais ne pouvait, derrière les barreaux de Rollin, que percevoir le bruit lointain de la mitraille, il devait entendre bien souvent, plus tard, le récit de cet épisode de guerre civile, de la bouche même d'un de ces insurgés dont les rues étroites du quartier Saint-Martin favorisèrent la résistance opiniâtre.

Coupvent des Bois était un caractère fier et indépendant qui ne voulait tenir son avancement que de ses services. Du temps où il était lieutenant de vaisseau, il fit, comme électeur du Pas-de-Calais, une visite à son député, M. François Delessert, qui lui demanda ce qu'il pourrait faire pour lui : « Mais, je ne désire rien, Monsieur ! lui fut-il répondu. Ma visite est une simple marque de déférence à mon honorable député. »

M. Delessert ne lui cacha pas son étonnement. « Eh bien ! jeune homme, lui dit-il, vous êtes le seul à m'avoir fait pareille réponse !... » Tant il est vrai que, sous le régime parlementaire, la plupart des électeurs n'attendent des députés que des avantages personnels, sans souci des intérêts généraux ! Aussi quel préjudice causé aux véritables intérêts du pays en obligeant ses

mandataires à répondre aux exigences de chacun !...

XI

L'affaire de la rue Transnonnain.

Je ne puis passer sous silence l'affaire de la rue Transnonnain que l'opinion républicaine a exploitée avec sa passion habituelle. Des insurgés, qui s'étaient retranchés dans une maison, déchargeaient leurs armes sur la troupe, puis se retiraient vivement des fenêtres. Ils causèrent ainsi des pertes sérieuses dans les rangs d'une compagnie d'infanterie massée près de là, qui ne pouvait, dans ces conditions, riposter avec efficacité ; aussi, pour en finir, et dans un moment d'exaspération bien naturelle, les soldats enfoncèrent les portes de la maison et passèrent au fil de la baïonnette tous ceux qui s'y trouvaient enfermés.

L'opposition s'empara de cette malheureuse affaire pour en forger une arme contre le gouvernement.

Le général Bugeaud, qui commandait les troupes, fut le plus vivement pris à partie, bien qu'il ne connût cette sanglante mêlée que par les rapports qui lui en furent faits après l'événement ; car un chef d'armée ne se mêle pas aux combattants ; il se tient dans un centre le plus souvent éloigné du lieu de l'action, d'où il fait donner ses ordres aux chefs de corps,

selon les besoins et par l'intermédiaire des officiers de son état-major.

L'opposition, en parlant comme elle le fit, soit à la Chambre, soit par la voie de la presse, donna la mesure de son esprit partial et de son manque absolu d'égards pour la vérité.

Le député Dulong, qui avait traité le général de « geôlier » et d'assassin, trouva la mort dans le duel qui s'ensuivit : ce fut comme un jugement de Dieu.

XII

La duchesse de Berry en Vendée.

Cette année 1832 était particulièrement désastreuse : au choléra, aux insurrections dans Paris, venait s'ajouter la guerre civile sur une vaste étendue du territoire français.

On sait que la duchesse de Berry, longtemps retenue par son beau-père, Charles X, débarqua la nuit sur les côtes de Provence. Elle s'était laissé abuser par ses partisans sur la fidélité des provinces légitimistes et les ressources qu'elles offraient, comme l'Empereur l'avait été avant elle par ceux qui désiraient son retour de l'Ile d'Elbe. Chevaleresque et avide de jouer dignement son rôle de chef de parti, la princesse ne fut secondée ni par le nombre, ni par les événements. Après une lutte héroïque et tenace, à laquelle furent mêlés les plus grands noms de la Vendée, elle succomba et fut surprise dans sa retraite

par la trahison de Deutz, l'un de ses propres agents, à qui M. Thiers, ministre de l'intérieur, fit donner le prix convenu de 500.000 francs. Ainsi devint prisonnière celle qui aurait pu monter sur le trône de France.

Le roi et la reine demandaient avec instances que leur propre nièce, si digne de tous les égards, fût immédiatement remise en liberté et ramenée en Sicile. Mais le ministre s'y opposa : s'obstinant dans son principe si souvent rappelé : « Le Roi règne mais ne gouverne pas », il faisait bon marché des volontés du trône, et sacrifiait tout à ce qu'il croyait être l'intérêt politique.

La princesse, enfermée au fort de Blaye, fut obligée d'avouer sa grossesse, fruit d'un mariage secret avec le comte italien Lucchesi Palli.

XIII
M. & Mme Thiers.

Si c'était une faute, il ne fallait pas, ne fût-ce que par respect pour la famille royale régnante, la rendre publique en racontant le fait comme il le fit, dans le *Moniteur officiel*. Aussi, cette politique de M. Thiers souleva-t-elle dans tous les rangs de la société une juste indignation. D'aucuns ne la lui ont jamais pardonnée, et je sais des amis de la famille Dosne qui rompirent avec elle de très anciennes relations.

Ma sœur les continua pourtant avec Mme Thiers et le hasard fit que je me trouvai à la maison quand la jeune femme vint lui faire sa visite de noces. Je la vois encore, toute séduisante de jeunesse, d'un visage charmant et coiffée d'un joli chapeau de peluche blanche de chez Herbaut.

Ce fut un mariage sans amour, mais qui satisfit l'ambition des parents de la jeune fille qui n'avait pas seize ans.

Je connais, à ce sujet, un détail que ma belle-sœur Edouard tenait de Marie-Amélie, qui l'aimait tendrement et prenait plaisir à causer avec celle qu'elle appelait familièrement par son prénom : « Aline ». Sa haute situation de ministre de l'intérieur fit inviter M. Thiers ainsi que sa femme à Compiègne, pendant un séjour qu'y fit la famille royale. Un appartement leur avait été réservé avec l'inscription « Pour » apposée sur la porte, ce qui, suivant l'ancienne étiquette des Cours, était le signe de la plus haute faveur pour les personnes qui étaient admises à séjourner aux châteaux royaux.

La Reine, sévère pour la tenue de sa maison, n'avait fait mettre qu'un lit dans l'appartement des Thiers, comme elle avait toujours fait pour tous ses invités. Mais Mme Thiers fut outrée de cet arrangement et s'emporta tellement qu'il

fallut en ajouter un autre, ce qui scandalisa fort la vertueuse reine.

Je parlerai en leur lieu, notamment dans le second volume de ces Mémoires, de mes relations avec le ministre de Louis-Philippe qui devint le premier des présidents de la 3e République...

Revenons à la duchesse de Berry.

C'est le général Bugeaud qui fut désigné pour l'accompagner au fort de Blaye, avec son aide de camp, Saint-Arnaud, le futur maréchal de France. Ces choix étaient des mieux conçus. Le général, homme de cœur et d'esprit, causeur des plus intéressants, sut plaire à la duchesse par sa simplicité et sa bonhomie, qualités des plus précieuses dans une circonstance aussi délicate. Quant à Saint-Arnaud, homme du monde accompli, esprit agréable et cultivé, il parvint, lui aussi, à charmer les loisirs de la princesse qui ne fut pas indifférente à la haute galanterie du jeune officier. C'est lui qui l'accompagna à Palerme où le vaisseau qui l'emportait arriva le 6 novembre.

Ce séjour en France de près de huit mois, avec peu d'espoir de succès, dès le début, fut marqué par de cruelles épreuves et bien imméritées.

XIV

L'hiver mondain de 1833.

L'hiver de 1833 fut très animé dans le monde : fêtes et plaisirs reprirent leur essor. La Providence, dans sa sagesse, n'a pas voulu que les douleurs et les chagrins fussent éternels.

La Comtesse de Thorigny.

Mon beau-frère, revenu d'Afrique en congé, enflammait nos jeunes imaginations, par les récits qu'il nous fit des premiers temps de la conquête.

De grands dîners furent donnés à ses frères d'armes, en congé comme lui. Sa jeune femme mettait à les recevoir toute la grâce et l'amabilité dont elle était douée. C'est ainsi que, plus tard, en Afrique et en Crimée, je retrouvai, parmi les officiers arrivés aux plus hauts grades, le plus affectueux accueil, en raison de ces souvenirs des réceptions de la rue Grange-Batelière.

Ma sœur donnait aussi tous les vendredis de petits bals suivis de soupers où les élégants de l'Opéra se rendaient après la représentation. Par les récits qui m'en ont été faits, je regrette bien de n'avoir pas été d'âge à prendre part à ces fêtes, comme à d'autres, dont on parlait beaucoup, telles que celles données dans son hôtel de la rue d'Anjou par la comtesse de Rumford. Avant d'épouser le savant de ce nom, elle avait été la femme de Lavoisier, victime de ce Gouvernement de la Terreur, qui, dans sa

rage sanguinaire, a privé le monde de précieuses découvertes de la science. Car l'illustre savant poussait l'héroïsme jusqu'à implorer seulement un sursis à son exécution pour achever les expériences qui promettaient les plus heureux résultats.

Le prince russe Tuffakin réunissait la société la plus aristocratique aux bals qu'il donnait à son hôtel du boulevard Montmartre. On n'en était plus à compter les fêtes éblouissantes du baron James de Rothschild ; les ambassades d'Angleterre, d'Autriche, de Belgique rivalisaient de frais pour leurs belles réceptions. Je ne parle pas des Tuileries qui donnaient l'exemple et s'ingéniaient à assurer à la nouvelle royauté le prestige des premières Cours d'Europe.

XV

Ancône et Anvers.

Cette année, où l'ordre intérieur de la France fut si troublé, eut lieu l'occupation d'Ancône par nos troupes, en février, comme protestation aux prétentions inacceptables de l'Autriche en Italie, — et en décembre, la prise de la citadelle d'Anvers, par le maréchal Gérard, succès qui allait mettre fin à notre intervention contre la Hollande, dans le jeune royaume de Belgique récemment séparé d'elle. Je cite Ancône et Anvers, parce que ces deux noms se rapportent

à des souvenirs personnels. J'aurai à parler plus tard du colonel Combes, qui prit possession au nom de la France de la ville italienne où j'aurais débuté, à ma sortie de Saint-Cyr, si l'occupation n'avait pas cessé.

Lors du siège de la grande forteresse de Hollande, je prenais part aux préoccupations de mes frères pour leurs chers princes, les ducs d'Orléans et de Nemours, sérieusement engagés dans ce siège, et à celles des fils du maréchal Gérard, mes meilleurs camarades de Rollin. Je ne parle pas de notre glorieuse expédition d'Afrique, qui, après la prise d'Alger, avait continué par l'occupation du littoral et allait se compliquer d'une lutte sérieuse contre Abd-el-Kader. L'opposition était donc bien injuste d'accuser le roi de vouloir « la paix à tout prix », c'est-à-dire sans honneur pour la France. Fallait-il, pour lui plaire, sacrifier la tranquillité de l'Europe ?

XVI

Vacances de 1832 à Sauvigny.

Nous passâmes nos vacances dans une jolie propriété à Sauvigny, près de Luzarches. Dans le voisinage, se trouvait le château de Champlâtreux. On m'y conduisit quelquefois en visite, ce qui me permit de connaître le comte Molé. Ses manières en imposaient et donnaient à cet homme d'Etat l'air de grand seigneur qu'il était. Louis-Philippe avait pour ce ministre, dont la

politique sage et modérée fut si heureuse pour la France, une véritable estime. En témoignage de ses sentiments, il accepta, ce qu'il ne fit pour personne, de passer une journée à Champlâtreux, en 1839, événement dont on parla beaucoup à l'époque.

A Sauvigny, mon oncle et ma tante Colbert s'établirent à demeure. Le général Kellermann, le comte Daure, M. Tourton, le capitaine Dejean y venaient souvent. Mon beau-frère nous avait quittés pour rejoindre son régiment d'Afrique ; les bulletins de l'armée, en dehors de ses lettres trop modestes, citaient son nom avec éloges.

XVII

Mon frère Gabriel et le duc d'Orléans.

Au cours de l'automne, mon frère Gabriel fut invité à Compiègne, par le duc d'Orléans qui commandait les troupes du camp. La grande affabilité du prince présidait aux brillantes fêtes offertes à ses invités : promenades dans cette admirable forêt de Compiègne et dans ses voisines de Pierrefonds et de Coucy, grands dîners, soirées, où étaient conviés les officiers du camp. Tout ce qui s'est fait de magnifique, sous Napoléon III, à Compiègne, n'a été que la répétition des splendeurs d'alors.

Le siège d'Anvers et une expédition en

Afrique avaient donné au prince royal un grand prestige, ce qui lui rendait facile son commandement du camp. Ces grandes manœuvres avaient un caractère sérieux. Elles mirent en relief les connaissances approfondies du prince dans l'art de la guerre, et furent d'un vif intérêt pour les nombreux étrangers venus pour y assister. L'usage s'en est toujours conservé : preuve de leur utilité.

CHAPITRE IX

A L'INSTITUTION LAVILLE (1833-1834)

I
L'institution Laville.

En octobre 1833, nous fûmes placés, mon frère Alfred et moi, dans une institution préparatoire aux écoles militaires, dirigée par M. Laville. La discipline y était sévère, l'instruction bien donnée, les sorties fort rares (une fois par mois). Les avantages matériels n'y manquaient pas : un potager, avec deux longues allées d'arbres, permettait une agréable promenade avec l'illusion d'être à la campagne, M. Laville avait réservé son jardin à nos récréations, grand agrément fort apprécié par nous.

Chaque élève avait sa chambre à part, mais sans bois de chauffage l'hiver, privation qui nous était sensible.

Nous retrouvions à l'institution la plupart de nos camarades de Saint-Louis et de Rollin ; cette rencontre s'explique : à cette époque, la carrière généralement adoptée pour les fils

de famille était celle des armes. L'institution Laville, qui était la plus en vogue pour la préparation aux concours, ne pouvait manquer de recevoir des élèves que j'ai déjà nommés. Nouvelle rencontre plus tard à Saint-Cyr et à l'armée, ce qui nous donnait des sentiments tout fraternels.

Nous avions d'excellents maîtres pour tous les cours ; celui de physique et de chimie, M. Lemire, ancien professeur des pages de Charles X, affichait les opinions les plus royalistes, d'ailleurs en rapport avec celles de presque tous mes camarades. Le fameux maître d'armes Lozès nous donnait des leçons d'escrime.

Les élèves prenaient leurs repas avec la famille Laville ; la table était meilleure et la tenue moins sévère qu'au collège.

II

Chez Mme de Chateaubriand.

Un simple mur mitoyen nous séparait de la propriété de Mme de Chateaubriand. Cette femme bienfaisante avait, dans un esprit de charité, employé sa fortune à la construction d'une maison de retraite pour les prêtres âgés. On y voyait une grande chapelle, ou plutôt une église. La chapelle de notre institution étant plus que modeste, nous avions obtenu la faveur d'assister à la célébration des offices chez la noble compagne de l'auteur du *Génie du Chris-*

tianisme. Quelques élèves musiciens étaient admis à se joindre à la maîtrise ; j'étais de ceux-là. Après l'office, M^me^ de Chateaubriand ne nous laissait pas partir sans nous retenir à déjeuner. Elle mettait le comble à ses attentions en nous servant elle-même. Le repas, qui se terminait par de la pâtisserie, du chocolat, des friandises, dénotait des attentions toutes maternelles.

Quant à Chateaubriand, il affectait la plus entière indifférence à notre présence ; il ne nous adressait pas la parole, comme si nous n'eussions pas été là à sa table. Je me suis trouvé plus tard, en sa présence, chez M^me^ Récamier, à l'Abbaye-aux-Bois ; jamais je n'ai entendu le son de sa voix. La tête souvent penchée sur son sein, il paraissait absorbé dans des pensées bien étrangères à ce qui se passait autour de lui. Sa belle figure, embellie encore par une longue et abondante chevelure, laissait deviner l'homme de génie, mais combien j'aurais désiré l'entendre parler !

Les visites chez M^me^ de Chateaubriand étaient nos seules distractions, car ne sortant qu'une fois par mois pour aller voir nos parents, ce qui se passait dans le monde nous était étranger.

III

Mariage d'Edouard Bocher, 1834.

Un événement heureux allait bientôt combler de joie ma famille : le mariage de mon frère Edouard avec M^lle^ de Laborde.

Mon frère, accompagné de ma sœur et de ma tante Colbert, nous amena sa fiancée à l'institution ; cette visite causa une vive émotion. Elle nous permit d'admirer la beauté et la grande distinction de celle qui devait lui faire une vie heureuse. Jamais union ne fut mieux assortie. En la voyant, on ne pouvait s'empêcher de lui appliquer le vers du poète : *Incessu patuit dea.*

Comme, dans l'institution, on était prévenu de cette visite, les élèves se mirent à la grille du jardin pour apercevoir au moins celle dont le mariage faisait déjà le sujet de toutes les conversations.

Devenue notre belle-sœur, elle revint nous voir, à l'institution, accompagnée de ses deux cousines germaines, M^lles^ de Montesquiou-Fezensac, mariées quelque temps après, l'une au comte de Flavigny, l'autre au comte Goyon, devenu, sous l'Empire, général de division et commandant le corps d'occupation à Rome.

Au mois d'avril 1834, le mariage fut célébré à la chapelle de la Chambre des Députés que le comte de Laborde habitait, comme questeur.

La cérémonie eut lieu à minuit. Vu l'exiguïté

de la chapelle, l'assistance fut peu nombreuse et composée uniquement de parents et d'amis intimes, tous portant des noms connus.

Le président Dupin et le duc de Fezensac, oncle de la fiancée, étaient ses témoins ; ceux de mon frère étaient le général Colbert et le comte Dillon, ses oncles.

Après la cérémonie, il y eut réception dans les salons de la questure où l'on admira de riches présents, en particulier ceux de la famille royale qui avait depuis longtemps pour la jeune épouse une grande affection.

IV

Le Président Dupin.

Je me rappelle les conversations très animées que je pus entendre autour de M. Dupin, au sujet des discussions de la Chambre et des troubles que l'on redoutait dans Paris ; en effet, il y en eut le lendemain même et de la plus grande gravité.

J'avais tellement entendu plaisanter, par les journaux, M. Dupin sur ses gros souliers, que je ne manquais pas de les regarder. Il était loin, en effet, d'avoir la chaussure d'une soirée élégante, mais il tenait à ses goûts et à ses habitudes de campagnard du Morvan. Son esprit était bien au-dessus de tous ces détails ; il n'en fut pas moins un président incomparable de nos assemblées parlementaires.

CHAPITRE X

COMTE DE THORIGNY

Cette même année 1834 nous a laissé un intéressant souvenir : la mission de mon beau-frère auprès d'Abd-el-Kader. Thorigny appartenait à une famille des plus honorables du Beaujolais. La passion des armes l'avait fait engager, à l'âge de seize ans, pour prendre part à la guerre qui, après la Bérésina, se continuait en Allemagne, en 1813. Il partit sans passer par l'instruction militaire, dont il n'avait pas besoin, du reste.

Au retour des Bourbons, ses opinions royalistes, qu'il tenait de sa famille, le firent entrer dans les gardes du corps de Louis XVIII ; il y fit parler de lui par ses nombreux duels avec d'anciens officiers de l'Empire. (Pouvait-il en être autrement entre ces frères ennemis ?) Il resta dans les gardes jusqu'à sa nomination de capitaine au 7^{e} régiment de chasseurs.

En janvier 1828, il épousa M^lle^ Nanine Bocher ; leur union fut heureuse mais devait être trop courte au gré des deux époux et des parents qui pouvaient juger de leurs sentiments si bien partagés. A la Révolution de Juillet, Thorigny ayant voulu donner sa démission, en fut détourné sur les vives insistances du duc d'Orléans auquel il dut sa prochaine nomination de chef d'escadron au 3^e^ régiment de chasseurs d'Afrique.

Il ne faisait que suivre en cela l'exemple de nombreux officiers peu partisans du Gouvernement nouveau, mais qui, cependant, demandaient à servir en Algérie pour y combattre et assurer notre nouvelle conquête. Ils y firent, pour la plupart, bonne figure, s'y distinguèrent, et arrivèrent aux plus hauts grades.

Thorigny, d'abord en garnison à Oran, se fit remarquer, en 1832-1833, dans les différentes phases de la lutte contre Abd-el-Kader, et son nom fut cité à tous les ordres du jour.

En 1834, il y eut un moment de trêve que l'on put croire durable. C'est alors que le général Desmichels, commandant la province d'Oran, confia à Thorigny une importante mission auprès du jeune et puissant émir de Mascara.

Je ne puis mieux faire que de publier ici le

rapport si intéressant qu'il a rédigé lui-même sur cet épisode de nos guerres d'Afrique.

RAPPORT de M. le Comte de Thorigny, chef d'escadron au 2e régiment des chasseurs d'Afrique, sur la mission qui lui a été confiée auprès d'Abd-el-Kader, Bey de Mascara, par le général Desmichels, commandant la division d'Oran.

Après une guerre opiniâtre et terrible qui avait duré plus de deux ans, Abd-el-Kader, fils de Meydin, descendant de la dernière famille qui a régné dans ce pays avant l'occupation des Turcs, convaincu de la supériorité des forces françaises et de l'inutilité de ses efforts, venait d'offrir la paix au général Desmichels, et pour preuve de sa bonne foi, lui avait renvoyé plusieurs prisonniers qui languissaient dans ses cachots depuis longtemps. Je fus choisi, après la conclusion de la paix, pour aller complimenter le Bey et lui porter des présents qui lui étaient offerts par le général Desmichels.

Le 11 mars, je partis d'Oran avec MM. de Forges, officier d'ordonnance, Busnach (le même qui fut chargé par M. le Maréchal Clauzel de la reddition d'Oran auprès du Bey Hassan) et de Mardoukai Amar, chef des Israélites.

L'Aga du Bey, Maoloud-Ben-Harrach, nous accompagnait avec une huitaine de cavaliers arabes. Après huit heures de marche, nous arrivâmes au camp sur le Sig et, à une certaine distance, nous

vîmes arriver au-devant de nous plusieurs chefs de tribus et une escorte d'honneur, chargés de nous mener près du Bey. Ma surprise fut grande, à l'aspect tout guerrier de cette multitude armée qui, soumise aux volontés d'un seul, ouvrait ses rangs avec respect devant un soldat français. J'admirais ces figures distinguées, alliage des Maures avec les Arabes leurs conquérants, ces tailles colossales, ces formes nerveuses, fruit de la liberté et d'une vie sauvage. J'admirais leurs coursiers, obéissant au moindre geste et prêts, comme eux, au premier signal d'alarme, à s'élancer dans la plaine, comme souvent ils l'avaient prouvé dans nos combats.

Arrivés dans la tente du Bey, il nous fit asseoir après nous avoir serré la main qu'il retira aussitôt pour éviter, — par égard pour nous, — le baiser d'usage, tandis que nos deux autres compagnons, formés aux habitudes du pays, la baisaient avec respect, prosternés à ses pieds.

Abd-el-Kader, âgé de 26 ans, est un très bel homme, ayant de la dignité et beaucoup de distinction dans ses manières. Il était vêtu comme les Arabes ; seulement la couleur de son burnous qui était d'un vert opaque, donnait de la singularité à son costume. Ce que je remarquai principalement, c'était une main digne d'être modelée et dont pourrait se glorifier un petit maître parisien.

« Votre voyage a été heureux, dit Abd-el-Kader, et je m'en réjouis ; je répondrai à la lettre de votre général et je le remercierai de ses riches présents. Je désire avec ardeur que l'alliance qui vient d'être conclue entre nous soit solide et durable. Demain, je

pars pour Mascara, vous viendrez avec moi, et là vous connaîtrez mes projets et mes espérances. Votre tente est prête, allez vous reposer des fatigues du voyage. »

Nous nous retirâmes, mais enchantés de partir le lendemain pour Mascara, voyage que le général m'avait autorisé à faire, si le Bey m'offrait de m'y conduire. Curieux de connaître l'intérieur du camp, je le parcourus en tous sens ; une plaine immense couverte de riches moissons et de gras pâturages nous montrait dans le lointain les innombrables troupeaux des Garabats. Rentrés dans notre tente, nous y trouvâmes un repas abondant, composé de kouskous et de viandes rôties accommodées avec des confitures ; nous avions, pour nous coucher, de nombreux tapis et des coussins. Tous les chefs vinrent nous y rendre visite.

Au point du jour, l'ordre du départ fut donné et le camp fut levé comme par enchantement. Toutes les tentes s'abaissèrent en même temps et furent placées sur les chameaux et les mules. Peu d'instants après, le convoi était en marche et, en moins d'une demi-heure, la petite armée d'Abd-el-Kader, composée à peu près de 3.000 chevaux, le suivit au son d'une musique guerrière qui nous précédait. Quatre nègres avaient amené le coursier du Bey. Il parut monter avec lenteur et nonchalance, mais une fois en selle, il fit bondir son cheval dans la plaine, et le lançant avec rapidité ou l'arrêtant tout à coup, il nous montra que, comme tous les chefs arabes, il était cavalier accompli. Pendant la chaleur du jour, un de ses officiers portait un parasol en drap d'or au-

dessus de sa tête, pour le préserver de l'ardeur du soleil, et en signe d'allégresse de nombreuses salves de mousqueterie se faisaient entendre à l'avant-garde. Lorsque le terrain le permettait, les Arabes marchaient sur des files de cinquante à soixante hommes et de nombreux Chiaoux (gendarmes du Bey) veillaient à ce que l'ordre de la marche ne fût pas troublé. Un Arabe qui, malgré les ordres donnés, se trouva sur notre route, fut à l'instant saisi par eux et grièvement blessé de deux coups de yatagan. Les tribus éloignées furent renvoyées et bientôt nous ne vîmes plus autour de nous que le contingent de Mascara, entourant les sept étendards d'Abd-el-Kader ; la route était égayée par des chanteurs, des danseurs et même des gladiateurs, armés de petits sabres et de boucliers.

Notre journée de marche ne fut pas longue, cinq heures seulement, et nous parvînmes sur les bords de Ouad-el-Hammann, rivière plus large que le Sig, et près de laquelle était assis le camp.

Kalifa, chef de la tribu des Garabats, l'Arabe le plus féroce de ces contrées, s'adoucit en notre faveur et nous accablait de prévenances, enchanté qu'il était de la bonne réception qui lui avait été faite à Oran par le général Desmichels.

Abd-el-Kader nous reçut avec une grande affabilité ; il parut très content de l'arrivée d'un chirurgien-major, M. Collin, envoyé par le général pour donner ses soins à un Arabe malade auquel s'intéressait vivement le Bey. Quand je lui parlai d'une entrevue avec le général : « Sans doute, dit-il ; c'est mon plus grand désir, et dès que mes projets de vengeance sur

quelque tribu de Tlemcen seront exécutés, je veux que, certain de ma parole, votre général soit convaincu de ma sincérité et qu'il comprenne que c'est sur son alliance que je veux établir et appuyer ma domination dans le pays, la faire tourner ensuite au profit de cette union. » A chaque audience, on commence par prendre du café, mais on ne fume jamais devant le Bey.

Le lendemain matin, nous nous dirigeâmes vers Mascara, dont le Bey était absent depuis 42 jours. La route offre ici plus de difficultés et ne permettrait point le passage de pièces attelées. Ce qui nous fit sentir plus vivement la nécessité des pièces de montagne portées à dos de mulet. Plusieurs montagnes défendent l'approche dé Mascara ; la dernière très élevée et très escarpée demande deux heures pour être gravie. Au revers, nous aperçûmes la ville, ses blanches maisons et ses minarets. Elle domine une vaste plaine très bien cultivée. Quatre coups de canon annoncèrent l'arrivée du Bey, et aussitôt toute la population, se précipitant au-devant de nous, salua son sultan des plus vives acclamations ; quatre ou cinq cents cavaliers, arrivant au galop, déchargèrent leurs armes devant le front de notre marche, et vinrent se ranger ensuite à la queue de la colonne. L'entrée se fit au milieu des cris de la multitude, des sons de la musique guerrière, qui redoublait d'ardeur, et de la fusillade des cavaliers qui arrivaient de toutes parts. Nous fûmes installés dans une assez jolie maison appartenant au Bey, et là, recueillant mes souvenirs, j'adressai au général Desmichels une petite relation de notre itinéraire. Mon premier soin,

le lendemain, fut de parcourir la ville, mais il était difficile de se frayer un passage dans ces rues étroites où la foule se pressait pour examiner des « Roumis » (c'est ainsi qu'ils appellent les chrétiens) stupide d'étonnement de voir des officiers français armés, parcourant les rues d'une ville pure jusqu'alors, selon eux, de toute souillure chrétienne ; les Chiaoux nous furent alors d'un grand secours, écartant à coups de bâton les indiscrets qui nous approchaient de trop près.

La ville me fit l'effet d'un grand couvent où des moines, vêtus de burnous avec des capuchons noirs ou bleus, se croisaient en tous sens. Seulement, leur aspect sauvage, leurs yeux brillants annonçaient tout autre chose que des idées monastiques. Elle renferme une population de 5 à 6.000 âmes ; quelques boutiques, tenues par des Maures et des Juifs, sont assez bien fournies ; des cafés et un marché toujours bien approvisionné et fréquenté par des Bédouins de la Montagne sont les seules ressources que la ville m'a paru offrir. Les femmes arabes sortent peu et seulement pour aller au bain : mais le docteur, notre compagnon, en a vu de fort jolies, entre autres la sœur du Bey.

J'avais le plus grand désir d'examiner en détail les fortifications de la ville ; mais les nombreuses visites qui nous furent faites ne m'en laissèrent pas le temps et je dus m'en rapporter à ce que j'avais vu en passant. Quinze pièces de canon défendent la ville, mais la plupart en mauvais état ne feraient sans doute feu qu'une fois et au grand préjudice des servants, tant les affûts sont mauvais. Nous avions pu en juger

d'ailleurs par les deux pièces de campagne qui avaient servi dans son expédition l'armée d'Abd-el-Kader. Deux mules attelées à la file l'une de l'autre les traînaient ; les roues très rapprochées permettent de passer partout. Quatre pièces protègent la maison du Bey.

Notre dernière entrevue avec le Bey fut longue et intéressante ; je parlai de l'argent de France, refusé dans nos marchés par les Arabes ; les trésoriers appelés dirent que l'argent d'Espagne était meilleur et plus pur.

La discussion fut assez vive ; mais, tout à coup, le Bey se prononça et pour nous prouver, dit-il, « son désir de plaire à notre général », il déclara que l'argent de France serait reçu dans toute la province. Le Bey nous adressa ensuite de nombreuses questions sur l'état de la France, l'organisation de son armée et sur sa religion. Un marabout, témoin de cette entrevue, nous demanda si les prêtres français avaient été consultés pour la conclusion de la paix et parut fort scandalisé de notre réponse négative. Cette question amena un sourire sur les lèvres du Bey ; des papiers étaient dans sa main : « Tous vos officiers savent lire et écrire? — Oui, sans doute, ai-je répondu et aussi les sous-officiers et une grande partie des soldats. » Il en parut surpris.

Lui parlant d'une lettre que je venais de recevoir sur des bruits que des fanatiques faisaient courir dans le pays : « J'ai été à la Mecque, dit-il, j'ai vu le tombeau du prophète, et ma parole est sacrée. Je compte de même sur celle de votre général, et l'on me dirait aujourd'hui qu'il marche pour me combattre,

que je ne le croirais pas et je m'avancerais sans défense au-devant de lui. » Charmé de son air de bonne foi et de sincérité, je lui demandai la permission de l'accompagner dans son expédition de Tlemcen et il me dit qu'avec l'approbation de mon chef, il m'emmènerait avec plaisir et qu'il était reconnaissant de ma confiance.

« Quant aux bruits, ajouta-t-il, que quelques chefs, jaloux de mon alliance avec les Français, cherchent à semer et qui pourraient me nuire dans l'esprit de votre général, qu'il les méprise ; je connaîtrai les coupables et ils seront punis.

« Un de mes officiers les plus chers vous accompagnera à Oran et y séjournera pour veiller aux intérêts de mes sujets. C'est un homme riche, influent et qui saura se faire obéir.

« Une nouvelle désagréable et qui, sans doute, affligera votre général, m'est parvenue d'Alger. Un troupeau français a été enlevé dans la plaine de la Mitidja par les Arabes ; mais bientôt mon glaive pourra réprimer cet abus et votre gouvernement n'aura plus à se plaindre de semblables désordres. Une autre crainte m'agite aussi. Des soldats d'Oran ne craignent pas de s'aventurer fort loin de la ville : un officier a même été vu chassant au delà du lac. Priez votre général de s'opposer à des courses qui pourraient leur devenir funestes, car je ne puis répondre qu'il ne se trouve pas quelque Arabe mal intentionné et mon chagrin serait vif d'apprendre un malheur que ne pourrait réparer le châtiment le plus sévère. Bientôt vous saurez quel est le pouvoir d'Abd-el-Kader, et avant peu des tribus placées sous le canon

de votre place vous répondront de la fidélité des autres et fourniront abondamment aux besoins de votre marché.

« Allez, retournez dans vos murailles et dites à votre général ce que vous avez vu à votre retour. »

Ces dernières paroles nous intriguèrent et je n'en sus la solution que lorsque sur la route déserte que nous avions parcourue en allant, nous trouvâmes, avec étonnement, de nombreuses tribus sous leurs tentes et faisant paître d'innombrables troupeaux.

Là, nous reconnûmes le pouvoir du Bey qui, par sa seule volonté, avait fait émigrer ces nombreux douars, voulant nous surprendre par un changement aussi rapide ; nous fûmes coucher chez nos plus cruels ennemis, les féroces Garabats, dont l'hospitalité touchante et les petits soins à notre égard nous firent oublier les anciens actes de cruauté.

Le lendemain, je rentrai à Oran, fier d'être le premier Français qui eût pénétré dans cette mystérieuse Afrique et heureux d'avoir réussi dans cette mission dont m'avait honoré la confiance de notre général.

Oran, le 1^er^ avril 1834.

A la suite de cette mission si heureusement terminée, Abd-el-Kader remit à Thorigny pour sa femme une très riche écharpe de soie et une longue chaîne d'or du plus beau travail mauresque, objets précieux qui sont conservés dans ma famille. Touché de l'attention, mon beau-

frère envoya au Bey une montre en or, de chez Oudin, l'horloger en vogue (dont la maison conserve la même renommée).

Pour moi, j'ai eu l'occasion de voir Abd-el-Kader au temps de son exil en France à Amboise ; et j'ai pu remarquer la beauté de sa figure, sa dignité et la façon dont il portait le costume arabe. Il fut fidèle à l'amitié reconnaissante qu'il portait à la France où il reçut une généreuse hospitalité.

Quelque temps après son retour de Mascara, Thorigny obtint un congé de retour en France pour y revoir sa femme qui l'attendait depuis longtemps ; c'est alors que se donnaient rue Grange-Batelière de grands dîners où étaient réunis des officiers de l'armée d'Afrique que mon beau-frère y avait connus et qui étaient en congé comme lui ; je les ai vus plus tard en visites, à mes sorties du collège. Je me rappelle Bugeaud, le colonel Randon, du régiment de mon beau-frère, qui devint maréchal de France, Lamoricière, le commandant Moris, futur général en chef de la cavalerie, en Crimée.

C'est à l'expédition de Constantine que Thorigny eut l'occasion de montrer son caractère vraiment militaire et sa valeur. Il fut cité avec le commandant Changarnier pour avoir sauvé l'armée dans cette périlleuse retraite, et en 1836

ils furent récompensés, Thorigny par le commandement du régiment de Spahis d'Oran et Changarnier par le grade de lieutenant-colonel.

Nous eûmes le malheur de perdre mon beau-frère l'année suivante à la suite des fièvres qu'il avait contractées dans les premiers temps de la campagne et dont aucun remède n'avait pu venir à bout.

Thorigny ne désirait rien tant que satisfaire l'orgueil bien légitime, d'ailleurs, de sa femme, ambition que devaient justifier les brillants états de service du soldat d'Afrique.

Un jour, au château de Mello, où nous étions, les comtesses de Bondy et Siméon, deux intimes de ma sœur, vantaient leur titre de « préfètes » et les avantages qu'elles trouvaient aux honneurs de cette haute situation.

« Crois-tu, Charles, — me dit-il, — que je ne donnerai pas bientôt à Nanine une situation équivalente à celles de ses amies ? Le maréchal de camp correspond, dans la hiérarchie, au préfet. Il me semble que j'en approche. »

Espoir trompé par sa mort prématurée qui nous plongea dans la plus profonde affliction !

Ses traits nous ont été conservés par le beau portrait que fit de lui Horace Vernet dont la femme était une amie de ma mère. J'aurai l'occasion de parler de nouveau du célèbre peintre

que je revis en 1854 et 1855 à l'armée d'Orient. Il s'y était fait attacher par goût militaire autant que pour son art et dépendait de l'Etat-major de Saint-Arnaud : la vie militaire n'était pas nouvelle pour lui qui avait été déjà colonel dans la garde nationale.

Horace Vernet eut aussi la douleur de perdre, dans tout l'éclat de la jeunesse, sa fille, d'une beauté et d'une distinction séduisantes, qui avait épousé le grand peintre Paul Delaroche : cette mort fut comme celle de Thorigny — un sujet de douleur et des plus vifs regrets dans le monde où la gracieuse jeune femme était adorée.

CHAPITRE XI

SÉJOURS DE VACANCES (1834-1835)
CHEZ LE PROFESSEUR GUÉRARD (1836)

I
Vacances de 1834 à Villeroy.

Nos vacances de 1834 se passèrent au château de Villeroy, loué au marquis de Boissy ; la famille de Laborde y était presque au complet, mais c'était surtout la gracieuse et belle M^lle^ Mathilde Laborde qui faisait le charme de ce magnifique séjour.

Les généraux Colbert, Bourke, Kellermann, MM. de Norvins, Morny, Lionel de Rothschild, Sannegon (un élégant de ce temps-là), vinrent se joindre aux hôtes du château déjà très nombreux.

Les journées se passaient à faire des promenades en voiture et des visites de voisinage ; à moins que de grandes chasses ne fussent offertes aux invités dans ce pays des plus giboyeux, où de vieux chasseurs retrouvaient l'ardeur de

la jeunesse. La musique et la danse terminaient nos soirées.

Nous n'avions pourtant pas, mon frère et moi, l'entière disposition de nos vacances ; sous prétexte de ne pas nous laisser perdre notre temps, on faisait venir du collège de Juilly un professeur qui nous donnait des leçons de mathématiques, ce qui, à vrai dire, nous en ôtait le goût, bien loin d'avancer nos études.

II

Naissance de mon neveu Emmanuel.

Au mois de janvier 1835, ma belle-sœur Edouard mit au monde un fils, qu'on appela Emmanuel. Il devint capitaine d'Etat-major, fit presque toutes les campagnes de l'Empire (Afrique, Italie, expédition de Rome, Metz), et démissionna après la guerre de 1870, quand son beau-père, le général de division Pajol, dont il était aide de camp, passa dans le cadre de réserve. Il employa dès lors son inactivité à se distraire par les beaux-arts où il excelle.

Edouard était déjà auditeur au Conseil d'Etat, faveur qu'il devait surtout à ses brillantes études universitaires. Il n'avait pas 24 ans quand il fut nommé sous-préfet d'Etampes, et il paraissait si jeune que le chef de bureau qui le reçut à la préfecture s'y trompa et lui demanda naïvement si l'on aurait bientôt l'honneur de recevoir son père.

III

Vacances de 1835 en Touraine au château de Villandry

En août et septembre 1835, heureux séjour au château de Villandry. C'est l'un des plus beaux de cette Touraine qui garde son admirable parure des plus purs joyaux de la Renaissance : Chambord, Amboise, Chenonceaux. Nos rois de France avaient eu le goût de choisir ce riant pays : ils ne pouvaient trouver cadre convenant mieux à la merveilleuse architecture du temps.

Villandry, situé à 5 lieues de Tours, présente à l'arrivée un grand portique donnant sur une cour spacieuse qui encadre les bâtiments d'habitation. Ce qui fait surtout l'agrément de cette magnifique demeure, c'est la grande terrasse qui domine la route et d'où la vue se repose au loin sur la verte vallée du Cher : c'était là que se tenaient le plus volontiers les habitants du château, cela valait pour eux toutes les promenades.

Le roi Jérôme avait été le possesseur de ce beau domaine ; à la chute de l'Empereur, le château, mis en vente, fut acheté par le baron Hainguerlot, le riche financier du Directoire. Il y continua les fastueuses réceptions du temps passé. Deux femmes du plus grand mérite en faisaient les honneurs avec une grâce séduisante : c'étaient la fille et la belle-fille du baron, dont l'une avait épousé M. de Vatry, parisien bien connu, l'autre était une fille du maréchal duc de Reggio.

Les intimes de cette famille y avaient été seuls invités : mon père, ma sœur, très liée avec les deux maîtresses de maison, le général Colbert et ma tante, tendre amie de M^me^ Hainguerlot, le général de Sparre et sa femme dont la beauté, le grand talent de cantatrice avaient fait une célébrité, le général Ornano commandant la division territoriale de Tours, et les aides de camp de ces deux généraux.

Avec les invités du voisinage, l'heure des repas réunissait, suivant les traditions, un nombre imposant de convives.

Quant à M. de Vatry, sans faire mauvais ménage avec sa femme, il ne goûtait guère la vie de campagne et, comme certains Parisiens que j'ai connus, il préférait passer la plus grande partie de l'été à Paris où le retenait l'Opéra, car il en était l'habitué le plus assidu.

Le général Ornano avait un fils qui devint, plus tard, député de l'Orne et qui était, pour le moment, attaché à notre légation de Dresde où mon frère aîné remplissait, par intérim, les fonctions de secrétaire. Le jeune Ornano nous en donnait des nouvelles et il ne cachait pas leur désir commun de revenir en France, pour le peu d'intérêt que présentait, selon eux, ce poste diplomatique.

Mais les nouvelles les plus intéressantes nous

venaient d'Afrique, par les lettres que ma sœur recevait de son mari.

On se rendait quelquefois au château d'Azay-le-Rideau qui appartenait au marquis de Biancourt, parent du général Colbert ; son fils fut un des élégants de son époque, comme son petit-fils est encore un des membres distingués et des plus aimés du Jockey-Club actuel.

La chasse faisait aussi notre joie et surtout la chasse au marais ; je m'y livrais avec d'autant plus d'entrain, que le gibier, très abondant, ne laissait pas refroidir l'intérêt de ce passionnant divertissement.

En un mot, on menait grande et agréable existence.

IV

Chez le professeur Guérard.

Après ces vacances, je fus confié au soin de M. Guérard, professeur très capable et le plus désiré pour la préparation aux écoles militaires. Il avait donné des leçons de mathématiques aux fils du roi Louis-Philippe, qui lui en avaient conservé une affection toute particulière et l'admettaient dans leur intimité. Sept ans plus tard, celui que de longues relations lui avaient rendu particulièrement affectionné, le duc d'Orléans, se faisait une fête de déjeuner avec le maître aimé, le matin même du funeste jour où il fut enlevé à l'amour de la France et des

siens. Nous n'étions que deux en pension chez M. Guérard ; il acceptait très peu d'élèves à son cours et limitait encore plus le nombre de ses pensionnaires.

Mon frère Edouard, à sa sortie du collège, avait passé une année sous sa direction avec Morny. De là datait leur étroite liaison. Le jeune Morny venait très souvent nous voir, à la maison. Sa gaieté communicative nous faisait passer de bons moments. On ne pouvait avoir plus d'esprit !

De profonds dissentiments n'altérèrent jamais l'affection des deux étudiants. Pour moi, j'ai été invité à toutes les fêtes intimes de la Présidence du Corps Législatif : le duc de Morny n'avait pas oublié le frère de son ami. Après le coup d'Etat, il vint offrir à Edouard, de la part du prince Louis, la présidence du Conseil des Ministres, avec carte blanche. C'était une proposition flatteuse, sans doute, mais que ne pouvait accepter le partisan avéré des d'Orléans.

J'ai eu pour camarades, chez l'éminent professeur, les deux frères François et Alfred de la Rochefoucauld, les deux fils du maréchal Gérard, Cyrus et Maurice, les deux frères Labriffe, Charles Oudinot (fils du maréchal) ; enfin de Noé, le caricaturiste, un original que

je revis souvent plus tard : il aimait à porter dans ses bras son petit chien qui ne le quittait jamais.

V
Les cours à Saint-Louis.

Matin et soir, je me rendais au collège Saint-Louis, pour y suivre les classes de mathématiques et de littérature française ; je m'y suis trouvé avec Decazes, fils du duc, qui devint ministre des Affaires étrangères sous la République, et avec Talleyrand, le futur ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg et sénateur de l'Empire. J'ai entretenu avec eux, jusqu'à la fin, d'étroites relations. Le jeune duc Decazes d'aujourd'hui s'est fait un nom par son caractère chevaleresque et le courage qu'il a montré dans une entreprise maritime des plus périlleuses. Il est le zélé promoteur d'une méthode de navigation maritime en canots-automobiles appelée à rendre de véritables services.

Les excellentes leçons de M. Guérard me firent obtenir à Saint-Louis le premier prix de mathématiques, ce qui contribua à mon admission à Saint-Cyr.

VI
Vacances au château de Montataire.

Les vacances venues, je pars pour Montataire, château situé sur une hauteur dominant la gare de Creil et que mon père avait loué, pour y réunir sa nombreuse famille.

Nous étions au grand complet ; Thorigny revenait d'Afrique en congé ; le général Colbert et ma tante étaient de retour du camp de Compiègne ; mon frère Edouard avec sa jeune femme vinrent d'Etampes. La table comprenait onze personnes des nôtres sans compter les invités de Paris et ceux du voisinage.

Nous avions pour voisin de campagne le maréchal Gérard, grand chancelier de la Légion d'honneur ; il venait, quelquefois, nous voir avec ses deux fils : Cyrus et Maurice qui étaient mes meilleurs camarades de Rollin. L'accueil que nous recevions, mon frère et moi, à la Chancellerie, était paternel. Je me souviens qu'à un déjeuner de la maison, le Maréchal ne prit qu'une tasse de lait, c'était son seul repas jusqu'au dîner.

Un autre chancelier, le maréchal Macdonald, ne venait jamais voir son fils au collège Rollin, sans nous demander en même temps que lui. J'ai pu connaître, sans exception, tous les grands chanceliers de la Légion d'honneur qui se sont succédé dans cette haute charge, de la Restauration à la République, jusqu'au duc d'Auerstædt qui s'en est retiré volontairement pour les causes les plus honorables. Je puis dire que j'ai été l'un des familiers du palais que tant de célébrités de l'armée ont habité. Celle qui

m'y a le plus attiré était le maréchal duc de Malakoff, dont je parlerai plus tard.

A Montataire, nous nous trouvions dans le voisinage du château de Mello : les visites entre les deux propriétés étaient continuelles ; il s'en suivait les plus intimes relations de famille. Parmi d'autres voisins, nous voyions souvent le comte de Saint-Cricq, ancien ministre de Charles X, le baron Pierlot, son parent, oncle et tuteur du baron de la Rochette, un de mes camarades de Rollin, qui se distingua aux distributions des prix. Ils habitaient Creil, près de l'importante fabrique de faïence, dont ils étaient les propriétaires.

VII

1er siège de Constantine.

En 1836, un événement vint attrister la France entière, et causa la plus profonde émotion.

On avait décidé de s'emparer de la ville de Constantine, alors au pouvoir des Turcs et du bey Achmet.

Le maréchal Clauzel commandait l'expédition et le Gouvernement suivant le désir du roi, lui avait adjoint le duc de Nemours qui sollicitait cette faveur. Des renseignements mal contrôlés avaient fait croire au maréchal que la ville était disposée à se soumettre.

De là, le peu de soin qu'il prit de se procurer

tout ce qu'il faut pour un siège. Constantine fut en vain attaquée et l'insuccès se compliqua d'un hiver exceptionnellement rigoureux. La neige qui tombait sans interruption rendait la retraite désastreuse, les chemins étaient impraticables et la marche de nos soldats des plus pénibles ; on dut, faute de moyens de transport, abandonner les blessés et une partie du matériel de siège.

Les Arabes, profitant de notre cruelle détresse, nous harcelaient par de continuelles escarmouches, qui causaient de grandes pertes dans nos rangs ?

C'est dans l'un de ces combats journaliers que le chef de bataillon Changarnier s'illustra par son héroïque conduite. Je l'ai beaucoup connu, comme j'aurai l'occasion de le dire dans la campagne de 1840. Je rappellerai la belle parole qu'il tint à son monde, dans cette malheureuse retraite ; se trouvant vivement assailli par la cavalerie ennemie, il forma son bataillon en carré et, se tenant au centre, s'écria : « Soldats, nous sommes 300 contre 3.000 Arabes ; la partie est égale, marchons ! » Son carré ne fut pas entamé et ses feux bien dirigés maintinrent les Arabes à distance.

Ce trait de courage et de sang-froid fut, pour le futur général, le prélude de sa brillante carrière.

Dans le rapport officiel du maréchal Clauzel le chef d'escadron de Thorigny est également cité au même titre que le commandant Changarnier, pour avoir contribué par de fréquentes et courageuses charges de ses chasseurs d'Afrique à refouler les Arabes qui, sans cesse, inquiétaient notre colonne et en ralentissaient la marche.

Ces sept jours de souffrances et de continuelles alertes rappelaient, quoique dans de moindres proportions, la retraite de Russie. C'est là que vingt-quatre ans auparavant, à la tête de sa brigade de cavalerie, le général Colbert s'était illustré, et, malgré ses 62 ans, il voulut encore, en cette nouvelle expédition hasardeuse, suivre le duc de Nemours, dont il était l'aide de camp ou plutôt le Mentor. Les hommes de ce temps n'avaient vraiment pas d'âge quand on parlait de combattre !

A l'issue de la campagne, Changarnier et Thorigny obtinrent de l'avancement bien mérité.

L'année d'après, l'insuccès de cette expédition fut heureusement réparé, et ce fut un des plus beaux exploits de l'armée d'Afrique.

VIII

L'Obélisque.

Cependant j'avais été admis à Saint-Cyr. Peu de jours avant mon entrée à l'Ecole, j'assistai des fenêtres du ministre de la marine,

l'amiral Duperré, à la mise en place de l'obélisque de Louqsor. Le beau péristyle de Gabriel était tendu de velours rouge à glands et crépines d'or, pour recevoir la famille royale ; car Louis-Philippe prenait le plus grand intérêt à l'installation du monolithe égyptien.

Ce précieux vestige de l'époque des Pharaons avait été embarqué avec infiniment de peine, à Louqsor et amené, sans transbordement, par la Seine jusqu'au pont de la Concorde.

La plus grosse difficulté fut de le soulever du bâtiment et de le placer sur son socle, tel que nous le voyons aujourd'hui. De graves accidents étaient à craindre, mais par un savant système de charpentes et de poulies, l'ingénieur-architecte Lebas, chargé de l'opération, vit ses efforts couronnés de succès. Aussi l'enthousiasme de la foule massée place de la Concorde fut-il extrême et se manifesta par les plus brillantes acclamations. Le soir, dans Paris, ce furent les mêmes signes de joie sur les boulevards jusqu'à une heure avancée de la nuit, comme s'il s'agissait de la célébration d'une victoire (1).

(1) L'amiral Verninac Saint-Maur, alors capitaine de corvette, eut le commandement de l'expédition qui amenait de Thèbes à Paris cet obélisque de Sésostris. Après la Révolution de février, il fut ministre de la guerre.

Il avait sous ses ordres le lieutenant de vaisseau Jaurès que j'ai intimement connu et qui devint un de nos meilleurs amiraux.

Ce transport de l'Obélisque leur avait servi plus qu'un fait de guerre.

CHAPITRE XII

A SAINT-CYR

I

L'Ecole.

J'étais entré à Saint-Cyr en novembre 1836. Toute promotion y est désignée du nom d'un fait mémorable de l'année. La mienne reçut celui de « promotion de l'Obélisque », tant était devenu populaire le nouveau monument égyptien.

Baraguey d'Hilliers commandait l'Ecole : c'était le fils d'un des plus célèbres généraux de la République et de l'Empire, le beau-frère du général Foy. Il avait eu la main gauche emportée à la bataille de Leipzig où il servait comme officier d'ordonnance de son père. Nos deux familles étaient très liées et il me portait le plus grand intérêt, mais je ne m'en apercevais guère, car il affectait à mon égard une sévérité qui dissimulait ses véritables sentiments.

L'existence était très dure à l'Ecole ; jamais

de feu dans les dortoirs ni dans les réfectoires ; la tenue réglementaire était la même, été comme hiver, et l'on ne connaissait pas encore les capotes d'uniforme, comme en portent les élèves de nos jours. Nous avions la tête nue pendant les récréations, en plein air et en toute saison. Enfin l'on n'avait, pour faire sa toilette, que les fontaines à eau courante, et l'hiver, quand elles étaient gelées, pas d'ablutions : il fallait bien s'en passer.

Les sorties étaient très rares : deux jours au premier de l'an, autant au carnaval. Quant à celles des dimanches d'été, force était de les mériter par d'excellentes notes. D'ailleurs la difficulté des communications ne nous permettait pas de les passer ailleurs qu'à Versailles.

II

Visite des ducs d'Orléans et de Nemours. Mai 1837.

Vers le mois de mai 1837, les ducs d'Orléans et de Nemours, encore jeunes, mais qui, cependant, avaient déjà fait leurs preuves en Afrique et à Anvers, vinrent nous faire une visite.

Après s'être familièrement entretenus avec les élèves dans la cour, ils se rendirent, suivis du général et de l'état-major de l'Ecole, dans une salle de classes pour suivre des interrogations sur divers sujets de l'enseignement.

Chaque maître appelait un de ses élèves au tableau ; le professeur d'allemand, qui savait

probablement que les princes me connaissaient, me fit écrire au tableau, cette phrase : « Nous sommes tous très heureux d'avoir nos bons princes parmi nous. »

Aussitôt le mot « cafard » ! se fit entendre de tous les bancs ; le pauvre maître en était confus, mais les Princes d'en rire les premiers, ce qui désarma le général qui ne donna pas suite à cette espièglerie ; elle ne put même blesser celui qui en était l'objet, car il se savait aimé de ses élèves.

III

Inauguration du Musée de Versailles.

Peu après, eut lieu l'inauguration du Musée de Versailles. La création en était due à la généreuse initiative du Roi qui en avait acquitté tous les frais sur ses propres revenus. Par une attention des plus flatteuses pour l'Ecole, Sa Majesté voulut elle-même lui en faire les honneurs avant l'inauguration officielle. Elle passa la revue de notre bataillon dans la cour du Palais et nous adressa ensuite une courte allocution. Un passage y rappelait le couplet de la *Marseillaise :* « Nous entrerons dans la carrière quand nos aînés n'y seront plus. » C'était à propos des guerriers disparus, dont les toiles du Musée devaient nous retracer les hauts faits et qu'on nous proposait pour modèles. Il n'en fallut pas davantage pour que l'opposition, toujours implacable

et portée à dénaturer les faits, accusât Louis-Philippe d'avoir chanté devant nous la *Marseillaise* qu'on regardait, à l'époque, comme un hymne révolutionnaire.

Après la revue, nous fûmes introduits dans les salles du Musée où le Roi daigna lui-même nous donner des explications sur les tableaux de batailles et les portraits de tant d'hommes illustres.

Les ducs d'Orléans et de Nemours se mêlaient à nos rangs comme s'ils étaient de nos camarades.

Rien ne fut négligé pour nous être agréable ! La salle de spectacle avait été éclairée pour en faire mieux admirer la somptueuse décoration. C'est là qu'eut lieu notre séparation aux cris de : « Vive le Roi ! — Vivent les Princes ! » Cette heureuse journée nous laissa sous le charme de l'extrême bienveillance qui nous fut montrée.

Nous apprîmes, cette année-là, le succès de la deuxième expédition de Constantine et la prise de la ville. L'allégresse ne fut pas moins vive à l'Ecole militaire que dans toute l'armée, assombrie seulement par la mort glorieuse du général Damrémont, le commandant en chef que remplaça le maréchal Valée, le chef du génie du siège.

IV

Mariage du Duc d'Orléans.

Au mois de mai de l'année 1837, eut lieu le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène.

La fiancée de l'héritier présomptif de Louis-Philippe, née princesse de Mecklembourg-Schwerin, avait reçu une forte éducation qui avait développé ses qualités naturelles. La renommée de ses mérites était répandue en Allemagne. Le duc d'Orléans, qui s'était rendu à la Cour de Berlin, dans l'intention d'y trouver une princesse digne de son haut rang, ne tarda pas à fixer son choix sur celle dont on disait tant de bien. Le roi de Prusse l'y avait, du reste, fort encouragé.

Le mariage fut donc décidé. Le voyage de la jeune fiancée pour se rendre à Paris fut une suite d'ovations enthousiastes ; son esprit, sa grâce, son amabilité, la distinction et le charme de sa personne avaient produit le meilleur effet.

Le roi, qui avait restauré à ses frais le château de Fontainebleau, voulut recevoir sa future belle-fille dans cette résidence, témoin de tant de faits historiques. Elle y fit son entrée, le 29 mai 1837. Le duc d'Orléans l'attendait avec le duc de Nemours pour la présenter au roi et à la reine. L'entrevue fut touchante ; on fit litière du protocole. Le roi lui ouvre les bras, elle s'y

précipite ; Marie-Amélie, dans son émotion, ne peut que lui dire : « Mon enfant, ma chère enfant, » en la serrant sur son cœur.

Un dîner de deux cent quarante couverts fut servi, la princesse Hélène était placée entre le roi et le duc d'Orléans.

Puis, un feu d'artifice fut tiré, pour finir cette belle journée.

Le mariage du duc d'Orléans et de la princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin fut célébré dans la soirée du 30 mai, devant les membres de la famille royale et les principaux dignitaires de l'Etat. La bénédiction nuptiale fut donnée par Mgr Gallois, évêque de Meaux.

Le prince de Talleyrand avait été témoin de tout ce qui s'était passé. Il disait, avant de partir : « J'ai assisté à bien des fêtes splendides, j'ai vécu dans les maisons royales de l'Europe, mais jamais je n'ai vu suffire avec autant de magnificence, autant d'ordre et autant de goût à un service aussi nombreux, aussi compliqué et qui ait duré aussi longtemps. »

Le dimanche 4 juin, la femme du prince royal, la duchesse d'Orléans, partie de Fontainebleau à huit heures, fit son entrée à Paris où elle reçut une réception enthousiaste ; l'impression qu'elle fit ne pouvait que la flatter ; on lui trouvait un charme supérieur à la beauté.

Le roi avait le plus grand désir de montrer à sa belle-fille ce qu'il appelait « la plus belle œuvre de son règne », le Musée de Versailles, dont il avait décidé l'ouverture pour ce même jour. Toute la garnison de la ville était sous les armes, le bataillon de Saint-Cyr, dans la cour d'honneur, occupait la droite ; j'eus ainsi l'occasion de voir de très près la jeune duchesse d'Orléans. Elle était en calèche découverte attelée à la Daumont, avec la reine, heureuse de présenter sa belle-fille dont elle paraissait très fière. Le duc d'Orléans et le duc de Nemours, à cheval, en grande tenue, escortaient la voiture.

Nous présentâmes les armes au passage du royal cortège, ce qui nous valut les plus gracieux sourires.

Ce peu de temps nous permit d'admirer toute la grâce et la haute distinction de la jeune duchesse d'Orléans, et de comprendre tout le succès qu'elle avait obtenu depuis son arrivée en France. En la voyant, on ne pouvait éprouver que la plus grande sympathie pour elle.

Nous reçûmes à cette revue des mains de Louis-Philippe, à la grande joie des élèves, le premier drapeau qui ait été donné à l'Ecole, et qui figura tout de suite au défilé.

Après la revue, eut lieu l'inauguration officielle du Musée, et le soir une grande fête,

donnée au Palais, devant une société d'élite clôturait cette belle journée.

Un grand malheur vint attrister mes derniers mois de Saint-Cyr : la mort de mon beau-frère, jeune colonel, plein d'avenir. Ce fut une grande perte pour l'armée. L'avenir de ma carrière en était compromis ; j'avais l'assurance de servir en Afrique auprès de lui. Ma tendre affection et mes intérêts en souffrirent cruellement.

CHAPITRE XIII

VISITES A CASSINI

I

Au château de Mello.

A ma sortie de Saint-Cyr, en 1838, je fus nommé sous-lieutenant au 66e régiment de ligne qui tenait garnison à Ancône, résidence que j'avais demandée pour avoir l'occasion de visiter l'Italie.

Avant mon départ, je passai chez le baron Seillière, à Mello, un des beaux châteaux du département de l'Oise qui comprend encore Chantilly, Mouchy, Morfontaine, Ermenonville. J'y trouvai ses gendres, les comtes Siméon et de Bondy, jeunes préfets en congé, le baron Rouen, ministre de France au Brésil, et son frère aîné, ancien préfet de l'Empire, partisan fanatique du régime qu'il avait servi, les généraux Marchand, d'Andlau, Bordesoulle, voisins de campagne ; ce dernier nous racontait les grandes charges de cavalerie auxquelles il avait pris part. Il insistait sur ce détail qu'après la charge la plupart

des chevaux avaient leurs mors tordus par la violence des efforts que faisaient les cavaliers pour retenir leur monture.

Non loin de Mello se trouvait le château plus modeste de Thury, qu'habitait le célèbre Cassini, astronome et descendant d'astronomes non moins illustres. Il était, en effet, l'arrière-petit-fils de celui que le pape avait envoyé à Louis XIV pour diriger l'Observatoire de Paris que le grand Roi et Colbert avaient fait construire.

Les cours de géographie de Saint-Cyr ainsi que les cartes de France qu'on nous mettait entre les mains m'avaient, plus d'une fois, rappelé le nom de Cassini ; aussi étais-je heureux d'aller trouver dans sa retraite le vénérable savant déjà plus que nonagénaire.

II

Chez Cassini.

L'accueil que je reçus au château de Thury fut simple et cordial. Cassini eut l'attention de me dire que j'avais eu dans ma curiosité d'illustres prédécesseurs, puisqu'à l'entrée des alliés en France, il avait été honoré de la visite des empereurs d'Autriche et de Russie et du roi de Prusse venus, tous ensemble, pour le complimenter de son œuvre.

Cassini, que j'avais alors l'honneur de voir, était le quatrième du nom ; né en 1747, il mou-

rut en 1845. Membre de l'Académie des Sciences à 20 ans, il succéda à son père, en 1784, à la direction de l'Observatoire et fut son collaborateur pour la confection de la carte de France qui comprenait 180 fascicules de grande surface. C'est le plus beau et le plus complet travail géographique de l'époque. L'œuvre fut achevée en très peu d'années, parce que la direction était une et qu'on ne voyait pas, comme plus tard, quand fut confectionnée la carte de l'Etat-major, de ces innombrables commissions nommées pour ne rien conclure, et qui n'aboutissent qu'à faire perdre le temps. La carte de Cassini, grâce à la simplicité de la méthode, ne coûta rien à l'Etat et n'entraîna que deux millions de dépenses, fournis par des souscriptions et par la fortune des auteurs.

Cassini me donna des détails sur l'exécution de son grand travail : La surface de la France avait été divisée, sur une vieille carte élémentaire, en un grand nombre de carrés, comprenant chacun une partie du territoire. Les auteurs s'adressèrent aux curés, aux maîtres d'école et autres personnes les plus instruites de chaque localité, pouvant leur envoyer des croquis du pays qu'ils habitaient, avec d'autres renseignements utiles. C'est en rapprochant tous ces

carrés qu'ils arrivèrent à donner des cartes si complètes.

Cassini eut le mérite d'achever seul le travail et de le présenter, sept ans après la mort de son père, à l'Assemblée nationale. Condorcet en fit un rapport des plus élogieux. C'était pour le géographe une satisfaction d'amour-propre. Il n'y fut pas si insensible que plus tard au titre de comte et de sénateur de l'Empire qu'il reçut de Napoléon ; mais cela ne compensait pas les ennuis qu'il éprouva du fait de sa belle opération.

Un matin de 1793, sa servante vint lui apporter un pli du ministre de la guerre. C'était l'ordre de remettre à un sous-officier, qui était entré dans la cour de l'Observatoire, suivi de deux prolonges d'artillerie, toutes les cartes qui se trouvaient en la possession du savant et même les notes et minutes, les planches et tous les instruments qui lui avaient servi pour faire son travail (1).

Plusieurs années après, pour se procurer une de ses cartes, Cassini fut obligé de l'acheter chez le libraire du ministère, seul autorisé à en vendre. L'auteur demanda une indemnité, qui ne pouvait être plus justifiée ; mais il lui fut

(1) Ces instruments sont conservés à l'hôtel de l'Ecole d'Etat-Major rue Saint-Dominique.

répondu que la fortune de la France ne suffirait pas à payer toutes les dettes de la République !

Il ne retira donc de son œuvre que l'honneur d'en avoir fait hériter son pays. Il me disait qu'il ne concevait pas qu'après avoir pris les biens des émigrés, du clergé, des guillotinés, l'Etat ne pût payer la dette d'un service aussi signalé que le sien. Où donc était passé l'argent de toutes ces spoliations ?

Cassini ne se consola jamais de cette perte qu'il déplorait, non pour lui, mais pour ses souscripteurs. Par scrupule de conscience, il y croyait sa responsabilité engagée, et il en parlait sans cesse, comme si c'eût été un remords. Le grand savant m'encouragea à venir le voir et je n'eus garde d'y manquer.

A ma seconde visite, il me conta son voyage au Maroc, où il avait été envoyé, en 1792, par l'Institut, pour la mesure du méridien et pour expérimenter les montres marines d'invention récente.

Arrivé à Tanger, il se mit au travail et disposa ses instruments d'astronomie, notamment une grande lunette d'observation ; mais les indigènes la prennent pour une machine de guerre, s'en emparent et conduisent Cassini en prison.

Il en sortit bientôt, par l'intervention de notre

consul, chargé d'affaires du roi Louis XVI : M. Chénier, dont les deux fils se trouvaient alors près de leur père.

A un dîner au consulat, Cassini fut témoin d'une discussion politique entre M. Chénier et ses fils André et Marie-Joseph, partisans des idées nouvelles. Le père finit par leur dire : « Vous ne vous doutez pas, mes enfants, des malheurs que préparent à la France ces doctrines qui vous séduisent. Vous en serez peut-être vous-mêmes les victimes. » L'aîné fut guillotiné, l'autre faillit l'être ! Cassini m'avoua qu'il était resté frappé de cette prophétie.

Il me parlait encore de son grand-père, né en 1677 et de ses observations sur les personnes et les événements des dernières années du règne de Louis XIV.

Lui-même, le Cassini que j'ai connu, avait pu s'entretenir avec bien des vieillards illustres de cette lointaine époque ; et ce n'est pas sans un vif intérêt que je les lui entendais nommer. Ainsi, — fait singulier — entre le règne de Louis XIV et l'année 1907, — intervalle de près de deux siècles, — je n'ai eu qu'un seul intermédiaire !

Cassini avait connu particulièrement Voltaire, Marmontel, d'Alembert, Buffon, Vanloo, Pigalle, la plupart des savants, philosophes

et artistes de son époque, avec lesquels ses fonctions de membres de l'Académie des Sciences le mettaient en relations et dont il pouvait me parler. Un détail me frappa, c'est qu'il n'aimait pas Voltaire tout en reconnaissant qu'il était difficile d'avoir plus d'esprit.

Lors de la fondation de l'Institut, sous la République, en 1795, Cassini en fit partie et suivit les séances de l'Académie des sciences jusqu'à la Révolution de juillet, mais à partir de 1830 il se démit de toutes ses fonctions, même de celles de conseiller général de son département (Oise), afin de pouvoir finir tranquillement ses jours dans sa propriété de Thury.

C'est à ce séjour champêtre et à sa sobriété qu'il dut sa longue vieillesse prolongée jusqu'à l'âge de 98 ans ; il se nourrissait presque exclusivement de poissons, de laitage, d'œufs, de légumes et de fruits. — Singulière coïncidence : j'ai connu aussi le successeur de Cassini à l'Observatoire, Bouvard, autre célèbre astronome, que je voyais fréquemment en allant jouer avec son fils, un de mes camarades du collège Saint-Louis. J'ai gardé le meilleur souvenir des excellents abricots du jardin où rien n'est changé, paraît-il, depuis les origines du monument de Louis XIV, consacré à l'étude des astres et à leurs mouvements dans l'immensité de l'espace.

L'architecture simple et sévère de ce sanctuaire de la science contribue à élever les âmes et à faire impression, même pour ceux qui ignorent les beautés de ces hautes mathématiques. Quelle jouissance supérieure ne doivent donc pas éprouver les privilégiés auxquels la Nature sereine et majestueuse laisse, comme à Cassini et à Bouvard, entrevoir les mystères de l'infini !

III
De quelques grands esprits que j'ai connus.

La longue énumération d'artistes, de lettrés de savants du XVIII[e] siècle dont voulut bien m'entretenir Cassini en appellerait tout naturellement une autre : celle des écrivains et académiciens que j'ai eu la bonne fortune de connaître dans ma longue existence. Aujourd'hui nonagénaire comme lui, — faible mérite ! — je ne me permettrai d'établir entre l'illustre savant et moi qu'une comparaison, celle de mon grand âge. Je ne puis omettre pourtant que les circonstances m'ont aussi mis en relation avec nombre de célébrités et non des moindres.

IV
L'orientaliste Langlès.

Je dois d'abord un souvenir à un savant dont la femme était née Bocher, Langlès, célèbre orientaliste, auteur de nombreux ouvrages très estimés sur le passé des pays de l'Egypte, de l'Asie antique. J'en parle parce qu'il ajoute au nombre de mes parents qui ont fait honneur à

ma famille. Il fut de l'Institut, à sa création, et de l'Académie des Sciences et Inscriptions et Belles Lettres.

Ses opinions royalistes, en rapport avec celles des miens, montraient qu'il était resté fidèle aux sentiments dans lesquels il avait été élevé ?

Quant aux autres célébrités de tout ordre avec lesquelles il m'a été permis d'avoir des relations plus ou moins suivies, elles trouveront plus naturellement leur place dans le deuxième volume de ces Mémoires, dans la période où, retiré du service, j'ai pu me donner tout entier à la vie du monde.

CHAPITRE XIV

DÉBUTS DANS LE MONDE — VISITES

I
Le Maréchal Oudinot.

Entre ma sortie de Saint-Cyr et mes premiers débuts de sous-lieutenant au 66e j'assistai à des réceptions de famille et je dus m'acquitter de nombreuses visites. Je ne manquai pas de me rendre chez le maréchal Oudinot, duc de Reggio, gouverneur des Invalides, de tous ceux de l'Empire celui que j'ai le plus connu. Des relations et des alliances de familles m'ont lié avec toute sa descendance qui me représente aujourd'hui six générations. Dans ma jeunesse, la première fois que j'avais vu le maréchal, c'était à la table paternelle ; je me rappelle qu'on lui servait des pommes de terres cuites sous la cendre en guise de pain ; impossible d'oublier aussi combien m'intimidaient son air martial et son allure autoritaire.

Au moment où il me reçut, en novembre 1838,

on venait de faire sa toilette qui se compliquait du soin que prenait son valet de chambre de serrer ses deux jambes avec des bandes de toile pour les raffermir. Elles étaient si criblés de blessures qu'il n'aurait pu marcher sans cette précaution.

Après les paroles les plus affectueuses, tenant sa main dans une de ses poches où, suivant une vieille habitude, on lui mettait des pièces d'or, il me dit :

« As-tu besoin d'argent ? Je puis t'en donner.

— Non, Monsieur le Maréchal, je n'ai besoin de rien, je viens vous faire une simple visite de déférence.

— Comme tu voudras ! »

Ai-je besoin d'ajouter que c'est la seule offre de ce genre qui m'ait jamais été faite.

Le duc de Reggio passait pour être d'une générosité sans exemple.

La Maréchale y mettait souvent bon ordre ; elle lui défendait de recevoir bien des solliciteuses et des intrigantes qui venaient exploiter sa faiblesse pour les femmes. Tout absolu qu'il fût dans ses volontés, il pliait toujours devant les ordres ou même les désirs de sa femme.

Dans un des cours de l'Ecole militaire, on nous avait appris son héroïque conduite à Po-

lotsk qui fut d'un très grand secours à notre armée, lors de la retraite de Russie. Je lui en parlai avec tant d'assurance et de conviction qu'il me dit :

« Tu y étais donc ?

— Non, Monsieur le Maréchal, je n'étais pas né.

— Ah ! c'est vrai ! »

Je passai quelques années sans le revoir, mais à partir de 1841, année où j'étais en garnison à Courbevoie, je fus invité aux dîners et réceptions des jeudis, à l'Hôtel des Invalides.

J'y allais avec ma sœur qu'affectionnait particulièrement le maréchal ; elle était l'amie intime de la marquise Oudinot, sa belle-fille et de la baronne Hainguerlot, sa fille.

II

La Maréchale duchesse de Reggio.

La Maréchale, née de Coucy, autrefois dame d'honneur de la duchesse de Berry, présidait à ces réceptions avec toute la grâce d'une femme de la société la plus aristocratique. Elle était restée très attachée à la princesse qui la traitait en amie. La fidélité de ces sentiments était partagée par beaucoup de ses enfants. Le maréchal en avait six d'un premier mariage et autant de son union avec elle (1) ; son salon avait le carac-

(1) La marquise de Vesins, femme des plus distinguées, survit seule de cette génération de la famille Oudinot.

tère légitimiste ; on y voyait plus de monde du faubourg Saint-Germain que de partisans du Gouvernement de Juillet. Au fond, le maréchal ne désavouait pas les opinions de sa femme ; il n'oubliait pas les faveurs dont il avait été comblé par les Bourbons qu'il avait, du reste, servis avec le plus grand dévouement.

Etant souvent des dîners auxquels il invitait mon père et ma sœur, j'y fus témoin de la sévérité qu'il affectait pour ses fils dont l'aîné fut lieutenant général, les autres colonels ; il ne leur permettait pas de parler sans qu'ils fussent interrogés ; il en usait avec eux comme le maréchal Kellermann avec son fils, le vainqueur de Marengo.

La famille très nombreuse du maréchal, qui avait eu beaucoup d'enfants, emplissait à elle seule ses salons ; les soirées en étaient animées et pleines d'agrément.

J'ai parlé, à l'occasion de la belle réception faite aux miens revenant de chez la reine Hortense en 1827, de la magnifique propriété du duc de Reggio située à Jean-d'Heurs, près de Bar-le-Duc, où il passait une grande partie de l'année. Il y était attaché passionnément, s'occupant à l'embellir non sans de grandes dépenses.

Aussi laissa-t-il peu de fortune à ses héritiers. Ils ont gardé de lui — ce qui est plus précieux

— le souvenir d'un cœur d'or, plein de bonté pour tous ceux qu'il connut, d'une vie militaire exempte de défaillances et pouvant servir de modèle aux hommes investis des plus hautes fonctions de l'Etat.

III
Veuves des Maréchaux que j'ai connues

Cette visite que je fis au duc de Reggio m'a amené à parler de sa femme, la maréchale Oudinot. Cela seul suffirait à me faire rappeler ici comment j'ai pu connaître plusieurs autres maréchales, veuves d'illustres hommes de guerre de la Révolution et de l'Empire, même si à une transition toute naturelle ne se joignait une raison chronologique : mes relations de famille m'ont permis, à cette époque et quelques années après, de fréquenter les veuves de Suchet, de Davout, de Lannes, de Ney, de Lauriston, ainsi que la maréchale Moreau et la générale Hoche.

La tranquillité relative de leur existence explique qu'elles aient longtemps survécu à leurs époux qui risquèrent leur vie sur tous les champs de bataille de l'Europe.

IV
Maréchale Suchet.

La veuve du duc d'Albuféra lui survécut cinquante ans. Des relations de bon voisinage, l'été, dans nos terres de Normandie, avaient étroitement lié nos deux familles, si bien que M^lle^ d'Al-

buféra, qui épousa le comte de la Redorte, fils du général, était devenue l'amie intime de ma sœur. Femme de beaucoup d'esprit, elle n'aimait à s'entourer que de supériorités, d'hommes politiques, littéraires ou artistiques. Son salon avait un parfum de haute compagnie.

Son frère, le duc, ayant fait ses études au collège Henri IV, avec mes frères aînés, était resté leur ami et ils ne se quittaient guère. Pair de France, par hérédité, il en remplissait les devoirs non sans éclat, et son fils, à son tour, honore le nom qu'il porte.

Quant à la maréchale, née Clary, sœur de la reine de Suède, et ainsi belle-sœur de Bernadotte, c'était une femme du monde accomplie. Elle passait ses journées à répondre à toutes les lettres qu'elle recevait ou à rendre les visites qui lui étaient faites. Peut-être à la dernière qu'elle fit chez la maréchale Canrobert, elle avait 94 ans, je lui offris le bras pour descendre à sa voiture. Elle ne m'appelait jamais que par mon nom de baptême, preuve d'affection.

Je fus invité, mainte fois, à passer l'été à sa campagne de Vernon ; j'étais aussi des nombreuses fêtes données dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré, qui appartient aujourd'hui au comte Pillet-Will.

V
Maréchale Davout.

La duchesse d'Auerstædt, princesse d'Eckmulh, a vécu, elle aussi, près de cinquante ans après la mort de son mari survenue en 1823. Je l'ai vue bien souvent à son château de Souvigny, situé dans le voisinage d'une maison de campagne de ma belle-sœur, Mme Edouard Bocher, qui était une amie de vieille date de la maréchale. Elle vivait le plus simplement du monde, sans se plaindre d'être déchue de sa grandeur passée. Quand elle en parlait, ce n'était que pour rire de ce contraste de la vie modeste où elle était descendue à tout l'éclat de la situation qui jadis lui était faite sous l'Empire.

Un jour, elle nous fit voir ses vastes écuries. L'âne du jardinier s'y prélassait à l'aise ; il en était l'unique occupant. « Savez-vous, — nous disait en souriant la maréchale, — que du temps de l'Empire, elles renfermaient près de deux cents chevaux, de selle, de chasse ou d'attelage, et qu'on y logeait encore un détachement de cavalerie commandé par un officier qui escortait le maréchal à ses sorties, car l'empereur se plaisait à relever le prestige de sa couronne par celui de ses maréchaux.

« L'homme le plus affecté de cette déchéance était assurément le cocher de mon mari. Quel air triste il prenait, quand il le conduisait à la

Chambre des Pairs, et qu'il lui fallait descendre de son siège à housses, faute de valet de pied, pour ouvrir la portière ! Peut-on exiger des serviteurs la fermeté d'âme de leurs maîtres, dans une commune infortune ? » .

J'ai connu aussi la fille du maréchal Davout, mariée au général comte de Blocqueville. Très belle, elle était de celles que je faisais danser dans les bals avec le plus de plaisir ; femme d'esprit, le goût qu'elle avait pour les lettres lui faisait recevoir en son hôtel du quai Voltaire un monde d'académiciens et de savants. Elle a laissé sur son illustre père des Mémoires fort intéressants.

VI
Maréchale Lannes.

Son amitié pour mes parents m'avait mis en relations avec la maréchale Lannes, duchesse de Montebello, qui vécut jusqu'à un âge avancé dans le bel hôtel de la rue de Grenelle où j'ai été reçu par elle. Une rare collection d'objets et de meubles du Japon y avait été réunie avec le goût le plus éclairé. Elle eût acquis de nos jours, si elle avait été conservée, une valeur inestimable.

Le plus grand mérite de la maréchale est d'avoir élevé ses enfants de façon à les rendre dignes de leur nom. L'aîné, le duc, fut ministre et ambassadeur ; le second, le marquis de Montebello, épousa une des plus belles femmes de son époque, nièce du grand ministre Perier, pro-

priétaire d'un des premiers clos de Champagne et possesseur d'une grande fortune. Une de mes petites-nièces dont le père était un Perier, est de la même parenté.

Le dernier, et celui que j'ai le plus connu, le comte de Montebello a commandé en chef le corps d'occupation de Rome sous le second Empire. Sa belle-fille est une des femmes les plus en vue de la société parisienne par sa beauté et par son esprit.

Au début de sa carrière, le comte de Montebello servait sous les ordres de mon beau-frère, comme capitaine de son régiment, et lorsque ma sœur devint veuve, elle lui confia le soin de ses intérêts d'héritage à Oran.

VII

Maréchale Ney.

Ayant vu fusiller son mari, victime de la politique et de son attachement à Napoléon, elle trouva la consolation de son horrible malheur dans sa tendresse pour ses enfants que j'ai tous connus et aimés.

L'aîné, prince de la Moskowa, fut général ; son commencement de carrière eut lieu en Afrique d'où il envoyait des articles intéressants qui lui font honneur comme écrivain. Son grand talent musical en faisait un compositeur de mérite. Il avait épousé la fille de Jacques Laffitte, le célèbre financier et homme politique.

Mais la princesse perdit la raison. Une nuit d'hiver, mon beau-frère Thorigny, en sortant d'un bal donné à l'hôtel Laffitte, la trouva dans la rue, où elle venait de se sauver, dans un accès de démence. Il s'empressa de la couvrir de son manteau et de la porter chez le concierge.

J'ai été intimement lié avec le second fils, le duc d'Elchingen, qui fut général, aide de camp du duc d'Orléans. Il mourut pendant la guerre de Crimée ; je l'ai gardé et soigné jusqu'à notre séparation, motivée par mon départ de Gallipoli.

Le troisième, Edgard Ney, fut très répandu dans la société où il s'était fait aimer. Devenu général de division, aide de camp de l'empereur Napoléon III et sénateur, c'est avec une simplicité charmante qu'il exerçait ces hautes fonctions.

Enfin, le plus jeune fils, Edmond Ney, entré dans la diplomatie, n'eut pas le temps d'y faire sa carrière. Il fut emporté de bonne heure par une fièvre pernicieuse, au Brésil, où il était secrétaire de notre légation.

VIII

Maréchale Lauriston.

J'ai vu souvent la maréchale Lauriston, en accompagnant chez elle ma mère et ma sœur, aux fréquentes visites qu'elles lui faisaient, habitant le même quartier.

Elle possédait un bel hôtel, au coin de la rue

d'Artois et du boulevard. Elle m'invitait souvent, chez elle, avec son petit-neveu, le fils du maréchal duc de Reggio, pour nous faire jouer ensemble, dans son grand jardin qui était comme un parc.

Son fils, le marquis de Lauriston, général très repandu dans le monde, devint gendre de M^me^ Carette, une des « Filles de la République », dont j'ai plusieurs fois déjà parlé.

IX

Maréchale Moreau.

Dans le salon de ma mère j'ai vu quelquefois la maréchale Moreau, mais je ne pourrais donner de détails sur sa personne. J'ai beaucoup connu son gendre et sa fille, le vicomte et la vicomtesse de Courval, et surtout leurs enfants, la comtesse de Chaponay, une des plus jolies personnes de son temps, et son fils, marié à une des femmes qui ont le plus brillé dans le monde du second Empire.

Napoléon avait pris pour sa première promotion de maréchaux les commandants en chef des armées de la République. Sans les circonstances politiques que l'on sait, son émule, le vainqueur d'Hohenlinden en 1800, aurait été nommé de droit. C'était pour avoir, sinon conspiré au sens exact du mot, mais pour avoir souhaité une Restauration des Bourbons, que sa nomination n'eut pas lieu. La compensation s'imposait après 1814. M^me^ Moreau fut faite maréchale de France.

C'est avec ce titre qu'elle se présenta à la cour de Louis XVIII, où elle fut très bien reçue, on peut le croire ; et personne à cette époque ne s'étonna de cette faveur, tant les événements modifient les opinions.

X

Générale Hoche.

J'ajouterai à ces noms de maréchales celui de la générale Hoche qui fut un modèle de vertus. Elle avait la passion de ses petits-enfants, les fils du comte des Roys, pair de France.

J'avais été, au collège et à Saint-Cyr, le camarade des jeunes des Roys, et comme nous étions liés d'amitié, la grand'mère voulait que j'eusse, moi aussi, part à ses sentiments de bonté et d'affection. Toutes les fois qu'elle venait les voir, à Saint-Cyr, elle nous faisait, mon frère Alfred et moi, demander au parloir avec eux.

Plus tard, sous l'Empire, je la revis souvent. Sa sœur, la générale Debelle, habitait rue de Clichy, une grande propriété dont elle partageait le jardin avec ma tante et mon oncle Colbert. J'y rencontrais la générale Hoche, car les deux sœurs n'avaient guère, à leur âge, de plus grand bonheur que de se trouver ensemble.

Elle connut une vieillesse avancée, gardant

jusqu'au bout toute la délicatesse de son esprit et de ses sentiments élevés.

Je me borne à ces détails sommaires sur les veuves d'illustres hommes de guerre, qui m'ont honoré de leur affection.

Au moment où j'allais faire mes débuts de sous-lieutenant, mon imagination de jeune officier, encore toute remplie des magnifiques exploits rapportés par nos cours d'histoire du collège et de Saint-Cyr, se donnait carrière aux souvenirs glorieux de ces hauts faits, rappelés par l'Arc de Triomphe récemment achevé et par les chefs-d'œuvre des peintres du Louvre et de Versailles. A défaut des maréchaux, acteurs et témoins d'une grande époque disparue, n'était-ce pas un singulier privilège que de voir de près les compagnes de ces héros, de pouvoir contempler leurs traits, entendre le son de leurs voix, être familièrement traité par elles, avoir l'illusion de revenir ainsi, pour quelques instants du moins, au temps de Napoléon et de la Grande-Armée !

CHAPITRE XV

MES TROIS PREMIÈRES GARNISONS

I

Garnison de Toulon (1838-1839)

Pourquoi je n'ai pu rejoindre à Ancône.

Avant de rejoindre mon régiment, il me restait quelques jours à passer à Paris. Un soir, à l'Opéra, le duc d'Orléans, qui connaissait mes projets, eut la bonté de m'appeler dans sa loge pour m'aviser que le Conseil des Ministres venait de décider l'évacuation d'Ancône.

Cette nouvelle me fit précipiter mon départ, mais j'eus beau me hâter, j'arrivai trop tard à Marseille ; l'ordre était parvenu de suspendre tout embarquemant pour l'Italie. Ce fut, pour moi, une vive déception.

Si, aujourd'hui, l'on va de Paris à Marseille en 12 ou 14 heures, à l'époque, on ne pouvait mettre moins de six jours pour faire ce trajet. On prenait, dans la journée, la diligence de l'entreprise Laffitte et Gaillard pour arriver, le lendemain soir à Chalon où l'on couchait. Le troisième jour, de grand matin, on s'embar-

quait sur un bateau à vapeur, qui vous menait, par la Saône jusqu'à Lyon ; et le lendemain, on descendait le Rhône jusqu'à Valence où l'on s'arrêtait pour la nuit. Enfin, le cinquième jour arrivée du même bateau à Avignon d'où l'on repartait le sixième, par la diligence qui faisait le service entre cette ville et Marseille, en passant par Aix-en-Provence.

La beauté des sites vous dédommageait amplement de la lenteur du voyage ; l'on ne saurait se lasser de l'aspect changeant et imprévu des bords du Rhône surtout de la rive droite où, dans le Vivarais, de nombreuses ruines féodales hérissent les âpres contreforts des Cévennes.

Seule une malle-poste faisait en deux jours, sans aucun arrêt, le voyage pour le transport des lettres et des journaux, il n'y avait que deux places de voyageurs qu'on devait penser à retenir longtemps d'avance.

II

A Marseille.

Je fus accueilli à Marseille avec une bienveillance extrême par le général Sébastiani qui commandait la division militaire. Il me ménagea d'agréables réceptions chez le Préfet, M. Lacoste, que je vis plus tard à Paris et à la recette générale, dont M. Férino était titulaire. J'attendis, ainsi, sans avoir lieu de me plaindre,

l'arrivée à Toulon de mon régiment, que les vaisseaux de l'État ramenaient d'Ancône. Nos officiers se rappelèrent longtemps le bon accueil qu'ils avaient reçu pendant leur séjour dans le grand port de l'Adriatique. Ils ne cessaient d'en parler. Je les trouvai désespérés d'avoir quitté l'Italie, tant ils y vivaient heureux et entretenaient avec les habitants d'Ancône les plus agréables relations.

III
A
Toulon
1838-1839.

A la tête de notre régiment était un homme dont l'autorité paternelle n'en était pas moins très obéie, le baron Regnault, fils du peintre de l'Empire, membre de l'Institut, qui dut son titre à sa célébrité.

Les dimanches, après la messe, le vice-amiral Jurien de la Gravière, préfet maritime, entouré d'un nombreux état-major, recevait, avec apparat, tous les officiers des armées de terre et de mer du service de Toulon ; on défilait devant lui comme devant le roi aux Tuileries. Le Gouvernement d'alors tenait à ce cérémonial qu'il estimait contribuer puissamment à renforcer dans l'armée les sentiments de respect et d'obéissance.

L'amiral avait pour aide de camp son fils, jeune lieutenant de vaisseau que j'ai revu seize ans après, en Crimée, chef d'état-major

de notre flotte, sous les ordres de l'amiral Bruat.

Deux événements d'un caractère bien différent remplirent ma courte garnison : les honneurs rendus à la dépouille mortelle de la princesse Marie d'Orléans et les fêtes qu'entraîna l'allégresse générale à la nouvelle des succès de notre marine, sur les côtes du Mexique.

La princesse Marie, une des filles du Roi, avait révélé de bonne heure son goût pour les arts ; sa Jeanne d'Arc la classe parmi les statuaires illustres. Elle avait épousé le duc de Wurtemberg. Après la naissance d'un fils, elle fut atteinte d'une maladie de poitrine qui lui fit rechercher le doux climat de Pise, où elle mourut en 1839. Son corps fut ramené à Toulon sur un bâtiment de l'Etat, et c'est mon régiment qui remplit le triste devoir de rendre les honneurs funèbres à cette sœur de princes qui formaient une famille si remarquablement douée.

Peu après, la ville offrait le contraste de fêtes joyeuses, où l'exubérance du Midi s'en donnait à cœur joie. Elles furent organisées plusieurs jours de suite, par la marine, pour célébrer la prise du fort de Saint-Jean-d'Ulloa, sous le commandement du prince de Joinville. Des officiers de l'escadre nous invitèrent à leurs réceptions, toutes d'un grand luxe. Quant aux

quartiers-maîtres et aux matelots, ils firent de telles libations que les habitants de Toulon, pourtant bien habitués à leur ivresse débordante de débarquants, ne savaient où trouver un peu de repos.

En avril 1839, mon régiment reçut l'ordre ministériel de se rendre à Lyon. Le voyage, par étapes, me permit de visiter des villes nouvelles pour moi, telles qu'Avignon, Orange, Montélimar, Valence. L'accueil qui me fut fait par les personnes chez lesquelles j'avais mon billet de logement, fut partout cordial et empressé.

IV
Garnison de Lyon, 1839.

Lyon me surprit par son étendue et son mouvement d'affaires ; cette ville offrait comme garnison tous les éléments désirables : un Opéra excellent y donnait les œuvres qui avaient eu le plus de succès à Paris et l'on y trouvait aussi un théâtre de Vaudeville : « les Célestins », dont la troupe était parfaite.

V
Général baron Aymard.

Le général baron Aymard, qui commandait la division territoriale, me fit le plus bienveillant accueil et m'attacha à son état-major. J'appris ainsi à me familiariser avec ce service, ce qui me fut d'un réel profit. Cette faveur me valut de nombreuses invitations dans le monde lyonnais ainsi qu'au quartier général dont la baronne Aymard, aidée de sa charmante fille, fai-

sait les honneurs avec une grâce exquise. A l'époque, on recevait beaucoup et avec éclat dans le haut commandement ; c'étaient là les traditions de l'Empire, où tout contribuait à relever le prestige de l'armée et du pouvoir.

VI
M. Jayr.

Le préfet du Rhône, M. Jayr, homme de grand mérite qui a été plus tard ministre des Travaux publics et pair de France, se montra particulièrement aimable pour moi qui était le frère d'un de ses collègues.

Je fus présenté par ses fils, mes anciens camarades de Saint-Louis, au Receveur général du Rhône, M. de la Hante. Sa grande fortune et sa position personnelle lui permettaient de donner, à sa maison de campagne des bords de la Saône, des fêtes où la luxueuse élégance, ainsi que le choix des invités, rappelait tout le charme de la société parisienne.

Je fus surtout heureux de retrouver le beau-frère de ma sœur, et de faire de fréquents séjours au château de Thorigny, tout proche de la ville, et ce n'était pas là le moindre avantage de ma vie de garnison de Lyon.

VII
Le Procureur de Thorigny.

M. de Thorigny était procureur du Roi ; il devint ministre de l'Intérieur sous le gouvernement de Louis Bonaparte, avant le coup d'Etat ; puis, le 15 octobre 1851, premier pré-

sident de la Cour Impériale d'Amiens et sénateur. J'aime à me souvenir de la brillante carrière de ceux qui m'ont tenu de près ou que j'ai le plus connus.

VIII
Edgard Quinet.

Sous le Gouvernement le plus libéral que la France ait eu, les opinions politiques ou religieuses n'arrêtaient en rien les faveurs du pouvoir. Edgard Quinet était de l'opposition, il ne s'en cachait pas ; cela ne l'empêcha point d'obtenir la chaire de professeur de littérature étrangère à la Faculté de Lyon.

Pour occuper mes loisirs, je me rendais à ses conférences, mais j'en goûtais peu l'esprit, d'une philosophie et d'un symbolisme trop subtiles et trop métaphysiques pour moi. Il y affichait des opinions républicaines bien hardies contre le Gouvernement dont il était le protégé. Je savais que Michelet et lui étaient comme les deux doigts de la main, mais je n'ai pas jugé utile de faire connaître à Quinet mes relations avec son ami, mon ancien maître.

IX
Reschid Pacha.

Je m'étais trouvé, en 1835, à un dîner, chez mon père, avec l'ambassadeur de Turquie, Reschid-Pacha, un des fins diplomates de son temps. Cela me valut d'être invité plusieurs

fois à l'ambassade ottomane, rue Boissy-d'Anglas, à ce bel hôtel occupé, de nos jours, par un des premiers cercles de Paris. J'y recevais le meilleur accueil de la part de l'Ambassadeur et de ses attachés ; j'en goûtais fort la cuisine, toute de mets turcs, dans laquelle il entrait beaucoup de confitures et de pâtisserie.

Reschid-Pacha, s'arrêtant à Lyon, en se rendant à Constantinople, eut l'aimable pensée de m'inviter à dîner à son hôtel. Avant, nous fîmes ensemble une tournée pour des acquisitions d'étoffes de soieries de Lyon qu'il désirait offrir à sa famille, et particulièrement aux femmes du harem. Je lui témoignais, à cette rencontre, mon désir de servir en Turquie, l'existence de garnison ne suffisant pas à mon activité. Il me conseilla vivement de ne pas donner suite à ce projet, et il n'eut pas tort.

X

Le duc d'Orléans.

Je suis heureux de rappeler le court séjour que fit à Lyon le duc d'Orléans à son retour de l'expédition des Bibans.

Le prince, déjà populaire, reçut un accueil enthousiaste, en particulier de l'armée qu'il passa en revue, place Bellecour.

J'eus l'honneur d'être invité au dîner qu'il offrit à l'hôtel où il était descendu, et j'en fus

extrêmement touché : j'étais le seul de mon grade à y être admis.

Il était alors question d'une nouvelle et importante campagne où le prince devait avoir un des premiers commandements ; je le priai, dans ce cas, de m'attacher à son état-major. Il me répondit qu'il regrettait de ne pouvoir faire ce qu'il aurait voulu me proposer lui-même, mais il avait refusé pareille faveur à beaucoup d'officiers et surtout à des fils de députés qu'il devait ménager, car, « après tout, disait-il, ils sont nos maîtres ! »

Plus tard je trouvai l'occasion de satisfaire, du moins en partie, cette juste ambition de mon impatiente jeunesse.

Le général Aymard me fit la faveur de me désigner pour conduire en Afrique un détachement de mon régiment destiné à renforcer, comme d'autres de la région, les effectifs du corps d'occupation, en vue des prochaines opérations de guerre.

Après un court séjour à Hyères, je m'embarquai avec mes hommes sur le *Cocyte* qui mit cinq jours pour se rendre de Toulon à Oran. C'était dans les premiers temps de la navigation à vapeur. On sait si elle s'est perfectionnée depuis !

On passa devant les Baléares et devant l'île

de Cabrera, dont le nom rappelle les tristes souvenirs de la guerre d'Espagne, sous l'Empire.

XI
Garnison d'Oran.

Nous débarquâmes, le sixième jour, près d'Oran, à Mers-el-Kébir, fort qui fut construit et fortifié par les Espagnols ; et de là, — sans attendre, — nous nous rendîmes à Oran par une route qui longe la mer ; à nos yeux, sur le côté opposé, se présentaient des campements arabes que je regardais avec d'autant plus de curiosité qu'ils étaient les premiers que je voyais.

XII
Baron Guéhéneuc.

Le lieutenant général baron Guéhéneuc, commandant la province d'Oran, me combla de ses plus aimables attentions. Quant au chef de la brigade d'infanterie, c'était le général Parchappe ; j'avais servi sous ses ordres à Lyon et je reconnus, dans son accueil, toutes les marques de la bienveillance qu'il m'avait toujours témoignée.

Il avait pour aide de camp le capitaine de Franconnière, officier de mérite, d'une grande distinction et remarquable, au physique, par son imposante stature ; il devint aide de camp du prince Napoléon qui savait choisir au moins avec discernement les officiers de son état-major. Nous eûmes l'occasion de nous revoir à Paris.

Le colonel Randon, que Napoléon III devait faire maréchal de France, commandait le régiment des chasseurs d'Afrique ; c'était le neveu d'un ami de ma famille, le général Marchand ; il avait été, à Paris, des invités de la table de ma famille comme ayant eu mon beau-frère Thorigny dans son régiment.

Le lieutenant-colonel était le marquis de Beaufort. Il commanda, plus tard, en Syrie, une expédition qui ne répondit pas à ce qu'on en attendait.

XIII

Général Mustapha.

Il y avait alors à Oran un personnage digne de solliciter l'attention : c'était le général Mustapha qui, après s'être distingué au service de la Turquie, se dévoua tout entier à la France et lui sacrifia même sa vie. Excellent chef, il apportait à notre armée le secours de son expérience toute spéciale de la guerre d'Afrique.

J'avais souvent entendu parler de ce général indigène, et comme je savais qu'il avait eu d'excellents rapports avec mon beau-frère, j'eus la pensée de lui faire visite en ma qualité de nouvel arrivant.

Il habitait un antique palais oriental et avait une garde d'honneur fournie par nos soldats. Son accueil fut, tout de suite, des plus affectueux, lorsque je lui appris ma parenté avec l'ancien

colonel des spahis d'Oran qu'il aimait. Il me fit apporter du café arabe, dans de petites tasses, avec quelques friandises et une longue pipe turque, puis nous causâmes. Il ne me cacha pas combien l'achèvement de notre conquête d'Afrique serait, à son avis, long et difficile ; cette conversation me témoigna sa sympathie pour la France, et son estime pour notre armée. Il avait à l'égard du Roi et de la famille royale un véritable culte.

Les meilleurs moments de mon séjour furent ceux que je passai au camp de Miserghin, à six lieues d'Oran, où campait le régiment de spahis dont le souvenir m'était si cher.

XIV
Colonel Yusuf.

C'était le colonel Yusuf qui avait succédé à mon beau-frère dans son commandement, ce qui me valut le plus touchant accueil. Il me donna l'hospitalité dans sa baraque, un des rares abris du camp ; et me fit dresser un lit près du sien pour toute la durée de mon séjour.

XV
Mon camarade Fleury.

Je retrouvai là, logeant avec nous, dans la même case, mon ami Fleury, un ancien camarade de Rollin, que mon beau-frère avait particulièrement recommandé à son successeur.

Les dons naturels de Fleury, et l'éducation choisie qu'il avait reçue, avaient fait de ce simple

soldat le secrétaire et en même temps le confident et le conseiller de son colonel.

Yusuf, n'ayant guère quitté l'Afrique, n'était pas fâché d'avoir à ses côtés un véritable homme du monde pour l'aider dans ses fonctions de chef de corps et dans ses relations avec les officiers.

Il me racontait, un jour, une de ses aventures galantes. Sa jeunesse, l'agrément de sa personne, ses brillants faits d'armes et le prestige du grade chez un aussi jeune colonel lui avaient ouvert les salons de la meilleure société. A la sortie d'un bal, l'une des plus jolies invitées lui offrit de le reconduire en voiture à sa demeure, ce qui se fait souvent sans autre intention que de rendre service. Notre jeune colonel, croyant qu'on lui faisait des avances, se mit en devoir d'y répondre et se permit avec la jeune femme des libertés provocantes. Mais elle se défendit, griffa le galant et lui mit en sang la figure de si belle façon qu'il n'osa, de plusieurs jours, sortir de chez lui.

XVI
Cousin Montauban.

Son unique chef d'escadron était M. de Montauban, le futur commandant en chef de l'expédition de Chine sous l'Empire. Il n'obtint dans cette guerre que le titre de comte de Palikao, mais il eût été fait maréchal de France sans

l'incendie et le pillage du Palais d'Eté qu'on lui reprocha de n'avoir pas su prévenir. Il fut ministre de la guerre dans un moment difficile, en 1870, au début de nos désastres. J'ai toujours continué à le voir. Il me traitait fort bien au camp de Miserghin, m'invitant à dîner avec son aimable femme et leur jeune fils. Ce dernier est devenu à son tour général ; je le revis en Crimée et nous nouâmes, plus tard à Paris, d'intimes relations.

C'est à mon séjour au camp de Misserghin que se rapporte la lettre suivante du comte de Palikao, écrite 30 ans après.

4e Corps d'Armée
Cabinet du général
commandant

Quartier général à Lyon,
9 septembre 1869.

« Cher Monsieur Bocher,

« Dans votre lettre du 14 de ce mois, vous me rappelez un souvenir lointain d'Afrique, mais qui m'est toujours présent à la mémoire : votre beau-frère, le colonel de Thorigny, était effectivement mon ami bien cher et nous avons traversé ensemble des moments très difficiles, avec le colonel Oudinot qui commandait notre régiment de Chasseurs d'Afrique.

« Je me rappelle parfaitement aussi votre visite, en 1840, au camp de Misserghin ; vous étiez bien jeune ; vous veniez voir les officiers du régiment de

Spahis, où votre excellent beau-frère, son premier colonel, avait laissé tant de regrets. Tous vous ont fait le meilleur accueil. J'ai été très heureux de vous y recevoir, en souvenir de celui que vous veniez de perdre et qui avait toute mon affection.

« Je vous suis très reconnaissant des vœux que vous faites pour moi, afin que ma carrière soit couronnée par la plus haute dignité militaire, mais je ne puis rien espérer tant qu'il ne se produira pas une vacance de maréchal qui est exigée par la loi, en temps de paix ; je ne dois donc pas la désirer ; il faut que tout le monde vive, les maréchaux comme les autres.

« Veuillez recevoir, mon cher monsieur Bocher, l'assurance de mes sentiments affectueux et tout dévoués.

« Général de Montauban,
« Comte de Palikao. »

XVII
Talma fils.

Le fils de Talma, un fort bel officier, appartenait aussi aux spahis, mais les espérances qu'on pouvait concevoir de ses débuts ont été brisées par une mort prématurée.

XVIII
Capitaine de Montebello.

Je m'attachai surtout au capitaine de Montebello, ami de ma famille. C'est à lui que mon beau-frère avait confié la garde de ses intérêts pour la succession des biens qu'il avait à Oran.

Je suis resté toute ma vie très lié avec lui, et j'affectais amicalement, chaque fois que je le voyais, de lui donner un grade supérieur à

celui qu'il avait. Il commanda en chef notre armée d'occupation de Rome et ce fut le couronnement de sa carrière.

C'est avec le plus profond regret que je dus dire adieu à cette bienveillante hospitalité du camp où j'étais si bien accueilli et comblé d'invitations de la part de tous les officiers. Ils m'avaient fait assister à des fantasias, à des chasses au lion et à la panthère, et même à des reconnaissances en pays ennemi qui auraient pu avoir des suites sérieuses, mais qui formaient le complément indispensable de cette vie brillante et aventureuse.

XIX

D'Oran à Alger le long de la côte.

Le soir de mon départ d'Oran pour Alger, le général Guéhéneuc mit le comble à ses prévenances en m'invitant à dîner avec le colonel Randon dont il me savait connu, et avec le commandant Scias du bâtiment le *Sphynx,* sur lequel nous devions nous embarquer cette nuit-là. La voiture du général fut mise à notre disposition pour nous conduire au port de Mers-El-Kébir.

XX

Descente à Arzew.

Le lendemain matin, nous laissâmes à Arzew, place importante que les Arabes ne cessaient d'attaquer, une compagnie de discipline qui était sous le commandement du capitaine Girau-

don qui devint général de division en raison de ses services. Le commandant du bâtiment me fit la gracieuseté de me conduire à terre dans son canot pour me laisser le temps d'admirer cette belle rade et la fertile campagne qni l'entoure à l'embouchure de la Makta, petit fleuve célèbre dans nos guerres d'Afrique.

A Arzew, j'eus l'occasion de m'entretenir avec un intéressant vieillard qui vivait là, tranquillement, après avoir été un des corsaires les plus fameux du siècle dernier. Il racontait volontiers ses prouesses accomplies au temps de ses brigandages.

D'Arzew à Alger, la navigation offre la vue des côtes embellies par une riche végétation et les ports de Mostaganem et Cherchell qui ont, de nos jours, pris de l'importance.

Peu de temps avant l'arrivée, on aperçoit la plage de Sidi-Ferruch et son marabout rendus célèbres par le débarquement de l'armée française, en juin 1830.

XXI

A Alger 1840.

Alger offre un décor éblouissant ; ses maisons d'une blancheur éclatante bâties en amphithéâtre, l'étendue de sa belle rade, de ce bleu d'azur particulier à la Méditerranée, les vieilles fortifications qui l'encadrent, contribuent à la grandeur du spectacle.

Je me rendis dès le lendemain, chez le gouverneur, maréchal Valée, qui m'accorda facilement la permission d'attendre la venue du duc d'Orléans. Cette visite me valut le meilleur accueil du colonel de Salles, gendre du maréchal, et des invitations aux soirées du quartier général.

Par un hasard heureux, les aides de camp et officiers d'ordonnance du maréchal étaient pour moi d'anciennes connaissances d'école ou du monde : les capitaines Lebœuf, Auvity, les lieutenants de Laubespin, Mesnil, Chanaleilles. Je les vis souvent, au cours de la campagne qui allait commencer, et plus tard je les retrouvai dans le monde ou à l'armée.

Je m'installai à l'hôtel du Gouverneur, le meilleur de la ville, où je me liai avec beaucoup d'officiers que je devais revoir dans la prochaine campagne, entre autres Edgard Ney et Bourbaki.

Le lendemain de l'arrivée du duc d'Orléans, je me rendis, le matin, chez le prince. Il me reçut avec une faveur marquée et, pour ne pas perdre de temps en audience, me fit entrer dans sa chambre pendant sa toilette. Sans phrases inutiles, il eut la bonté de me dire : « J'ai pensé à vous, mon cher Bocher, je vous réserve les fonctions d'officier d'ordonnance du colonel Lamo-

ricière ; je me suis déjà entendu avec lui ; il vous accepte volontiers, car il vous connaît déjà, du reste. Son commandement est important, il sera dans ma division. » Je remerciai le prince de sa sollicitude qui me permettait de satisfaire mon plus cher désir. J'allais donc enfin faire campagne !

CHAPITRE XVI

A ALGER

OFFICIER D'ORDONNANCE DE LAMORICIÈRE

I

La campagne de 1840.

L'expédition contre Abd-el-Kader commença aussitôt dans la région montagneuse qui, au delà de la Mitidja, sépare Alger de Médéah.

Je n'entrerai pas dans le détail de cette mémorable campagne, dont j'ai fait le récit complet, qui se trouve au Dépôt de la Guerre ; il n'a jamais pu m'être rendu.

Voici ce que me répondit à cet effet, trois ans plus tard, la Direction générale du Dépôt de la Guerre :

MINISTÈRE DE LA GUERRE
DIRECTION GÉNÉRALE
DU DÉPOT DE LA GUERRE
(6 avril 1843)

« La relation très complète dans laquelle M. Bocher, lieutenant, rend compte, jour par jour, de l'expédition de Médéah, en 1840, est remplie de détails intéressants et donne une idée très exacte des divers mouvements et opérations militaires qui ont concouru à assurer le succès d'une entreprise dans

laquelle S. A. R. le duc d'Orléans avait une part si glorieuse. M. Bocher, qui a assisté à cette campagne en qualité d'officier d'ordonnance du général de Lamoricière, fait avec autant de tact que de clarté le récit de divers événements dont il a été témoin oculaire. Sa rédaction est d'un style très pur et correct. »

(Cette rédaction a été soustraite des archives de la Guerre, ce qui m'a privé, à mon grand regret, de pouvoir la publier.)

Je me bornerai donc à parler des officiers qui se sont particulièrement distingués au cours de l'expédition. J'ai conservé avec la plupart d'entre eux les relations les plus intimes, qui ont été une grande satisfaction de ma vie.

II

Maréchal Valée.

C'était le maréchal Valée qui commandait en chef : il passait pour notre premier officier général du génie. Quoiqu'il montrât de l'hésitation dans la conduite de son armée, et qu'on lui reprochât des lenteurs que le succès final a pourtant justifiées, il n'en inspirait pas moins le respect et imposait ses ordres sans discussion.

III

L'Etat-Major. Général Schramm.

L'état-major de l'armée avait à sa tête le lieutenant général Schramm. Il avait hérité, de son père, la passion des armes au point d'avoir falsifié son acte de naissance pour se donner deux ans de plus et s'engager à 14 ans. C'est ainsi

qu'il avait pris part à la bataille d'Austerlitz, où il gagna, à l'âge de 16 ans, la croix de la Légion d'honneur et le grade de lieutenant d'infanterie.

Sa conduite au siège de Dantzig lui valut, à 19 ans, le grade de capitaine dans la garde impériale ; il assista aux batailles d'Essling et de Wagram et passa à l'armée d'Espagne où il parvint à attirer l'attention de l'Empereur qui le nomma chef de bataillon.

Il fit, à la Grande Armée, les campagnes de Russie et de Saxe et venait d'être promu colonel lorsque, à Lutzen, par un coup de main, il décida du sort de la bataille. A Dresde, il mit l'ennemi en pleine déroute ; enfin, à Pirna, il remporta un succès qui le fit nommer général, en 1813 ; il n'avait pas 24 ans.

Lors de la première Restauration il n'accepta pas d'emploi et s'attacha, pendant les Cent Jours, à la défense de Paris.

Sous la seconde Restauration, étant en disgrâce, il se retira du service actif pour n'y rentrer qu'à la révolution de Juillet. Ainsi, après avoir été nommé général de brigade si jeune, il ne fut nommé général qu'en 1832, au siège d'Anvers, où il commandait la division de réserve.

Très dévoué à la Monarchie de Juillet, il s'employa énergiquement à la répression des

troubles qui ensanglantèrent Paris et Lyon, ce qui lui valut le titre de comte avec la pairie. L'Empereur, qui réservait les plus hauts titres à ses généraux de division et aux grands dignitaires de l'Etat, ne lui avait donné que celui de baron.

En 1839, il fut nommé chef de l'état-major général de l'armée d'Afrique, charge importante qui venait après celle de gouverneur, et il l'exerça avec l'autorité que lui assuraient ses mérites et son expérience. Il fut blessé à la prise du col de Mouzaïa. C'est là que je l'ai connu avant d'avoir, avec lui, de plus intimes relations.

Le maréchal Valée ayant été rappelé en France, le lieutenant général Schramm fut chargé, par intérim, du haut commandement de l'armée et du gouvernement de l'Algérie.

A la Chambre des Pairs comme à la Chambre des Députés, il s'est montré un des plus fermes soutiens de la Monarchie de Louis-Philippe et des idées conservatrices.

Après la Révolution de Février, il se tenait à l'écart, lorsque le Prince-Président lui confia le portefeuille de la guerre, le 22 octobre 1850. Ne voulant pas contresigner la révocation du général Changarnier, son frère d'armes et son ami des guerres d'Afrique, il donna sa démis-

sion ; mais il fut compris dans la promotion de sénateurs qui suivit l'avènement de Louis Bonaparte.

Pour s'occuper et surveiller ses intérêts, il accepta d'entrer dans le Conseil d'administration d'une société dont moi-même je faisais et fais encore partie.

Mais le général n'était pas aussi habile dans les affaires d'industrie que dans celles de la guerre ; il se laissa tromper par un gérant qui utilisait à son profit ce qu'il devait exploiter pour la société. J'étais seul à m'en apercevoir et à l'en avertir et cette collaboration, ajoutée à nos souvenirs d'Afrique, m'avait valu son affection.

Il possédait une très jolie propriété à Courneuve, près de Saint-Denis, sur les bords de la Seine. J'y recevais le meilleur accueil, rendu encore plus touchant par les soins qu'avait pour moi M^me^ Schramm qui n'oublia jamais combien j'avais été lié, en Algérie, avec son fils unique, qu'elle avait eu le malheur de perdre très jeune.

J'ai conservé le meilleur souvenir des cordiales réceptions qui m'étaient faites, l'été, en cette retraite champêtre si agréablement située, à deux pas de Paris.

Le général possédait une belle fortune de près de 800.000 francs. Il eut l'imprudence de garder chez lui les actions qui les représentaient ;

elles furent soustraites. Il lui restait, du moins pour la fin de ses jours, tous ses traitements de l'Etat. On parvint heureusement à arrêter les voleurs et à lui restituer ses titres.

Ce vol eut un grand retentissement, en raison de la haute situation de celui qui en était la victime et qui, d'ailleurs, en prenait son parti très philosophiquement.

Les qualités maîtresses du général étaient la modestie et le calme dans les événements graves ; il ne parlait jamais de ses glorieux services : c'est aux supériorités morales qu'il faut demander la supériorité d'esprit et de caractère.

Il mourut en 1894, à l'âge de 95 ans, après une vie des plus heureuses, exempte de tout reproche.

IV

Colonel de Salles.

Son sous-chef d'état-major était le colonel de Salles, gendre du maréchal Valée. Cet officier, des plus distingués, se multipliait pour remplir ses importantes fonctions. Il commanda avec succès, quatorze ans plus tard, un corps d'armée au siège de Sébastopol, où je l'y revis en heureux vainqueur.

V

Autres officiers d'état-major.

Je citerai parmi les attachés à son état-major : les commandants Aulas de Courtijos et de Champmontant, ce dernier, officier du plus

grand mérite, qui finit sa carrière comme chef du bureau de la gendarmerie ; en 1840, il occupait ses moments de repos à écrire des lettres à sa fiancée ; parmi les capitaines, de Martimprey, qui devint le chef de l'état-major de l'armée d'Orient, — de Cissey, qui fut ministre de la guerre sous la présidence de Thiers ; je n'oublie pas non plus Saget, d'Abrantès ; les lieutenants Reille, Magnan, Pourcet, sont arrivés aux plus hauts grades, après avoir figuré dans toutes les guerres du second Empire.

VI
Duc d'Harcourt.

Le duc d'Harcourt avait été invité par ses deux collègues de la Chambre des Pairs, les comtes Valée et Schramm, à suivre les opérations de l'armée où l'attirait sa sollicitude pour son fils, sous-officier aux zouaves.

Le jeune homme étant de mes camarades d'enfance, je lui procurai toutes les douceurs possibles. Mon émotion fut extrême quand je le vis, au col de Mouzaïa, frappé d'une balle mortelle à la gorge, la figure tout en sang, le jour même où il avait reçu sa nomination de sous-lieutenant. On peut juger du désespoir du père qui se retira aussitôt du quartier général emportant le corps de son malheureux fils.

Le duc d'Harcourt avait un frère qui fit ses études au collège Saint-Louis avec des succès remarquables.

Un troisième frère, Eugène, autre de mes camarades de collège, d'un cours plus rapproché du mien, servit dans la marine et devint capitaine de frégate.

Son fils, pour lequel j'ai la plus grande amitié, se fait un nom dans les arts comme compositeur de musique. C'est un moyen de se distinguer aujourd'hui ; les guerres devenant, heureusement, plus rares.

VII

Duc d'Orléans.

Le duc d'Orléans commandait la première division, dite d'avant-garde du corps expéditionnaire. C'était sa quatrième campagne, en comptant le siège d'Anvers. Il disait qu'il devait se faire pardonner d'être prince royal. Dans toutes les affaires, il s'exposait plus qu'il ne le devait, comme s'il pressentait une mort prochaine et moins glorieuse.

Général habile par l'expérience acquise, il commandait la division de manière à mériter tous les éloges. Son beau visage, sa taille élancée lui donnaient grand air, surtout à cheval ; il montait en cavalier accompli. Il se faisait aimer et obéir. Heureux d'accorder, surtout en campagne, les adoucissements qui étaient en son

pouvoir, il ne manquait pas d'adresser à l'occasion quelque mot aimable, d'encourager, d'entraîner même, et toujours avec une simplicité et un naturel qui ajoutaient au prix de ses faveurs. Il me fit l'amitié de me dire qu'il m'avait suivi avec sa lorgnette pendant que j'escaladais les pentes du col de Mouzaïa. Simple remarque ! Mais c'est par de tels traits qu'il inspirait confiance, flattait l'amour-propre et se conciliait tous les cœurs !

VIII
Duc d'Aumale.

Auprès du duc d'Orléans servait, comme officier d'ordonnance, son jeune frère, le duc d'Aumale. C'était sa première campagne et il y fit preuve de brillantes qualités, ayant l'œil à tout, se portant au galop de son cheval arabe partout où l'on avait besoin de lui, se mêlant aux engagements avec l'ennemi, sans y être appelé par ses fonctions.

Cette passion des armes lui eût assuré une grande place dans l'Histoire si sa carrière n'avait pas été interrompue par la Révolution de 1848.

J'eus souvent l'occasion de me trouver auprès de ce prince si bien doué, et depuis il m'a honoré, toute sa vie, d'une véritable amitié dont je suis très fier.

IX

Général Marbot.

Le duc d'Orléans avait encore pour aide de camp le général Marbot, et comme officiers d'ordonnance, les chefs d'escadron de Monguyon, Chabaud-Latour, le duc d'Elchingen ; les capitaines Bertin de Vaux et Munster.

Le service me rapprochait souvent de ce brillant état-major qui me témoignait les plus aimables attentions. Souvent, aussi, le général Marbot venait passer ses soirées sous la tente du colonel de Lamoricière, et nous nous passionnions au récit de ses campagnes de l'Empire et particulièrement de la retraite de Russie. Outre que le sujet avait toutes nos prédilections, Marbot avait un talent particulier pour faire valoir, sans le moindre sentiment d'amour-propre, les beaux faits d'armes qui ont fait le succès de ses intéressants Mémoires.

La veille de l'affaire de Mouzaïa, il eut la bonté de dire à mon colonel en me désignant du geste : « Ne faites pas tuer ce jeune homme, nous en aurions trop de chagrin. »

Mais le jour de l'assaut du col, c'est lui qui fut atteint, et d'une grave blessure : « Monseigneur, dit-il au duc d'Orléans, cette balle vous était destinée ! »

C'était le général de Rumigny, aide de camp du Roi, qui commandait la deuxième division. Il y montra toute l'expérience qu'il avait acquise

dans les guerres de l'Empire, jusqu'au jour où la blessure qu'il reçut au col de Mouzaïa lui fit abandonner son commandement. Plusieurs combats m'avaient rapproché de cet excellent général qui m'accueillait toujours avec bonté.

X

Général d'Houdetot.

Le général d'Houdetot, autre aide de camp du Roi, avait le commandement de la première brigade de la première division. Ancien enseigne de vaisseau, il avait reçu, à Trafalgar, une grave blessure aux deux jambes, qui le fit boiter le reste de sa vie et l'obligeait à s'aider d'une canne. Ne pouvant plus servir dans la marine, il avait obtenu de l'Empereur une lieutenance de cavalerie.

XI

Mac-Mahon.

Les troupes de Lamoricière relevaient de la brigade d'Houdetot, ce qui me mettait journellement en relations avec ce digne général. Il avait pour aide de camp le capitaine de Mac-Mahon qui faisait le même service que moi. Sorti des pages de Charles X, — véritable pépinière de nos meilleurs officiers, — il débuta par l'expédition d'Alger, fut aux sièges d'Anvers et de Constantine, sans perdre une occasion de faire campagne.

Intrépide cavalier, il montait des chevaux de

pur-sang anglais, plus vifs que les chevaux arabes, ce qui lui permettait de porter ses ordres par bonds précipités et sans perdre un instant.

On le remarquait surtout pour son imperturbable sang-froid en présence du danger.

Mac-Mahon était doué du plus aimable caractère, mais sa modestie et sa timidité naturelles faisaient qu'il parlait peu et ne donnait guère, à première vue, la mesure de son mérite. Qui donc se serait douté, en 1840, que ce jeune homme, silencieux et effacé, deviendrait un jour maréchal de France et Président de la République? Il est vrai que l'étonnement de l'armée n'eût pas été moins unanime si on lui eût prédit, alors, l'établissement de ce régime.

J'ai beaucoup plus connu son aîné, le marquis de Mac-Mahon, pair de France, homme d'un tout autre caractère, qui mourut, jeune encore, d'une chute de cheval faite aux courses d'Autun. J'étais de toutes les soirées qu'il donnait dans son bel appartement de la rue de Castiglione, réunions assez libres et des plus joyeuses. Ce n'était certes pas le Faubourg-Saint-Germain que représentaient les aimables invitées du marquis.

XII
Les Zouaves. Lamoricière.

Lamoricière était, de toute l'armée, le colonel le plus en vue par son commandement du régiment des zouaves, partout si populaires. Regardé comme le plus brillant officier, il était en même temps doué des plus solides qualités militaires. Entraînant tout son monde par sa vibrante parole comme par son exemple, son impassibilité en face du danger et son incroyable mépris de la mort, il avait le don de rendre supérieurs à eux-mêmes tous ceux qui étaient sous ses ordres, en leur imposant une confiance que rien ne pouvait ébranler. Puis, en dehors de l'action, il savait encore charmer son entourage par sa gaîté, par la vivacité de son esprit.

XIII
Commandants Regnault et Renault.

Ses deux chefs de bataillon étaient les commandants Regnault et Renault qui, la guerre se prolongeant, parvinrent, en peu de temps, au grade de général de division. C'étaient deux vaillants officiers. Le premier a été tué pendant la fatale insurrection de juin 1848 ; le second est mort d'une blessure qu'il reçut au siège de Paris, en 1870, lors d'une sortie de notre armée. Il est rare que les plus vaillants ne finissent pas par se faire tuer.

XIV
Ladmirault.

Le capitaine adjudant-major était Ladmirault,

officier très actif et fort entendu dans ces utiles fonctions.

Au moment de finir son rapport sur les faits de son commandement, long travail suivi d'une proposition d'avancement, le colonel me fit l'honneur de me demander lequel des officiers j'avais le plus remarqué. Je n'hésitai pas à lui nommer Ladmirault et il me répondit : « Vous avez raison. »

La proposition faite en sa faveur lui assura bientôt le commandement d'un des bataillons de chasseurs d'Orléans, alors en formation, et ses brillants services le firent arriver en peu de temps au grade de général de division. Il commanda l'armée de Paris contre la Commune et mourut à un âge avancé, comme sénateur sous la République. C'est le seul officier de cet incomparable régiment de zouaves de 1840 qu'il m'ait été permis de revoir si longtemps après. Tous étaient morts. J'en suis bien — et depuis longues années — le seul survivant.

XV

Blangini.

L'un des capitaines de compagnie, M. Blangini, fut blessé grièvement au Bois des Oliviers, retour de Médéah, au moment où je lui portais un ordre. Je fus heureux de le voir, devenu général de division et commandant à Blidah quand j'y fus en garnison, en 1850, à mon retour du siège de Zaatcha.

XVI
De Barral.

Les autres capitaines, MM. de Barral, Maussion, Répond, sont devenus généraux de division. L'un d'eux, de Barral, ne devait pas l'être longtemps ; il fut tué, au grand dommage de l'armée, dans une expédition qu'il commandait en 1850.

XVII
Beugny.

Le chirurgien, docteur Beugny, se prodiguait pour les blessés qu'il allait soigner, sans souci du danger, sous le feu de l'ennemi. Victime de son courage, il fut tué, plus tard, dans l'exercice de sa belle mission.

Nous prenions nos repas, les deux chefs de bataillon, l'adjudant-major, le chirurgien et moi, avec le colonel Lamoricière et sous sa tente, mais on ne la lui dressait que si nous devions rester plus d'un jour dans le même endroit. La plupart du temps, on vivait sans abri, en plein air. Nos repas étaient des plus frugaux, mais assaisonnés d'une cordiale gaieté qui ne s'inquiétait pas des périls du lendemain.

Seul, je couchais sous la tente du colonel qui me faisait travailler à sa correspondance et aux rapports de la journée. Il avait pour moi des attentions vraiment touchantes ; sans doute voulait-il reconnaître ainsi l'accueil qu'il recevait dans ma famille pendant les courts

congés qu'il passait à Paris ; c'était ma sœur qui lui en faisait les honneurs avec la bonne grâce qu'elle mettait en toutes choses et le jeune officier de l'armée d'Afrique n'y était pas insensible, lui qui avait été le compagnon d'armes de son mari.

Le frère de Lamoricière entretenait des relations avec mon aîné ; tous deux étant attachés aux Affaires Etrangères. Envoyé au Mexique comme secrétaire de notre légation, il y mourut des fièvres pernicieuses qui règnent dans ce pays.

XVIII

Chasseurs d'Orléans. Capitaine Grosbon.

En dehors de son régiment de zouaves, deux corps de troupes relevaient encore du commandement de Lamoricière ; c'était un bataillon de chasseurs à pied, qui était alors le seul de cette arme, et un escadron de spahis, servant d'éclaireurs au régiment.

Un officier très capable, le commandant Grosbon, avait été choisi, entre tous, pour être mis à la tête des chasseurs, poste important puisqu'il s'agissait d'un essai. Tout, d'ailleurs, — le choix des hommes, leur uniforme et leur équipement, — faisait de cette petite troupe un corps d'élite. Il a servi de type aux 10 bataillons créés, après la campagne, sous le nom de chasseurs d'Orléans,

car c'est ainsi qu'on les appela jusqu'à l'époque du second Empire. Le nombre en fut porté à 20 bataillons au début de la guerre d'Orient, en 1854, et, de nos jours, ils sont 40. C'est la preuve des services qu'a rendus cette arme dont la création fait honneur au prince qui lui a donné son nom.

XIX

Les Spahis. Commandant Bouscarin.

L'escadron des spahis, toujours à l'avant-garde de notre colonne, pour l'éclairer dans ses marches journalières, et qui ne quittait jamais les zouaves, auxquels ils ressemblaient par l'uniforme, était sous les ordres du commandant Bouscarin.

C'était un brillant officier, qui parlait l'arabe comme le français, et qui attirait tous les regards par son activité, son entrain, sa gaieté non moins que par son riche costume. Il imposait autour de lui sa confiance dans le succès. J'avais très souvent l'occasion de lui porter des ordres, il les recevait gaiement, jamais sans un mot aimable.

Le brillant Bouscarin, avec sa téméraire bravoure, ne pouvait manquer de se faire tuer : c'est ce qui lui arriva, quand il fut devenu général de division, au combat de Lagouat, et ce fut une grande perte pour l'armée d'Afrique.

Le célèbre acteur Got, de la Comédie-Française, était, en 1840, son porte-fanion et il aurait pu, grâce à la souplesse de son esprit, se faire un nom dans l'armée, comme il le fit au théâtre.

XX

Changarnier

Le colonel Changarnier, du 2e léger, a su, dans cette campagne, accroître la belle réputation militaire qu'il avait acquise à la retraite de Constantine. Il était, avec Lamoricière, au nombre des officiers les plus en vue par le rôle brillant qu'ils ont joué, en 1840, au col de Mouzaïa, où toutes les forces d'Abd-el-Kader nous étaient opposées.

Malgré l'existence mouvementée des camps, Changarnier se présentait à son régiment dans une tenue aussi soignée que celle qu'il aurait prise à une grande revue en France. Il témoignait ainsi d'un moral qui ne se démentait jamais.

Il s'était lié avec mon beau-frère Thorigny, à cette retraite de Constantine, où ils s'étaient distingués tous les deux, comme le rapport officiel en fait foi ; aussi, en raison de ce souvenir, me gardait-il une véritable affection.

A mon départ d'Afrique, il me donna, pour sa famille, des commissions dont je pus m'acquitter. Je l'ai revu bien souvent en France où

je me suis trouvé sous ses ordres lorsqu'il commandait à Paris ; il m'invitait aux déjeuners de son quartier général et me témoignait en toute circonstance une vive amitié.

Lors du coup d'État, auquel il s'était fortement opposé, son arrestation suivie de son exil m'avait causé une peine extrême, aussi allais-je le voir souvent, quand il lui fut permis de rentrer à Paris, et je lui donnais des nouvelles du monde qui pouvaient l'intéresser, lui prouvant ainsi la fidélité de mon attachement.

Sa disgrâce, sous l'Empire, ne l'a pas empêché d'offrir le concours de son expérience à l'Empereur, en venant prendre une place à l'Etat-Major de l'armée. Ses sages conseils n'auraient pas été inutiles s'ils avaient été plus suivis.

Changarnier avait pour lieutenant-colonel Drolenvaux qui devint un de nos plus distingués généraux ; tant il est vrai qu'il y a avantage à servir sous des hommes qui donnent les meilleurs exemples.

C'est au régiment de Changarnier qu'appartenaient deux de mes bons camarades de l'Ecole Militaire, Guyon et Goyon ; ils ont été tués au cours de la campagne.

Au 24^{e} régiment, colonel Gentil, j'en retrouvai plusieurs autres : les lieutenants Bourbaki, d'Alton, Ducrot, Petitgand ; les trois premiers

devenus généraux célèbres, le dernier assassiné à Biskra dont il commandait la place.

Bourbaki, dans notre expédition, avait la conduite d'une compagnie de jeunes indigènes d'un dévouemeut absolu pour leur officier dont on pouvait déjà prédire le brillant avenir.

Au 48e, colonel Rambaud, je voyais mon ami Segauville, de l'Ecole Saint-Cyr, devenu intendant général et d'autres anciens de cette Ecole : Fraboulet, Roquebrune, Magnan.

XXI
Légion Etrangère.

Je connaissais dans la Légion Etrangère : Chanaleilles et Duplessis qui furent généraux de division. Le dernier, que j'ai vu souvent et dans l'intimité, s'est tué, aux Champs-Elysées, emporté par son cheval, après une des visites qu'il avait l'habitude de me faire.

XXII
Chasseurs d'Afrique.

Le Pays de Bourjoly commandait avec autorité le premier régiment de chasseurs d'Afrique qui rendit de grand services dans cette expédition. Il eut constamment à repousser les Arabes qui ne cessaient de harceler les flancs de nos colonnes en marche.

Allié à la famille Beauharnais, il fut amené en Hollande à l'âge de 14 ans, par les soins de Louis Bonaparte et placé dans les pages de la reine Hortense. A 15 ans, il obtint une lieute-

nance dans la cavalerie ; puis, comme officier d'ordonnance de Bessières, il le suivit en Russie et fut témoin, en 1813, la veille de Lutzen, de la mort du Maréchal. Il le reçut dans ses bras au moment où un boulet lui traversait le corps.

Attaché à l'état-major du maréchal Soult, il servit en Espagne, prit part à la bataille de Toulouse, ce qui lui valut le grade de chef d'escadron.

Mis en demi-solde sous la Restauration, pour avoir combattu à Waterloo, il ne reprit son service qu'en 1830, à l'âge de 47 ans. Il regagna ainsi le temps que sa non-activité lui avait fait perdre.

J'eus constamment des relations de service avec ce digne colonel qui me recevait toujours avec bonté. Son lieutenant-colonel, Korte, fut un de nos meilleurs généraux de cavalerie et son chef d'escadron, Morris, eut le commandement en chef de la cavalerie au siège de Sébastopol où je le voyais souvent ; j'étais toujours accueilli par lui avec les paroles les plus aimables. Il me rappelait qu'il avait été souvent des dîners donnés rue Grange-Batelière, aux compagnons d'armes de Thorigny.

Je connaissais encore, à ce régiment, Brault, Duhesme, Gérard (le fils du maréchal) qui devint colonel, Breteuil plus tard sénateur (sous

Napoléon III) et que je suis toujours heureux de revoir ; Labriffe, engagé volontaire, passionné pour la guerre et qui mourut victime du choléra, au moment où une grande fortune venue par héritage lui aurait permis de vivre heureux et tranquille. Sa mère avait épousé, en premières noces, le général Auguste Colbert, tué dans la première guerre d'Espagne.

Au 3e régiment, je citerai le lieutenant-colonel Mittgen, qui fut tué en chargeant les Arabes.

XXIII
Cavalerie de France.

La cavalerie de France me faisait revoir beaucoup d'officiers que j'avais connus dans le monde ou aux Ecoles, entre autres les capitaines Edgard Ney, Laborde, Feray qui fut gendre du maréchal Bugeaud, Armand de Maillé du 5e hussards.

Le général Dampierre qui commandait la cavalerie de France avait choisi comme officier d'ordonnance Armand de Maillé qui fit cette campagne avec distinction. Il aurait pu prétendre à de hauts grades s'il était resté dans l'armée ; le peu d'avancement pour les officiers qui ne servaient pas en Afrique la lui fit quitter. Il est mort sénateur, honoré de tous les partis après une vie utilement remplie. J'avais été son camarade et son ami au collège et à l'Ecole Militaire ;

nos bonnes relations s'étaient heureusement continuées depuis cette lointaine époque.

XXIV
Général Duvivier.

Duvivier était un des généraux de l'armée les plus en relief ; ses opinions politiques très avancées ne l'avaient pas empêché d'arriver jeune encore à ce haut grade.

Avant notre marche sur Médéah, il y eut un combat très vif au bois des Oliviers ; il m'envoya prévenir par son officier d'ordonnance, mon ami d'Alton, du danger que je courais, en m'avançant dans le bois. Je lui dois, peut-être, la vie... Après la prise de la ville à laquelle il avait contribué, il eut le commandement de la place où une forte garnison lui fut laissée.

XXV
Cavaignac.

Le chef de bataillon Cavaignac commandait la défense de la ville de Cherchell, assiégée de près par les Arabes ; heureusement, la mer restant libre, le ravitaillement de la place se trouvait assuré.

Une des premières opérations du corps expéditionnaire fut de délivrer Cherchell ; les zouaves, après plusieurs combats heureux, entrèrent les premiers dans la ville et furent suivis d'une partie de la division du duc d'Orléans.

Après les présentations et les félicitations

d'usage, Cavaignac offrit à déjeuner au Prince royal et à son frère, le duc d'Aumale, aux généraux et aux officiers supérieurs, Lamoricière en premier. Le local ne se prêtant pas à un grand nombre d'invités, je ne me présentai que pour prendre le café ; mais je tenais avant tout à voir ce qui se passait.

Cavaignac avait la réputation d'un de nos meilleurs officiers de l'armée d'Afrique. Caractère froid, mais éprouvé, et d'une grande indépendance d'esprit, il déploya tous ses soins à faire le meilleur accueil à ses sauveurs. Il fut d'une grande prévenance pour les princes qui, de leur côté, lui prouvèrent combien ils étaient heureux de cette inoubliable réunion. Sa prochaine nomination de lieutenant-colonel lui fut promise ; elle fut effectivement faite avant la fin de la campagne.

J'ai eu d'assez fréquentes occasions de revoir le général Cavaignac à Paris. Personne n'aurait pu se douter, à l'armée, qu'il serait un jour Président de la République, tant le Prince royal s'était fait une popularité de bon aloi et faisait espérer qu'il affermirait encore sa dynastie.

Le frère du commandant de Cherchell, le célèbre démagogue Godefroy Cavaignac, voulait la Révolution. Condamné deux fois à mort, comme instigateur et combattant d'insurrec-

tions, il fut, chaque fois, gracié par le roi Louis-Philippe, enclin à l'indulgence, surtout pour les crimes politiques.

Cet exalté, que je n'ai pas connu, était, dit-on, d'un esprit charmant, d'une nature sympathique, contrastant avec le caractère d'un farouche révolutionnaire.

Le général épousa une petite-fille de M. Odier, pair de France et ancien député de Paris, homme de la plus haute honorabilité. Ce mariage le rendait neveu de M^me^ Edouard Odier, née Laborde, belle-sœur de mon frère Edouard, ce qui m'a permis de le revoir encore, à Paris.

C'est lui, dont le fils, député et ministre de la guerre sous la 3^e^ République, a eu de profondes désillusions qui l'ont fait renoncer à la politique, et n'ont pas peu contribué à abréger sa vie.

Nous quittâmes Cherchell, réconfortés par cette cordiale réception. Nous y avions laissé quelques troupes pour renforcer les défenses de la ville.

Tout le corps expéditionnaire, réuni dans la Mitidja, prit le chemin de la ferme de Mouzaïa, pour s'emparer du col, but principal de cette campagne. Dans cette marche en plaine, des cavaliers innombrables nous harcelèrent, causant beaucoup de pertes dans nos rangs. Le bataillon de chasseurs venait en tête.

Le capitaine Ulrich reçut une balle dans l'œil au moment où j'arrivais lui porter un ordre. Deux autres capitaines, Abaytua et Gaubert, furent tués ; les capitaines Vichery et Clerc eurent le même sort un peu plus tard.

Au moment de la blessure du capitaine Ulrich, le duc d'Orléans se portait en dehors de la colonne, pour mieux observer ce qui se passait.

Je fus chargé d'avertir le prince du danger qu'il courait ainsi, sans nécessité. Il me répondit : « Dites à votre colonel que je n'en suis pas à ma première campagne et que je sais ce que j'ai à faire. »

Il avait le pressentiment de sa fin tragique et en cherchait une plus glorieuse. Il avait trop de perspicacité pour avoir grande illusion en son avenir.

Dans notre marche vers le col de Mouzaïa, nous étions harcelés par toute la cavalerie d'Abd-el-Kader, mais les carabines du bataillon de Vincennes les tenaient à distance. C'était une joie dans notre colonne quand on les voyait tomber de leur monture.

Le lendemain de l'affaire du col de Mouzaïa, Lamoricière, avec ses zouaves, eut pour mission de protéger un long convoi de blessés que l'on évacuait vers la plaine de la Mitidja, sur la

ferme de Mouzaïa, transformée en ambulance. Cette descente des pentes de l'Atlas se fit péniblement, par des sentiers à peine indiqués et sous le feu acharné de l'ennemi qui ne cessait de harceler nos tirailleurs.

Je m'occupai particulièrement des généraux de Rumigny et Marbot, grièvement blessés. J'allais et venais près d'eux pour demander de leurs nouvelles et leur en donner de notre marche. On les avait hissés sur des mulets d'ambulance dont les mouvements les faisaient souffrir, et ils restèrent presque une journée en cet état.

Je me rappelle une réflexion de Marbot : « Faut-il avoir été épargné en tant de guerres sous l'Empire, pour manquer de se faire tuer par ces pouilleux d'Arabes. »

Les capitaines Dejean et Cissey, leurs aides de camp, tous deux devenus par la suite ministres de la guerre, ne les avaient pas quittés, et ils ne revinrent à l'armée qu'après le départ de leurs généraux.

Arrivé à la ferme, je m'empressai d'aller voir le capitaine Munster, officier d'ordonnance du duc d'Orléans. Il était mourant, ce qui m'affligea sensiblement. Lamoricière me dit : « Si vous pleurez ainsi pour tous les amis que vous perdrez, vous n'en finirez pas. »

J'allai visiter, le lendemain, mes deux bles-

sés ; ils souffraient moins, et étaient calmés par la pensée de revoir la France.

Notre retour par la montée des pentes de l'Atlas fut inquiété par de nombreux contingents d'Arabes, que nos tirailleurs devaient tenir à distance, non sans de sanglants combats qui nous obligèrent à emmener un nouveau convoi de blessés.

Vers la nuit, l'affaire prenant un caractère sérieux, le colonel m'envoya prévenir, en hâte, le duc d'Orléans, notre divisionnaire, pour en obtenir des secours. Je fus encore une demi-heure avant d'arriver, très péniblement, du reste, auprès du prince qui donna l'ordre à deux bataillons de se rendre à la rencontre de nos zouaves. Il était temps !

Après la campagne, couronnée par la prise de Médéah, je quittai l'Afrique avec le colonel Lamoricière.

Quoique j'aime peu parler de moi, surtout quand j'ai été l'objet d'éloges, il me faut bien citer, à titre purement documentaire, la lettre dont voulait bien m'honorer le maréchal Valée, chef de l'expédition à laquelle je pris part.

Paris, 7 mai 1843.

« Monsieur Charles Bocher, lieutenant,

« Vous me rappelez, Monsieur, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que venu, en Afrique conduire un détachement destiné à l'armée, Mgr le duc d'Orléans a désiré que vous puissiez prendre part à la campagne qui allait s'ouvrir par l'expédition de Médéah.

« J'ai conservé le souvenir que, voulant, en ce qui dépendait de moi, satisfaire au désir de Monseigneur, je vous ai autorisé à servir comme officier d'ordonnance auprès de M. le général de Lamoricière, chargé d'un commandement important dans cette opération.

« Il m'a été rendu compte du zèle et de l'aptitude que vous avez montrés, et que vous vous êtes fait remarquer par votre bravoure et votre manière de servir. J'ai su également que votre belle conduite n'avait fait qu'ajouter à l'intérêt que vous portait son Altesse Royale, et j'ai regretté que votre position exceptionnelle n'ait pas permis de vous comprendre dans les demandes faites en faveur des officiers de l'armée qui s'étaient les plus distingués.

« Je me plais, Monsieur, à vous donner ce témoignage, et je vous prie, en même temps, d'agréer l'expression de mes sentiments très distingués.

« Maréchal Comte Valée, »

Notre retour en France fut long ; la traversée en mer n'était pas aussi rapide que de nos jours et il fallait faire, bien inutilement, une quarantaine au Lazaret de Toulon ; en résumé trois semaines pour arriver à Paris, tandis qu'aujourd'hui ce voyage se fait en trois jours.

A Toulon, nous apprîmes la nomination du colonel Lamoricière au grade de maréchal de camp, titre donné, en ce temps-là, à un général de brigade. La récompense était bien méritée et j'en fus peut-être plus heureux que celui qui en était l'objet. Il n'avait que trente-trois ans. Ce n'était pas d'un exemple rare sous la première République ni sous l'Empire, mais c'était bien moins ordinaire au temps de Louis-Philippe, dans l'état de paix où se trouvait l'Europe.

CHAPITRE XVII

MON TEMPS DE COURBEVOIE, 1840-1841

I

Le général Lamoricière

Le jeune général fut fêté à Paris et accueilli partout avec de chaleureuses démonstrations dont je fus témoin. Je continuai mes fonctions d'officier d'ordonnance auprès de lui, et, tous les matins, j'allais travailler à son bureau, pour sa nombreuse correspondance et les rapports que lui demandait le ministre de la guerre.

Notre séparation, qui eut lieu, un mois plus tard, me fut pénible après tout ce que nous avions vu et fait ensemble, et en raison de l'inaltérable affection que m'avait témoignée ce chef d'élite.

Cavaignac le remplaça aux zouaves ; on ne pouvait lui donner un plus digne successeur.

II

Garnison de Courbevoie.

Après ma longue absence loin de Paris, je retournai à mon régiment, le 66e de ligne, en garnison à Courbevoie, sans avoir retiré aucun

avantage de ma dure campagne d'Afrique. Ma nomination d'officier d'ordonnance auprès de Lamoricière, due à l'initiative du maréchal Valée et à la recommandation du duc d'Orléans, n'avait pas eu la sanction du ministre de la Guerre, le maréchal Soult ; il était peu favorable aux officiers sortis de Saint-Cyr. Je me consolai de cette déception, ayant recueilli de ma campagne d'Afrique un bien plus précieux que l'avancement si légitime qui m'échappait, je veux dire l'estime et l'affection des généraux illustres et distingués que j'avais eu l'honneur d'approcher et qui m'ont continué ces sentiments toute leur vie. La lettre du maréchal Valée, entre autres, me vaut toutes les récompenses.

Le duc d'Orléans s'était toujours occupé de questions militaires. Son expérience de la guerre lui avait fait voir que le succès d'une armée dépend de la promptitude de ses mouvements.

Aussi par un rapport détaillé et admirablement documenté adressé au ministre de la Guerre, il obtint la création de 10 bataillons de chasseurs à pied, qui, en souvenir du prince, furent appelés chasseurs d'Orléans. Ce nom leur resta même après la Révolution de Février. Le choix pour les commander se porta sur les capitaines qu'il avait distingués, pendant cette dernière

campagne d'Afrique : Mac-Mahon, Forey, Ulrich, Mayran, Bisson, Répond, Coste, Clerc, devenus très rapidement généraux de division. Mayran a été tué à Sébastopol ; Mellinet, tellement blessé que son visage n'était plus qu'une horrible plaie, ce qui ne l'a pas empêché de vivre jusqu'à 97 ans.

Mon frère Alfred, en sortant de Saint-Cyr, fut placé dans le bataillon de Mac-Mahon. Il eut l'occasion de s'y distinguer à la première affaire contre les Marocains et fut assez grièvement blessé : ce fut là l'origine de sa belle carrière militaire.

C'est à la fin de cette année 1840 que je fus nommé lieutenant au choix, dans mon régiment, faible satisfaction après de trop nombreux déboires.

III

Nouvelles d'Afrique

J'étais depuis quelque temps à ma garnison suburbaine, dont la proximité de Paris permettait de profiter de tous les avantages d'un régiment de la capitale sans avoir à en assurer le lourd service. Une longue lettre de mon camarade Fleury m'apporta des nouvelles d'Afrique, de ce camp de Misserghin, près d'Oran, que j'avais visité quelques mois plus tôt et qui dépendait maintenant du commandement de Lamoricière. Je ne la publierais pas

si elle ne faisait qu'exprimer un fait déjà bien connu, la monotonie et le vide de la vie des camps (en particulier pour un mondain comme Fleury et surtout loin de la France, dans un pays alors imparfaitement conquis). Son intérêt principal est de montrer le point de départ de la carrière rapide et brillante de celui qui, alors simple sous-officier, devint général de division plus vite que la plupart des officiers de son âge. Grand écuyer de l'empereur Napoléon III, plus tard ambassadeur de France en Russie, il devait mourir sénateur en 1884.

Enfin et surtout, cette lettre montre la popularité dont jouissait déjà auprès des troupes de son nouveau commandement le chef affectionné dont j'avais eu le regret de me séparer récemment, Lamoricière, que les soldats avaient surnommé, dès les premiers jours, le « petit Napoléon ».

LETTRE DE FLEURY, SOUS-OFFICIER AUX SPAHIS D'ORAN, A SON AMI CHARLES BOCHER.

« Quoique ma réponse soit bien tardive, mon cher ami et vieux camarade, ne crois pas que j'aie été insensible à ton bon souvenir. Je commençais, je l'avoue, à t'accuser d'oubli, quand ta charmante lettre de quatre grandes pages est venue me faire repentir d'un jugement trop téméraire. Je me suis convaincu, au contraire, que ton cœur était, comme

ton esprit, tout aimable, et moi qui, par position, me surprends quelquefois à être boudeur et incrédule, j'ai été, je te jure, bien agréablement surpris. Le colonel Yusuf qui, lui, te gardait une véritable rancune, s'est tout à fait réconcilié avec toi, grâce aux bons sentiments d'estime et d'affection que tu dis avoir conservés pour lui. Il a été sensible à la fameuse phrase passablement flatteuse, conviens-en, où tu l'assures que l'on parle toujours de lui avec intérêt, et comme tu sais que la vanité n'est pas le moindre défaut de ses qualités, il a, sans doute, traduit le mot « intérêt » par celui d' « admiration ». Aussi, vous êtes les meilleurs amis du monde.

« Je savais par des officiers venus d'Alger, que tu avait fait l'expédition de Médéah en qualité d'officier d'ordonnance du colonel (alors) de Lamoricière ; je savais aussi ta rentrée en France. J'aurais voulu avoir à te complimenter, soit pour un grade, soit pour une décoration, mais j'aime à croire que si tu n'as pas trouvé l'occasion de rien recueillir cette fois, tu n'en pas moins semé pour l'avenir et préparé ta lieutenance. Tu dois regretter de n'avoir pas pu attraper un petit bout de ruban ; il eût été beau, à ton âge, de revenir décoré. Le rouge va très bien sur un habit noir... Cela fait très bien à l'Opéra, disions-nous dans nos causeries du camp de Misserghin. Puisque tu n'as pu te caser auprès du général ou de tout autre d'une manière convenable à tes goûts, tu fais bien de rester en France en attendant mieux. Il sera toujours temps, quand tu seras capitaine, de revenir faire un tour en Afrique, attaché temporairement auprès du Gouverneur qui, sans doute, alors,

sera notre commandant supérieur d'Oran (1). Je ne t'apprendrai rien, du reste, que tu ne saches déjà en fait de projets et d'ambition ; tu auras, je n'en doute pas, l'esprit de réussir.

« Quant à moi, mon cher ami, à moi, pauvre exilé, je suis toujours dans la classe des parias, toujours sous-officier. Il faut vraiment une patience d'ange pour vivre si longtemps dans cette position bâtarde ! Heureusement que l'inspection approche et que, avec l'espoir que j'ai d'être porté sur le tableau d'avancement, je ne peux guère tarder à obtenir (les protections et la guerre aidant) l'épaulette tant désirée.

« M. de Lamoricière est arrivé depuis quinze jours ; tout le monde s'applaudit de sa venue et avec raison, je l'espère. La province d'Oran avait besoin d'un homme de talent et de vigueur pour se mettre à sa tête. Il eût été pénible, pour la division, d'être commandée par le général Guéhéneuc, dans la campagne qui va s'ouvrir ; aussi personne, je te le jure, n'a regretté son départ. Homme de salon parfait, c'était, au dire de tous, un pauvre général. Son rappel, néanmoins, a servi à M. de Montebello qui vient de passer chef d'escadron et reste attaché à l'Etat-Major général. M. de Lamoricière, le « petit Napoléon », comme l'appellent les soldats, a été fort aimable pour moi et m'a adressé quelques paroles amicales, rondes et sans prétention, comme il les dit. Je te sais gré ainsi qu'à Ernest Leroy (2) du bon

(1) Général Lamoricière.

(2) Un des élégants de la jeunesse de cette époque, célèbre sportman, un des fondateurs du Jockey-Club, dont font partie ou ont fait partie la plupart des personnages cités dans ce volume.

accueil qu'il m'a fait, car je me suis bien aperçu que tu n'avais pas noirci ton camarade aux yeux de son chef. M. d'Illiers, son aide de camp, n'a pas été moins bon et s'est mis tout d'abord à ma disposition ; quelques personnes m'avaient aussi, à ce qu'il paraît, recommandé à lui et je compte sur son patronage si une circonstance heureuse se présentait pour moi dans la campagne. Je suis donc, comme tu vois, en assez bonne position, mais (tu vas dire que je suis ambitieux) je crois qu'une lettre de recommandation partie de haut ne ferait pas mal auprès du général, pour achever de me bien placer dans son esprit. M. d'Illiers m'a prévenu d'une particularité de son caractère que j'ai eu l'occasion de remarquer. M. de Lamoricière, avec tous les hommes qui n'ont vu le monde qu'à l'armée, voit dans ceux qu'on lui désigne comme ayant été hommes de société et de plaisir des gens moins passionnés que les autres, élevés dans les camps, pour la carrière militaire. Il en éprouve, en un mot, une espèce de méfiance instinctive (je ne dis rien de personnel à moi, je répète ce que m'a dit M. d'Illiers) pour ce qu'il appelle « les fashionables » qui s'engagent tard, faute de mieux.

« Il ne reconnaît pas, et il a raison, de « Monsieur » dans notre état, mais un soldat, un brigadier, un maréchal de logis, etc... et je crains, moi, que toutes les recommandations qu'on lui a faites de moi n'aient été données plutôt dans le premier sens que dans le second. — Or, après ce long et fastidieux préambule, je vais te demander un service que, dans ta position, tu peux me rendre. Je voudrais que tu lui fisses écrire par quelque personne qui ait de l'action sur lui,

pour recommander le maréchal des logis Fleury, deux ans passés de grade, ayant rendu quelques services dans son régiment, bon cavalier, sachant lire et écrire et devant, en un mot, faire un bon officier, etc., etc... Maintenant qui choisiras-tu pour arriver à ce but? Ton frère, si aimable et si obligeant, ne pourrait-il, à ta prière, demander ce mot, je ne dis pas au Prince royal (qui cependant se souviendrait peut-être de son sous-officier d'ordonnance pendant son séjour à Oran et du fashionable du Bois de Boulogne) ; je ne vais pas jusque-là, pauvre hère, mais à quelqu'un de ses aides de camp, soit le duc d'Elchingen, soit M. de Monguyon. Ces messieurs, que je connais plus ou moins, m'ont offert leur appui et ont dû écrire en ma faveur au général inspecteur. — Je pense, si toutefois leur recommandation officielle est, à ton avis, de quelque poids auprès de M. de Lamoricière, qu'ils ne me refuseraient pas ce qu'ils m'ont d'eux-mêmes promis. — De loin on s'exagère les choses, mais il semble que ton esprit trouvera le moyen de me bien servir en cette circonstance ; d'ailleurs, on est plus hardi quand on postule pour un autre et surtout pour un ami. — Je ne te remercie pas d'avance mais tu dois penser que ma reconnaissance égalera le service que tu m'auras rendu.

« En même temps qu'à toi, j'écris à ce bon Ernest Leroy pour le prier de m'avoir un mot de M. Thiers avec qui, m'a-t-on dit, il est fort bien. Si je l'obtiens, je me serais, je crois, assuré toutes les chances de réussite. — Excuse, mon bon et cher ami, tout ce que cette longue épître a de long et de soporifique ;

une ambition bien louable et qui doit l'excuser à tes yeux me l'a dictée malgré moi. — Je veux me refaire une position ; je me sens le bras fort, le cœur bon, et je veux arriver. Je veux en un mot rebâtir ce que j'ai détruit. Ne faut-il pas tendre la main à celui qui lutte avec courage contre la mauvaise fortune ? Ton cœur te fera deviner tout ce que ma plume n'aura pu t'écrire et je suis certain que je n'aurai pas fait en vain un appel à ton obligeance. — Fais donc vite tes plans après avoir pris lecture de cette lettre et tâche que leur effet en soit prompt ; l'inspection approche et il est important que cette lettre parvienne assez à temps au général de Lamoricière pour qu'il m'appuie auprès du général inspecteur et me fasse maintenir sur le tableau d'avancement, ma grande et unique marotte !

« Rien de saillant ne s'est passé ici depuis ton départ à l'exception de quelques affaires qui n'ont pas eu un grand retentissement depuis le fameux combat de Toutsalmed, je n'ai trop rien à te raconter. Ma sacrée jambe malade m'a empêché d'être acteur de ce drame, le pendant de Mazagran ; je regretterai toute ma vie cette occasion perdue. Le sous-officier qui me remplaçait auprès du colonel a été décoré par suite de cette affaire. Si, comme nous l'espérons, la campagne a lieu, je pourrai prendre une éclatante revanche.

« J'ai transmis tes bonjours à Paillette (1), Tal-

(1) S'était engagé dans le régiment des spahis d'Oran, après avoir perdu sa fortune d'héritage par un entraînement de jeunesse.

ma (1) et Caron (2) ; ils te renvoient en échange de cordiales poignés de main.

« Le capitaine Albert (3), que tu as dû voir à Alger, vient de mourir. Edgard Ney (4) est embarqué mourant sur le paquebot qui va partir et le général Blanquefort est si malade qu'il ne pourra peut-être pas être embarqué. Venez donc en Afrique ! et dites qu'on y est aussi bien portant qu'en France.

« Adieu, mon cher ami, je te quitte à regret, mais certainement il ne doit pas en être de même de toi, car j'ai dû bien t'ennuyer. Il est trois heures du matin, je me couche, avec la perspective de me lever demain à cinq heures, pour écrire une quinzaine de lettres de la dimension de celle-ci.

« Tout à toi, de cœur, crois-moi toujours de loin comme de près ton dévoué et affectueux camarade.

« E. Fleury. »

« Réponds-moi une longue lettre ; donne-moi quelques cancans sur les lions et les lionnes. »

(1) Fils du célèbre acteur, mort avant d'avoir pu se faire un nom dans l'armée.

(2) Fils du colonel chef de la conspiration dite de Belfort.

(3) Fils du général de l'Empire.

(4) Quatrième fils du maréchal Ney, devenu général de division et aide de camp de l'Empereur Napoléon III, mort à Paris, le 15 octobre 1882. Les généraux Ney et Fleury ont occupé les plus hautes positions sous le second Empire.

IV
Les cendres de l'Empereur aux Invalides.

C'est à Courbevoie qu'aborda le bâtiment qui du Havre avait remonté la Seine, pour rapporter à Paris les cendres de l'Empereur ramenées de Sainte-Hélène, par un fils du Roi, le prince de Joinville.

Mon régiment ayant à fournir un piquet d'honneur de cent hommes pour monter la garde autour du cercueil, et moi-même conduisant ceux de ma compagnie, je pus approcher du catafalque placé en vue sur le pont du vaisseau et recouvert d'une draperie de velours noir, rehaussée de riches galons et de franges d'argent, avec la couronne et les armes impériales en relief. Un respectueux et émouvant souvenir s'en dégageait.

Il y avait foule sur les rives de la Seine, aux abords du pont de Neuilly ; le funèbre bateau reçut de nombreuses visites en particulier de notabilités de l'Empire.

V
Maréchal Soult.

Je fus ainsi témoin de l'arrivée du maréchal Soult, ministre de la Guerre, venu seul, vers le soir, pour s'agenouiller devant les cendres de Napoléon. Le duc de Dalmatie y demeura longtemps en contemplation. Son visage, lorsqu'il se releva, exprimait une pénible émotion. Il avait été un des maréchaux les plus fidèles à la fortune du grand homme. Ce pieux devoir

répondait à ses sentiments. Je le vois encore, vêtu d'un vieux manteau à petit collet, comme on en portait sous le Directoire.

La translation des cendres de Napoléon eut le caractère le plus solennel et le plus imposant. Mon régiment, dès le matin, avait été rassemblé en grande tenue devant le cercueil, jusqu'au moment où celui-ci fut placé sur le char qui devait le transporter aux Invalides. Avant son départ, nous descendîmes les Champs-Elysées, pour aller occuper la place qui nous était assignée dans la haie formée par les troupes des deux côtés de la grande avenue.

Le char impérial par ses dimensions et la richesse de la décoration fixait tous les regards. Il s'avançait lentement, suivi d'une nombreuse députation de hauts personnages civils et militaires, en grand costume de gala. Le prince de Joinville marchait en tête du convoi, portant le grand cordon de la Légion d'honneur sur son uniforme de capitaine de vaisseau, ce qui lui donnait grand air et lui attirait les sympathies de la foule.

Le défilé se rendit, par la place de la Concorde, aux Invalides où le cercueil fut porté dans la chapelle. Un imposant service religieux fut célébré en présence du Roi, entouré de

toute sa famille et suivi du corps diplomatique et des premiers dignitaires de l'État.

Quelle journée terrible pour mon régiment ! Il était sous les armes par un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro, ce qui fit dire à un homme de ma compagnie qui compta trois victimes : « L'Empereur ne s'est pas contenté de faire tuer tant de monde de son vivant : il faut qu'il en fasse périr d'autres après sa mort ! »

Ma compagnie était placée au rond-point des Champs-Elysées ; par un heureux hasard, je m'y trouvais presque sous les fenêtres de la maison habitée par la vicomtesse de Vaufreland, qui y avait invité beaucoup de personnes de son intimité parmi lesquelles il s'en trouvait de ma famille. Il était difficile de mieux voir le passage du cortège que de cet hôtel dont la vue s'étendait à une grande distance.

Après le défilé, au lieu de rester longtemps à la même place, comme c'était la consigne, je m'empressai de monter à l'appartement où je trouvai un refuge contre le froid rigoureux et, d'autre part, l'emploi le plus agréable de mon temps en causant avec des personnes amies autour d'une table où un excellent goûter était servi.

VI
Berryer.

Je vis, dans le salon, Berryer dont les opinions politiques s'accordaient bien avec celles de M. de Vaufreland qui avait été secrétaire général du ministre de la Justice, M. Peyronnet ; un des signataires des Ordonnances. J'avais bien pu apercevoir autrefois à la maison paternelle le grand orateur légitimiste qui était en communion d'idées et de sentiments avec mon père, mais après une longue absence dans les premiers temps de ma carrière, je n'avais conservé de lui qu'un vague souvenir. Celui que je me félicitais de rencontrer là paraissait se désintéresser de ce qui se passait au dehors ; il était à une table de jeu avec M. de Vaufreland et mon père. Sa présence dans ce salon indiquait assez l'opinion qui y dominait.

Berryer portait l'habit de drap bleu clair à boutons d'or, comme jadis Louis XVIII ; seulement, il le tenait toujours boutonné pour éviter, disait-il, les refroidissements ; précaution qu'il avait prise au Palais, où l'ardeur qu'il apportait à ses plaidoiries le mettait en nage. Sa physionomie énergique a été bien rendue par la sculpture. La belle statue de la salle des Pas-perdus du Palais de Justice, qui fait face à celle de Malesherbes, nous montre un Berryer vivant. L'admirable concision du latin a permis de caractériser mieux en trois mots (*Forum*

et Jus) que par une longue et pompeuse inscription le génie de ce grand maître de la parole.

Ma famille se rendait, presque tous les ans, au château de Thieux, à deux kilomètres de Juilly, chez M. Gibert, un des premiers agents de change de Paris. Berryer et lui avaient fait leurs études à ce collège des Oratoriens et leurs relations d'enfance les avaient liés de la plus étroite amitié. Thieux les réunissait l'été. C'est là que je revis l'illustre orateur de la Chambre et du barreau. Une fois, j'eus l'heureuse occasion de l'accompagner à son retour à Paris (ce qui prenait alors plusieurs heures). Je fus tout le temps sous le charme de sa conversation qui ne tarissait pas. Il savait, par cœur, tous ses auteurs latins qu'il rappelait à propos. Cette mémoire prodigieuse est un don précieux pour un orateur, et celui dont j'avais l'honneur d'être le compagnon de route passait pour improviser ses discours. Cela ne m'étonnait pas, il aimait trop le monde ; l'accueil qu'il y recevait devait l'y attirer et le forcer à négliger toute préparation un peu longue.

A l'avènement de Louis Bonaparte, je le voyais souvent chez mon frère Edouard qui avait un salon d'opposition où se retrouvaient d'anciens parlementaires des plus hostiles au régime

nouveau, tels que Montalembert, Villemain, Falloux, Montalivet, Rémusat.

Berryer eut plusieurs fois la bonté de m'inviter à sa belle propriété d'Angerville, près d'Etampes, sur la route d'Orléans. L'impossibilité de pouvoir m'y rendre m'a causé de vifs regrets, car c'est une bien grande jouissance que de passer des instants d'intimité avec des hommes d'un si rare mérite !

VII

Alexandre Dumas père.

Mon frère Gabriel me faisait connaître à la même époque un écrivain tout différent du fin lettré et délicat humaniste qu'était Berryer. C'était l'auteur de *Henri III et sa cour,* d'*Antony,* de *la Tour de Nesle* et de *Kean,* bref, Alexandre Dumas, un romantique qui n'avait fait jusque-là que du théâtre et qui allait se rendre populaire par ses romans d'aventures.

Dans un livre écrit avec l'esprit et la verve endiablée que l'on sait, il est question d'un voyage que Dumas fit en Suisse et en Italie avec quelques amis. Ces compagnons de route étaient mon frère Gabriel et MM. de Montalivet et de Sussy, tous deux fils de pairs de France. Le premier fut malheureusement victime, au grand désespoir de ses compagnons d'excursion, des fièvres pestilentielles, l'inévitable fléau de Naples.

Mon frère, pour qui le duc d'Orléans avait une réelle affection, fut attaché à sa personne, comme bibliothécaire et secrétaire, sans quitter officiellement les Affaires Etrangères. La riche bibliothèque du pavillon Marsan lui offrait une occupation conforme à ses goûts, il s'y tenait tous les jours, pour les besoins de son service, et il y recevait les auteurs qui venaient solliciter, en faveur de leurs œuvres, des souscriptions et souvent même des secours.

Alexandre Dumas, en raison de l'amitié que lui témoignait le Prince royal, et de ses relations avec le bibliothécaire, se croyait de la maison ; aussi venait-il souvent au pavillon Marsan.

En enfant gâté à qui tout est permis, il feuilletait les livres qui lui convenaient, les parcourait en hâte, puis s'asseyait à une table pour écrire. Je l'y ai vu assez souvent et je laisse à penser le plaisir que j'éprouvais à me trouver avec un homme qui ne disait pas un mot qui ne fût un trait d'esprit. Il avait de la bonhomie et si peu de vanité, qu'il semblait s'ignorer lui-même.

C'est de 1841 à 1845 que ses principaux romans, *Les trois Mousquetaires* entre autres, étaient le sujet de toutes les conversations dans les salons, et faisaient les délices des jeunes gens et des femmes.

Quelques années plus tard, me rencontrant boulevard Montmartre, Dumas me prend familièrement le bras et me conduit chez son marchand de papiers peints pour y faire un choix. Pendant le temps que nous passâmes ensemble, il fut d'une joie débordante, donnant libre cours à son esprit. Pendant cette promenade dont j'ai le souvenir bien présent, il me dit, sachant que j'avais été de l'armée d'Afrique : « Vous ne pouvez croire, mon jeune ami, le nombre de lettres que j'ai reçues d'officiers me remerciant du plaisir qu'ils me devaient et m'assurant que la lecture de mes romans était la principale distraction de leur existence des camps. »

J'ai beaucoup plus connu Dumas fils, dont l'âge se rapprochait du mien. Nos relations étaient très cordiales et des plus suivies, comme le prouvent ses nombreuses lettres que je conserve, et dont je parlerai dans un autre volume.

VIII

L'hiver mondain de 1840-41.

Le voisinage de Paris me permit, du temps que j'étais à Courbevoie, de passer très agréablement mon premier hiver mondain, grâce aux présentations de ma sœur. Je retrouvai en particulier des amis de collège qui voulurent me faire recevoir dans leur famille, comme Auguste de Talhouet, petit-fils du comte Roy.

IX

Marquis de Talhouet-Roy et Duchesse d'Uzès.

Il habitait le bel hôtel de son grand-père, rue de la Chaussée-d'Antin. Sa charmante sœur, la duchesse d'Uzès, que j'avais souvent vue avant son mariage, me présenta à son mari avec lequel je suis resté toujours très lié (comme avec leur fils).

Le duc de Luynes, gendre de la duchesse douairière, me fait connaître, par ses enfants, sept générations de cette illustre famille que ses mérites et ses vertus ont rendue populaire, malgré nos révolutions, peu favorables à l'aristocratie. On a le droit d'être fier de porter les noms d'Uzès et de Luynes. L'avant-dernier duc a été tué pendant la guerre de 1870.

Le comte Roy, pair de France, ministre des Finances sous la Restauration, portait encore les cheveux poudrés et formant une queue derrière la tête, suivant la mode d'avant la Révolution. Il était galant avec les jeunes et jolies femmes, donnait de nombreuses fêtes pour elles et pour ses filles dont l'une, la comtesse de Lariboisière, faisait les honneurs de son hôtel avec le caractère aimable qui lui était propre.

Il aimait à réunir à sa table les amis de collège de son petit-fils, et paraissait heureux de se rajeunir en les présidant.

X

La Cour de Louis-Philippe.

Cet hiver, en raison du calme et de la prospérité du pays, fut marqué par les plus brillantes fêtes dans la haute société comme à la cour. A ces réceptions, le roi donnant le bras à la reine et suivi des princesses de sa famille, passait devant le rang des femmes assises sur les banquettes, le long de la galerie des Tuileries.

On y voyait, le plus souvent, la princesse Mathilde Bonaparte, la princesse Belgiojoso, dont j'ai déjà cité le nom à propos de son mari, qui était du cénacle de la rue Grange-Batelière, les duchesses d'Uzès, de la Rochefoucauld d'Estissac, d'Estrées, de Valençay, de Plaisance, Galliera (de noblesse génoise) ; les marquises de Contades, de Blocqueville ; les comtesses de Montebello, Oudinot, de la Redorte, de Ségur, de Lariboisière, Colbert, d'Haussonville, de Montalivet, Duchâtel, de Thorigny ; M^mes^ Foy, Liadières, Odier, Gabriel Delessert. Toute cette aristocratie formait, avec les princesses de la famille royale, les femmes du corps diplomatiques et les étrangers de distinction, l'ensemble le plus parfait de la société du règne de Louis-Philippe.

La reine avait un mot aimable pour chacune d'elles, se souvenant à propos de tout ce qui leur était personnel et pouvait les flatter, pour

mieux marquer l'intérêt qu'elle leur portait. De leur côté, les princes, duc d'Orléans, de Nemours et prince de Joinville, s'occupaient des hommes de leur connaissance et surtout de l'armée et les retenaient sous l'impression d'une conversation captivante.

Un somptueux souper suivait.

La table préparée pour cette nombreuse assistance faisait admirer la vieille argenterie de la maison d'Orléans, qui avait échappé au brigandage du régime révolutionnaire. La livrée des maîtres d'hôtels et valets de pied datait de la même époque que l'argenterie, ce qui complétait l'illusion d'un retour au passé.

Une musique excellente se faisait entendre, sous la direction d'Auber, avec le fameux Habenech pour chef d'orchestre.

L'exemple de la magnificence royale était suivi avec entrain dans les différents mondes de la société parisienne.

XI

Réceptions dans les ministères Comtesse Duchâtel.

Les salons du ministère de l'Intérieur, rue de Grenelle, s'ouvraient, le dimanche, à la haute société diplomatique et politique. La comtesse Duchâtel en faisait les honneurs avec la distinction de la femme née pour les premiers rôles ; sa grande fortune autorisait le luxe qui s'y produisait. On y admirait une collection rare des

tableaux des premiers maîtres de l'époque, entre autres « *La Source* » d'Ingres, chef-d'œuvre du maître. Placée dans un salon où des lampes à réflecteur l'éclairaient, cette belle peinture était bien, en effet, pour les invités, une véritable source de plaisir esthétique ; aussi se portait-on en foule pour l'admirer, pendant les bals et concerts qui se donnaient dans ce ministère.

XII

Comtesse de Rambuteau.

L'Hôtel de Ville était occupé par le préfet, comte de Rambuteau, dont la femme était fille du comte de Narbonne, lieutenant général et ministre de la Guerre sous Louis XVI. De somptueuses réceptions y avaient lieu le samedi, avec un grand concours d'invités.

XIII

Mme Joseph Périer.

Mme Joseph Périer, belle-sœur du célèbre ministre de 1832, donnait tous les jeudis de grandes soirées dans son hôtel de la rue Laffitte, qui existe encore. Ses filles, toutes jolies, en particulier l'aînée, devenue, en secondes noces, marquise de Montebello, secondaient leur mère dans ces réceptions. Je retrouvais chez elle son beau-frère, le comte de Montebello, que j'avais vu aux spahis d'Oran et avec qui je suis toujours resté très lié. Les petits-fils de Mme Périer représentent encore

la Maison Périer frères, une des plus anciennes banques de Paris.

Je rencontrais dans ce salon le fils aîné de Casimir-Périer, alors représentant de la France à Saint-Pétersbourg et plus tard ministre sous la deuxième République. Son fils, qui vient de mourir, a été un des présidents de la troisième, mais les grandeurs ne l'ont pas attaché à cette haute fonction ; il en voyait plutôt les déboires que les avantages et démissionna six mois après son élection.

XIV

Comtesse de Lariboisière.

La fille du comte Roy, comtesse de Lariboisière, ouvrait tous les samedis les salons de son bel hôtel de la rue de Bondy qui a disparu depuis longtemps ; elle y recevait un monde très choisi, toujours accueilli par elle avec la plus grande amabilité ; elle tenait beaucoup à ce que l'on ne manquât pas son jour — et avait la bonté — quand elle remarquait notre absence, de nous faire, à ce sujet, d'affectueux reproches, à la prochaine entrevue.

Son mari, pair de France, avait assisté à la retraite de Russie, comme attaché à l'état-major du général, son père, qui commandait l'artillerie. On pouvait admirer dans un de ses salons, le beau tableau qui les représentait, tous deux, en grand uniforme.

XV

Comtesse de Ségur.

Le même samedi, la comtesse de Ségur, née Greffulhe, recevait dans son hôtel de la rue de la Pépinière, — habité, de nos jours, par son petit-fils, — une société d'élite, mais plus politique que mondaine, comprenant des personnages importants des deux Chambres qui s'y entretenaient des questions du jour. Son mari, le général de Ségur, pair de France, membre de l'Académie française, s'est fait connaître comme auteur d'un livre sur la retraite de Russie qui eut le plus grand retentissement.

Tant de réceptions le même jour peuvent donner une idée de l'animation qui régnait alors dans le monde aristocratique.

XVI

Baron James de Rothschild.

Le baron James de Rothschild émerveillait ses invités par la magnificence de ses réceptions ; sa femme, d'une grande beauté et d'une distinction plus remarquable encore, contribuait à en rehausser l'éclat. Elles y attiraient même le faubourg Saint-Germain, qui pourtant se tenait encore à l'écart du monde orléaniste. A l'un de ces bals, j'eus l'honneur de danser plusieurs fois avec la jeune marquise de Contades, depuis comtesse de Beaulaincourt, une des plus jolies femmes de la société du temps et dont l'esprit égalait la beauté. Il m'a été permis de la revoir

souvent chez ma belle-sœur Edouard ; les relations de famille et les qualités de l'esprit les rapprochaient.

Je me rappelle avoir figuré avec la marquise dans un quadrille, ayant pour vis-à-vis un homme de petite taille, déjà âgé, qui portait un costume presque semblable à celui des marquis d'autrefois ; il faisait des entrechats, comme au temps de sa jeunesse, et attirait l'attention par son originalité. Il avait été page de Marie-Antoinette.

XVII
Bals des Ambassades.

La comtesse d'Apponyi donnait, à l'ambassade d'Autriche, des bals d'une grande élégance, et ses fils, secrétaires de cette ambassade, avaient la passion de la danse où ils excellaient.

A l'ambassade de Sardaigne, le marquis de Brignole-Sale avait, pour en faire les honneurs, la jeune duchesse de Galliéra, sa fille, qui préludait aux belles soirées qu'elle a données sous l'Empire et la République.

XVIII
Comtesse Lehon.

Les bals de l'Ambassade de Belgique, à l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, avaient aussi un très grand succès. L'ambassadrice, la comtesse Lehon, femme très à la mode, et qui montrait, en toutes choses, le goût le plus éclairé,

donnait à ses fêtes un caractère d'élégance et de distinction qui n'a pas été dépassé. C'est elle qui fut la première à mettre en valeur les meubles et objets d'art du règne de Louis XVI, qui ont acquis, depuis, les prix les plus élevés.

XIX

Marquise de Las Marismas.

M. Aguado, marquis de Las Marismas, l'opulent banquier espagnol, recevait beaucoup et avec un grand luxe dans son hôtel de la rue Grange-Batelière. Cette belle demeure, heureusement conservée, sert aujourd'hui de mairie au 9^{e} arrondissement. Ma famille habitait la même rue, à une époque où l'on n'y voyait guère que de belles habitations avec de grands jardins, et ce voisinage fut cause de relations suivies qui devinrent intimes.

Je me liai avec les fils Aguado dont le caractère était le plus aimable et le plus accueillant que j'aie connu.

Je voyais, dans cette maison, à moi si familière, les plus célèbres Espagnols, la reine Christine, le maréchal Narvaès, le duc de Rianzarès et les tout jeunes généraux qui avaient joué un rôle dans les guerres civiles de la Péninsule, surtout Prim avec lequel j'eus les meilleurs rapports d'amitié.

De jeunes beautés espagnoles donnaient un grand charme à ces réunions de la haute société

étrangère. Dans les années qui suivirent, j'y admirai une jeune Anglaise que ses qualités et sa fortune faisaient rechercher en mariage comme un grand parti. Ce fut un véritable étonnement, quand on apprit que son choix s'était porté sur Ledru-Rollin, le démagogue du jour, si étranger au monde qu'elle fréquentait.

La province, imitant Paris, eut aussi ses fêtes. Mon frère Edouard, préfet du Gers, donna un bal costumé, qui obtint le plus grand succès dans la ville d'Auch, — peu bruyante d'ordinaire, — et ils y apportèrent, sa jeune femme et lui, le goût et les élégances de la société parisienne.

Ces détails incomplets étaient suffisants pour donner une idée de l'hiver de 1840-41 et des réceptions auxquelles j'ai été invité. L'éclat des fêtes était le plus sûr indice de la prospérité du pays, et tout le monde en profitait.

XX

Baptêmes du comte de Paris et du duc de Chartres.

Le 2 mai 1841, j'assistai au baptême du comte de Paris et à celui du duc de Chartres qui eurent lieu en même temps, à Notre-Dame. La cérémonie se fit en grande pompe ; on voulut lui donner le plus vif éclat. De belles harangues furent prononcées par le clergé comme par les représentants des grands corps de l'Etat.

L'allégresse était générale ; ce furent des heures de prières, de bonheur et d'espérances.

A Notre-Dame, le roi se tint sur une estrade surmontée d'un dais de velours orné de tapisseries ; il avait à ses côtés le roi des Belges et la famille royale ; le corps diplomatique, les ministres, les maréchaux, la Chambre des pairs et celle des députés, les hauts dignitaires de l'Etat étaient présents. A la fin de la messe, un *Te Deum* fut entonné par l'archevêque de Paris, puis le roi et sa famille, reconduits processionnellement jusqu'au porche, retournèrent aux Tuileries.

Cette touchante solennité faisait luire dans les yeux de tous les assistants un regard d'affection et de confiance pour le futur héritier du trône.

Mais quelles déceptions dans la suite ! Tous les héritiers des derniers souverains de la France, élevés dans des Cours qui successivement rivalisèrent de magnificence, ont eu pour la plupart une fin tragique ou misérable.

A la fin de la Convention, c'est le dauphin, fils de Louis XVI et de Marie-Antoinette, innocente victime des haines révolutionnaires, qui meurt dans la misère, les privations et les humiliations dont il était abreuvé.

Le fils de Napoléon, que la puissance de son

père semblait préserver d'un si triste avenir, succomba tout jeune, exilé en Autriche sous le nom de duc de Reichstadt, miné par le chagrin de voir s'évanouir une si brillante destinée.

Le duc de Bordeaux, digne héritier de l'antique monarchie des Bourbons finira en exil à Froshdorf en Autriche, après avoir prouvé une hauteur de caractère et de sentiments bien peu commune à notre époque.

Le jeune prince, comte de Paris, pour qui toutes ces pompes, ces vœux, ces ardentes prières viennent de s'accomplir sous nos yeux, à Notre-Dame, sera deux fois exilé, comme un ennemi dangereux, lui qui ne désirait qu'une vie tranquille dans son château d'Eu dont il s'était plu à faire une résidence convenable pour y finir ses jours dans les labeurs de l'esprit. Tous ces chagrins devaient abréger sa vie qui promettait d'être si glorieusement remplie au service de la France.

Enfin l'infortuné fils de Napoléon III, sur lequel on pouvait fonder des espérances, même après la chute du second Empire, a été une noble victime de sa témérité, au fond de l'Afrique, dans une guerre obscure à laquelle il avait voulu prendre part, au service de l'Angleterre, comme pour s'acquitter de l'hospitalité qu'il en recevait !

XXI

Attentat contre le duc d'Aumale au faubourg St-Antoine.

Cependant la fin de mon séjour à Courbevoie approchait. En septembre 1841, il n'était question que de fixer la date du retour à Paris des troupes de la région d'Alger qui avaient pris part à plusieurs campagnes, notamment autour de Médéah et de Milianah. Le quatrième fils du roi, qui était retourné cette année-là dans la région de Mouzaïa où je l'avais vu, l'année précédente servir sous les ordres du duc d'Orléans, était à la tête de son régiment d'élite, le 17[e] Léger, dont le général Changarnier avait été colonel. Il faisait son entrée dans Paris, par le faubourg Saint-Antoine, étant à cheval, en avant de son régiment, ayant à sa gauche, Levaillant, son lieutenant-colonel. Un forcené, Quenisset, lui tira à bout portant un coup de pistolet. Le cheval du lieutenant-colonel dans sa position de marche, relevant probablement la tête, protégea la personne du prince, et ce fut la bête qui reçut la balle et fut tuée sur le coup.

Cet attentat, dans la circonstance où il se produisit, causa une répulsion indicible dans Paris. Le jeune et charmant colonel de dix-neuf ans s'était fait aimer par ses exploits, son habileté et la simplicité de son caractère. Le roi, heureux du salut providentiel de son fils et toujours enclin à la clémence, épargna la mort au meurtrier et à ses complices.

Le 17e Léger venait tenir garnison à Courbevoie, il y remplaçait mon régiment qui fut envoyé à Metz, ville de guerre déjà importante à cette époque.

CHAPITRE XVIII

METZ — TROIS ANS D'UN SÉJOUR SOUVENT INTERROMPU (1841-1844)

I

Le général baron Achard.

L'automne de 1841, je rejoignis à Metz mon régiment dont le général commandant la division territoriale était le baron Achard, qui, n'étant encore que brigadier, venait de se signaler en Afrique, après s'être distingué dans les guerres de l'Empire.

L'accueil qu'il me fit dès ma première visite me fit espérer que j'aurais à me féliciter de servir sous ses ordres ; l'avenir a prouvé que ma confiance était fondée.

J'ai pu, à ses dîners, à ses soirées, juger qu'il avait conservé les traditions des somptueuses réceptions du temps de l'Empire. Quoique les frais de représentation fussent très réduits sous le gouvernement de Louis-Philippe,

le général Achard se piquait de faire honneur à sa haute position. Il y était aidé par sa femme fille du général Dagobert, si connu sous la première République et l'Empire. La réputation de beauté de la baronne l'avait fait remarquer, dit-on, du duc d'Angoulême. Quand ce prince organisa l'expédition d'Afrique, elle obtint de lui, pour son mari, un commandement important dans l'armée qui le mit en pleine lumière. La brigade Achard était citée dans tous les bulletins des premiers jours de notre conquête et valut bientôt à celui qui la commandait le haut grade de lieutenant général. J'étais heureux de servir auprès d'une telle célébrité militaire.

II

En congé de semestre à Paris.

Environ trois mois après, n'ayant rien à faire dans ma garnison, j'obtins de revenir à Paris au mois de janvier 1842. Les souvenirs de mon expédition de 1840, en Afrique, l'attrait qu'éprouve pour ce beau pays quiconque l'a vu ou même entrevu, la formation récente de régiments qui devaient, disait-on, s'augmenter encore, tout cela me faisait désirer d'y servir de nouveau, mais cette fois dans les zouaves. Le comte de Monguyon, aide de camp du duc d'Orléans, m'écrivit à la date du 18 octobre.

AIDE DE CAMP
DE SERVICE
PRÈS SON ALTESSE ROYALE
MGR LE DUC D'ORLÉANS.

« J'ai demandé au prince des nouvelles de votre affaire, mon cher Monsieur Bocher ; S. A. R. m'a dit qu'on ne formait pas, pour le moment, un nouveau bataillon de zouaves ; c'est donc une affaire ajournée. »

J'en pris mon parti en passant très agréablement l'hiver à Paris. Après avoir obtenu un congé de semestre.

III
L'hiver de 1841-42.

J'y trouvai une invitation pour un grand concert aux Tuileries, et je fus assez heureux pour en profiter. Il fut fort brillant : les princes étrangers se confondaient avec les nôtres ; les plus grands noms y étaient réunis : les ambassadeurs, Lord Cowley, comte d'Apponi, Olozaga, comte Pahlen, Serra Capriola, Brignole-Sale, Reschid Pacha, s'y présentèrent avec les dignitaires de l'Etat, Maréchaux en tête.

IV
Le grand bal du Pavillon Marsan.

On s'entretenait beaucoup d'un bal que le duc d'Orléans devait donner très prochainement. Le prince, toujours plein de bonté pour moi, me fit l'honneur de m'y inviter. Je m'excusai de ne pouvoir y venir, n'ayant pas le temps de me faire

faire un costume : « Qu'à cela ne tienne, me dit le duc d''Orléans, je vous prêterai le mien ; je me décide à y assister en uniforme. »

Effectivement, je reçus, le lendemain, un riche costume de prince persan, présent du Shah de Perse au fils aîné de Louis-Philippe. J'ai su, par mon frère Gabriel qui en avait été témoin, que le duc d'Orléans, tout heureux de me prouver son amitié, avait dû monter sur un escabeau pour prendre le costume qui était dans un meuble hors de portée de la main. Ce léger détail n'est qu'une des mille attentions dont il voulut bien m'honorer. Je complétai ce travestissement par un poignard du plus grand prix que voulut bien me prêter M. Aguado.

On ne parlait dans tout Paris que de cette fête. Elle eut lieu enfin le 5 février, au pavillon de Marsan, là même où s'était donné, vers la fin de la Restauration, le fameux bal de la duchesse de Berry.

Le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie firent leur apparition à neuf heures, accompagnés par la reine Christine, qui portait une robe de cour chargée de pierreries et un superbe diadème de diamants. Le duc d'Orléans, en uniforme de pair de France, s'était rendu au-devant de Leurs Majestés, pour les conduire à sa fête. L'ouverture commença par le défilé, dans la

Grande Galerie, de tous les costumés, précédés de princes et princesses, suivies des personnes attachées à la Cour.

En tête s'avançait la duchesse d'Orléans, donnant la main au duc Alexandre de Wurtemberg, veuf de la princesse Marie ; puis la duchesse de Nemours et le prince de Joinville, ayant une cuirasse d'or ; le duc de Nemours portait l'uniforme rouge, galonné d'or, de colonel général des Hussards de Lauzun ; le duc d'Aumale, le costume historique du duc de Guise, en 1588 ; le duc de Montpensier avait pris celui des Chasseurs de la maison d'Orléans. La princesse Clémentine était admirée dans sa toilette de Cour de la fin du règne de Louis XV.

Puis se présente le quadrille des étrangers où figurent les femmes et les filles des ambassadeurs et des ministres plénipotentiaires accrédités à la Cour des Tuileries. On y remarque la comtesse de Toreno, la marquise de Casa-Riera, la comtesse de Luxembourg, la comtesse de Koeneritz, M^me^ de Kisselef, les filles de lord Cowley.

C'est alors le tour des bergères Pompadour, quadrille composé des femmes désignées par leur beauté : la comtesse Duchâtel, M^mes^ Liadières, de l'Esperit, Cuvillier-Fleury.

Le prix d'élégance et de beauté fut donné

à la comtesse d'Haussonville, fille du duc de Broglie, petite-fille de M^me^ de Staël, qui était superbe en Orientale. Les femmes plus remarquées étaient : la comtesse Fernand Foy, née Germain ; la marquise de Blocqueville, fille du maréchal prince d'Eckmulh, portant un costume d'opéra, celui de la *Juive* d'Halévy ; M^me^ Schickler ; la baronne James de Rothschild ; deux charmantes sœurs, la marquise de Contades et M^lle^ Pauline de Castellane.

La comtesse de Montalivet, la duchesse de Valençay, née Montmorency, la comtesse Mortier, la baronne de Barante, la comtesse de Colbert portaient des costumes historiques.

La duchesse d'Estissac, la duchesse Decazes, se faisaient remarquer par le bon goût de leur parure ou l'ingéniosité de leur travestissement.

Ma sœur, la comtesse de Thorigny, avait un fastueux costume oriental rehaussé de la plus riche parure d'émeraudes.

Le comte Walewski et le comte de Morny, les futurs ministres de l'Empire, en costumes de cour de Louis XIV ; le prince de la Moskowa, en capitaine de hussards canari, jaune et argent, du temps du Consulat ; son frère, Edgard Ney, en uniforme de chef tunisien, envoyé par le Bey de Tunis au duc d'Orléans ; les comtes Charles et Henri Greffulhe, en officiers du temps de

Louis XIV ; le duc d'Albuféra en chef de clan écossais ; le comte de Mornay, de retour de sa mission diplomatique du Maroc, en chef mauresque ; le comte d'Hédouville en Don Quichotte ; son frère, que l'on appelait le grand d'Hédouville, en tambour-major des Gardes Françaises ; le comte de Beaumont, en maître des cérémonies de la cour de Louis XV ; M. Charles Bocher, en prince persan.

Le duc d'Orléans aimait les littérateurs et les artistes, étant lui-même un artiste de mérite par ses nombreux dessins à la plume et au crayon. Il en avait invité un grand nombre : Eugène Delacroix, de retour du Maroc, ayant fait partie de l'ambassade du comte de Mornay, avait un beau costume du pays ; Horace Vernet était en chef arabe ; Raffet, en montagnard du Caucase ; Biard, en Lapon ; Winterhalter, en Florentin du XVI^e^ siècle ; Eugène Lami, en volontaire français de la guerre d'Amérique ; Gudin, en uniforme d'officier musulman de la garde impériale de Russie (son costume était un présent de l'Empereur Nicolas). Le graveur Henriquel Dupont, les peintres Tony Johannot et Louis Boulanger, en seigneurs du temps de Louis XIII ; Marochetti, en Florentin de la Renaissance ; Triquetti, en costume de Benvenuto Cellini ; Halévy, l'auteur de la *Juive,* en

maître de chapelle du règne de Louis XIII ; le romancier Eugène Sue en costume de Cour Louis XIII.

Après le défilé de tous les invités dans la grande galerie, devant le Roi et la Reine, salués respectueusement, les princes et princesses ouvrent le bal dans la galerie des tableaux. Les contredanses se forment dans tous les salons avec le plus grand entrain. Le Roi se retira vers minuit, la Reine resta plus longtemps. Les quadrilles se continuèrent tard, jusqu'à l'heure du souper qui eut lieu dans sept grandes pièces où plus de deux cents personnes furent servies à la fois avec une grande recherche. Après le souper, les danses recommencèrent encore, pour ne finir qu'au jour, vers sept heures du matin.

J'ai vu bien des fêtes, et des plus belles, je puis dire que c'est peut-être celle qui m'a laissé le meilleur souvenir.

V

Mon frère Alfred blessé, à la frontière du Maroc.

Mon frère Alfred, alors sous-lieutenant aux chasseurs d'Orléans et qui devint plus tard général de division, était alors bien loin de Paris. Il reçut une blessure grave à l'épaule, dans une expédition aux confins du Maroc. Son commandant, Mac-Mahon, adressa à mon père la lettre suivante pour le rassurer sur le sort du blessé dont il faisait les plus beaux éloges :

Le 14 mars 1842.

10e Bataillon
de Chasseurs a pied.

« Monsieur,

« Je sais combien un père doit être inquiet en apprenant qu'un de ses fils vient d'être blessé dans un pays éloigné, avec lequel on a si peu de moyens de correspondance ; je veux donc me hâter de vous ôter toute espèce d'inquiétude en vous assurant que les docteurs qui ont vu la plaie de Monsieur votre fils, m'ont assuré qu'elle n'avait aucune espèce de gravité. Il avait le bras ployé au moment où il a été frappé, de manière que la balle a passé sans obstacle entre le muscle et les os et n'a nullement atteint ces derniers ; ce sera l'affaire de trois semaines avant qu'il puisse reprendre son service habituel.

« Je saisis cette occasion pour vous faire connaître comment j'ai été satisfait de la conduite tenue par Monsieur Bocher ; il s'est toujours bien montré, et dans trois affaires où il s'est trouvé depuis son arrivée en Afrique, a su se faire remarquer par son élan, sa bravoure et j'ajouterai même son sang-froid : j'ai été heureux de pouvoir le signaler à l'inspection comme un officier distingué et un méritant.

« J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

« *Le Chef du 10e Bataillon de Chasseurs à pied,*

« De Mac-Mahon. »

VI

Fête donnée à Chantilly par le duc d'Orléans. Mai 1842.

Le duc d'Orléans, ne voulant manquer aucune occasion de donner des fêtes, choisit, exprès, le 1er mai. C'était le jour des courses de Chantilly, qui ont lieu tous les ans sur cette belle pelouse du royal domaine, devant le monument des écuries du Prince de Condé. Ce jour-là furent ouverts les appartements du château, restés fermés depuis la mort du duc de Bourbon et dont son neveu, le duc d'Aumale avait hérité.

Des invitations furent envoyées à des amis du prince, aux membres du Jockey-Club (dont S. A. R. faisait partie) qui s'occupaient plus spécialement de courses, aux habitants des châteaux voisins, à des femmes de la Cour et à d'élégantes beautés. Peu de personnes furent les hôtes du château. Le prince eut la bonté de m'y inviter et de m'adresser souvent les paroles les plus affectueuses. Une fois, me rappelant que le mois de mai était celui où, deux années avant, nos opérations décisives de la campagne d'Afrique avaient eu lieu, il ajouta : « C'étaient d'autres fêtes que la mienne, et je me féliciterai toujours d'avoir été de celle-là. Mon commandement me permettait de tout voir, de connaître et d'admirer de braves et excellents officiers, tels que votre colonel Lamoricière. »

La duchesse d'Orléans était alors heureuse de partager avec son royal époux le soin de

faire les honneurs des bals et des concerts qui durèrent cinq jours de suite. Avant qu'on ne se séparât, un feu d'artifice fut tiré sur la pelouse devant l'entrée du château ; des gondoles, éclairées de bougies à la vénitienne et contenant des musiciens costumés, parurent sur les eaux des fossés et des beaux bassins du parc, et firent entendre une musique qui égaya cette dernière soirée.

Ces fêtes de Chantilly se passèrent ainsi dans la joie. Tout y avait été préparé pour leur donner un caractère vraiment royal.

VII

Troubles de Toulouse. Mission de mon frère Edouard.

Cette année-là (1842), des troubles très sérieux éclatèrent à Toulouse à l'occasion du recensement. C'était pourtant une mesure très sage qui n'avait d'autre but qu'une plus juste répartition des impôts. Mais tout servait de prétexte aux ennemis du Gouvernement pour exciter les passions.

Le préfet, menacé, s'était vu obligé de s'enfuir, laissant l'insurrection maîtresse de la ville ; celui du Gers, Edouard Bocher, fut appelé à y rétablir l'ordre. Il y parvint par son tact et sa modération qui lui concilièrent le conseil municipal et les habitants.

VIII

M. Guizot le nomme Préfet du Calvados.

Ce service signalé lui valut la préfecture importante du Calvados où le nomma M. Guizot, qui était précisément président du Conseil général de ce département.

L'habileté de son administration valut à mon frère la reconnaissance des habitants, car il fut le seul préfet élu, après la Révolution de Février, député à l'Assemblée Législative. Sous la troisième République, la popularité qu'il s'était acquise, dans le Calvados, le fit nommer député, puis sénateur ; l'âge seul l'a forcé à se retirer de la politique.

Honoré de tous les partis, il se montra, dans ces différentes Assemblées, orateur remarquable et dont les conseils étaient précieux. Ses goûts d'indépendance et son peu d'ambition lui firent refuser, plusieurs fois, des ministères qu'on lui offrait même avec la Présidence du Conseil, comme il refusa d'être de l'Académie Française.

IX

Le duc d'Orléans à Metz. Juin 1842.

Cependant, mon congé de semestre avait pris fin.

J'étais, depuis quelque temps, retourné à Metz, lorsque le duc d'Orléans s'y rendit, au mois de juin. Son désir était de se rendre compte des défenses de cette importante place de guerre et de se mettre en communication

avec les officiers de sa nombreuse garnison. Il venait aussi s'entendre avec le général Achard, pour les grandes manœuvres de l'automne.

A son arrivée, je fus appelé à l'hôtel où le prince était descendu. Il me chargea de remplir auprès de lui les fonctions d'officier d'ordonnance ; ses deux aides de camp, le baron Chabaud-Latour et le duc d'Elchingen, étaient appelés par les élections législatives qui avaient lieu au même moment ; il ne restait pour son service que les capitaines Bertin de Vaux et Reille (1). Je leur fus adjoint pendant huit jours, avec la promesse de faire partie du même état-major aux grandes manœuvres annoncées.

Au retour de nos sorties à cheval ou en voiture, nous avions, Reille et moi, le travail d'une volumineuse correspondance dont les demandes de secours faisaient le fond, la bourse des princes semblant inépuisable à tous les solliciteurs.

Le troisième jour, il y eut réception de tous les corps de la garnison. Le duc d'Orléans y montra les qualités de cœur et d'esprit d'un véritable prince royal. Il inspirait confiance ; son expérience et sa perspicacité donnaient les plus hautes espérances.

(1) Fils du général, devenu général de division.

On manœuvra au polygone avec simulacre de guerre et le séjour se termina par une grande revue.

X

Nouvelle de la mort du Prince.

En toute occasion, l'héritier du trône, par son accueil, par le charme de sa personne, s'attirait les sympathies de l'armée comme de la population ; aussi quelles ne furent pas la douleur et l'émotion de tous, à la lamentable nouvelle de sa mort, survenue presque au lendemain de son départ de Metz, à la suite d'un accident de voiture.

Elle fut annoncée à toute la garnison réunie en armes au camp de Metz. Le général Achard ne croyait pas avoir la force de pouvoir lire la dépêche du ministre annonçant ce malheur.

La plus grande tristesse était peinte sur le visage des soldats ; on sait pourtant comme ils sont peu faciles à émouvoir.

Pendant plusieurs jours, il n'y eut pas d'autre sujet de conversation que l'horrible accident mêlé de sombres réflexions pour l'avenir.

Après avoir reçu tant de témoignages de bonté de ce prince magnanime, j'étais tellement accablé de douleur que je restai enfermé chez moi les jours suivants, privé de sommeil et sans pouvoir prendre de nourriture. L'intérêt de ma carrière militaire était bien étranger à mon désespoir ; il n'est jamais entré, d'ailleurs,

dans les sentiments qui m'ont inspiré au milieu des diverses circonstances de mon existence militaire.

LE DUC D'ORLÉANS

Le duc d'Orléans était séduisant, au physique comme au moral. Son visage, ses beaux cheveux bouclés, ses yeux bleus qui, tout en étant d'une grande douceur, n'en scrutaient pas moins les personnes qui lui parlaient, sa taille élancée, tout lui donnait grand air, surtout quand il était à cheval tel que le représente sa statue élevée sur une place d'Alger. La IIe République a voulu la faire enlever, la population d'Alger s'y est opposée.

Le plus digne d'occuper le premier rang dans l'Etat, il avait tous les mérites, des talents rares, une imagination vive ; c'était un caractère. Sa passion des armes, développée par ses études, lui avait inspiré l'idée de réformes dans l'art de la guerre ; il fut le « Guibert » de notre époque, avec un véritable génie. Les chasseurs à pied, longtemps appelés « Chasseurs d'Orléans », en son honneur, furent sa création. Aux manœuvres lentes et compassées qui n'avaient guère changé depuis Frédéric, il substitua des marches accélérées, avec plus de

liberté dans les mouvements. Des armes au tir plus juste et de plus longue portée, un équipement approprié à la vie des camps furent donnés aux chasseurs, avec un uniforme de couleur sombre. Ce qui montre la clairvoyance du prince ce fut le choix des dix premiers chefs de bataillons : trois devinrent maréchaux, Canrobert, Mac-Mahon, Forey, et tous ceux qui survécurent à la guerre devinrent généraux de division.

La supériorité de mérite du royal réformateur sur ses devanciers, c'est que la réalisation de ses idées date de la création du bataillon dit « d'essai », en 1838, qui figura avec succès à la campagne de 1840, en Afrique. Rien n'a été changé depuis dans l'organisation de l'infanterie. Voilà près de soixante-dix ans et j'ose espérer que l'on s'en tiendra longtemps à cette dernière réforme.

Le prince pouvait se livrer tranquillement à ses études, dans sa famille, auprès de sa femme et de ses enfants. Bien que membre du Jockey-Club (le cercle aristocratique fondé pour l'amélioration de la race chevaline à laquelle il s'intéressait), il y allait rarement, mais ne manquait pas de présider aux courses, trouvant qu'elles se rattachaient à la cavalerie de l'armée.

A la Chambre des pairs, il s'occupait avec zèle des travaux parlementaires et prit plusieurs

fois la parole à la tribune de la haute Assemblée.

Le duc d'Orléans avait un fond de tristesse dans le caractère, que les devoirs de sa haute position ne lui permettaient pas de montrer ; peu confiant dans l'avenir d'une Monarchie attaquée par des adversaires acharnés, — avenir sur lequel il avait de tristes pressentiments, comme sur le sien propre, — il semblait deviner l'avenir.

Il eut, quelques années du moins, un bonheur sans mélange, par son mariage avec la princesse Hélène de Mecklembourg qu'il adorait ainsi que ses enfants, si jeunes encore, le comte de Paris et le duc de Chartres.

Sa mort, arrivée par accident, en 1842, quand il était dans toute la force de l'âge, fut un grand événement suivi de regrets universels. Sans elle, la Monarchie de Juillet aurait survécu à sa ruine ; la popularité de l'héritier était le salut. Il s'était attaché les ouvriers qu'il aimait, les ayant vus de près à l'armée dont ils faisaient le fond et la force ; la qualité l'emportait alors sur le nombre, ce qui n'est plus de nos jours, où le service obligatoire ne parvient à retenir que des masses, rappelant les armées de Darius et d'Artaxercès.

C'est au duc d'Orléans que pouvait être appliquée justement la prédiction du poète :

Si tua fata rumpas, Tu Marcellis eris, et la postérité ratifiera les éloges donnés à une mémoire si chère.

XI
Mon premier voyage en Allemagne.

Je n'étais pas encore remis de l'émotion douloureuse que m'avait causée cet affreux malheur et j'avais besoin de faire diversion à ma tristesse. Une mission aux villes fortifiées du Rhin me permit de quitter Metz pour visiter les Etats d'Allemagne dont cette garnison est voisine.

Parti de Metz sur le bateau qui descend la Moselle jusqu'à son confluent à Coblentz avec le Rhin, je fus charmé de la beauté des bords de la rivière lorraine et de la diversité de ses aspects.

XII
Trèves.

Trèves est la première ville importante que l'on rencontre ; je m'y arrêtai pour juger des forces de sa garnison, sans manquer d'aller visiter les curiosités de la vieille cité romaine. Après les souvenirs de l'antiquité, ceux du moyen âge : j'admirai surtout la cathédrale dont l'archevêque était, en même temps, un des sept Electeurs de l'Empire.

A Coblentz, où je devais passer quelques jours, je fis la connaissance, à l'hôtel où j'étais descendu, d'un jeune et distingué officier de

l'armée prussienne. Il m'offrit de me servir de guide. Je pus visiter ainsi les forts Constantin et Alexandre qui dominent la ville.

XIII
Coblentz.

Nous passâmes ensuite sur la rive droite de la Moselle, pour entrer au fort Français que je pus connaître dans tous ses détails ; les officiers m'y accueillirent en frère.

XIV
Tombeau de Marceau.

Mon jeune guide eut, ensuite, l'aimable pensée de m'amener, par un chemin ombreux, au tombeau de Marceau. C'était une pyramide reposant sur un socle de pierre dure, où l'absence de tout ornement n'inspirait que plus d'émotion. L'inscription : « *Hic cineres, ubique nomen* » — admirable concision de la langue latine ! — en disait plus qu'un éloquent panégyrique et répondait à la simplicité du monument (1).

XV
Citadelle d'Ehrenbreitstein.

Le lendemain, je montai à la forteresse d'Ehrenbreitstein, qui, de l'autre côté du Rhin, domine Coblentz et la rend imprenable. J'y fus on ne peut mieux reçu ; les exercices militaires exécutés devant moi avec une régularité par-

(1) L'Empereur d'Allemagne, dans une louable attention, a rendu à la France ces précieuses cendres, qui ont été déposées aux Invalides. Mais il est douteux que la vue du monument y inspire une aussi vive émotion que celle qu'on éprouvait en Allemagne, dans la solitude où était la tombe de Marceau.

faite, n'avaient pas pourtant cette vivacité de mouvements et de marche si précieuse à la guerre, et qui est le propre du soldat français.

Après avoir visité à fond la forteresse, je fus invité à la table des officiers et l'on s'y mit en frais pour moi ou plutôt pour l'armée que je représentais.

XVI
Ems.

Désireux de joindre l'agréable à l'utile, je profitai du voisinage de la ville d'Ems, dans le duché de Nassau, dont les eaux thermales attirent en la belle saison un grand nombre d'étrangers. Pour s'y rendre, rien de plus facile : un bateau à vapeur remonte, en peu de temps, la Lahn, à partir de son confluent avec le Rhin.

XVII
Duc d'Albuféra.

Je fus assez heureux pour y retrouver le duc d'Albuféra, grand ami de mes frères aînés, qui me combla de prévenances, car les relations de ma famille avec celle de la maréchale Suchet étaient des plus intimes. Il voulut m'avoir tous les jours à sa table et il prenait soin de commander lui-même le dîner, qui fut toujours excellent.

XVIII

Odilon Barrot juge la politique de M. Thiers.

Il m'emmena à une chasse au chevreuil, dans une forêt de Nassau, avec Odilon Barrot qu'il avait eu l'attention d'inviter avec nous. La perte récente d'une fille adorable et adorée avait plongé dans le plus grand chagrin le fameux orateur politique. En montant dans la voiture où le duc lui avait offert une place, l'infortuné père nous dit : « Voilà une journée qui me donnera, je l'espère, un peu de ce repos et de ce sommeil que je cherche en vain depuis mon malheur. »

Pendant le trajet qui dura plusieurs heures, Odilon Barrot nous tint suspendus à ses lèvres. Tout ami de Thiers qu'il était et quoique du même parti que lui, il n'en blâmait pas moins sa politique extérieure qui nous acculait à une nouvelle coalition. Il fallait, d'après lui, ménager l'Allemagne, lui faire des avances et se contenter de tenir tête à l'Angleterre avec notre flotte, alors puissante. D'ailleurs la question d'Egypte ne devait pas, selon lui, être soulevée prématurément : « Thiers, disait-il, m'avait bien consulté, mais pour la forme seulement ; aussi nous a-t-il entraînés à de lourdes dépenses d'armement et d'augmentation de forces militaires. Ce que je blâme surtout, c'est d'avoir adopté le projet de fortification de Paris, dont l'utilité n'était pas bien démontrée. »

En résumé, cette politique avait mis un instant

Paris dans le désarroi : la Bourse baissa de 30 francs, le plus bas cours qu'on ait vu depuis 1830 ; toutes les affaires étaient compromises ou suspendues, comme si l'on eût été en temps de Révolution.

Pour ce qui est de la politique intérieure, le Duc et moi nous disions à M. Barrot : « Ne craignez-vous pas qu'il vous faille tout bouleverser pour atteindre votre but ? » et il nous répondit : « Je serais obligé de faire table rase, de remplacer presque tous les fonctionnaires de l'Etat, expédient bien difficile à réaliser. Notre parti n'est pas assez fort, il lui est impossible d'agir pour le moment, tiraillé comme il l'est dans tous les sens ; il se trouve comme paralysé et ne peut aboutir à rien. »

Odilon Barrot nous dit, avec candeur, que s'il était arrivé au pouvoir, il n'aurait pas fait autrement que Thiers, qu'il n'aurait jamais eu le courage de mécontenter tant de monde par des destitutions qui s'imposaient ; il avouait ainsi sa faiblesse de caractère qui avait fait surnommer ce chef de l'opposition « la bonne femme de la gauche ».

Quel aveu venant des deux hommes les plus acharnés contre les différents ministres du règne de Louis-Philippe ! C'est bien la preuve qu'il était impossible de faire autrement que ceux qu'ils avaient combattus !

Enfin, il en vint à parler de la mort encore récente du duc d'Orléans. Il la considérait comme le plus grand malheur qui fût arrivé à la France.

Ce voyage de quatre à cinq heures, aller et retour, ne nous parut pas long et nous restâmes sous le charme de la conversation de ce grand orateur.

Ce qui piquait ma curiosité, c'était de me trouver avec le personnage politique auquel se rattachaient tant de souvenirs. Aurais-je pu oublier, comme filleul de Charles X, qu'Odilon Barrot avait reçu du Gouvernement de Juillet la mission d'accompagner la famille royale dans son voyage de Rambouillet à Cherbourg et qu'il la remplit avec le tact et le sentiment du respect dû à de si nobles infortunes ? Ces égards et ces attentions lui valurent de Charles X, au moment de son embarquement pour l'exil, de précieuses marques de satisfaction. Aurais-je pu prévoir que sa participation à la campagne des banquets serait une des causes de la chute de Louis-Philippe ? Comment pouvait-il ambitionner le pouvoir après les difficultés, on pourrait dire les impossibilités qu'il nous avait dépeintes pendant cette partie de chasse ?

Après un court séjour à Ems, je m'embarquai sur un des bateaux qui remontent le Rhin et contemplai dans le ravissement les sites pitto-

resques de ses rives que dominent tant de ruines féodales. J'étais loin de me douter qu'au même moment, Victor Hugo parcourait, en poète et en historien, ce pays de légendes que devaient évoquer son livre du *Rhin* et la dramatique épopée des Burgraves.

Je remarquai en passant les coteaux de Johannisberg qui me rappelaient leurs vins si renommés. Le prince de Metternich, le fameux chancelier d'Autriche, était alors le propriétaire de ces crus tant vantés, qui avaient appartenu à l'illustre ami de ma famille, le maréchal Kellermann, à qui l'Empereur en avait fait donation : mais la Restauration, en restituant les biens étrangers, avait fait revenir Johannisberg aux mains de ses anciens possesseurs, et le fils du maréchal ne s'est jamais consolé de cette restitution, il la regrettait souvent à notre table.

XIX

Mayence.

J'arrive au but principal de mon voyage, à Mayence. Cette ville si souvent citée dans les guerres de la République et de l'Empire, était l'ancien chef-lieu du département de Mont-Tonnerre, qui tirait son nom du dernier contrefort septentrional des Vosges dominant la plaine du Rhin. Elle avait eu pour préfet le conventionnel Jean Bon Saint-André, qui s'y montra habile

administrateur et y resta tout le temps de la domination française.

Le Premier Consul, encore jeune, aimant la plaisanterie, avait nommé Jean Bon Saint-André à la préfecture de Mayence, en raison même de la réputation des jambons de cette ville, comme il faisait, en même temps, de M. Bigot un ministre des Cultes, à cause de son nom. Il faut avouer, d'ailleurs, qu'ils étaient dignes de leur choix.

A l'hôtel où je descendis, je trouvai un ancien camarade de mon jeune frère, qui avait étudié avec lui les mathématiques ; officier de marine, il contribua beaucoup à me faciliter l'entrée des forts et à m'apprendre tout ce que je désirais connaître.

XX

Francfort.

Ma mission accomplie, je profitai du voisinage de Francfort pour me rendre compte de l'importance de cette ville.

MM. de Rothschild qui y dirigeaient la première banque du monde, me reçurent avec leur amabilité habituelle, ainsi que M. Bethmann, notable représentant de l'aristocratie francfortoise, par le passé de sa famille, sa fortune et l'hospitalité somptueuse qu'il offrait généreusement à tous les étrangers de distinction de passage dans la ville. Bethmann s'était lié avec mon frère Gabriel qui avait été, pendant quelque temps,

attaché libre à notre légation. Il était, pendant son séjour à Paris, des familiers de la maison de mon père où il dînait très souvent ; aussi me témoignait-il, par son accueil, qu'il se souvenait de ces bonnes relations et j'étais tous les jours son invité.

Je fus encore reçu on ne peutplus aimablement à la légation de France, par la jeune et charmante marquise de Chasseloup-Laubat, la femme de notre ministre auprès de la Confédération Germanique, une des plus recherchées des salons de Paris.

XXI

Carlsruhe, Rastadt, Heidelberg.

Après avoir tout vu et rempli tous mes engagements dans cette ville, je rentrai en France en passant par Carlsruhe et Rastadt, dont le congrès fut, sous le Directoire, le prétexte de la reprise des hostilités après Campo-Formio, — Heidelberg, dont le vieux château en ruines rappelle encore les incendies ordonnés par Louvois dans la guerre du Palatinat, ce qui explique, s'il ne la justifie, la rancune encore persistante des Badois pour les Français. Il faut bien avouer que ce qui reste du château révèle une architecture imposante qui en rend la destruction particulièrement odieuse. C'est dans l'une des caves du monument épargnées par l'incendie que se trouve le fameux tonneau d'Heidelberg, devenu

par ses dimensions extraordinaires un objet de curiosité pour tout étranger de passage.

XXII
Baden-Baden.

Je terminai mon voyage par Baden-Baden, jolie ville d'eaux et de fêtes mondaines où je trouvai beaucoup de personnes de connaissance.

Salzbach en est tout près ; j'y fus remplir le pieux devoir d'un officier français, en visitant le tombeau de Turenne comme j'avais fait pour celui de Marceau.

XXIII
Retour à Metz octobre 1842.

En octobre, j'étais de retour à ma garnison de Metz.

Une nouvelle déception m'y attendait. Sans me lasser des insuccès, dans mon vif désir de faire de nouveau campagne en Afrique j'avais sollicité l'honneur d'être attaché à l'état-major du duc d'Aumale. Or voici la réponse qui fut faite à ma demande arrivée trop tard.

Brest, le 16 octobre 1842.

« Mon cher Monsieur Bocher,

« Monseigneur le duc d'Aumale m'a chargé de répondre à votre lettre et de vous faire connaître que son état-major était déjà arrêté et nommé quand votre lettre lui est parvenue.

« Vous pouvez, du reste, être certain que Monseigneur le duc d'Aumale gardera toujours un très bon souvenir de vous et de la manière dont il vous a vu servir, en Afrique, auprès du général de Lamoricière.

« Je vous écris, à bord de la *Belle Poule,* au moment d'appareiller, par un vent excellent et un temps superbe.

« Votre bien affectionné.

« Lieutenant-colonel JASMIN,
« *Aide de camp de Mgr le duc d'Aumale.* »

XXIV

Le Duc d'Aumale.

Quelques mois plus tard, le nom du jeune prince volait de bouche en bouche ; je ne pouvais que maudire davantage le sort qui ne m'avait pas permis de m'attacher à sa personne.

La prise de la Smala, le 16 mai 1843, suffirait à immortaliser le nom du duc d'Aumale. Cet acte d'une audace et d'un courage inouïs porta le plus grand coup à la puissance d'Abd-el-Kader : ce fut l'avant-coureur de sa chute.

Une multitude de troupeaux, un butin immense, quatre drapeaux, 3.600 prisonniers, la correspondance et la trésorerie de l'émir tombèrent entre nos mains.

L'année suivante, le jeune prince ayant reçu

le commandement de la province de Constantine, ses succès se continuèrent dans plusieurs expéditions qu'il conduisit avec son habileté ordinaire. Enfin, ayant été investi du gouvernement de l'Algérie, il eut le grand mérite, dans une dernière entreprise, de faire prisonnier Abd-el-Kader et de terminer ainsi une guerre qui durait depuis 16 ans.

En récompense d'aussi éclatants succès, la Révolution de février l'exila. Il partit d'Alger avec la duchesse (fille du prince Léopold de Salerne, Auguste de Bourbon) et avec le prince de Joinville qui l'avait suivi. Avant son départ, il remit le pouvoir au général Cavaignac et adressa à l'armée des adieux pleins de dignité. C'est au milieu de l'émotion générale et des plus touchants regrets que l'embarquement eut lieu sur la corvette *le Solon*. Le capitaine de frégate Jaurès, impressionné de la grandeur d'âme des princes, devint leur ami le plus dévoué.

Les principaux généraux de l'armée, dans leur vaillance, offrirent aux princes de les ramener avec des forces sur lesquelles ils pouvaient compter. Ces offres d'un dévouement touchant furent refusées, les princes ne voulant pas compromettre personne pour leur propre cause. L'entreprise aurait réussi par la connaissance de l'état des esprits d'alors.

XXV

L'hiver de 1843-1844 à Paris.

Un nouveau congé me permit de passer l'hiver de 1843-1844 à Paris, comme les années précédentes. Le grand chagrin qu'on avait conçu de la mort du duc d'Orléans s'était calmé. La nature humaine, dans sa faiblesse, n'admet pas les longues souffrances morales ; elles compromettraient notre existence ; nous n'en sommes pas moins attachés à nos douloureux souvenirs.

Le deuil de la Cour continuant, il y eut cependant, cette année-là, fêtes, bals et concerts dans le monde parisien. Tous les jours j'avais à me rendre à quelque invitation, généralement à plusieurs, tant mes relations par ma famille étaient étendues.

C'est ainsi que j'étais des samedis des comtesses de Lariboisière et Merlin qui recevaient le même jour dans leur hôtel de la rue de Bondy. Chez M^me^ Merlin, femme de grand mérite, je voyais Sophie Gay, sa fille, M^me^ de Girardin. Un autre samedi, je me rendais chez M^me^ de Rambuteau et chez la comtesse de Ségur, ce qui me faisait courir, dans la même soirée, de l'Hôtel de Ville à la rue de la Pépinière ; mais j'y allais le cœur léger, heureux de sacrifier à mes goûts.

XXVI

M^me^ G. Delessert.

Le jeudi, réceptions chez M^me^ Joseph Perier et souvent chez M^me^ Gabriel Delessert qui réunis-

Hommes d'Etat, Lettrés et Artistes

sait les hommes éminents du jour : les Broglie, Thiers, Rémusat, Émile de Girardin, général Rulhière, les ministres Dumont et Duchâtel, les académiciens Mérimée, Saint-Marc Girardin, Villemain, Cousin, le célèbre architecte Viollet-le-Duc qui a restauré nos plus beaux monuments historiques, notamment Notre-Dame, la Sainte-Chapelle et le château de Pierrefonds.

Baronne Seillière.

Les soirées de la baronne Seillière, le dimanche, devaient beaucoup de leur charme à la présence de ses filles. L'aînée avait épousé le comte Siméon dont le grand-père et le grand-oncle, le comte Portalis, avaient rempli les plus hautes fonctions sous la République, sous l'Empire et les gouvernements suivants. Portalis était l'un des rédacteurs du Code civil. Je prenais le plus vif intérêt à leur conversation qui ne comportait pas de banalités. Encouragé par la bienveillance que me témoignait le vénérable comte Siméon, je lui demandai, à l'une de ces soirées, sous quel régime la France avait été le plus heureuse. Il n'hésita pas à me répondre : « Sous la Restauration et sous le gouvernement actuel. » Il mourut très âgé, d'une chute qu'il fit en descendant d'omnibus, un jour qu'il se rendait à la Cour des Pairs.

Un rédacteur du Code civil : Portalis.

Le comte Siméon.

Mme Fontenillat.

Je ne dois pas oublier non plus les soirées où m'invitait Mme Fontenillat dans son bel hôtel de la Chaussée-d'Antin. Ma sœur, qui en était très aimée, m'emmenait souvent dans ce salon : le chancelier Pasquier en était le familier au point d'y passer toutes ses soirées. D'une famille de parlementaires, devenu parlementaire lui-même, il avait de bonne heure appartenu au Parlement de Paris. Il avait beaucoup de noblesse dans le maintien et je le vois encore avec sa grande perruque à marteaux. Joueur comme Berryer, il parlait fort peu, ce qui me privait du plaisir de converser avec lui. Il faisait beaucoup de bien dans mon quartier de la rue Royale où il mourut, laissant des regrets que j'entendis maintes fois exprimer.

Le Chancelier Pasquier.

Mme Fontenillat avait deux filles qu'on se plaisait à admirer pour leur beauté et leur rare distinction. L'aînée épousa Casimir Périer, le fils du grand ministre de 1832, qui, après avoir représenté la France à la cour de Russie, devint ambassadeur et ministre à son tour sous le le gouvernement de Thiers. Son fils président de la République en 1894, mais bientôt fatigué du rôle qu'on lui faisait jouer, démissionna peu de temps après son élection : grand exemple d'indépendance, bon à suivre, mais qu'on ne suit guère. Resté député, il s'est occupé, jusqu'à

sa mort toute récente, de son mandat, dans un esprit sage et modéré qui ferait accepter la République, si elle était acceptable.

La plus jeune des filles de M^me^ Fontenillat devint la duchesse Pasquier, nièce du chancelier. Les événements n'ont pas permis à son mari de jouer un grand rôle comme il en était capable. Membre de l'Académie Française, il s'était encore fait remarquer dans les discussions parlementaires, sous la 3^e^ République, par la sagesse de ses vues et la modération de ses opinions. Il n'admettait, suivant les principes de Thiers, qu'une République conservatrice, mais non les dangereuses utopies des partis radical et socialiste qui se sont emparés du pouvoir contre le sentiment de la majorité du pays et à son détriment.

XXVII
Autres Salons.

Je pourrais rappeler d'autres soirées dont j'étais. La comtesse de Vaufreland, au salon très légitimiste qu'inspirait Berryer et où il était des plus assidus ; le comte Roy, la maréchale d'Albuféra, M^me^ Hainguerlot, fille du maréchal, duc de Reggio ; la duchesse de Massa, la princesse Czartoriska, dans son palais de l'Ile-Saint-Louis ; M^me^ Drouyn de l'Huys, la jolie femme du futur ministre de l'empire ; les Rothschild et

bien d'autres rivalisaient de distinction et d'élégance.

Telle était la vie mondaine à une époque où la confiance dans la paix et l'apaisement des passions politiques donnaient l'essor aux réjouissances publiques et privées.

XXVIII

Mission auprès du Roi de Hollande.

Le Roi de Hollande se rendait, tous les ans, à son Duché de Luxembourg, sur notre frontière. Le général Achard reçut la mission de présenter à ce souverain les compliments et les félicitations de Louis-Philippe et, en même temps, d'inviter les princes de la Maison Néerlandaise aux grandes manœuvres qui devaient avoir lieu à Metz, à l'automne de 1844, sous le commandement du duc de Nemours. Il était également fait au prince Henri des Pays-Bas, chef des forces maritimes hollandaises, une invitation d'assister aux opérations qu'allait entreprendre contre Tanger et Mogador le prince de Joinville à la tête d'une escadre. La France avait à se plaindre de l'appui que prêtait le Maroc à Abd-el-Kader au moment où redoublaient les hostilités de l'émir.

Le Roi de Hollande fit le plus cordial accueil à notre mission dont il parut charmé.

Un château d'un bel aspect, situé en dehors des murs fortifiés de la ville de Luxembourg,

servait de résidence royale. Nous y fûmes plusieurs fois invités à des dîners et à des réceptions. Les aides de camp et officiers, attachés à la personne de Sa Majesté, se montraient pleins de prévenances pour notre mission. J'eus particulièrement à me louer de la bienveillance du Roi qui avait connu le général Colbert et avait servi avec lui sous l'Empire ; aussi Sa Majesté daignait-elle m'adresser souvent la parole.

Le dernier jour, le général Achard reçut le grand cordon de la couronne de Chêne ; le colonel de Beauvilliers, notre chef d'état-major, et l'aide de camp de Prailly, des décorations suivant leur grade ; quant à moi, je fus gratifié de la croix de chevalier avec des paroles affectueuses du Roi qui me flattèrent bien davantage.

Avant notre départ du Luxembourg, les officiers de la garnison prussienne qui, d'après les traités, occupaient la citadelle, voulurent nous donner des fêtes, dîners et bals, dans leur cercle militaire très luxueusement aménagé ; notre départ en fut retardé, mais nous emportions le témoignage de la sympathie qui existait alors entre les deux armées.

La mission s'était très heureusement accomplie. Dans des conversations particulières avec des notables Luxembourgeois, nous pûmes constater que le pays avait conservé le meilleur

souvenir de la domination française qu'il n'était pas sans regretter. L'annexion de ce grand duché à la France nous aurait été bien due après Sadowa, ne fût-ce qu'en compensation de l'accroissement prodigieux d'influence de la Prusse en Allemagne et pour reconnaître la neutralité que nous avions observée durant cette guerre. Mais le vainqueur de l'Autriche qui déjà se sentait le plus fort, la refusa à notre empereur.

De retour à Metz, j'accompagnai le général Achard dans ses inspections des régiments de la division territoriale. A Nancy, je retrouvai le colonel Regnault de Saint-Jean d'Angely du 5e lanciers, un de nos futurs maréchaux. Je fus heureux de cette rencontre qui nous permit de reprendre nos vieilles relations de famille, car nos mères qui comptaient toutes deux parmi les beautés de leur époque, s'étaient liées dès l'Empire.

En 1849, un grand bal fut donné aux Tuileries. La Reine était fière de montrer au monde de la Cour sa nouvelle belle-fille, la princesse de Joinville, ravissante de jeunesse et de beauté. Sœur de l'Empereur du Brésil, Don Pedro, et du même âge que lui, elle venait d'épouser, cette même année 1843, le troisième fils de Louis-Philippe.

XXIX

Prince de Joinville.

Le prince était lui-même d'une belle stature, imposante et guerrière, qui le faisait remarquer.

S'il n'avait pas eu le bonheur d'être le fils du Roi des Français (noble titre qui suffit cependant à briser sa glorieuse carrière !), le prince de Joinville aurait toujours passé pour un des premiers amiraux de son temps. Ses rares qualités de marin lui avaient assuré d'éclatants succès dans ses hauts commandements du Mexique et du Maroc ; et sa mission à Sainte-Hélène, accomplie dans un moment où les relations avec l'Angleterre étaient fort tendues, lui fit autant d'honneur que les beaux faits de guerre de Saint-Jean d'Ulloa et de Mogador.

Mais il ne parlait jamais de ses exploits et sa modestie cachait ses mérites. Il était simple, affable et bienveillant. Particulièrement attaché à ses compagnons d'armes, il les traitait en camarades sans se prévaloir de son titre de prince.

Comme l'entrée dans la marine exigeait d'autres études que celles du collège, le Roi avait donné à son fils le célèbre Arago pour professeur de sciences. Ces intelligences supérieures ont souvent amené leurs élèves à un brillant avenir ; la plupart des hommes qui se sont élevés au-dessus des autres l'ont dû en partie aux maîtres dont ils ont reçu les leçons !

La Révolution de février 1848 devait porter un coup terrible au prince de Joinville en le forçant à l'inactivité. Tout jeune qu'il fût, il avait déjà donné la mesure de ce qu'il aurait pu faire pour l'honneur de la France. Condamné à l'exil, le Prince se retira en Angleterre auprès de sa famille au château de Claremont, et j'ai eu l'honneur de l'y voir avec ses enfants pendant un séjour que je fis à Twickenham chez le duc d'Aumale, en 1856.

Après la chute de l'Empire, il fut autorisé à revenir en France. Je le vis souvent à Paris et c'était, pour moi, une grande satisfaction, malgré la tristesse que me causait toujours le souvenir de ses malheurs immérités. Sa fille unique, que j'ai vue si jeune en Angleterre, a épousé son cousin, le duc de Chartres, et lui a donné plusieurs enfants : la duchesse Waldemar de Danemarck, la duchesse de Mac-Mahon, le duc de Guise, marié à une des filles du comte de Paris.

J'étais très lié avec le vice-amiral Coupvent des Bois ; sa fortune lui permettait d'avoir une bonne table à laquelle il invitait ses anciens frères d'armes. J'étais souvent au nombre des convives et particulièrement lorsqu'il avait l'honneur de donner à dîner au prince de Joinville sous les ordres duquel il avait servi à Mogador.

XXX

Les grandes manœuvres du camp de Metz, 1844.

Au mois de septembre 1844, le duc de Nemours vint prendre le commandement de toutes les troupes réunies au camp de Metz. Elles formaient deux divisions d'infanterie, l'une sous les ordres du général Achard, l'autre ayant pour chef le général d'Houdetot que j'avais connu en Afrique où je servais sous ses ordres. Une nombreuse artillerie, avec un régiment de génie et tous les services auxiliaires complétaient cette armée.

Le prince la conduisit très habilement, avec son expérience acquise dans les nombreuses campagnes auxquelles il avait pris part.

Les opérations militaires durèrent plus d'un mois et se terminèrent par le simulacre de la prise de Metz. Une batterie de siège fut établie devant un des remparts de la ville ; une brèche fut ouverte et livra passage à une colonne d'assaut, malgré la défense simulée des assiégés. Cette action bien conduite et qui était la représentation exacte de la guerre, intéressa les nombreux spectateurs privilégiés pour lesquels on avait dressé une tente élégamment ornée. L'évêque de Metz y avait pris place ainsi que les principales autorités de la ville et de l'armée.

A la revue de départ, passée par le duc de Nemours, le Prince, après avoir réuni autour

de lui tous les généraux et chefs de corps qui avaient servi sous son commandement, leur fit, en termes éloquents, une allocution pleine de cœur et de patriotisme qui les émut tous. J'eus le privilège de l'entendre et d'être le témoin de son succès.

Dans la dernière soirée que donna pour lui le général Achard, le duc de Nemours me parla de la manière la plus bienveillante, me disant qu'il avait connu et aimé mes frères aînés dès leur temps de collège à Henri-IV ; que c'étaient là pour lui de chers souvenirs qu'il reporterait sur moi dans ma carrière ; je pouvais y compter, et l'événement de 1848 m'a privé de cette haute protection sans me séparer jamais de celui qui se montra toujours si digne dans son élévation, si noblement résigné dans ses infortunes.

Le premier soin du commandant en chef des grandes manœuvres, de retour à Paris, fut de solliciter, auprès du Gouvernement, des faveurs et des récompenses pour ceux qu'il savait les mériter. Il fit ainsi nommer le colonel Regnault de Saint-Jean d'Angely maréchal de camp, et obtint du roi la pairie pour le général Achard. Cette dignité gardait encore un grand prestige en dépit de la suppression de l'hérédité, combattue à l'autre Chambre par Thiers qui vou-

lait faire de la haute Assemblée une Chambre des Lords, comme en Angleterre.

Les princes du sang y siégeaient de droit avec toutes les illustrations civiles et militaires de la France ; c'était donc un grand honneur que d'y être admis.

Le nouveau pair en fut tellement flatté qu'il en voulut porter l'habit à ses réceptions de toutes les semaines, auxquelles il tenait beaucoup comme si cela rentrait dans ses devoirs de haut commandement.

XXXI
Duc de Nemours

La physionomie du duc de Nemours et sa tournure étaient des plus aristocratiques ; c'était le vrai type du grand seigneur, charmant, simple et accueillant ; très brave, il s'était acquis son renom dans l'armée d'Afrique en commandant les deux tragiques expéditions de Constantine où il ne mérita que des éloges.

Dans sa vie privée, il se montra toujours digne de lui-même.

Le duc de Nemours avait épousé, en 1840, une princesse de Saxe-Cobourg-Gotha d'une rare beauté. On sait comment cette maison grand-ducale s'est créée, par ses mariages, la situation exceptionnelle qu'elle occupe dans les cours souveraines de l'Europe.

Les fils du duc de Nemours, le comte d'Eu et

le duc d'Alençon, épousèrent les deux filles de l'empereur du Brésil. L'aîné fit un remarquable général en chef dans une guerre qui s'éternisait entre des Etats voisins ; il eut le mérite de la terminer à l'avantage de ses armes. Son pays d'adoption avait pour lui une sorte d'adoration ; ce qui n'a pas empêché la Révolution de 1889-1890 qui a établi là-bas la république. Plût au Ciel qu'elle eût rendu les habitants du Brésil plus heureux !

Depuis ce fatal événement, le comte et la comtesse d'Eu vivent à Boulogne-sur-Seine dans une retraite paisible. Entourés de l'estime et de la sympathie générale, ils y reçoivent un grand nombre d'amis de la famille d'Orléans. La comtesse d'Eu a la passion de la musique ; j'avais l'honneur de la voir souvent à l'Opéra dans la grande baignoire d'avant-scène de son oncle, le duc d'Aumale, et aussi au Conservatoire, aux jours de réception de M^me^ Ambroise Thomas, au temps heureux où l'illustre auteur de *Mignon*, mon ami regretté, était le directeur de notre grande école de musique.

Le second fils de Nemours, le duc d'Alençon, eut la bonne fortune de servir la France comme capitaine d'artillerie d'un régiment de Vincennes. Mais, par suite d'une décision de notre gouvernement soi-disant libéral, il fut obligé

de quitter l'armée, comme son cousin, le duc de Chartres, excellent colonel qui s'attirait tous les éloges par sa vaillance et par l'habileté avec laquelle il conduisait son régiment de cavalerie.

Le duc d'Alençon était sous les ordres du colonel Brugère, et celui-ci, pour flatter le pouvoir, se montrait plus que sévère à l'égard du prince, qui méritait d'être nommé chef d'escadron et ne le fut pas, contre toute justice. Triste exemple de la partialité effrontée que pratique la République et dont les gouvernements précédents n'osèrent jamais approcher !

Aucun des héritiers directs des familles qui régnèrent autrefois sur la France ne devait rester dans l'armée. C'était priver la défense nationale d'officiers hors ligne, chose bien indifférente à un gouvernement mû par ses seules passions ou ses intérêts propres.

Le duc d'Alençon était beau-frère de l'empereur d'Autriche. Son fils a donné son titre et son nom à une fille du roi des Belges, et cette union bien assortie fait espérer au couple royal un heureux avenir en harmonie avec les vœux que forment les fidèles des Maisons Royales de France et de Belgique.

J'extrais de ma correspondance avec le duc de Nemours la lettre suivante que le prince me

fit l'honneur de m'adresser sept ans plus tard, après le siège de Zaatcha auquel j'avais pris part et dont j'écrivis la relation dans la *Revue des Deux Mondes*.

Claremont, 29 avril 1851.

« Je vous remercie beaucoup, mon cher capitaine, de l'envoi que vous me faites du récit du siège de Zaatcha. Je l'ai lu avec un extrême intérêt, et je conserverai précieusement cette relation simple, modeste, ayant le cachet de la vérité, que vous faites d'un des plus glorieux faits d'armes qu'ait accomplis notre glorieuse et noble armée. Aussi, après vous avoir, en première ligne, félicité d'avoir eu l'honneur d'y prendre part, je vous féliciterai sincèrement aussi de l'avoir ainsi raconté. Je suis très touché du sentiment qui vous a conduit à me donner cet ouvrage comme de ceux que vous m'exprimez dans votre lettre.

« Croyez, de mon côté, mon cher capitaine, à la réciprocité des souvenirs que vous conserve

« Votre affectionné,

« Louis d'Orléans. »

AUX GRANDES MANŒUVRES DE L'EST

OFFICIERS ÉTRANGERS — COLONEL BURDETT

XXXII
Le duc Bernard de Saxe-Weimar.

Dans ce grand concours d'officiers étrangers qui étaient venus suivre les manœuvres de Metz, le personnage le plus considérable fut le duc Bernard de Saxe-Weimar, oncle de la duchesse d'Orléans. Il était accompagné de son fils, le prince Édouard, capitaine de l'armée anglaise, que j'ai revu en Crimée, et plus tard en Angleterre, pendant mon séjour chez le duc d'Aumale. Le prince Édouard devint l'un des généraux les plus en faveur dans l'armée anglaise.

Je n'étais pas un inconnu pour son père ; il s'était lié d'une étroite amitié avec mon oncle Colbert, dans la campagne d'Allemagne, en 1813. De là, des relations suivies avec ma famille dont il était le commensal assidu et chez laquelle il avait choisi son logement lors de l'entrée des alliés, à Paris, en 1814. Ces relations se continuèrent toute la vie.

XXXIII
Le colonel Francis Burdett.

Je me liai d'amitié avec le jeune capitaine Gordon, fils de Lord Aberdeen, et avec le colonel Francis Burdett, qui furent attachés à notre état-major. J'avais été chargé par le duc

de Nemours, de m'occuper particulièrement du colonel, c'était une figure originale et dont j'aime à m'entretenir.

Grand de taille et maigre, il représentait bien le type anglais.

Sa sœur possédait une très importante maison de banque d'Angleterre ; et une part de leur immense fortune revenait au colonel, ce qui lui avait permis d'acheter son grade, suivant l'usage de l'époque. Il n'en faisait pas moins un bon officier, comme tous les autres Anglais de cette origine, et prenait le plus grand intérêt aux travaux de notre armée qu'il paraissait aimer.

Membre du cercle aristocratique de « l'Union » il vivait le plus habituellement à Paris où il occupait un entresol de la place Vendôme, au coin de la rue de la Paix. Son originalité lui avait fait louer, en même temps, le premier étage, sous prétexte, me disait-il, de ne pas entendre de bruit au-dessus de lui. Une fois, ayant rencontré dans l'escalier l'unique locataire qui restât, il loua toute la maison pour s'y trouver seul.

Il avait des propriétés en Angleterre, toujours prêtes à le recevoir, mais il n'y allait jamais. Comme je lui en faisais un jour l'observation : « J'ai beaucoup de revenus, me dit-il, — près de

deux millions ; — mais je ne mange pas plus que ceux qui en vivent. »

Nous dînions généralement en tête à tête, car il n'aimait pas le monde, vivant presque seul et n'admettait à sa table que deux Anglais de ses amis. Il m'offrait d'excellents dîners et des vins exquis, dont il buvait, certes, plus que moi.

Ses bizarreries et ses manies en faisaient un ami avec qui l'on ne s'ennuyait pas.

XXXIV

Mon Régiment quitte Metz pour Colmar (Octobre 1844.)

Au mois d'octobre 1844, après un séjour de quatre années à Metz, mon régiment fut envoyé dans la cinquième division militaire pour tenir garnison à Belfort et à Colmar.

N'étant plus dans les limites de son commandement, je ne pouvais rester à l'état-major du général Achard. Par faveur, j'obtins un sursis d'un mois. Mes adieux à celui qui m'avait traité comme son fils furent touchants : bien émus, les larmes aux yeux; nous nous embrassâmes, la baronne, son mari et moi.

Je revis longtemps après, à Paris, ceux que je quittais avec tant de chagrin. Le général, nommé pair de France par le roi et puis sénateur par l'Empereur, mourut dans un âge avancé. Il avait brillamment servi sous le premier Empire.

CHAPITRE XIX

GARNISON DE COLMAR (1844-1845)

I

L'hiver de 1844-1845 à Paris.

Le changement de garnison de Metz à Colmar avait eu lieu en octobre 1844.

Je n'eus garde de manquer à ma douce habitude d'aller passer l'hiver à Paris.

Le duc de Nemours y donna des bals du caractère le plus aristocratique, où il exigea que les invités, choisis dans la plus haute société, parussent en culotte courte et en bas de soie. Seuls ses frères, le prince de Joinville et le duc d'Aumale, cédant aux tendances démocratiques du jour, ne voulurent pas se conformer à ce désir.

On y trouvait, sans parler de Leurs Altesses Royales, les femmes les plus recherchées pour leur grand nom et pour leur élégance ; les princesses Mathilde, Czartoriska, l'ambassadrice de Belgique, la princesse de Ligne, brillaient au premier rang : j'eus l'honneur de danser avec elles.

SECOND VOYAGE EN ALLEMAGNE (1845)

II

Second voyage en Allemagne.

Dans les premiers jours de septembre 1845, le duc Bernard de Saxe-Weimar, connaissant mon projet de me rendre en Allemagne, eut l'extrême amabilité de me venir prendre à Colmar pour me faire passer le Rhin à Vieux-Brisach et m'emmener dans le grand-duché de Bade. Là, il me fit obtenir l'honneur de me présenter à la grande-duchesse douairière Stéphanie, née Beauharnais, nièce de l'Impératrice Joséphine et fille adoptive de Napoléon. Elle habitait un château près de Fribourg-en-Brisgau avec le duc Bernard qui était un parent des grands-ducs de Bade.

J'avais entendu, plus d'une fois, faire l'éloge de cette princesse et rappeler les sympathiques souvenirs qu'elle avait laissés du temps de son règne, en Allemagne, comme en France. Je fus donc très touché de son accueil, de l'hospitalité qui me fut donnée par la grande-duchesse dont l'existence avait été remplie de plus de chagrin que de bonheur. Elle n'eut que des filles et, à la mort de son époux, le grand-duc Charles-Frédéric, elle n'eut pas la consolation de voir continuer la succession au trône par un descendant direct.

Le lendemain de notre arrivée, le prince me conduisit à l'église de Fribourg dont j'admirai les boiseries, entre autres celles du maître-autel qui sont célèbres, puis le tombeau de l'illustre général duc Bernard de Saxe-Weimar, celui qui s'est fait un si grand nom dans la guerre de Trente Ans. Quelle émotion j'éprouvai en me trouvant devant ce mausolée en compagnie du digne descendant du héros à qui nous devions l'Alsace !

III
A
Wiesbaden

Je quittai le grand-duc, qui m'avait montré tant de bontés, pour gagner Wiesbaden, dans le duché de Nassau, où je rejoignis ma sœur Thorigny. Elle était descendue à l'hôtel des Quatre Saisons où se trouvaient le général et M^me^ Jacqueminot, avec qui nous avions, depuis longtemps, d'étroites relations de famille.

IV
Général Jacqueminot

Tous les soirs, c'était une profusion de fruits, de glaces, de gâteaux, avec thé et chocolat. M^me^ Jacqueminot, dont la grande fortune permettait des prodigalités, la consacra à donner de l'éclat à la haute situation de son mari qui commandait en chef la Garde Nationale de Paris. Le général avait servi brillamment sous l'Empire et s'était signalé par sa bravoure ; il se rendit populaire, sous Louis-Philippe, par

les luxueuses et fréquentes réceptions qu'il offrait à son corps d'officiers, dans la partie du pavillon Marsan réservé à son commandement.

Le lendemain de mon arrivée, nous allâmes entendre, dans les salons du Kursaal, la grande cantatrice allemande Jenny Lindt. Le charme de sa personne ajoutait à celui de sa voix. Elle fut très sensible à nos compliments et à l'hommage que nous lui fîmes d'un superbe bouquet.

Quel admirable pays que Wiesbaden ! Les beaux sites, les ombrages qui l'entourent en font un séjour délicieux ; ses eaux minérales peuvent faire du bien à la santé, mais assurément moins que l'air qu'on y respire.

V

A Francfort.

Il nous fallut quitter ces lieux fortunés pour Francfort où nous étions attendus. Notre première visite fut pour les Bethmann. Maurice était le chef de cette famille qui occupe, depuis longtemps, la première place dans la ville, par son honorabilité, sa fortune et l'ancienneté de sa banque.

Notre maison de Paris était la sienne du temps que Maurice y restait ; aussi voulut-il en témoigner le souvenir reconnaissant par son accueil. C'étaient tous les jours invitations à dîners, fêtes données en notre honneur.

Mme Bethmann, belle et aimable femme, faisait le charme de ces réunions. Le frère nous rappela, un jour, un voyage qu'il avait fait en Afrique avec toutes sortes de facilités, grâce aux lettres de présentation du colonel Thorigny.

Après avoir passé une soirée au cirque, où une écuyère renommée attirait tout le monde, nous nous rendîmes chez la belle-mère de M. Bethmann, la baronne de Wrint, dont le mari, ancien directeur des Postes de Tours et Taxis, s'était acquis une grande fortune ; on voyait dans son salon la société la plus aristocratique.

VI
Famille de Rothschild.

Une visite s'imposait chez MM. de Rothschild, représentants de la haute finance de Francfort et on peut dire de l'Allemagne entière. Les barons Anselme et Salomon, heureux de nous voir, nous comblèrent des plus aimables attentions. Ils nous invitèrent à un grand dîner qu'ils donnèrent cette même semaine.

J'avais fait danser, à Paris, Mme Charles de Rothschild, amie de ma sœur, une des femmes les plus gracieuses qui se pût voir et d'une grande beauté. Elle voulut nous avoir à dîner, à notre arrivée comme à notre départ ; son hôtel avait une belle vue sur le Mein ; elle l'habitait avec son mari, remarqué par sa mise toujours très soignée et très recherchée.

VII

Le prince de Metternich.

Au grand dîner des barons, où le luxe de la table était merveilleux, nous nous sommes trouvés avec le prince et la princesse de Metternich qui venaient, tous les ans, à Francfort où les appelait le voisinage de leur domaine de Johannisberg, et avec le marquis de Brignole-Sale et le comte de Kisselef, ambassadeur de Russie à Paris.

J'eus l'occasion d'entendre une conversation du prince de Metternich avec le comte de Brignole-Sale.

Parlant du voyage de la Reine d'Angleterre et de la visite qu'elle fit au château d'Eu, au roi Louis-Philippe, il dit comme pour en diminuer l'importance : « C'est un simple coup de tête de la jeune Reine. » Il ne paraissait pas en donner davantage aux visites des ducs de Nemours et d'Aumale à la cour de Madrid, à l'occasion des mariages espagnols. Pour clore la conversation, il y mêla quelques nouvelles du jour de peu d'intérêt et résuma le tout en disant avec indifférence : « Voilà, mon cher ambassadeur, les nouvelles qu'apporte mon courrier de ce matin. »

Le prince rappelait Charles X par sa physionomie, sa coiffure, sa tenue : c'était bien le type du grand seigneur des premières années du siècle.

VIII

Le fils de Wellington. Le marquis de Dion.

Parmi les personnes de connaissance que nous avons rencontrées pendant notre séjour, je citerai : le duc de Wolseley, fils du duc de Wellington, qui n'avait pas le beau physique de son père, et un de nos intimes amis, le beau de Dion, père du député actuel, le promoteur de l'industrie automobile, si importante de nos jours.

Nous eûmes le regret de ne pas trouver la marquise de Chasseloup-Laubat dont le mari était en congé. Le premier secrétaire, comte de Salignac-Fénelon, frère d'un de mes camarades d'études (devenu général de division), gérait, par intérim, la légation de France. Il se mit gracieusement à notre disposition.

IX

A Manheim.

La sixième journée, nous partîmes pour Manheim, accompagnés à la gare par un grand nombre de personnes amies qui nous firent les plus touchants adieux ; celles qui nous avaient si bien reçus ne manquaient pas à ce rendez-vous.

X

Grande Duchesse Stéphanie.

Ma sœur se proposait de présenter ses hommages à S. A. I. la grande-duchesse Stéphanie. Son absence, ainsi que celle du duc Bernard de Saxe-Weimar nous causa un grand désappointement. Nous pûmes toutefois visiter en détail le palais qui nous rappela la France.

Un grand portrait en pied de l'empereur Napoléon attirait l'attention ainsi que ceux des deux filles de la grande-duchesse, charmantes de visage et de distinction. L'aînée épousa le prince de Hollenzollen-Sigmaringen ; la seconde, princesse Marie-Amélie, le duc d'Hamilton, pair d'Angleterre. Elle a habité Paris, dans son bel hôtel de la rue Saint-Dominique dont elle avait fait l'acquisition à la mort du duc de Montmorency, à qui il appartenait.

Dans l'appartement du duc Bernard, j'eus la satisfaction de voir que ce fidèle ami de la France et de la famille d'Orléans en gardait des souvenirs sous ses yeux. J'y remarquai les portraits de sa nièce, la duchesse d'Orléans, du Roi Louis-Philippe, du duc de Nemours, et sur sa table de travail, l'Annuaire de l'armée française.

Prévenu de notre visite, il avait envoyé ses ordres pour que l'on montrât dans ce palais tout ce qui pouvait nous intéresser et pour que ses voitures fussent mises à notre disposition, ce qui nous permit de parcourir les environs de la ville qui méritent si bien d'être visités.

De là, nous partîmes pour Baden, où notre séjour fut très court, malgré les instances des personnes amies qui voulaient nous y retenir, mais nous ne désirions que revenir en France.

XI
Strasbourg

A Strasbourg, le général baron Buchet qui commandait la division militaire, combla ma sœur de prévenances. Il la fit profiter de sa loge au théâtre et se mit à son service pour le temps de notre passage en sa ville.

Après une touchante séparation, je rejoignis ma garnison de Colmar.

XII
M. Bret.

Là non plus, je n'avais pas à me plaindre : j'y retrouvai le préfet et sa famille qui m'avaient témoigné déjà une véritable affection. M. Bret était un homme de valeur, il devint ministre, peu de temps après, puis sénateur sous l'Empire.

Je revoyais avec grand plaisir les officiers de cavalerie de la garnison avec lesquels je fis de longues promenades dans cette belle région des Vosges, sur mon cheval ramené de Metz.

A la suite d'une lettre écrite au maréchal Valée pour le prier de vouloir bien attester ma présence à son armée pendant la campagne de 1840 (mes états de service n'en faisant pas mention, en raison du manque de sanction du ministère de la Guerre), j'en reçus une réponse que j'ai publiée à la fin de ma campagne de 1840, établissant la vérité du fait ; je regrette seule-

ment la publicité d'éloges trop flatteurs pour moi.

XIII
Les Mariages Espagnols.

L'année 1846, le duc de Montpensier épousa une sœur de la reine Isabelle d'Espagne, union d'où devait naître la future comtesse de Paris. Le mariage de la reine eut lieu en même temps, son choix s'était fixé sur son cousin Don François d'Assise, fils de l'infant François de Paule, qui était candidat de la France, tandis que l'Angleterre présentait le prince Léopold de Cobourg.

XIV
Duc de Montpensier

Le duc de Montpensier joignait à une belle stature l'intelligence et le courage des princes de sa race.

Après avoir, comme ses frères aînés, fait ses études à Henry-IV, il alla suivre à Metz les cours de l'Ecole d'application d'artillerie et passa de sérieux examens avec le plus grand succès. Sa participation, avec le grade de capitaine, en 1844, à l'expédition de Biskra et à la campagne des Zibans, lui donna l'occasion de se distinguer par son sang-froid et son dédain du danger ; il reçut même une blessure qui faillit lui faire perdre un œil.

Retourné en Afrique l'année suivante, il s'y signalait de nouveau, dans une campagne contre

les Kabyles. Ses services de guerre lui valurent le grade de général.

Affable, bienveillant, modeste, il ne tenait pas compte de sa haute situation, dans ses relations avec le monde.

La renommée qu'il s'était acquise dans sa jeunesse contribua, en dehors des considérations politiques, à lui faire épouser la sœur de la reine Isabelle II. On sait que ce mariage excita la jalousie de l'Angleterre qui ne nous pardonna pas ce succès. L'entente cordiale en fut rompue.

Le duc de Montpensier, exilé de France après la Révolution de Février, servit en Espagne avec la dignité de maréchal, et les commandements qu'il exerça ne furent pas sans avantage pour son pays d'adoption.

Presque toute l'année, il résidait à Séville, à l'Alcazar des rois Maures. Il mit tous ses soins à embellir encore ces joyaux de l'architecture arabe en cette province d'Andalousie déjà si favorisée du Ciel. Je fus assez souvent invité à y passer l'hiver, dans ce palais qui a quelque rapport avec l'Alhambra de Grenade ; mes goûts de Paris et les relations du monde qui m'y retenaient, me firent renoncer à une hospitalité aussi flatteuse qu'engageante.

Le prince, sans souci de l'étiquette, provoqua un duc de Bourbon d'Espagne qui l'avait

insulté. Le duel qu'il imposa montra bien son dédain de la vie ; c'était un combat à mort, au pistolet. Le sort voulut que l'insulteur fût victime du combat.

Le duc s'était fixé à Paris après l'abdication de la reine Isabelle ; il y mourut non sans y laisser de légitimes regrets avec le souvenir d'une des existences royales les mieux remplies. Il n'a pas été plus heureux que les autres membres de la famille royale, qui n'ont essuyé que des inimitiés pour les services qu'ils avaient rendus à la France et désiraient encore lui rendre. C'est ainsi qu'on récompensait leur véritable passion du patriotisme !

La duchesse de Montpensier est grand'mère du duc d'Orléans, de la reine Amélie de Portugal, de la duchesse d'Aoste d'Italie, et l'aîné de ses petits-enfants, le duc de Bragance, est déjà en âge de se marier.

La vénérable duchesse réside habituellement en Auvergne, en son domaine du château de Randan. Elle y reçoit de nombreux visiteurs, des membres de la famille royale autorisés à rester en France et des fidèles Orléanistes.

Les mariages espagnols eurent un grand retentissement. Jalouse des avantages qu'en retirait la France, l'Angleterre, à qui notre prospérité du moment et l'importance politique que

nous prenions en Europe étaient insupportables, s'en irrita et fit succéder à l'entente cordiale un sentiment tout différent. C'est qu'elle avait toujours exercé une certaine suprématie sur les affaires d'Espagne et qu'elle sentait cette influence lui échapper.

XV
Mission confiée à mon frère Edouard par M. Guizot.

Dans ces circonstances, M. Guizot, ministre des Affaires étrangères, qui jugeait indispensable d'envoyer en mission près de la Cour d'Espagne un homme de confiance et un habile politique, porta son choix sur mon frère Edouard, préfet du Calvados, son département. C'était la seconde fois, comme on a pu le voir, que le Gouvernement appelait mon frère à un rôle important, en dehors de ses fonctions administratives.

XVI
Chez la comtesse de Montijo.

A Madrid, où il devait séjourner, Edouard reçut de la comtesse de Montijo une hospitalité offerte avec cette libéralité espagnole que résume la phrase usitée : « Mi casa esta a la disposicion de Vd. »

La belle-mère de mon frère, la comtesse de Laborde, amie intime de la comtesse de Montijo, s'était offerte à la remplacer auprès de sa fille Eugénie, pendant le temps de son éducation au Sacré-Cœur de la rue de Varennes. C'est

ainsi qu'Edouard avait connu la jeune Espagnole dont la grâce un peu fière n'en inspirait que plus de sympathie.

XVII
La future Impératrice Eugénie.

En la revoyant à Madrid, il fut ébloui de sa beauté plus séduisante encore, depuis leur éloignement. Ce qui le surprenait, c'était la liberté d'allures dont usaient, en Espagne, les jeunes filles de la plus haute aristocratie : ainsi, M^lle^ de Montijo venait le prendre à Madrid pour le conduire au château de sa mère et le ramenait, le soir, après dîner, dans une petite voiture à deux chevaux, un seul groom derrière le véhicule. C'est ce simple équipage qui, sous Napoléon III, fut mis à la mode à Paris, par l'Impératrice et adopté avec empressement dans le monde élégant.

Les grandeurs ne changèrent pas les goûts de jeunesse de la souveraine et encore moins l'amabilité et la franchise de son naturel. Fidèle aux personnes que leurs opinions politiques éloignaient de la Cour, elle voulait les avoir dans l'intimité. Elle recevait souvent, aux Tuileries, la fille de M^me^ Delessert, la comtesse de Nadaillac, qui avait été une de ses meilleures amies ; toutes deux continuèrent à se tutoyer ; l'Impératrice si adulée, à cette époque de son élévation, l'obligea à lui parler sur le même ton familier

qu'auparavant. Ses visites chez ses anciennes amies de Passy n'étaient pas rares ; un jour que j'allai moi-même la faire prévenir par un officier de sa maison que M. Delessert était fort souffrant, elle fit aussitôt commander sa voiture pour se rendre à Passy où elle voulait témoigner à son vieil ami l'affectueux intérêt qu'elle n'avait cessé de lui porter.

Elle me désirait comme officier d'ordonnance de l'Empereur ; je fus en effet nommé, mais je n'acceptai pas cette faveur ne pouvant, avec mon attachement pour la famille d'Orléans, servir la cause impériale, malgré des souvenirs très intimes qui auraient pu m'y décider, en assurant mon avenir dans l'armée.

Les qualités rares de l'Impératrice la rendaient digne de partager le trône de France, à une époque qui ne fut pas sans gloire. Elle y apporta, au temps de sa grandeur, ses goûts d'élégance et de plaisirs qui venaient à leur heure et créaient une émulation mondaine des plus favorables au commerce de Paris ; les lui reprocher était aussi injuste que perfide.

La médisance n'a pu effleurer sa vie privée. Tout le monde a rendu justice à sa bonté, à sa générosité. Elle n'était pas vaine et son caractère resta le même après son élévation, ce qui lui assure encore estime et sympathie dans les malheurs qui affligent sa vieillesse.

Elle n'exerça pas l'influence qu'on lui a prêtée sur ce qu'il y eut de plus critiquable dans la politique de l'Empereur, mais ne désira la guerre qu'avec la complicité de la nation qui y pensait toujours, depuis Sadowa. La Prusse, de son côté, ne s'y préparait-elle pas, se réservant l'avantage de choisir son moment ?

XVIII

L'hiver mondain de 1845-1846.

Je partis de Colmar au commencement d'octobre 1845 pour passer l'hiver à Paris. Ces congés n'étaient jamais refusés aux officiers mis en demi-solde. Je voulus me donner le divertissement de faire la route à cheval puisque ma monture, un excellent arabe, me permettait de faire 15 à 20 lieues par jour sans fatigue.

J'eus à traverser l'Alsace et la Lorraine et les souvenirs qui m'en sont restés m'ont rendu plus douloureuse, dans la suite, la perte de nos belles provinces, que nous n'aurions pas subie sans toutes nos révolutions qui n'ont fait que nous affaiblir et faire de nous une proie facile à saisir.

Je suivis la route qu'avaient prise les alliés, en 1814, m'arrêtant aux champs de bataille historiques. Que d'impressions ! Que de réflexions douloureuses !

Un pareil voyage me faisait admirer les beautés de mon pays, mais regretter aussi

qu'elles fussent à ce point compromises par nos divisions intestines.

La vie mondaine me reprenait à Paris comme les années précédentes.

Ibrahim Pacha, le vainqueur de Nézib, était le principal personnage des salons. Je le voyais souvent aux bals de la princesse de Montléar, chez laquelle j'étais aimablement reçu.

C'est par reconnaissance que cette princesse de la maison royale de Savoie avait épousé son sauveur. A l'incendie du bal de l'ambassade d'Autriche, donné à l'occasion du mariage de Marie-Louise avec l'Empereur, le prince l'avait tirée des flammes au péril de sa vie ; il était resté boiteux de la blessure qu'il s'était faite. Ils habitaient un de ces beaux hôtels de la rue de la Chaussée-d'Antin successivement remplacés par des maisons de rapport, au grand détriment du caractère aristocratique de ce quartier.

Ce même hiver, la duchesse de Praslin donna deux bals dans sa belle demeure du Faubourg-Saint-Honoré. Fille unique du maréchal Sébastiani qui avait épousé M^lle^ de Coigny, sa naissance et son mariage lui permettaient d'avoir à ses fêtes toute l'aristocratie du Faubourg-Saint-Germain comme celle du monde orléaniste ; c'était là comme une fusion des deux sociétés.

La duchesse était encore belle, et surtout

très bonne, très accueillante, dénuée de toute prétention. Elle adorait son mari. Je la connaissais par ma belle-sœur qui était son amie intime. Leur correspondance a, d'ailleurs, été publiée après la mort lamentable de celle qui méritait un tout autre sort.

A ces bals, je remarquai M^lle^ Deluzy, la gouvernante des enfants qui fut mêlée à ce drame affligeant, si déconcertant. Elle était faite pour plaire. Je l'invitai plusieurs fois à la danse. Sa position subalterne ne lui attirait pas beaucoup de danseurs, d'autant qu'il y avait au bal nombre de jeunes filles d'une grande beauté, entre autres les sœurs du duc de Grammont, mais j'avoue que j'avais été séduit par les charmes de sa personne.

Je ne parle pas des autres fêtes qui rappelaient celles des hivers précédents.

XIX

Alphonse Karr.

Cette même année, invité à dîner chez la mère d'un de mes camarades de régiment, M^me^ de Taverne, je m'y trouvai, deux fois avec Alphonse Karr dont je goûtai l'esprit et la conversation.

Plus tard j'avais de ses nouvelles dans sa retraite de Saint-Raphaël; ma belle-sœur Edouard, éprise de son talent et lectrice assidue de ses feuilletons hebdomadaires des *Débats,* s'était

mise en correspondance avec lui, ce qui me permettait de me rappeler à son souvenir et d'en recevoir d'aimables remerciements.

XX

L'Opéra sous Louis-Philippe.

L'Opéra n'a jamais été aussi florissant que sous Louis-Philippe ; la nouvelle école de musique allemande, représentée par Meyerbeer, y fit son apparition au commencement du règne. Aux qualités mélodiques des Italiens dont j'ai parlé pour Rossini, elle joignait l'harmonie plus riche de la musique d'outre-Rhin. *Robert le Diable* conquit, dès sa première représentation, une rare popularité ; on en parlait comme d'un événement effaçant ceux, cependant bien graves, qui s'accomplissaient en ce moment même. Les airs de *Robert* étaient joués partout où il y avait un piano. Cet opéra fit la fortune de l'heureux Véron, et enrichit son théâtre ; on compta les représentations par centaines. Les artistes, interprètes de l'œuvre, se sont rendus célèbres : c'étaient Nourrit et Dupré ; j'ajouterai Levasseur, Massol ; M^mes^ Dorus, Damoreau et Falcon. M^lle^ Taglioni fit son apparition dans le ballet des Nonnes, prélude de sa brillante carrière. Les deux sœurs Essler, Fanny et Thérèse, eurent les mêmes triomphes. Elles idéalisaient la danse et furent accueillies avec enthousiasme ; on admirait leur beauté, leur

grâce surtout, et leur merveilleuse légèreté. Elles firent de grandes passions. Thérèse épousa morganatiquement un prince de la famille royale de Prusse, après une tournée triomphale en Amérique.

Peu après, en 1836, parurent *les Huguenots,* qui eurent également le plus grand succès. *Le Prophète,* qui ne vint que plus tard (en 1849), compta, comme ses aînés, les représentations par centaines.

Le grand compositeur Halévy avait donné, en 1835, *la Juive*, qui enthousiasma ses auditeurs comme elle a immortalisé son auteur. Jouée sur tous les théâtres d'Europe, elle rapporta à Halévy d'énormes droits d'auteur, mais ce qui le flattait le plus d'après ce qu'il m'avoua, c'était d'être de l'Institut et d'avoir été nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Les artistes, interprètes de ces grandes œuvres, occupaient longtemps leurs rôles ; leurs talents incontestés ainsi que la faveur du public les y maintenaient.

La salle de l'Opéra avait le caractère le plus aristocratique : les premières loges appartenaient à des femmes portant, pour la plupart, des noms illustres, comme la marquise de Gontaut-Biron, les duchesses de la Rochefou-

cauld d'Istrie, de Trévise, de Valençay, d'Albuféra, de Dino, M^mes^ de Vatry, Schickler, James de Rothschild, qui y venaient en toilette de bal, et couvertes de diamants.

La grande avant-scène de gauche était la loge royale ; les princes s'y trouvaient réunis avec les princesses, leurs sœurs.

L'avant-scène d'en face laissait voir les plus jolies Espagnoles dont la marquise Aguado tenait à orner sa loge autant pour elle-même que pour plaire au public élégant. La vue de ces deux loges se faisant face offrait une agréable distraction pendant les entr'actes.

La grande baignoire de gauche du rez-de-chausée était dite loge infernale à cause de la critique impitoyable de ses abonnés, tous membres importants du Jockey-Club. Arbitres du succès des représentations, leurs applaudissements étaient comme un signal ; toute la salle les imitait. Ces abonnés que j'ai connus, étaient : le marquis de Gontaut-Biron, vicomte d'Albon, comtes Cambis, Frédéric de Lagrange, Paul Daru, Achille Bouchez, Lherbette, Auguste Lupin.

Notre Opéra, démocratisé, reverra-t-il jamais ces temps glorieux et brillants ?

XXI
Maréchal Bugeaud.

C'est l'Opéra dont j'étais déjà un fervent, avant d'être le fidèle abonné que je suis encore, qui fut l'occasion de ma rencontre, à la fin de 1847, avec le maréchal Bugeaud. Il avait été reçu bien des fois à notre table de la rue Grange-Batelière dont M^me^ de Thorigny faisait les honneurs, et où son mari retrouvait ses officiers de l'armée d'Afrique.

J'étais très lié avec un des hommes les plus spirituels de Paris, Romieu, qui était préfet de la Dordogne, le département du Maréchal.

Bugeaud de la Piconnerie, d'une famille du Périgord, fut une des belles figures du siècle dernier.

Il avait servi avec une grande distinction, sous l'Empire, et, particulièrement dans les guerres d'Espagne où il avait gagné le grade de colonel à vingt-huit ans ; dépendant de l'armée de Dupont, il refusa d'accepter la capitulation de Baylen et gagna en hâte les troupes françaises les plus rapprochées.

Sous la Restauration, il se retira dans sa propriété d'Excideuil, en Périgord, où il s'adonna à l'agriculture avec autant de passion qu'il en avait montré pour la guerre.

La gloire de Bugeaud est d'avoir consolidé notre conquête d'Afrique, autant par son administration éclairée que par la force de ses

armes. Il me dit un jour : « J'ai eu les plus grandes difficultés avec les colons ; gens quémandeurs, jamais contents, ingrats après tout ce que l'on fait pour eux ; je trouvais, au contraire, chez les Trappistes de Staouéli, un grand dévouement et un empressement volontaire à seconder l'administration, ils secouraient les malheureux et ne faisaient que du bien. »

Dans toutes ses opérations de guerre, Bugeaud n'eut que des succès ; il soignait ses soldats comme ses enfants et s'occupait de leur bien-être ; aussi était-il populaire parmi eux, comme le montre le couplet qu'ils avaient fait sur lui et qu'on chantait dans les camps : « As-tu vu la casquette du père Bugeaud ? »

Effectivement, sa coiffure d'uniforme était un véritable monument et prêtait à rire par sa hauteur démesurée, parce que le maréchal avait fait coudre, superposés, les neuf galons de son grade.

Il réunissait toujours les généraux et chefs de corps, pour leur expliquer son plan de combat et indiquait à chacun la conduite à tenir.

La veille de la bataille d'Isly, il leur fit connaître la formation de son armée en tête de porc, présentant un coin pour entrer dans l'armée ennemie, et avec d'amples détails, il donnait

comme une répétition de la tragédie qui allait se jouer.

En 1847, il vint jouir à Paris de sa haute renommée, quittant le gouvernement de l'Algérie pour le céder au duc d'Aumale qui fut son digne successeur.

Romieu que j'avais rencontré chez le marquis de Bérenger, son ami intime, et avec lequel, comme j'ai dit, j'étais très lié, m'invita à venir, un soir, à l'Opéra, pour conduire le Maréchal au foyer de la danse. Les plus jolies ballerines, les plus en faveur, lui furent présentées. Cette assemblée de jolies femmes intimida notre guerrier qui en demeura interdit : tel est l'effet de tout ce qu'on voit pour la première fois. C'était au premier mois de 1848. Je crois qu'il ne s'était pas rappelé que je l'avais accompagné.

Bugeaud aurait empêché la Révolution de Février si le roi lui eût laissé le commandement de l'armée de Paris ; il avait sous ses ordres ses meilleurs lieutenants d'Afrique, tous, renommés par leur vaillance et attachés au gouvernement, lui auraient donné leur vie ; son nom seul aurait tout apaisé, probablement sans combat. Mais je m'arrête, me réservant de parler du Maréchal avec plus de détails dans le deuxième volume de ces Mémoires.

CHAPITRE XX

SIX MOIS A SAINT-ÉTIENNE (MAI A DÉCEMBRE 1846)

Je restai à Paris jusqu'à la fin de mai 1846. Mon régiment, pendant mon absence, avait dû quitter Colmar pour prendre garnison à Saint-Etienne, ville sans agrément.

La façade des maisons, noircies par la fumée de ses nombreuses usines, lui donne un air lugubre, malgré l'animation qu'y crée l'industrie des rubans et les mines de houille.

Nulle société de ma connaissance ! aucune réception des autorités : bref un triste séjour !

Comme distraction, je me livrai à l'étude de nos auteurs classiques que j'ai toujours eu plaisir à revoir. La lecture des comédies de Molière que je n'avais jamais eu le loisir de tant approfondir me causait presque autant de joie que leur représentation. Boileau, appris par cœur au collège, restait un de mes auteurs préférés ; je me délectais à la noble poésie de

Racine et les fables de La Fontaine me charmaient de plus en plus ; j'y découvrais, à force de les lire, bien des beautés qui m'avaient échappé. Ce goût de l'art classique ne s'est jamais affaibli chez moi.

Comme je comprends la réponse de mon père à des amis qui plaignaient son fils de s'être vu enlever la préfecture de Caen par la Révolution de Février : « Mais pas du tout ! leur disait-il, il sentait le besoin, depuis longtemps, de revoir ses auteurs latins ! » C'était se contenter de peu !

I

Chez le comte de Fressange

J'avais, dans le département de la Loire, un ami, le comte de Fressange, secrétaire d'ambassade, qui se présentait aux élections législatives. Comme il me pressait de venir passer quelques jours à son château, je choisis cette époque des élections pour m'y rendre et me divertir de la comédie qu'elles offrent, car je n'ai jamais pu prendre au sérieux ce qui se passe en France en pareil cas. Je n'eus pas à m'ennuyer tout le temps que je restai chez cet ami, qui, d'ailleurs, ne réussit pas à se faire élire, malgré la peine qu'il s'y donna.

II

De Barante.

De retour à Saint-Etienne, je fus, un matin, agréablement surpris par la visite d'un de mes

meilleurs amis et camarades de collège, le baron de Barante, qui venait me chercher pour déjeuner avec lui et sa jeune femme. Quoique du même âge, nous avions des situations très inégales : il venait d'être nommé à la préfecture de Privas où il se rendait en voiture de poste, et c'était pour me voir, disait-il, qu'il s'était arrêté à Saint-Etienne : attention qui m'avait vivement touché.

Le choix qu'on avait fait de lui, comme de mon frère Edouard nommé à 28 ans, était tout arbitraire, et ils n'en firent pas moins tous deux d'excellents préfets. Le fils de l'illustre historien des ducs de Bourgogne, membre de l'Académie Française, s'est montré digne de son nom ; il est mort sénateur sous la III[e] République. Nous avons toujours conservé les meilleures relations jusqu'à la fin.

III

Hennequin.

Je reçus un jour, à Saint-Étienne, une visite d'un tout autre genre. J'avais eu à Saint-Louis comme camarades les deux frères Hennequin, fils d'un avocat célèbre, député sous la Restauration.

L'aîné se distingua dans la même carrière que son père ; le second, mon camarade de classe, disciple enthousiaste de Fourier, se lança dans le parti socialiste. Il venait à Saint-Etienne se

faire l'interprète de Victor Considérant, qui incarnait la vieille école.

Les conférences qu'il fit à l'Hôtel de Ville de la grande cité manufacturière lui attirèrent, par curiosité, beaucoup de monde, mais elles n'eurent pas grand succès. J'invitai cet ami, inconscient, aux convictions si différentes des miennes, aveuglé, je le veux bien, par ses détestables chimères, à la table des officiers et je dois avouer qu'ils me le reprochèrent. Je puis dire, sans me flatter, que tout le monde n'a pas mon esprit d'éclectisme ni mon indulgence en matière d'opinion.

Aujourd'hui, il n'est plus question du phalanstère de Fourier, et d'autres utopies, aussi irréalisables, sont à l'ordre du jour. Celles de Blanqui, de Proudhon, de Barbès, comme celles de Fourier se valent, — toutes plus chimériques les unes que les autres, — et leurs auteurs, animés d'ailleurs de bonnes intentions, ont tous un grain de folie. Les socialistes de nos jours ne font que continuer ces prétendus réformateurs de la société, sans penser qu'il faudrait avant tout réformer aussi, dans son fond, la nature humaine.

Une chose est certaine : toutes les menaces contre la propriété ne prévaudront pas contre la passion de posséder qui est innée dans le cœur de l'homme.

Les troubles en Suisse par suite de l'affaire du *Sunderbund* et aussi les inondations désastreuses dues à la crue du Rhône retardèrent mon départ pour Paris, qui n'eut lieu que le 1^er^ décembre 1846.

CHAPITRE XXI

QUELQUES SEMAINES A PARIS

I

Dîner chez Victor Considérant.

J'étais arrivé à Paris depuis quelque temps quand Hennequin, en souvenir de Saint-Étienne, voulut m'avoir à dîner. Il m'invita au siège de l'école Fouriériste et de son journal *la Démocratie Pacifique,* rue de Beaune.

Je m'y trouvai en nombreuse société : celle des principaux représentants de la secte et de son journal qui prenaient leur repas en commun, comme dans une congrégation. La table, comme on peut le supposer, était des plus frugales, mais il y avait intérêt à visiter un milieu qui faisait beaucoup parler de lui.

J'y fus reçu par le nouveau Pontife et prophète de la secte fouriériste, Victor Considérant, qui était loin d'être le premier venu. Ancien élève de l'École Polytechnique, devenu officier supérieur de l'arme du génie, il devait être deux fois député de la Seine sous la seconde République.

Mais les idées du chef de son école lui avaient troublé la tête. Avec sa fortune personnelle et celle de ses nombreux adeptes, il fonda un important phalanstère en France et plusieurs aux États-Unis, où il comptait un grand nombre d'adhérents fanatiques, qui firent à son œuvre les plus grands sacrifices pécuniaires ; malgré tout, aucun de ces phalanstères ne réussit ; l'idée fausse était jugée.

Il en serait de même, de nos jours, si les socialistes pouvaient faire l'essai de leurs utopies qui ne tiennent aucun compte d'une passion capitale de l'homme : celle de la propriété, instigatrice de tous les efforts et de tous les sacrifices. Le triomphe du collectivisme ne serait pas seulement la décadence de la société, mais son anéantissement.

II

Mort de Mme de Thorigny.

L'hiver de 1846-1847 fut attristé pour moi par la mort de ma sœur qui m'était si chère et tenait tant de place dans mon existence. Ce grand malheur survint le 28 janvier. Les souffrances de ses derniers jours furent témoins de l'affection qu'on lui portait dans le monde qui la connaissait ; la liste était longue des personnes venant savoir de ses nouvelles, à commencer par la reine Marie-Amélie, Madame Adélaïde, la duchesse

d'Orléans, qui n'y manquait pas un jour, depuis que la maladie donnait des inquiétudes.

La cérémonie funèbre réunit à l'église Saint-Louis d'Antin un grand concours d'amis, parmi les hommes les plus en vue de la société parisienne. A cette époque, les femmes ne venaient pas aux enterrements ; on n'envoyait ni fleurs ni couronnes, ce qui donnait à la cérémonie religieuse un caractère de simplicité et de recueillement plus touchant.

Les anciennes familles ont conservé ces traditions de deuil qui sont de bon exemple. La mode des fleurs et des couronnes qu'elles ont rarement adoptée, nous vient de la Russie et c'est la comtesse de Morny, notre ambassadrice à Saint-Pétersbourg, russe de naissance, qui l'a presque imposée, grâce à l'influence de son mari, si puissant sous l'Empire. Cet usage tend à se perdre de nos jours. Ne vaudrait-il pas mieux (comme cela entrait autrefois dans les vœux testamentaires), distribuer aux indigents l'argent que l'on consacre à un sentiment d'ostentation ?

Après la messe, le corps de la femme si amèrement regrettée fut conduit au Père-Lachaise et déposé dans le tombeau de famille où l'avait précédé, dix ans auparavant, celui de son mari.

Ce furent là, pour moi, deux grandes pertes. Ma vie, à tout prendre, relativement heureuse, ne fut pas épargnée par de grands chagrins : la perte sensible de personnes aimées, mécomptes, injustices subies, révolutions funestes à ma carrière et qui me l'ont fait quitter.

Beaucoup de journaux ont fait l'éloge de ma sœur, entre autres *Les Débats*. Voici l'article nécrologique du journal mondain le plus répandu de l'époque.

« Il y a peu de temps encore qu'il ne se passait pas une fête royale, qu'il ne s'ouvrait pas un splendide salon, qu'il n'était pas de réunion de luxe ou de beauté où l'on ne vît apparaître, toute séduisante de jeunesse, de grâce et d'esprit, une de ces femmes à part, douées de la puissance de plaire et de se faire aimer... créatures rares et prédestinées, qui ne passent sur la terre que pour y laisser le souvenir des perfections qui sont appelées trop tôt à retourner au ciel...

« Cette femme charmante, cette gracieuse et élégante comtesse de Thorigny, c'est pour elle que viennent de se déployer les crêpes de la mort. — Son front si radieux sous ses parures de fêtes, est couronné aujourd'hui des fleurs du tombeau. Sa douce parole qui répandait tant de joie sur la terre s'est évanouie dans l'hymne de

l'éternité et son brillant regard est allé rendre sa poétique éloquence à l'ange qui le lui avait confié pour se faire aimer sur la terre.

« Nulle femme n'inspira de plus nobles affections pendant sa vie ; nulle femme ne laissa plus de regrets après sa mort. Ceux qui l'accompagnaient à sa dernière demeure formaient un si noble et si nombreux cortège que nous ne saurions énumérer tous les représentants des aristocraties du nom, du rang, de l'intelligence qui s'étaient réunies dans ce solennel adieu... La comtesse de Thorigny n'est plus... mais son souvenir est de ceux qui doivent survivre aux influences du temps et des choses, et plus d'une main ira renouveler sur sa tombe les fleurs mortuaires consacrées aux divines affections et aux éternelles douleurs. »

III

Le patriarche de la famille.

Quant à notre père, notre cher « patriarche », comme nous l'appelions, resté seul à Paris, à cause de l'éloignement de ses enfants imposé par leurs différentes carrières, il se décida à se retirer à Angers pour y finir ses jours dans la plus douce des retraites, auprès d'une de ses belles-sœurs, M^me^ de Presles possédant une des meilleures maisons de la ville. Elle avait comme cousins germains MM. Giraud, l'un député et maire d'Angers, l'autre président de chambre

de la Cour royale ; aussi mon père se trouvait-il en nombreuse famille, avec tous les avantages qu'il pouvait espérer. La mort le surprit en 1850, à l'âge de quatre-vingts ans, lorsque j'étais encore en Afrique. J'ai su, non sans consolation, le regret que cette fin inspira à la société angevine et les articles élogieux des journaux de la ville.

Mon père avait l'air distingué, des yeux bleus reflétant le caractère le plus aimable, une belle tête que rappelle son buste, œuvre du célèbre Dantan. Toute sa vie s'était passée à rendre service et à être agréable aux autres ; jamais la médisance n'était entrée dans son esprit ; il était indulgent aux fautes, et dans sa délicatesse patriotique, ne voulait même pas qu'on parlât devant lui des crimes de la Révolution, pour ne pas en flétrir notre Histoire.

Élevé dans l'admiration des auteurs classiques, le romantisme lui déplaisait, et il reprochait assez sévèrement à ses fils aînés d'en partager le goût avec la jeunesse de leur temps. J'ai dit qu'il avait été des amis du prince de Talleyrand qu'il avait connu sous le Directoire, et qu'il fut lié avec les maréchaux et généraux illustres de la République et de l'Empire : Oudinot, Moreau, Suchet, Masséna, Lannes, Mortier, Davout, comme du comte Mollien, ministre des

Finances, et de Cambacérès, l'archichancelier, dont il aimait à rappeler les fins dîners.

Dans le monde des arts, il connaissait Méhul, Chérubini, Gérard, Horace Vernet et bien d'autres célébrités.

Une grande philosophie lui faisait supporter avec courage les chagrins inhérents à l'humanité. Sa table, recherchée, était généreusement ouverte à ses amis qui n'avaient pas besoin d'y être invités, et dans son extrême amabilité, il y priait des personnes que le hasard lui faisait rencontrer, heureux du plaisir qu'il pensait leur faire. Il fut le meilleur des hommes.

Son dévouement absolu à la famille royale des Bourbons, et la fidélité de ce sentiment lui fait honneur ; il alla jusqu'à lui offrir une partie de sa fortune au moment de son exil en Angleterre, à la révolution de Juillet. Il ne devait survivre que deux ans à celle de février 1848, qui allait frapper ses fils dans leurs plus chères affections.

IV
Affaire de Praslin 1847.

En 1847, un drame épouvantable vint attrister le monde aristocratique. Le duc de Praslin, dont j'ai eu l'occasion de parler des relations des miens avec les siens, aurait, dit-on, dans un accès de folie dû à une funeste passion, assassiné sa femme. L'effet de cette nouvelle fut stupéfiant. Conduit à la Conciergerie, le duc, se

voyant perdu, aurait trouvé le moyen de se donner la mort, peut-être, avec le secours de ceux qui avaient intérêt à lui éviter les conséquences de son crime.

Le Gouvernement reçut un coup fatal de cet événement qui peut figurer au nombre des causes de la Révolution de Février, tant l'opinion publique s'en était emparée. La monarchie ne pouvait assurément en être responsable, mais, pour la perdre, tout était prétexte au parti révolutionnaire. Le duc appartenait à la Chambre des Pairs ; c'était assez, et l'opposition, avide de s'emparer du pouvoir, fit le reste.

J'étais loin de prévoir de si tristes conséquences, quand je quittai Paris pour Grenoble.

CHAPITRE XXII

A L'ÉCOLE DE TIR DE GRENOBLE

I

A l'école de guerre de Grenoble.

J'avais été désigné pour suivre à Grenoble les cours d'une École de guerre, un peu analogue à celle qui existe aujourd'hui à Paris. C'était une création du duc d'Aumale qui n'avait que d'heureuses idées, à l'exemple de son frère, le duc d'Orléans.

La plupart des officiers sortis de cette école, après un examen sévère, sont devenus généraux de division ; plusieurs ont été victimes du siège de Sébastopol et de la guerre de 1870. Tout ce qui était d'origine royale ayant été supprimé en 1848, elle n'eut qu'une année d'existence, mais l'idée en fut reprise, sous un autre nom, par la République.

Grenoble est une des plus agréables garnisons de France et cet admirable pays de montagnes du Dauphiné, qui est comme la continuation de la Suisse et de la Savoie, m'a permis les plus

belles excursions dans le Grésivaudan et les sombres vallées du Drac et de la Romanche.

II

Visite à la Grande Chartreuse.

Je profitai de ce séjour pour aller deux fois à la Grande-Chartreuse avec des officiers de l'École. Nous avons été reçus par les dignes religieux de Saint-Bruno comme on ne l'est nulle part ailleurs : bon coucher, bon repas. On nous servit des truites qui venaient d'être prises dans le torrent voisin du monastère ; des œufs frais d'un apprêt varié ; pâtisseries, crèmes, confitures, le tout exquis. Comme boisson, la fameuse liqueur « La Chartreuse » à volonté. Aucune viande ne peut entrer dans la maison, mais on n'a guère à le regretter !

La nuit, nous étions invités à assister aux offices dont les chants et les prières n'étaient pas sans impressionner, dans cette demi-obscurité qui faisait ressortir les costumes blancs des moines. Nous sommes partis le lendemain après un déjeuner aussi bien soigné que le dîner.

Ces bons religieux semblent heureux de recevoir ainsi gratuitement les étrangers qui sont seulement invités, s'il leur plaît, à remettre dans un tronc, comme on fait à l'église, une petite somme pour les indigents des environs du pays ; nous n'eûmes garde d'y manquer, non plus que d'aller remercier leur Supérieur.

Ces cénobites ne nuisaient à personne ; vivant au haut des Alpes, comme s'ils étaient étrangers au monde auquel ils ne tenaient que par leurs bonnes œuvres, le bien qu'ils faisaient était incalculable ! Ils fabriquaient une excellente liqueur d'une réputation universelle et dont l'Etat tirait parti, sans parler de bien d'autres intérêts.

Et voilà des hommes qu'un Gouvernement soi-disant libéral a dépouillés de leurs biens et expulsés de France, sous prétexte qu'ils vivaient en communauté illégale ! non pour conspirer, mais pour pratiquer la religion de la charité, que prônent eux-mêmes leurs persécuteurs sous les noms « d'Humanité », de « Solidarité » ! C'est à ne pas le croire ! Il s'est pourtant trouvé, en France, une majorité pour approuver de pareils actes. Ils seront sévèrement jugés dans l'Histoire. Un jour viendra que l'opinion, plus éclairée, flétrira, comme il convient, ces persécuteurs.

C'est l'Espagne, pays monarchique, mais bien plus libéral que notre République, qui a donné asile, et avec empressement, à ces dignes Chartreux. Elle profitera ainsi de tous les avantages qui lui sont apportés et que la France a dédaignés dans un esprit sectaire.

III
Visite au P. Lacordaire à la Chartreuse de Chalais.

Ayant appris que le P. Lacordaire s'était retiré près de Grenoble, à la Chartreuse de Chalais, je voulus lui faire une visite. Je l'avais connu au collège Saint-Louis où, deux années de suite, il était venu prêcher une retraite pendant la semaine sainte. Il avait d'ailleurs été deuxième aumônier au collège Henri-IV où mes frères aînés terminèrent leurs études, et mon nom ne pouvait lui être étranger. Curieux de voir de près le dominicain que son grand talent d'orateur rendait célèbre, je me rappelais l'impression que m'avait laissée, du temps que j'étais enfant, sa parole à grand effet.

Je me présentai en uniforme. Après m'être nommé, je fus aussitôt introduit dans sa cellule. En l'attendant, j'examinai cette sévère demeure aux murs blanchis à la chaux. On y voyait quatre gravures, sujets religieux mal encadrés, et le portrait du Souverain Pontife, relevé d'un riche cadre doré, et attaché, avec intention, à la place la plus en vue, comme pour faire reporter la pensée sur le chef de la Chrétienté. Deux lignes, en italien, étaient écrites au-dessous du portrait, probablement de la main de Pie IX ; le souvenir, en tout cas, témoignait d'une particulière estime.

Le mobilier de la cellule consistait en deux chaises de paille, une table commune de bois

blanc, sur laquelle se trouvaient, sans nappe, un couvert d'étain avec deux grossières assiettes en faïence, un morceau de pain bis et une carafe d'eau. Tels étaient les apprêts du déjeuner. On n'y voyait ni viande, ni vin, suivant les prescriptions de l'ordre monastique auquel appartenait le Père, qui s'en trouvait très bien et n'était jamais malade.

En voyant entrer Lacordaire, je lui dis : « Mon père, vous n'avez pas changé depuis vos conférences de Saint-Louis. »

Il me répondit : « Dix-neuf ans se sont écoulés depuis cette époque ; d'ici dix-neuf ans je ne serai plus de ce monde ; je me prépare à le bien quitter. »

Nous évoquâmes alors des souvenirs communs et comme je lui rappelais les noms des aumôniers que j'avais eus au collège, les abbés Bernier et Salacroux, prédicateurs éloquents, il m'apprit qu'ils occupaient les premières cures de Paris, avec le titre de chanoines honoraires.

Il voulut bien me parler du séjour qu'il venait de faire à Rome et de l'accueil qu'il avait reçu de Sa Sainteté, s'étendant sur l'enthousiasme du peuple italien pour son nouveau Pontife, dont le libéralisme comprenait si bien les idées modernes.

Lacordaire se plaignit de l'attitude équivoque

du Gouvernement français envers celui de Rome et ajouta : « Il est douloureux de penser que notre influence y perd, tandis que celle de la Prusse, malgré son esprit philosophique contraire à notre religion, nous supplantera peut-être. »

Il regrettait que la tension de nos rapports avec l'Angleterre, à l'occasion des mariages espagnols, nous obligeât à nous rapprocher de la Prusse, dont il déplorait l'intolérance religieuse et l'oppression sous laquelle elle tenait les provinces catholiques.

Cela nous amena naturellement à parler de la Suisse et de l'affaire du Sunderbund qui préoccupait alors l'opinion publique. Comme il n'avait pas lu les journaux, il me demanda des nouvelles à ce sujet. J'avais précisément reçu une lettre d'un de mes amis qui se trouvait chez les Jésuites de Fribourg. C'étaient ses anciens professeurs qu'il allait voir tous les ans, par reconnaissance et par affection. Or il m'écrivait qu'on préparait la guerre contre le canton de Fribourg, pour l'obliger à chasser ces Jésuites estimés et aimés qui ne faisaient que du bien dans le pays.

« Jamais guerre ne fut plus injuste, me dit Lacordaire. Ce canton est pourtant bien le maître chez lui et il se trouve parfaitement heu-

reux de son état actuel. N'est-ce pas violer le pacte fédéral qui assure la liberté et l'indépendance de chaque canton et qu'ils ont tous accepté et toujours défendu depuis plus de vingt ans ? »

Lacordaire m'avoua qu'il était loin d'être satisfait du dernier projet de loi présenté à la Chambre sur l'Instruction publique, il soupçonnait l'influence personnelle du roi d'être contraire à la liberté de l'enseignement. Je le détrompai en lui rappelant que le roi avait hésité à prendre M. Hébert comme ministre de l'Instruction publique et des Cultes, justement parce que ce dernier passait pour être peu favorable au clergé sur les questions de l'enseignement.

J'ajoutai que je croyais savoir que la grande majorité des deux Chambres ne demanderait pas mieux que de lui laisser la plus large part dans l'éducation publique, si l'on ne redoutait pas son hostilité contre le Gouvernement.

« Erreur ! me dit-il, le clergé ne lui est nullement hostile, c'est un grand tort de croire qu'il est resté attaché au gouvernement précédent ; la Restauration et le clergé se sont compromis l'un pour l'autre, et ce fut une faute, mais la Restauration n'a rien fait pour le clergé. L'instruction publique était entre les mains de l'Université, sous la direction d'hommes plutôt

indifférents en matière de religion. Quoi qu'il en soit, le pays aurait besoin, ajoutait-il, de la liberté d'enseignement, établie sur les bases les plus larges ; son plus grand intérêt est d'inculquer à la jeunesse des idées de résistance contre l'invasion de sophismes contradictoires et impraticables dont le triomphe serait l'anarchie et la ruine en permanence. Avec une presse qui ose tout dire, il faut des esprits préparés à recevoir le choc de toutes les passions. »

Amené à me parler de la doctrine phalanstérienne de Fourier que mon ami Hennequin était venu prêcher à Saint-Étienne peu auparavant, Lacordaire jugeait sévèrement cette école comme toutes celles qui visent à changer l'ordre social : « Utopies ! me dit-il, pouvez-vous détruire les passions humaines et les instincts essentiels de notre nature, tel que celui de la propriété ? »

Je ne sais comment nous avons été appelés à parler de l'Histoire des Girondins de Lamartine qui venait de paraître et qui défrayait à ce moment toutes les conversations.

Le Père n'avait pas eu le temps de la lire, mais le peu qu'il en savait l'avait rendu très sévère pour l'auteur, en dépit de son nom. Lamartine n'avait pas de système, ni d'idées arrêtées, disait-il, mais une tendance à tout jus-

tifier, à tout voir du bon côté, même les crimes ; « ce peut être le rôle d'un avocat devant un tribunal, mais non celui d'un historien consciencieux. »

Il se demandait pourquoi Lamartine avait fait un éloge si pompeux du futur Louis-Philippe, du duc de Chartres de 1792 et je lui objectai que la conduite du prince à Valmy et à Jemmapes où il servait tout jeune général, sous les ordres de Dumouriez, dans la première guerre de la République, avait contribué à nos succès. Il ne manifestait d'autre ambition que celle de servir la France en ce haut grade, — noble dessein digne d'être rappelé — et il n'avait rien fait, depuis cette époque, qui ne continuât à honorer sa mémoire.

Lacordaire insinua qu'après la mort de Louis XVI, Dumouriez avait des vues sur ce prince pour la succession du trône. Je convins que la chose était bien possible et j'ajoutai que la réalisation de cette pensée aurait mieux valu pour la France que la première République.

Après cette longue conversation que j'abrège et qui me tint sous le charme d'une parole séduisante, je me retirai emportant le souvenir d'avoir reçu un accueil dépassant tout ce que je pouvais souhaiter.

IV
Famille Périer.

A Grenoble, deux heureuses rencontres me causèrent une grande satisfaction : celles d'Adolphe Périer, conseiller général du département de l'Isère, et du marquis de Bérenger, jeune député.

La famille Périer étant de celles que je voyais le plus à Paris (j'étais de toutes ses fêtes), le conseiller général s'ingénia à égayer par mille agréments ma vie de garnison. Nous fîmes ensemble des excursions dans le pays et visitâmes plusieurs fois le beau château de Vizille, bâti par le connétable de Lesdiguières, dont la statue équestre, restée intacte, domine l'entrée principale qu'elle décore majestueusement. La famille Périer était déjà propriétaire, avant la Révolution, de ce château où eut lieu, en 1788, l'Assemblée des Notables du Dauphiné qui prépara celle des Etats généraux.

V
Marquis de Bérenger.

Je connaissais le marquis de Bérenger par mes relations de famille et du monde ; à Grenoble, il fut si aimable pour moi qu'il voulut me garder dans son château de Sassenage, jusqu'au jour de mon départ. La ville n'étant qu'à un kilomètre de là, il me fut possible d'accepter cette aimable invitation à sa demeure seigneuriale reconstruite sous François I^{er}. Les Bérenger, possesseurs de ce beau domaine, depuis des

siècles, s'y sont fait aimer ; leur nom est resté populaire. Les personnes de la famille y sont restées pendant la tourmente révolutionnaire, protégées par les gens du pays qui montaient la garde autour du château pour qu'il fût respecté, ainsi que ses maîtres ; touchant témoignage de reconnaissance pour les bienfaits qu'ils en avaient toujours reçus !

Le marquis était encore tout à la joie d'être jeune député. Louis-Philippe, appréciant ses mérites et ses qualités, lui avait confié la mission d'accompagner le duc de Nemours dans ses voyages qui se terminèrent à la cour de Portugal. Resté l'ami le plus dévoué de ce prince accompli, il ne s'est jamais consolé de la Révolution qui l'en éloignait, car le duc de Nemours, sans avoir acquis la popularité des princes ses frères, avait un prestige que lui reconnaissaient tous ceux qui l'approchaient. Le duc d'Orléans avait de lui la plus haute opinion, comme j'ai déjà eu occasion de le dire. Je me suis fait un grand honneur d'avoir mérité son amitié.

J'arrivai, en novembre 1847, à Paris, où j'allais bientôt être témoin des malheurs de la Révolution de 1848, qui ne fut ni justifiée, ni désirée par la Nation ; tous les intérêts en ont souffert, et l'essor de la prospérité publique en a été comprimé pendant quatre ans.

Témoin de la plupart des faits qui l'ont entourée, j'en ferai en toute conscience le récit impartial et véridique.

La mort de Madame Adélaïde, l'Egérie du Roi, son frère, sonna le glas de la Monarchie ; beaucoup le comprirent. Ce fut un grand trouble dans la société orléaniste ; tous les salons se fermèrent.

VI
Voyage à Caen.

Sous cette triste impression, je me rendis à Caen où je n'étais jamais allé. J'y constatai la popularité que s'était acquise mon frère ; il fut le seul préfet du pays nommé à la Législative, et l'attachement de son département pour lui survécut à tous les événements. Il était aidé dans sa mission délicate par sa femme, cœur et intelligence d'élite s'il en fût. En dernier lieu, après avoir été député, il fut nommé sénateur par le département du Calvados. Orateur des plus écoutés dans ces diverses Assemblées, il emporta, à sa mort, l'estime et les regrets de tous, sans acception de parti.

VII
M. Guizot.

M. Guizot, président du Conseil général, était venu passer quelques jours à la Préfecture pour s'entretenir des affaires du département.

Je tiens du valet de chambre qui les servait au déjeuner, que mon frère pressait vivement

le Ministre de se retirer du Gouvernement, disant que jusqu'à ce jour il avait été maître des élections, mais qu'il sentait l'opinion publique lui échapper depuis les dernières et qu'il n'en serait plus maître aux prochaines.

Si ce conseil avait été suivi, la Révolution de 1848 ne serait pas arrivée. Il faut que le pouvoir ait bien de l'attrait pour ceux qui le détiennent ! de là toutes les luttes pour l'acquérir, cause de nos maux !

Je rentrai à Paris pour assister à la Révolution la moins désirée ; il se passa, auparavant, un mois qui me permet de donner bien des détails tristes, mais intéressants.

CHAPITRE XXIII

LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER 1848

I

Préliminaires de la Révolution.

L'hiver s'annonçait mal. L'opposition, à la Chambre, avait discuté, avec une violence inouïe, l'Adresse au Roi, et la presse enflammait les esprits en réclamant avec menaces des réformes, notamment l'abaissement du cens électoral et l'adjonction des capacités pour les élections législatives.

Depuis la mort de la princesse Adélaïde et en raison du deuil de la Cour, le monde officiel, comme celui de l'aristocratie, se bornait à des réceptions du soir.

M. Guizot recevait tous les mardis au ministère des Affaires Etrangères. Je m'y trouvais, amené par mon oncle et mon frère, attaché du ministère, lorsque le général vicomte Cavaignac, ami du général Colbert et son collègue à la Chambre des Pairs, vint se joindre à nous. Je

l'entendis recommander à M. Guizot la nomination de son neveu à la prochaine promotion de lieutenants généraux : « Vous pouvez être assuré, mon cher général, répondait le ministre, que sa nomination est faite ; les Princes la désirent et la demandent autant que vous ; ils ont la plus grande estime pour leur compagnon d'armes en Afrique. Seulement, cette promotion prochaine n'aura lieu qu'après la discussion de l'Adresse, qui arrête tout. »

Cette nomination devait être, quelques jours après, un des premiers actes du nouveau gouvernement, qui ne fit que ratifier la promesse de la Monarchie.

II

Les banquets.

Le jeudi qui précéda le grand événement, on était assez inquiet. Thiers et Odilon Barrot avaient organisé les fameux banquets pour y prononcer des discours sur la question des réformes, en présence d'une nombreuse assistance ; c'était le prélude à l'assaut du ministère Guizot.

Ce soir-là, j'assistais chez le maréchal d'Albuféra, à une réception où il se rendit beaucoup de monde. On n'y paraissait pas inquiet, tout en parlant des banquets et de l'agitation qui ne pouvait manquer de suivre. M. de Grave, un des officiers d'ordonnance du roi, que je connaissais,

me dit : « Tout cela finira par des coups de fusil. » Il ne croyait pas parler si juste, étant loin de croire que la royauté en serait si prochainement victime.

III
Mardi 22 Février.

Un de ces banquets, qui devait avoir lieu le mardi 22 février, sur un emplacement appelé terrain Nitot, fut interdit, mesure insuffisante, et la seule cependant où le gouvernement fit preuve de résistance.

En face d'une opposition violente, décidée à tout, il disposait d'une puissante armée ; nos plus vaillants officiers généraux d'Afrique se trouvaient à Paris, avec le maréchal Bugeaud tout désigné pour les commander. Son nom seul aurait suffi pour faire rentrer tout dans l'ordre. C'était l'avis du ministère ; mais le Roi, toujours enclin à la conciliation, ne voulut pas accomplir l'acte nécessaire qui lui semblait un défi. L'armée restait donc, comme à l'ordinaire, sous les ordres du général qui commandait la division militaire de Paris : Sébastiani, peu connu d'elle et qui n'avait pas l'autorité capable d'inspirer la confiance en assurant le succès.

La garde nationale — d'autre part — fut maintenue sous les ordres de son général en chef, Jacqueminot qui avait été un brillant colonel

sous l'Empire, mais qui, n'ayant jamais fait la guerre depuis 33 ans, n'était nullement préparé à commander dans une action sérieuse. Si ces deux forces avaient été réunies sous la même main, celle du maréchal Bugeaud, elles auraient sauvé la Monarchie.

Le 22 février, jour fixé pour le Banquet, il y eut une grande agitation dans Paris. A voir la multitude d'ouvriers des faubourgs envahir les boulevards, quartiers qu'ils n'avaient pas l'habitude de fréquenter, on pouvait se douter d'un mot d'ordre du parti révolutionnaire.

Ces rassemblements étaient inquiétants.

Je me rendis à la Bourse pour avoir des nouvelles, mais j'y trouvai la même sécurité trompeuse que partout ailleurs. Les fonds publics n'avaient pas baissé. En sortant, je vis, rue Richelieu, qu'on avait renversé un omnibus ; des gardes municipaux poursuivaient à la baïonnette des émeutiers qui avaient commencé à piller la boutique de l'armurier Le Page. Je terminai ma promenade en m'arrêtant sur les boulevards devant le passage de l'Opéra qui était, à l'époque, le rendez-vous de tous les nouvellistes, spéculateurs et joueurs de Bourse. Je me mêlai aux groupes et pus me convaincre qu'on y avait la même confiance que l'ordre se rétablirait, comme on l'avait vu, depuis l'établissement du

Gouvernement de Juillet, où tant d'insurrections n'ont pu triompher. On ne pouvait croire au succès de celle qui menaçait ! Je ne partageais pas cette quiétude. Aussi je crus de mon devoir de me présenter à l'Etat-Major de la place, pour offrir mes services d'officier en congé. On y parut étonné de ma démarche, et il me fut répondu que l'on n'avait besoin de personne.

L'aveuglement était général.

Le deuil de la Cour venait de prendre fin, il y eut, ce soir-là, deux grands bals auxquels j'assistai : l'un au faubourg Saint-Germain, chez la duchesse d'Estissac, fille du général Desolles, ami de mon père ; l'autre chez la princesse de Ligne, à l'ambassade de Belgique, dans le bel hôtel qui fait le coin de la rue de la Boétie et des Champs-Élysées. En sortant de cette fête élégante où l'animation excluait toute autre pensée que celle du plaisir, je questionnai un des gardes municipaux de service ; il m'assura qu'aucun ordre particulier n'avait été donné à la caserne et qu'il l'avait quittée tout à fait tranquille, — renseignement inexact — car de nombreuses troupes étaient aux prises avec la populace sur les boulevards et la place de la Concorde et s'efforçaient de disperser les groupes de plus en plus nombreux et agités.

IV
Mercredi 23 février.

Le lendemain, mercredi 23, je fus réveillé par le rappel. Mon frère aîné qui était garde national, se disposait à partir pour la Mairie du I^er^ arrondissement, rue d'Anjou, lieu de rendez-vous de sa légion. Il fit partie d'un bataillon chargé d'occuper la place de la Concorde où je le suivis.

Dans la journée, je retourne à la Bourse pour avoir des nouvelles. L'inquiétude commençait à s'y répandre ; les fonds publics fléchissaient, sur la nouvelle qu'une compagnie de la garde nationale avait croisé la baïonnette, place des Victoires, contre des gardes municipaux qui chargeaient les émeutiers et qu'en d'autres quartiers, elle avait crié : « Vivent les Réformes ! » à l'exemple de ceux qu'elle aurait dû combattre.

C'était désarmer !

Vers la fin de la séance, les fonds remontèrent, sur le bruit que le Roi venait de remercier son ministère Guizot et d'appeler le comte Molé pour le remplacer.

Désirant m'en assurer, je me rendis immédiatement à la Chambre des Députés ; les portes du Palais-Bourbon venaient de se fermer, mais j'eus la confirmation de la nouvelle, et j'en fus atterré. Je jugeai la Monarchie perdue... Toute concession faite à un ennemi double ses forces en affai-

blissant la défense. De maladroits conseillers avaient assuré au Roi qu'un changement de ministère apaiserait tout ; le contraire devait arriver.

Un hasard me fit rencontrer sur le pont de la Concorde, le baron de Chassiron, qui sortait de la Chambre ; il me connaissait comme un des intimes amis de son fils ; aussi me fit-il partager ses impressions au cours d'un récit des plus intéressants : « Je déjeunais, ce matin, me dit-il, chez mon ami Guizot ; je le trouvai aussi calme que dans les meilleurs jours, il se montrait très ferme et décidé à tenir tête à l'insurrection en s'appuyant sur les droits du Gouvernement, et sans avoir à commettre aucun acte illégal, puisqu'il avait la majorité dans les deux Chambres. Il rassurait tout le monde et ne doutait pas que la cause de l'ordre ne finît par triompher. Je viens de le quitter à la Chambre, ajoutait-il. Mais après la chute de son ministère et cette concession inopportune du Roi, il était loin de tenir le même langage et jugeait la partie perdue. »

En quittant M. de Chassiron, place de la Concorde, je rejoignis mon frère aîné qui s'y trouvait avec sa compagnie de garde nationale.

Un grand nombre de mes amis en faisaient partie, dont plusieurs jouèrent un rôle depuis,

dans la politique : Walewski, Talhouet, tous deux futurs ministres du second Empire ; Thibaudeau, Delessert, neveu du préfet de police ; Trubert, gendre de Dumont, un des ministres de la veille ; Chérubini, fils du célèbre musicien, et bien d'autres. Tous étaient visiblement stupéfaits, sinon découragés ; et encore ne voyaient-ils qu'une chose : c'était d'avoir à combattre la plus violente des insurrections. Il n'y avait pas encore de commandant en chef désigné pour réunir sous ses ordres la garde nationale et l'armée.

En rentrant chez moi, je recevais une lettre du duc de Guiche, futur duc de Gramont, avec qui j'étais en relations suivies et intimes. Elle me disait aussi que ce changement de ministère nous amenait l'apaisement en ôtant tout prétexte à l'émeute. Telle était, le soir, l'opinion générale, que, cependant, j'étais bien loin de partager.

Je dînais au café Foy, au coin de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, qui était mon restaurant attitré.

Je me souviens qu'Armand Marast, qui a joué un rôle si important dans le nouveau gouvernement, s'assit à la place que je quittais, accompagné de quelques amis. Il dînait là, tout près des bureaux de son journal, *le National,*

occupant l'entresol d'une maison du coin de la rue Le Peletier et du boulevard.

En sortant du café Foy, je me rendis au passage de l'Opéra. La plupart des maisons du boulevard étaient illuminées en signe de réjouissances, à l'occasion de la chute du ministère : témoignage de la crédulité des esprits.

Vers neuf heures, devant le passage, je vis défiler une bande d'insurgés, d'un aspect repoussant ; cela semblait un ramassis d'échappés de prisons, de vagabonds, de réfugiés étrangers ; tous ivres, ils vociféraient de terribles menaces.

Plusieurs avaient des armes enlevées à des postes de soldats isolés, trop faibles pour résister. Ceux du premier rang portaient des torches qui éclairaient de lueurs sinistres leurs hideux visages.

A la hauteur de la rue Le Peletier, ils s'arrêtèrent ; les cris redoublèrent et je vis les chefs de cette bande monter aux bureaux du journal. probablement pour y recevoir des ordres. Elle continua ensuite sa marche vers la Madeleine.

Au bout de huit à dix minutes, j'entendis une courte fusillade, répondant à un coup de pistolet, sans doute prémédité, tiré à bout portant sur le premier rang des soldats qui barraient la chaussée du boulevard. Une voiture emporta les

quelques victimes de ce guet-apens, dans des quartiers choisis par les émeutiers pour y frapper les esprits déjà échauffés et exciter la populace.

Alors s'élevèrent les cris de « Vengeance »... « On égorge nos frères... » et ceux de « Aux armes !... » comédie éternelle de toute insurrection de ce temps-là.

Au boulevard des Capucines, il y eut panique. La foule des passants inoffensifs se sauva dans toutes les directions, principalement par les rues adjacentes. Je fus témoin de cet affolement en me rendant à la Madeleine.

Au coin de la rue des Capucines, occupé par le Ministère des Affaires étrangères, où avait eu lieu le fatal événement, il régnait un silence lugubre, précurseur de l'orage du lendemain, et d'autant plus profond que les voitures ne circulaient plus.

En rentrant chez moi, je vis de divers côtés s'élever des barricades, sans que la force publique fît rien pour s'y opposer ; elle paraissait se désintéresser de la lutte ; l'inertie absolue du haut commandement perdit la cause de l'ordre.

V

Jeudi 24 février.

Le 24 février, je me levai de bonne heure, et j'appris avant même de le voir, que mon quartier se couvrait de barricades. Les insurgés deman-

daient des armes dans les maisons, puis se retiraient en écrivant, à la craie, sur les portes : « Armes rendues ». « Armes volées » eût été plus exact.

L'insurrection était organisée de longue date comme on a pu en juger par la facilité avec laquelle les émeutiers se sont rassemblés la nuit, pour l'assaut final.

En sortant de chez moi, je fus témoin de l'occupation, par des insurgés, d'une petite caserne située rue Saint-Lazare, au bas de la rue de Clichy. Les soldats, peu nombreux, privés de leurs officiers qui, à cette heure-là, n'étaient pas près d'eux, surpris et effrayés par le nombre des assaillants, avaient rendu leurs armes et quitté le quartier.

Je jugeais la Monarchie perdue ; il ne s'agissait plus que de sauver les jours de la Famille royale.

Je courus aux Tuileries. Arrêté en chemin par des émeutiers qui gardaient les barricades, il me fallut, une fois, protester avec colère contre la défense de passer et dire au chef de la barricade : « Qui donc vous donne le droit d'interrompre la circulation ? »

En traversant le boulevard, je fus étonné de la quantité d'arbres abattus et de l'importance des barricades construites en si peu de temps.

Rue de Rivoli, un homme, en civil, galopait à cheval, annonçant à haute voix l'abdication du Roi et son départ. Arrivé à la cour des Tuileries, je m'y rencontrai avec une bande d'insurgés qui enfonçaient les grilles et tiraient des coups de fusil pour se les faire ouvrir. Les troupes venaient d'être retirées pour éviter une collision sanglante.

J'étais bien connu du concierge du pavillon de Marsan ; aussi, avec beaucoup de précaution, la porte me fut-elle ouverte, ce qui me permit de me rendre à l'appartement de la duchesse d'Orléans. En ce moment critique, je pouvais m'y considérer comme en un poste de combat. J'y arrivai en même temps que M. Dupin. La princesse était entourée de tous les officiers attachés à la personne de ses fils, qu'on habillait hâtivement.

M. Dupin lui dit : « Madame, je viens vous chercher et vous conduire à la Chambre des Députés qui vous attend pour proclamer roi le comte de Paris, sous votre régence ; il n'y a pas de temps à perdre. »

Les insurgés n'avaient pas encore pu s'introduire dans la cour, mais ils ne cessaient de tirer des coups de fusil contre les Tuileries. La malheureuse Princesse quitta précipitamment son appartement ; ses enfants n'étaient pas entière-

ment habillés. M. Dupin lui donnait le bras ; les aides de camp et officiers d'ordonnance du comte de Paris : général Marbot, colonel Monguyon, d'Elchingen, Chabaud-Latour, précédaient la marche ; il fallut traverser la cour des Tuileries. non sans danger, les coups de fusil des assaillants devenant plus fréquents. Nous entrons enfin dans le jardin et nous gagnons la place de la Concorde. Toutes les grilles de la place du Carrousel, ainsi que celles de la rue de Rivoli sont bientôt forcées ; une irruption de la foule se produit à l'encontre de notre cortège. Il faut rendre cette justice au peuple qu'il fut respectueux et sympathique, au lieu de se montrer hostile, comme on aurait pu le craindre. A en juger par son attitude et ses nombreuses acclamations en faveur des jeunes princes, on pouvait espérer la cause gagnée pour la régente ; elle avait bien pour elle l'opinion publique.

La précipitation du départ avait été telle que le jeune duc de Chartres, alors âgé de sept ans, n'avait pu se laisser mettre qu'un seul soulier. Un valet de chambre le portait, et, pour l'aider, je lui pris un moment le royal enfant.

Arrivés à la pièce d'eau, près de la sortie des Tuileries, nous fûmes protégés par un déploiement de troupes, infanterie et cavalerie, commandés par le duc de Nemours.

Le prince, à cheval, entouré des officiers de son état-major, vint au-devant de la duchesse, sa belle-sœur, plein de calme et de noblesse, il lui fit rendre les honneurs comme si elle était déjà proclamée régente.

La place de la Concorde était occupée par la troupe où dominait la cavalerie, sous les ordres du général Bedeau.

La duchesse d'Orléans put entrer à la Chambre sans encombre. Une grande berline de la Maison royale avait été envoyée d'avance, avec des valets de pied en livrée pour stationner à la grille, près du pont de la Concorde. Aucune marque extérieure ne pouvait faire craindre le moindre trouble et la Chambre était gardée par des troupes suffisantes. Je pénètre au Palais-Bourbon toujours à la suite de la duchesse et suis témoin de l'enthousiasme et du respect avec lesquels elle est reçue. Les députés se levèrent tous à sa vue. Je me tenais au pied de la tribune lorsque le Président fit sortir de la salle les personnes étrangères dont la présence était, dit-il, contraire au règlement.

J'attendis au dehors pour suivre les incidents de cette mémorable journée. A mon grand étonnement, je vis, dans le calme le plus absolu, la place de la Concorde se dégarnir de troupes.

Cette évacuation de la place et de ses environs

avait été ordonnée par le Roi dont la dernière volonté était qu'aucun acte de répression ne fût commis après son abdication et pour laisser toute liberté d'opinion à la représentation du pays.

De la place où je me trouvais, près des grilles de la Chambre, je vis arriver le prince Napoléon qui s'y fit introduire. Un ouvrier lui cria : « Nous ne voulons pas plus d'empereur que de roi. »

Vers quatre heures, la Révolution était faite ; tout était terminé pour la Monarchie. Il avait suffi d'une harangue de Lamartine contre la Régence et de l'irruption d'insurgés qui menacèrent de leurs armes les députés ; Crémieux, qui était un partisan de la Régence, ne put répondre à Lamartine et prononcer le discours qu'il avait préparé.

Tout ne se passa pas avec le même calme que sur la place de la Concorde. Le palais des Tuileries fut entièrement saccagé ; toutes les superbes cheminées de marbre et les glaces furent brisées. C'était un lamentable spectacle que ce vandalisme s'en prenant aux souvenirs d'une royauté sans reproches.

Il en fut de même au Palais-Royal, mais avec cette aggravation que le pillage amena la destruction d'une riche collection d'objets d'art

qui ne seront jamais remplacés : elle faisait partie du trésor de la France.

Le château de Neuilly, résidence d'été du Roi, qui le charmait et d'où il répandait dans le pays des bienfaits n'y représentant que la famille la plus digne de respect et de reconnaissance, fut incendié, entraînant la destruction de tous les objets précieux qui s'y trouvaient. La garde nationale qui avait été comblée de faveurs et aurait dû montrer un peu de reconnaissance, ne fit rien pour s'opposer à ce criminel saccage. Toutes nos révolutions ont été enfantées dans le meurtre, le pillage et l'incendie. En Angleterre, pays d'insurrections, elles se passent autrement.

Tel fut l'effet néfaste de la presse à la solde d'un parti avide du pouvoir ; tous les moyens lui étaient bons pour conquérir l'objet de son ardente convoitise.

Il y eut cependant une exception. Le respect dont la duchesse d'Orléans était entourée, ainsi que la popularité dont jouissait la mémoire de son auguste époux, sauvèrent le pavillon Marsan de la destruction. Ce fut heureux, car il renfermait les plus belles œuvres d'art, notamment celles de l'école de peinture contemporaine.

VI
Epilogue.

Je ne puis arriver à la fin de ce court récit des trois journées de la Révolution de Février, telles que je les ai vues, moi-même, sans rappeler tous les mérites de Louis-Philippe qui fut le meilleur des rois et des hommes. Il s'appelait sur les monnaies, roi des Français, au lieu de roi de France, pour mieux marquer ses véritables sentiments si indignement méconnus.

Mes souvenirs les plus anciens sur lui datent des fêtes d'enfants données au Palais-Royal, sous la Restauration, par le duc et la duchesse d'Orléans, pour plaire à leurs enfants qui aimaient à y réunir leurs camarades de collège et d'autres jeunes amis dont je faisais partie. L'accueil que nous recevions avait un caractère tout paternel.

Pendant tout le règne de Louis-Philippe, j'ai eu une infinité d'occasions de me trouver près de l'auguste souverain ; très attaché à la famille royale, j'ai pris part à ses joies comme à ses douleurs.

VII
Visite à Louis-Philippe à Hastings.

Louis-Philippe, réfugié en Angleterre, passa une partie de l'été de 1850 à Hastings, station de bains de mer. Revenu depuis peu de temps d'Afrique, je voulus accomplir, avec mon frère aîné, un pieux pèlerinage auprès de l'illustre

monarque. C'était un devoir et un besoin de cœur pour nous.

Il habitait avec la Reine un des hôtels de la ville, mais sans aucun train de maison, ses ressources de fortune ne le lui auraient pas permis ; tous ses biens étaient confisqués et mis sous séquestre.

Nous fûmes reçus d'une manière touchante et je ressentis une bien vive émotion de cette visite qui avait un caractère de grandeur et de tristesse.

Le Roi me demanda des détails sur ma dernière expédition d'Afrique ; on voyait qu'il pensait aux campagnes — si nombreuses — qu'avaient faites les princes, ses fils, avec le succès que tout le monde connaît.

La Reine nous pria à dîner. Ce n'étaient plus les festins des Tuileries ; le Roi dînait à part, dans la même salle, sur une petite table, ayant vis-à-vis de lui le comte de Jarnac, un fidèle des temps heureux qui, après le repas, lui faisait la lecture des journaux.

Par discrétion nous ne nous attardâmes pas à la soirée, mais les souverains exilés nous invitèrent à venir les voir sur la plage, le lendemain matin, avant notre départ.

C'est dans cette promenade que j'ai pu apprécier la sérénité d'âme de celle qui partagea pendant dix-huit ans le trône de France. Aucune

plainte ne sortit de sa bouche ni de celle du Roi ; sa marche vive et pleine de noblesse prouvait que les malheurs ne l'avaient point abattue. Ils étaient, tous deux, exempts de toute défaillance !

Voici une courte liste des hommes célèbres de la République, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration et du règne de Louis-Philippe qu'il m'a été permis de connaître dans ma longue carrière.

Barras.
Talleyrand.
Général Kellermann.
Moreau.
Ouvrard.
Seguin.
Cambacérès, duc de Rivoli.
Ney.
Murat.
Oudinot.
Masséna, duc d'Essling.
Mortier.
Colbert.
P. Lebas.
Comte Alex. de Laborde.
Gounod.
Rossini.
Auber.
Michelet.
Bouilly.
Legouvé.
Duc Decazes.
Maréchal Gérard.
Ph. de Ségur.
Cassini.
Valée.
Schramm.
D'Harcourt.
Cavaignac.
Lacordaire.
Famille Royale.
Raynouard.

Portraits de femmes.

Mme Tallien.
Mme Bonaparte.
Mme Hoche.
Mme Hamelin.
Mme Hainguerlot.
Mmes Carette et Minguet.
Mme Pelaprat.
Mme Regnault de Saint-Jean d'Angely.
Mme Rémusat.
Mme Récamier.
Reine Hortense.
Maréchale Davout, duchesse d'Eckmühl.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 5

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Souvenirs de famille (1760-1816)..... 7

Origines, 7. — Mon père, 8. — Mon grand-père Perrotin, 11. — Ma mère, 13. — Isabey, 14.

CHAPITRE II

Mon père pendant la Révolution (1793-1804).... 17

Ses relations : M^me^ Tallien, 17. — M^me^ Bonaparte, 21. — M^me^ Récamier, 25. — Mon père en 1797, 29. — M^me^ Hamelin, 30. — M^me^ Hainguerlot, 31. — M^me^ de Vatry, 32. — M^me^ Regnault de Saint-Jean-d'Angely, 33. — M^me^ Pelaprat, 36. — Les filles de la République : M^mes^ Carette et Minguet, 37. — M^me^ de Rémusat, 40. — La bonne occasion : Jean Greffulhe, 41. — Talleyrand, 43. — Kellermann, 53. — Moreau, 57.

CHAPITRE III

Mes parents sous l'Empire, la première Restauration et les Cent-Jours (1804-1815)..... 61

Vie mondaine sous Napoléon I^er^, 61. — Sur la naissance du futur Napoléon III, 64. — Déclin de l'Empire, 66. — Garat, 67. — Le luxe, la bonne chère, l'animation de Paris, 68. — Général Colbert, 71.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Souvenirs d'enfance (1816-1824) 89

Rue Grange-Batelière. Filleul du comte d'Artois. Chez ma tante de Presles à Angers. Soulouque ancien esclave de M. de Presles, 89. — Assassinat du duc de Berry. Les deux bals, 92. — Le jardin des Tuileries sous Louis XVIII. Comment j'ai vu Barras, 94. — Séjours d'été aux environs de Paris, de 1819 à 1825 : Suresnes (1819), 99. — Sceaux (1820), 100. — Bellevue (1821). Visite du comte d'Artois et de la duchesse d'Angoulême, 102. — Breuilpont (Eure), 105.

CHAPITRE II

Années de collège de 1822 à 1831 109

A l'institution Briand (1822-1824), 109. — Obsèques du Maréchal Davout, 110. — De la Bastille à la rue Grange-Batelière : aspect des lieux sous la Restauration, 110. — *Au collège Saint-Louis* (1824-1830), 111. — Mes camarades de Saint-Louis : Gounod, 116. — Elie de Gontaut-Biron, 117. — Les d'Harcourt, 119. — Autres camarades, 120.

CHAPITRE III

Michelet 125

CHAPITRE IV

Petite chronique du règne de Charles X 131

Le sacre, 131. — Le jubilé, 133. — Dissolution de la garde nationale (1827), 133. — Le milliard des émigrés, 135. — Bienveillance du roi à l'égard de mon père, 137. — Libéralisme de Charles X, 138. — Bal de la duchesse de Berry en 1829, 139. — Le cercle de l'Union, 140. — La Révolution de 1830, 140. — Prospérité de la France sous la Restauration, 142. — Caractère bonapartiste de la Révolution de Juillet, 144.

CHAPITRE V

Un grand voyage (1827) 147

Pays-Bas et vallée du Rhin, 147. — Au château de M^me^ de Staël, 148. — De Coppet à Arenenberg, 149. — La Reine

Hortense, 140. — Les « deux reines » et mon frère Edouard en 1832, 153 — A Jean-d'Heurs, chez le maréchal Oudinot, 156. — Au camp de Lunéville. Colbert et Talleyrand-Périgord, 157.

CHAPITRE VI

Souvenirs de famille, de 1827 à 1830..... 159

Mariage de ma sœur (1828). Le comte de Thorigny, 159. — Ma première soirée à l'Opéra, il y a près de 80 ans, 160. — Un nonagénaire mélomane : le marquis de Mornay, 162. — Rossini, 164. — Bouilly et Legouvé, 166. — Comte Alexandre de Laborde, 170. — Vacances de 1828 au château de Villiers, 177. — Le maréchal duc de Trévise, 179. — Vacances de 1829 à La Plaine, 181. — Vie patriarcale. Une closerie tourangelle, 183. — Philippe Lebas (1829), 185. — La sœur de Robespierre, 188. — Vacances de 1830 à Ris, 190. — La Révolution de 1830, 192.

CHAPITRE VII

Au collège Rollin (1830-1833)..... 197

Nos maîtres. Le régime, 197. — Mes camarades de Rollin : Les Gramont, les Larochefoucauld, les de Maillé. Autres amis, 200.

CHAPITRE VIII

Hommes et choses du régime de Juillet..... 205

Alfred Tattet. Un cénacle romantique, rue Grange-Batelière, 205. — Alfred de Musset, 208. — Sac de l'Archevêché (1831) : souvenirs personnels, 210. — La première de *Robert le Diable*, 213. — Mort de M^me^ Bocher (juin 1831), 214. — Vacances de 1831 à Montmorency et à Châtenay, 215. — Le choléra de 1832, 217. — Funérailles du général Lamarque, 218. — Les insurgés du Cloître Saint-Merri : Coupvent des Bois, 219. — L'affaire de la rue Transnonnain, 221. — La duchesse de Berry en Vendée, 222. — M. et M^me^ Thiers. Le « Pour », 223. — L'hiver mondain de 1833. Comtesse de Thorigny, 226. — Anvers et Ancône, 227. — Vacances de 1832 à Sauvigny. Le comte Molé, 228. — Le duc d'Orléans et mon frère Gabriel, 229.

CHAPITRE IX

A l'institution Laville (1833-1834)..... 231

Préparation à Saint-Cyr, 231. — Chez M^me^ de Chateaubriand, 232. — Mariage d'Edouard Bocher (1834), 234. — Le président Dupin, 235.

CHAPITRE X

Le Comte de Thorigny..... 237
Sa carrière, 237. — Rapport sur sa mission à Mascara auprès d'Abd-el-Kader, 239. — Il est à la retraite de Constantine avec Changarnier (1836), 248. — Sa mort prématurée, 249.

CHAPITRE XI

Séjour de vacances en 1834 et 1835. — Chez le professeur Guérard (1836)..... 251
Vacances de 1834 à Villeroy, 251. — Naissance de mon neveu Emmanuel Bocher, 252. — Vacances de 1835 en Touraine, au château de Villandry, 253. — Chez le professeur Guérard, 255. — Vacances au château de Montataire, 257. — Le premier siège de Constantine, 259. — L'Obélisque, 261.

CHAPITRE XII

A Saint-Cyr (1836-1838)..... 263
La promotion de l'Obélisque, 263. — Visite des ducs d'Orléans et de Nemours (mai 1837), 264. — Inauguration du Musée de Versailles, 265. — Mariage du duc d'Orléans, 267.

CHAPITRE XIII

Visites à Cassini..... 271
Au château de Mello. La famille du baron Seillière, 271. — Chez Cassini : Comment fut établie sa carte de France. Elle est confisquée par la Convention. Cassini à Tanger : les Chénier. Conversation de Cassini sur quelques hommes illustres du XVIII^e siècle, 272. — De quelques grands esprits que j'ai connus, 278. — L'orientaliste Langlès, 278.

CHAPITRE XIV

Débuts dans le monde. Quelques visites..... 281
Chez le maréchal Oudinot, gouverneur des Invalides, 281. — La maréchale duchesse de Reggio, 283. — Veuves des

maréchaux de France que j'ai connues : Maréchale Suchet, 285. — Maréchale Davout : Souvigny, 287. — Maréchale Lannes, 288. — Maréchale Ney, 289. — Maréchale Lauriston, 290. — Maréchale Moreau, 291. — Générale Hoche, 292.

CHAPITRE XV

Mes trois premières garnisons..... 295

Garnison de Toulon (1838-1839). Pourquoi je n'ai pu rejoindre mon régiment à Ancône, 295. — Marseille. Général Sébastiani, 296. — Toulon. Amiral Jurien de la Gravière. Mort de la princesse Marie d'Orléans. Prise de Saint-Jean d'Ulloa, 297. — *Garnison de Lyon* (1839). Général baron Aymard. M. Jaÿr. Le procureur de Thorigny. Edgard Quinet. Reschid-pacha. Je suis invité par le duc d'Orléans, 299. — *Garnison d'Oran*. Baron Guéhéneuc. Général Mustapha. Colonel Yusuf. Mon camarade Fleury. Cousin-Montauban, Talma fils. Capitaine de Montebello, 304. — D'oran à Alger. Arzew, 310. — Le duc d'Orléans me désigne comme officier d'ordonnance du colonel de Lamoricière, 312.

CHAPITRE XVI

A Alger. La campagne de 1840..... 315

Maréchal Valée, 316. — *L'Etat-Major*. Général Schramm. Autres officiers. Duc d'Harcourt. Duc d'Orléans. Duc d'Aumale. Général Marbot. Généraux de Rumigny et d'Houdetot. Mac-Mahon, 316. — *Les Zouaves*. Lamoricière. Regnault et Renault. Ladmirault. Blangini. Barral. Beugny, 327. — *Chasseurs d'Orléans*. Grosbon, 330. — *Les Spahis*. Bouscarin, Changarnier, 331. — *Légion étrangère*, 334. — *Chasseurs d'Afrique*. Le Pays de Bourjoly, 334. — *Cavalerie de France*, 336. — Mort du général Duvivier. Cavaignac. Capitaine Munster. Cherchell. Col de Mouzaïa. Bois des Oliviers. Prise de Médéah, 337. — Lettre du maréchal Valée sur mon rôle en cette campagne, 343.

CHAPITRE XVII

Mon temps de Courbevoie (1840-1841)..... 345

Le général Lamoricière, 345. — Nouvelles d'Afrique. Lettre de Fleury, sous-officier aux spahis, à Charles Bocher, 347. — Les cendres de l'Empereur aux Invalides. Le Maréchal

Soult devant le cercueil de Napoléon. Le défilé. La cérémonie. Chez Mme de Vaufreland. Berryer, 355. — Alexandre Dumas père, 360. — L'hiver mondain de 1840-1841, 362. — Marquis de Talhouet-Roy. Duchesse d'Uzès, 363. — La Cour de Louis-Philippe, 364. — Réceptions dans les Ministères. Comtesse Duchâtel, 365. — Comtesse de Rambuteau, 366. — Mme Joseph Périer, 366. — Comtesses de Lariboisière et de Ségur, 367. — Baron James de Rothschild, 368. — Bals des ambassades, 369. — Comtesse Lehon. Marquise de Las Marismas, 369. — Baptêmes du comte de Paris et du duc de Chartres, 371. — Attentat contre le duc d'Aumale, au faubourg Saint-Antoine, 374.

CHAPITRE XVIII

Metz. Trois ans d'un séjour souvent interrompu (1841-1844) 377

Le général baron Achard, 377. — En congé de semestre à Paris, 378. — L'hiver de 1841-1842. Le grand bal du duc d'Orléans, au pavillon Marsan. Le Duc m'envoie son costume et se met en uniforme, 379. — Mon frère Alfred, blessé à la frontière du Maroc, 384. — Fête donnée à Chantilly par le duc d'Orléans (mai 1842), 386. — Troubles de Toulouse. Mission confiée à mon frère Edouard, 387. — M. Guizot le choisit comme préfet du Calvados, 388. — Le Duc d'Orléans à Metz (juin 1842), 388. — Nouvelle de la mort du Prince, 390. — *Le duc d'Orléans*, 391. — *Mon premier voyage en Allemagne :* Trèves. Coblentz. Au tombeau de Marceau. La citadelle d'Ehrenbreistsein. Ems. Je suis l'hôte du duc d'Albuféra. Odilon Barrot juge en ma présence la politique de Thiers. Mayence. Francfort. Réceptions chez les Rothschild et les Bethmann. Carlsruhe, Rastadt. Heidelberg. Baden-Baden. Retour à Metz (octobre 1842), 394. — *Le duc d'Aumale*, 404. — L'hiver de 1842-1843, 406. — Le salon de Mme Delessert. Hommes politiques et lettrés, 406. — Baronne Seillière. Le rédacteur du Code Civil. Portalis. Le comte Siméon, 407. — Chez Mme de Fontenillat. Le chancelier Pasquier, 408. — Autres salons, 409. — Mission auprès du Roi de Hollande, à Luxembourg, 410. — *Le Prince de Joinville* 413. — Les grandes manœuvres du camp de Metz 1844, 415. — *Le Duc de Nemours*, 417. — Aux grandes manœuvres. Officiers étrangers. Le Duc Bernard de Saxe-Weimar. Le colonel Burdett, 421. — Mon régiment quitte Metz pour Colmar (octobre 1844), 423.

CHAPITRE XIX

Garnison de Colmar (1844-1845)..... 425

L'hiver de 1844-1845 à Paris, 425. — Mon second voyage en Allemagne. A Wiesbaden. Général Jacqueminot. A Francfort. La Famille Rothschild. Le Prince de Metternich. Le fils de Wellington. Le marquis de Dion. A Manheim. La grande-duchesse Stéphanie. Strasbourg. Retour à Colmar. M. Bret, 426. — *Les mariages espagnols*, 434. — *Le duc de Montpensier*, 434. — Mission confiée à mon frère Edouard par M. Guizot, 437. — A Madrid. Chez la comtesse de Montijo. La future Impératrice Eugénie, 437. — De Colmar à Paris, à cheval. L'hiver mondain de 1845-1846. Ibrahim pacha. Bals de la Duchesse de Praslin. M^lle^ Deluzy, 440. — Alphonse Karr, 442. — L'Opéra sous Louis-Philippe, 443. — J'accompagne à l'Opéra le maréchal Bugeaud, 446.

CHAPITRE XX

Six mois à Saint-Etienne, de mai à décembre 1846. 449

Chez le comte de Fressange, 450. — Visites du baron de Barante et du socialiste Hennequin, 450.

CHAPITRE XXI

Quelques semaines à Paris.. 455

Je dîne chez Victor Considérant, 455. — Mort de M^me^ de Thorigny, 456. — Le « Patriarche » de la famille, 459. — L'affaire de Praslin (1847), 461.

CHAPITRE XXII

A l'école de tir de Grenoble..... 463

A la Grande-Chartreuse, 464. — Visite au Père Lacordaire, à la Chartreuse de Chalais, 466. — Dans la famille Périer, à Vizille, 472. — Chez le marquis de Bérenger : Sassenage, 472. — Voyage à Caen. M. Guizot, 474.

CHAPITRE XXIII

La Révolution de 1848..... 477

Préliminaires de la Révolution, 477. — Les Banquets, 478. — *Mardi 22 février*. A la Bourse. A la place de Paris. Deux bals, 479. — *Mercredi 23*. A la Bourse. A la Chambre, Conversation avec le baron de Chassiron. Lettre du duc de Guiche. Au café Foy. La fusillade du boulevard des Capucines, 482. — *Jeudi 24*. Au pavillon Marsan. La duchesse d'Orléans et le duc de Chartres. La Régence. A la Chambre. Le discours de Lamartine, 486. — Epilogue, 493. — Visite à Louis-Philippe et à la reine Marie-Amélie à Hastings, en 1850, 493.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Des Personnes citées dans le premier volume.

A

Abrantès (d'), 321.
Abboville (d'), 122.
Abd-el-Kader, 239.
Achard, 34, 377, 410, 415-416, 423.
Ackermann, 102.
Acloque de Saint-André, 137.
Adélaïde (Mlle), 144, 474.
Aguado, 190, 370, 445.
Aigrefeuille (d'), 69.
Aillières (d'), 203.
Albuféra (d'), 93, 396, 409, 445.
Alençon (duc d'), 418.
Alexandre, 115.
Alton, 333.
Alton Shee (d'), 206.
Ampère, 27, 115.
Andlau (d'), 271.
Andréossy, 190.
Ansart, 115.
Apponyi, 369.
Arago, 206, 218.
Artois (comte d'), 89, 103.
Arvers, 206, 207.
Auber, 21, 138, 365.
Auguste de Prusse, 27.
Aulas de Courtijos, 320.
Aumale (duc d'), 323, 374, 404.
Auvity, 312.
Auvray, 185.
Aymard, 299.

B

Baignoux, 8.
Bailloud, 8.
Baraguey d'Hilliers, 263.
Barante (de), 450.
Barral (de), 329.
Barras, 19, 24, 31, 97.
Barre, 121.
Barrot (Odilon), 211, 307, 478.
Beaufort (de), 305.
Beauffremont, 204.
Beauharnais (Mlle de), 18.
Beauvilliers (de), 411.
Belgiojoso, 207, 364.
Bellozane, 180.
Bérenger (de), 472.
Bernadotte, 27.
Bernard, 26.
Bernier (abbé), 115, 467.
Berry (duc de), 92.
Berry (duchesse de), 104, 139, 222.
Berryer, 358.
Berthier, 73.
Bertin de Vaux, 324, 389.
Bethmann, 401, 428.
Beugny, 329.
Béviers, 12.
Biancourt (de), 255.
Bidois (Mlle), 78.
Bigot, 401,
Bisson, 347.
Blangini, 328.

Blocqueville (de), 288, 364.
Bochet, 123.
Bocher, père, 8, 11, 17, 22, 29, 57, 89, 101, 137, 140, 459.
Bocher (Mme), mère, 15, 90, 103, 214.
Bocher (Gabriel), 15, 229, 360.
Bocher (Edouard), 15, 51, 151, 175, 209, 218, 234, 252, 256, 258, 371, 387, 437, 474.
Bocher (Charles), 15.
Bocher (Alfred), 15, 96, 107, 114, 121, 176, 197, 347, 374, 384.
Bocher (Amédée), 15, 108.
Bocher (Mlle), 15.
Bocher (Emmanuel), 252.
Boissy (de), 251.
Bonaparte (général), 14, 23, 46, 55.
Bonaparte (Mme), 21, 45.
Bonaparte (Lucien), 26.
Bonaparte (Mme Lœtitia), 64.
Bonaparte (Princesse Mathilde), 364, 425.
Bondy (de), 257.
Bonnet, 57.
Bonnier, 38.
Bordeaux (duc de), 94.
Bordesoulle, 271.
Borghèse (princesse), 28, 174.
Boubers, 149.
Bouchez, 445.
Bouillet, 115.
Bouilly, 166, 214.
Bourbaki, 312, 333.
Bourboulon (de), 132.
Bourgeois (Léon), 117.
Bourke, 106, 177, 261.
Bouscarin, 331.
Bouvard, 121, 277.
Bracke, 84, 106, 149.
Brault, 335.
Bret, 433.
Breteuil, 335.
Briand (abbé), 109.
Brignole-Sale, 369, 430.
Brillat-Savarin, 36.
Broglie, 407.
Brugère, 419.
Buchet, 433.
Bugeaud, 221, 225, 248, 445.
Burdett (Francis), 421.
Busnach, 239.

C

Calemard de La Fayette, 120.
Cambacérès, 68.
Cambis, 445.
Campan (Mme), 13.
Canrobert, 86.
Caraman, 105.
Carette, 39, 63, 178.
Casimir-Périer, 218, 408.
Cassini, 272.
Cavaignac, 337, 344, 477.
Cayla (du), 122.
Chabaud-Latour, 324, 389, 489.
Champmontant, 320.
Chanaleilles, 312, 334.
Changarnier, 249, 259, 332.
Charles IV, 47.
Charles X, 131-146, 192.
Charnacé, 123.
Chartres (duc de), 371.
Chasseloup-Laubat, 402.
Chassiron (de), 483.
Chateaubriand, 27, 29, 232.
Chenier, 276.
Cherubini, 484.
Chimay (de), 20.
Christine (la reine), 370.
Cinti, 167.
Cissey (de), 321, 341.
Clappier, 217.
Clauzel, 259.
Clerc, 347.
Colbert, 11, 17, 71-87, 106, 157, 177, 229, 251, 258, 261, 364.
Collin, 242.
Considérant (Victor), 455.
Constant (Benjamin), 27.
Contades (de), 364, 368.

Cormenin, 204.
Coste, 247.
Coupvent des Bois, 210, 414.
Courval (M^me^ de), 32, 58.
Cousin, 407.
Cousin-Montauban, 307.
Crémieux, 491.
Creuze de Lesser, 176.
Cuvier, 115.
Czartorisky, 149.
Czartoriska, 409, 425.

D

Damoreau, 167, 443.
Dampierre, 336.
Damrémont, 266.
Dantant, 460.
Daru, 212, 445.
Daure, 48, 106, 229.
Davout, 62, 110, 287.
Debelle, 293.
Decazes, 65, 257.
Defauconpret, 197.
Déjazet (Virginie), 206.
Dejean, 229, 341.
Delaître, 105.
Delaroche, 250.
Delessert, 40, 175, 203, 220, 364, 407, 484.
Deluzy (M^lle^), 443.
Desmichels, 238.
Deniée, 141.
Denormandie, 216.
Deutz, 223.
Dillon, 106.
Dino, 49, 177, 445.
Dion (de), 431.
Dorus, 443.
Doucet (Camille), 123.
Drolenvaux, 333.
Drouyn de l'Huys, 409.
Dubarrail, 203.
Duchatel, 364, 365, 407.
Ducrot, 333.
Duhesme, 335.
Dulong, 222.
Dumas (Alexandre), 360.
Dumont, 407.
Dupin, 235, 488.
Duplessis, 334.
Dupré, 443.
Duvivier, 337.

E

Eckmull, 190.
Elchingen, 290, 324, 352, 389, 489.
Ellinkeusen, 11, 147.
Essler, 443.
Estissac (d'), 481.
Estrées (d'), 364.
Eu (comte d'), 417.
Eugénie (Impératrice), 438.

F

Falcon, 443.
Falloux, 360.
Fay (Léontine), 167.
Féraudy (de), 120.
Feray, 336.
Ferino, 296.
Feuchère, 122.
Feutrier, 122.
Flavigny, 234.
Fleury, 203, 306, 347.
Fontanges, 121.
Fontenay (M^me^ de), 17.
Fontenillat, 408.
Forey, 347.
Forges (de), 239.
Foy, 364.
Fraboulet, 334.
Franconnière (de), 304.
Fressange, 450.

G

Galliera, 364, 369.
Gallifet, 43, 216.

Gallois (Mgr), 268.
Ganser (abbé), 114.
Garat, 67.
Gay, 122, 149, 406.
Gentil, 333.
Gérard, 202, 228, 256, 258, 335.
Gérard (peintre), 203.
Germain, 203, 206.
Gibert, 359.
Girardin (Émile de), 206, 407.
Giraud, 12.
Giraud, 459.
Giraudon, 310.
Girod de l'Ain, 303.
Godot de Mauroy, 122.
Gontaut-Biron (de), 117, 444-45.
Gordon, 421.
Got, 332.
Gouin, 184.
Gounod, 113, 116.
Goyon, 234, 333.
Gramont (de), 200.
Grave (de), 478.
Greffulhe, 41, 92.
Greuze, 182.
Grimod de la Reynière, 69.
Grosbon, 330.
Grouchy, 97.
Gudin, 180.
Guéhéneuc (de), 304, 350.
Guérard, 141, 255.
Guiche (de), 200, 484.
Guillaume II de Hollande, 410.
Guizot, 388, 474, 483.
Guttinguer, 206.
Guyon, 333.

H

Habenech, 365.
Hainguerlot (Mme), 31, 45, 253, 409.
Halévy, 444.
Hamelin (Mme), 30, 45.
Hamilton (duc d'), 432.
Hante (de la), 122, 300.
Harcourt (d'), 119, 321.
Hardy, 69.
Haussez (d'), 191.
Haussonville (d'), 364.
Havet, 120.
Hébert, 469.
Hennequin, 122, 451.
Henri des Pays-Bas (prince), 410.
Hoche, 292.
Hollenzollen-Sigmaringen, 432.
Hortense (la reine), 13, 27, 64, 81, 149, 154.
Hortensius de Saint-Albin, 24.
Hondetot (d'), 325, 415.
Hugo (Victor), 148, 206, 207, 400.

I

Ibrahim-pacha, 441.
Illiers (d'), 351.
Isabey, 13.

J

Jacqueminot, 93, 106, 177, 427.
Jaurès, 262.
Jayr, 300.
Jean Bon Saint-André, 400.
Joinville (prince de), 220, 413.
Jordan, 27.
Jumilhac, 123.
Junot, 73.
Jurien de la Gravière, 297.

K

Kalergi (de), 209.
Karr (Alphonse), 442.
Kellermann, 53, 84, 106, 177, 229, 251.
Kisselef, 430.
Korte, 335.

L

Laborde (de), 66, 170, 234, 251.
Labriffe, 256, 336.
Lacordaire, 115, 460.
Lacoste, 296.
Ladmirault, 327.
Lafayette, 172.
Lafaulotte, 181, 204, 216.
Lafiitte, 144, 172, 216.
Lagrange (de), 445.
Lamandé, 121.
Lamarque, 216.
Lamartine, 470, 491.
Lamoricière, 248, 312, 327, 340, 344, 351.
Lamotte, 11, 17.
Langlès, 278.
Lannes, 62, 288.
La Perrière (de), 106.
Lariboisière, 63, 364, 367, 406.
La Rochette, 204.
Laubespin, 312.
Lauriston (de), 39, 191, 290.
Lavalette, 121.
Laville, 231.
Lebas, 115, 185.
Lebas (ingénieur), 262.
Lebœuf, 312.
Ledru-Rollin, 371.
Lefebvre, 121.
Lefèvre, 15.
Legrand (Mme), 46.
Legouvé, 168.
Lehon, 369.
Lemire, 232.
Le Pays de Bourjoly, 334.
Le Roux, 215.
Leroy, 350.
Levaillant, 374.
Levasseur, 443.
Lherbette, 445.
Liadières, 364.
Ligne (de), 425, 481.
Lillers (de), 98.
Lindt (Jenny), 428.
Louis de Hollande, 65.
Louis XVIII, 89 à 108.
Louis-Philippe, 209, 219, 265, 364, 493.
Louvet, 93.
Lozès, 232.
Lupin, 445.
Luynes (de), 363.

M

Macdonald, 202, 256.
Mac-Mahon, 325, 347.
Magnan, 321, 334.
Maillé (de), 202, 336.
Malibran (Mme), 167.
Marast, 189, 484.
Marbot, 324, 341, 489.
Marchand, 271, 305.
Marescot, 120.
Marie d'Orléans (princesse), 298.
Martineau des Chenez, 121.
Martymprey (de), 321.
Massa (de), 409.
Masséna, 45.
Massol, 443.
Maussion, 121, 329.
Mayran, 347.
Mecklembourg-Schwerin (Hélène de), 267.
Méhul, 167.
Mellinet, 347.
Mercier (Mme), 13.
Méré, 105.
Mérimée, 407.
Merlin, 400.
Mesnil, 312.
Metternick, 430.
Michelet, 109, 125-130.
Minguet, 39, 63.
Missiessy, 121.
Mittgen, 336.
Molé, 229, 482.
Mollien, 66.
Monguyon, 324, 352, 489.
Monsigny, 167.
Montaigu, 203.

Montalembert, 360.
Montalivet, 66, 360, 364.
Montebello (de), 62, 288, 309, 364.
Montesquiou-Fezensac (de), 234.
Montijo (de), 437.
Montmorency (de), 26, 52.
Montpensier (duc de), 434.
Montrond (de), 47.
Moreau, 57, 291.
Moris, 248.
Mornay, 162, 177.
Morny (de), 251, 256.
Mortier, 179.
Morris, 335.
Moskowa (de la), 149, 290.
Mourad-Bey, 73.
Munster, 324, 341.
Musset (Alfred de), 206, 208.
Mustapha, 305.

N

Nadaillac, 122, 438.
Napoléon I^er^, 1 à 87 *passim*.
Napoléon (Louis), 65, 151, 491.
Narvaès, 370.
Neigre, 178.
Nemours (duc de), 86, 228, 257, 264, 415-417, 425.
Ney, 289, 312, 336.
Noé (de), 256.
Norwins, 48, 106, 177, 251.
Nourrit, 413.

O

Odier, 175, 339, 364.
Orléans (duc d'), 144, 228, 229, 264, 267, 302, 322, 340, 379, 386, 388-394.
Orléans (duchesse d'), 488.
Ornano, 254.
Osery (d'), 60, 203.
Oudinot, 39, 55, 384.
Ouvrard, 14, 19, 25.

P

Pain, 167.
Pajol, 98, 181, 252.
Parchappe, 304.
Paris (comte de), 371, 488.
Parquin, 151.
Pasquier, 408.
Pelaprat, 36, 45.
Pelletan, 206.
Percheron, 204.
Périer, 366, 406, 472.
Périgord (de), 52, 108.
Perregaux, 63.
Perrotin, 11, 17, 106.
Perrotin (M^lle^), 15.
Petitgand, 333.
Picot, 106.
Pierlot, 259.
Pillet-Will, 63.
Plaisance (de), 264.
Poix (de), 59.
Portalis, 407.
Pourcet, 323.
Prailly (de), 411.
Praslin (de), 441, 461.
Presles (de), 91, 106.
Prim, 370.

Q

Quelen (de), 122.
Quenisset, 371.
Quinet (Edgard), 301.

R

Raguse, 189.
Rambaud, 334.
Rambuteau (de), 366, 406.
Randon, 248, 305.
Raspail, 128.
Récamier, 25, 63, 149, 154.
Récamier (M^me^), 26-29, 57.
Redorte (de la), 49, 364.
Reggio, 32, 253.

Regnault de Saint-Jean d'Angely, 33, 63, 412, 416.
Regnault, 297, 327.
Reille, 321, 384.
Rémusat, 40, 360, 407.
Renault, 327.
Répond, 329, 347.
Reschid-Pacha, 301.
Rianzarès (de), 370.
Riche, 69.
Roberjot, 38.
Robespierre (Mme), 188.
Rochefoucauld (de la), 201, 256, 364, 444.
Roland-Gosselin, 204, 215.
Romieu, 206, 448.
Roquebrune, 334.
Roqueplan, 206.
Rossini, 164.
Rothschild (de), 80, 99, 134, 227, 251, 368, 401, 409, 429.
Rouen, 177, 271.
Rousse, 120.
Roy, 63, 363, 409.
Rulhière, 407.
Rumford, 226.
Rumigny, 324, 341.

S

Sabran-Pontevès, 122, 202.
Sagan (de), 52.
Saget, 321.
Saincey, 216.
Saint-Arnaud, 225.
Sainte-Beuve, 206.
Saint-Cricq, 259.
Saint-Marc-Girardin, 407.
Saint-Paul, 216.
Salacroux (abbé), 115, 467.
Salignac-Fénelon (de), 431.
Salles (de), 312, 320.
Saxe-Weimar (Bernard de), 421.
Schramm, 316.
Schickler, 445.
Scias, 310.
Scribe, 167.
Sébastiani, 296.
Segauville, 334.
Séguin, 14.
Ségur (de), 364, 367, 406.
Seillière, 122, 170, 271, 407.
Serra-Capriola (de), 139.
Serrurier, 203.
Seyrrès de Marignac, 123.
Siméon, 257, 407.
Solirène (de), 137.
Soulange-Bodin, 121, 191.
Soulouque, 91.
Soult, 346, 355.
Souvarow, 200.
Sparre (de), 254.
Staël (Mme de), 27, 148.
Stéphanie (Grande-Duchesse), 426.
Suchet, 63, 105, 285.
Sussy (de), 360.

T

Taglioni, 443.
Talhouet (de), 63, 203, 363, 484.
Talleyrand, 43-52, 61, 257, 268.
Tallien, 18.
Tallien (Mme), 19, 45.
Talma, 67, 108, 309.
Tanlay (de), 137.
Tattet, 98, 205, 215.
Thibaudeau, 484.
Thiers, 65, 144, 223, 397, 407, 478.
Thorigny (de), 152, 159, 226, 237, 258, 261, 300, 304, 456.
Thureau-Dangin, 210.
Tourton, 57, 177, 229.
Toustain (de), 106.
Treillard, 204.
Trénis, 14.
Trévise (de) 101, 179, 445.
Trubert, 484.
Tuffakin, 227.

U

Ulrich, 340, 347.
Uzès (d'), 363.

V

Valée, 266, 312, 316, 342.
Valencay, 364, 445.
Valenciennes, 197.
Vatout, 32.
Vatry (de), 32, 253, 445.
Vaufreland (de), 357, 409.
Véfour, 69.
Vernet (Horace), 249.
Verninac Saint-Maur, 262.
Verpré (Jeanne), 167.
Vérac (de), 20.
Vesins (de), 283.
Vicence, 203.
Villèle (de), 135.
Villemain, 128, 360, 407
Violet-le-Duc, 407.

W

Walewski, 212, 484.
Wrint (de), 429.
Wolseley, 421.

Y

Yusuf, 306.

1935-06. — Imp. des Orph.-Appr. F. BLÉTIT, 40, rue La Fontaine, Paris.

EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Collection Nouvelle de Mémoires

PUBLIÉE DANS LE FORMAT IN-8°

G. Bertin. — **La Campagne de 1812**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

G. Bertin. — **La Campagne de 1813**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

G. Bertin. — **La Campagne de 1814**, d'après des témoins oculaires. Un volume..... 6 francs

J.-B. Antoine. — **Mémoires du Général Baron Godart** (1792-1815). Un volume avec portrait et cartes..... 6 francs

Ida Saint-Elme. — **Mémoires d'une Contemporaine.** Sur les principaux personnages de la République, du Consulat et de l'Empire. Un vol. avec portraits tirés du cabinet des Estampes, préface par Napoléon Ney..... 7 francs

H. Loizillon. — **Campagne de Crimée.** Lettres écrites par le capitaine d'Etat-Major H. Loizillon, préface de G. Gilbert. Un volume avec portrait et un plan. *(Couronné)*..... 6 francs

A. Tournier. — **Vadier**, président du Comité de sûreté générale sous la Terreur. Préface par J. Claretie. Un volume illustré.... 6 francs

S. Blaze. — **Mémoires d'un Aide-Major sous le premier Empire**, guerre d'Espagne (1808-1814). Préface par Napoléon Ney. Un volume illustré..... 6 francs

G. Barral. — **L'Epopée de Waterloo.** Narration nouvelle des Cent-jours et de la Campagne de Belgique en 1815. Un volume illustré..... 6 francs

C^te^ Guitry. — **L'Armée de Bonaparte en Egypte.** Un volume. 6 francs

Lieut^t^ Burkard. — **4e Zouaves et Zouaves de la Garde**, 2 vol. avec illustrations de P. de Semant Cartes et Plans..... 12 francs

Maurice Faure. — **Souvenirs du Général Championnet** (Couronné par l'Académie française). Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Chateaubriand. — **Napoléon.** Un vol in-8°..... 7 fr. 50

Vte de Grouchy et Antoine Guillois. — **La Révolution Française** racontée par un diplomate étranger. Correspondance du Bailli de Virieu. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Baron Gourgaud. — **Journal inédit de Sainte-Hélène** (1815-1818), publié par le Vicomte de Grouchy. 2 vol. in-8°... 7 fr. 50

Henri Couderc de Saint-Chamant, Capitaine de cavalerie. — **Napoléon, ses dernières Armées.** Un beau volume in-8°.... 7 fr. 50

Mémoires Militaires du Maréchal Jourdan, publiés d'après le manuscrit original par le vicomte de Grouchy. Un volume in-8°. 7 fr. 50

Mémoires du comte Gaspard de Chavagnac (1638-1695). Un beau volume in-8° avec autographe..... 7 fr. 50

E. Noël. — **Brumaire**, scènes historiques de l'an VIII (1799). Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

Stefane Pol.. — **Le Conventionnel Le Bas** d'après des documents inédits, préface de V. Sardou. Un vol. in-8°..... 7 fr. 50

George Bastard. — **Le Général Mellinet en Afrique.** Un vol. in-8°, orné de gravures hors texte et de dessins. (Ouvrage couronné par l'Académie française).. ..... 7 fr. 50

E. Rodocanachi. — **Les Infortunes d'une petite-fille d'Henri IV.** Marguerite d'Orléans, grande-duchesse de Toscane (1645-1721). Un vol. in-8°, avec portraits..... 7 fr. 50

Journal inédit du Duc de Croy, publié par le Vte de Grouchy et Paul Cottin. 4 vol. in-8° ornés des portraits du duc et de la duchesse et d'un fac-simile du manuscrit original..... 30 francs

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU